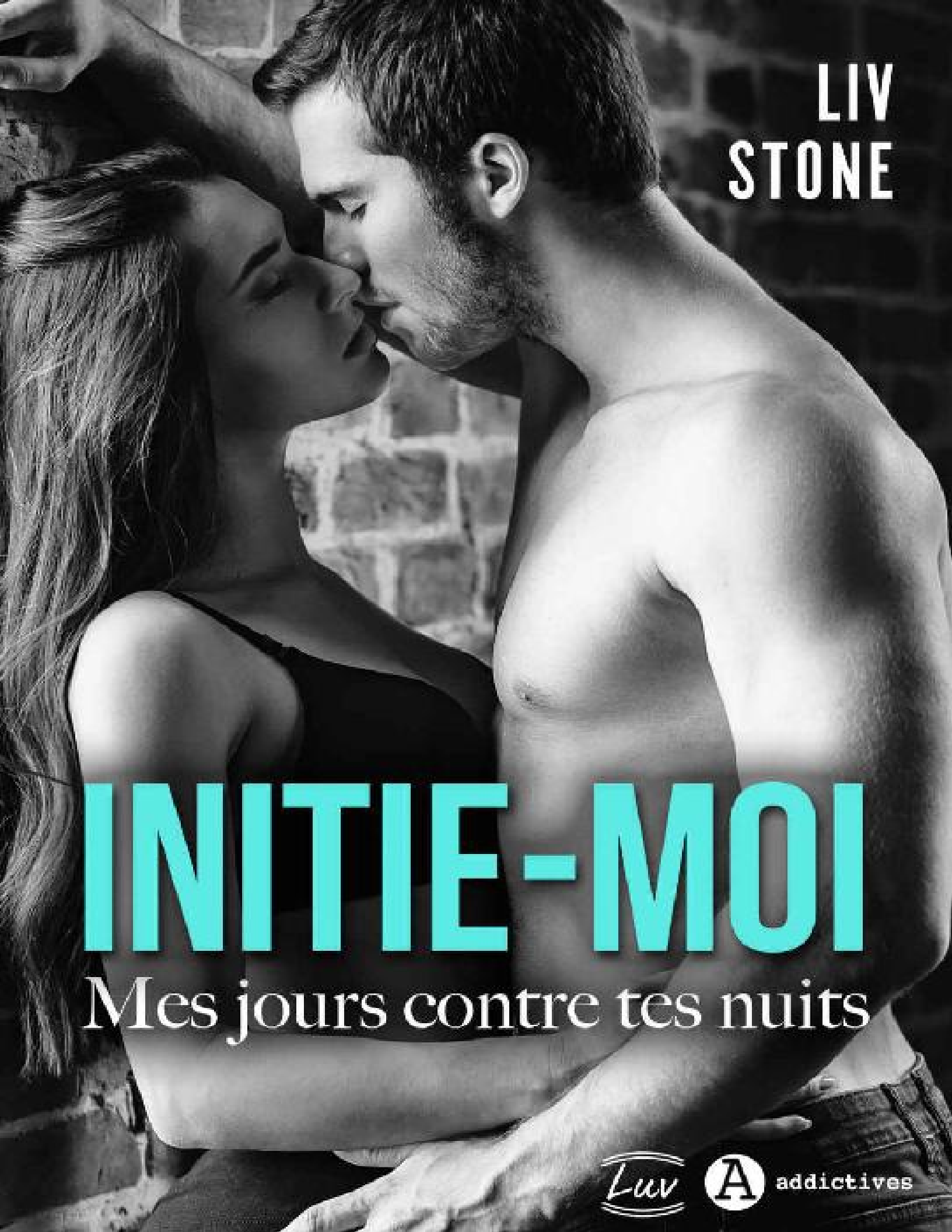

LIV
STONE
INITIE-MOI
Mes jours contre tes nuits
Luv
addictives

LIV
STONE
INITIE-MOI
Mes jours contre tes nuits
Luv
addictives

Suivez-nous sur les réseaux sociaux !

Facebook : facebook.com/editionsaddictives
Twitter : @ed_addictives
Instagram : @ed_addictives

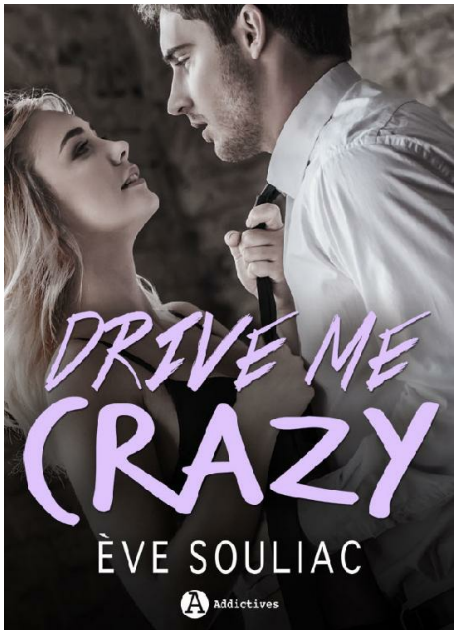
Et sur notre site editions-addictives.com, pour des news exclusives, des bonus et plein d'autres surprises !

Disponible :

Drive Me Crazy

Zélia est romantique, elle l'assume et le défend. Créatrice de l'appli de rencontres WhatsLove, elle croit dur comme fer à l'amour.
Morgan, réaliste et détaché, ne croit ni au coup de foudre ni aux sentiments. Et Zélia prend ça comme un défi personnel !
Amusé, il accepte qu'elle lui organise trois rendez-vous, certain de lui prouver qu'elle n'arrivera pas à lui trouver son âme sœur.
La jeune femme se lance alors à corps perdu dans cette mission dont elle n'a peut-être pas mesuré toutes les conséquences !

Tapotez pour télécharger.



Disponible :

Te séduire, te trahir

Pilote d'exception, tête brûlée, bagarreur, grand frère attentionné… Il y a six mois, Ben avait en apparence tout : les femmes, les victoires, les trophées.

Aujourd'hui, un seul mot lui correspond : criminel. Et ça, Alyssa ne l'oubliera pas. Elle l'embauche dans son atelier de mécanique, pour garder un œil sur lui et mener à bien sa mission. Peu importe s'il la trouble, la fait rire et lui offre des sensations inédites ! Elle sait ce qui se cache derrière son masque et compte bien le renvoyer derrière les barreaux.

Sauf que Ben ne se laissera pas faire aussi facilement…

Quand la plus inattendue des relations devient le plus grand des pièges.

Tapotez pour télécharger.

Disponible :

Une toute dernière fois

Ils ont passé leur vie à jouer.
Mais cette fois, les règles ont changé.
Trois ans plus tôt, June a tout quitté sans prévenir personne, emportant avec elle son plus terrible et plus précieux secret. Quand Harry la retrouve enfin, il découvre aussi le petit garçon qu'elle a eu de lui. Sans lui. Aujourd'hui, l'homme qu'elle aime encore a décidé de refaire sa vie. Déjà engagé auprès d'une autre, incapable de lui pardonner, Harry Quinn ne veut plus jouer.
Pourtant, les deux écorchés qui s'aimaient tant vont devoir apprendre à se détester sans se quitter. Avec, entre eux, cet enfant qui les lie à tout jamais. Et cet amour infini qui a envie de crier « toujours ».
Trahi, il s'est juré de ne jamais lui pardonner.

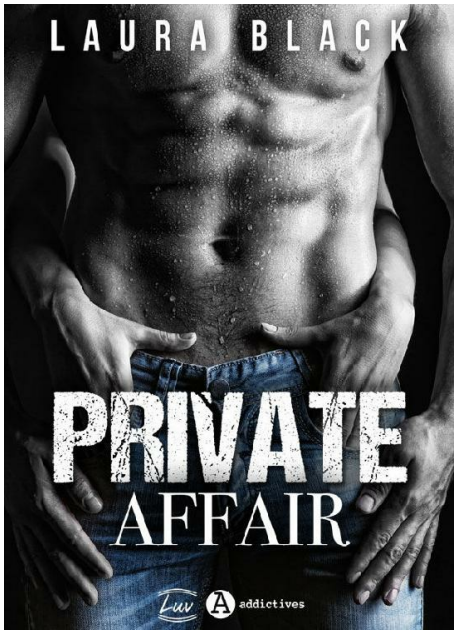
Tapotez pour télécharger.

Disponible :

Private Affair

Barmaid dans un club de strip-tease, Thays tente de se réinsérer après un séjour en prison. Mais surtout, elle a un but : se venger de son ancien fiancé et de sa maîtresse, responsables de sa condamnation.
Quand elle décroche un job plus « honorable » dans une agence de détectives privés, elle pense pouvoir se servir de sa nouvelle position pour faciliter ses plans. Mais c'est sans compter sur Joshua, l'un des associés de l'agence. Entre eux, l'attirance est une évidence, les contacts explosifs.
Mais céder à Joshua tout en utilisant son agence pour se venger ? Mauvaise idée, très mauvaise idée…

Tapotez pour télécharger.



Liv Stone

INITIE-MOI

Mes jours contre tes nuits

addictives

Aux FAMES

1. Le recrutement

– Un thé Earl Grey, deux toasts grillés et trois kiwis s'il vous plaît.

La commande est toujours la même. Le rituel du matin au café du coin. Le serveur affiche un demi-sourire charmé, je suis sûre qu'il a envie de répliquer « je sais » depuis quelques semaines maintenant. Sara mordille une cuillère en face de moi, sa tablette Lugh allumée sous les yeux, ses longs cheveux bruns s'échappant lentement mais sûrement d'un chignon hasardeux. Elle remonte ses lunettes sur son nez tout en marmonnant :

– C'est ce matin le fameux rendez-vous…

Ensemble, on a ouvert un cabinet de TAP, « thérapie adaptée et personnalisée », un concept dont nous sommes fièrement les inventrices. Il s'agit d'analyser les besoins du patient et de lui proposer un programme thérapeutique adéquat. Le patient a alors le choix entre une thérapie à domicile, ou des séances dans notre cabinet. Le mois dernier, le magazine *Santé de Chicago* a publié un article si élogieux à notre sujet que notre agenda s'est rempli sur l'année. Travailleurs en détresse, personnes souffrant de traumatismes, malades en rémission… notre panel est plutôt large.

– De quel rendez-vous parles-tu ? lui demandé-je en poussant mes affaires de la table alors que le serveur y dépose notre petit déjeuner.

Comme à son habitude, Sara a commandé tout ce que nous essayons de proscrire à nos patients en quête d'un quotidien sain : du café, un croissant au beurre avec de la confiture et un plantureux beignet à la crème de marrons. J'imagine bien les gros titres chocs qui mettraient à bas notre notoriété actuelle : « Prônant la diététique, Sara Anderson se bâfre de beignets ! »

– Celui du type bizarre qui n'a pas voulu donner de détails et qui veut qu'on signe un contrat de confidentialité alors qu'on est déjà tenues au secret médical. Comme si on allait donner une conférence de presse dès la première consultation…
– Une star peut-être ?
– À Chicago ?
– Pourquoi pas ?

Sara hausse les épaules, peu convaincue. Elle est la partie « rationnelle » de notre affaire. La comptable, la manager, la communicante. Alors que moi, je suis plus « créative ». Je réfléchis à de nouvelles idées et de nouveaux traitements. C'est pour ça que depuis quelques jours, je teste la présence de plantes rares dans la pièce où nous discutons avec les patients. Elles procurent un sujet sur lequel rebondir lorsqu'on est dans une impasse. J'ai même fini par leur parler en les dorlotant. Sara a tant ri la première fois qu'elle m'a surprise ! Elle me dit souvent que je n'ai pas la tête sur les épaules et que je vis dans un merveilleux univers fait de licornes scintillantes. Ces licornes m'ont

toujours laissée perplexe, mais j'avoue, j'ai probablement un petit côté romantique. Dans le travail comme dans les histoires d'amour. Sara le trouve exaspérant, mais elle me le réclame dès qu'elle est dans une mauvaise passe. Ce petit côté adouci. Ça plaît aux patients nerveux et pessimistes.

– Nul doute que cette personne pourrait nous ouvrir les portes du star-system si elle est contente de nous, réfléchit-elle en portant à sa bouche le croissant dégoulinant de confiture. Les stars sont de véritables névrosés.

– Je t'imagine bien te rendre chez Ryan Gosling pour quelques massages, dis-je avec un sourire amusé.

– Chloe Dashwood, gronde-t-elle avant de se décider à sourire à son tour. Moi aussi en fait. Mais peut-être qu'il préférera un traitement en cabinet, et ce sera pour toi.

Sara s'occupe principalement des patients à domicile et moi au cabinet, notre équilibre de travail est parfait. Tous les matins, après notre passage au café, on va au bureau pour recevoir de nouveaux patients ou discuter des soins pendant deux heures avant de filer chacune de notre côté.

– Je ne vois pas vraiment Ryan Gosling patienter dans notre magnifique salle d'attente tous les lundis.

Sara se met à rire en secouant la tête.

– Pour changer de sujet, enfin, oui et non : où en es-tu avec ton Ryan ?

Bon sang, je n'échapperai pas à cette discussion. Ryan Banks est un ami d'enfance de Sara qui vient de refaire surface. Lorsqu'elle a découvert son célibat, elle s'est lancée dans une périlleuse mission d'entremetteuse.

– *Mon* Ryan ? Il ne m'appartient pas, dis-je sur le ton de la plaisanterie tout en croisant les doigts pour qu'elle ne poursuive pas.

– Pas encore, insiste-t-elle en papillonnant.

Je commence par pousser un petit soupir pour la décourager, mais elle reste pendue à mes lèvres. Si je lui dis que son côté rentre-dedans m'agace, elle va me reparler de ma quête insensée de l'homme parfait en 3D : doux, drôle et démonstratif.

– Je ne sais pas si je vais le rappeler, dis-je sans grande conviction en ramassant mon carré blond derrière mes oreilles, comme à chaque fois qu'un sujet me gêne.

– Pourquoi ? Il m'a dit que tu lui plaisais.

– Ryan est pas mal, mais n'est pas Gosling qui veut.

– Chloe, tu ne vas pas te marier avec lui, mais tu pourrais au moins t'éclater. Et qui sait, le sexe peut mener à l'amour.

Je retiens une grimace comme je peux. Ryan Banks est à dix lieues de ma conception d'une histoire d'amour. Il est trop sûr de lui, grossier, vantard et il a les mains baladeuses. Je crois sincèrement qu'il se dédouble pour être si amical avec Sara et si antipathique avec moi.

– Depuis quand tu n'as pas couché sans espérer un mariage au bout ?

Je bois une gorgée de thé, de plus en plus embarrassée. Sara peut être cash alors que je ne le suis absolument pas.

– Pourquoi devrait-on coucher juste pour coucher ? Je préfère trouver d'abord un homme qui me plaît.

Sara acquiesce, habituée.

– Très bien, répond-elle en regardant sa montre. Allons voir si l'autre Ryan va se présenter à nous alors.

Je sais que je la déroute un peu avec mon caractère réservé, elle qui a eu tellement d'aventures. Sara n'est pas à la recherche de l'homme parfait. Elle ne veut pas de famille, pas de mariage, juste vivre comme ça lui chante. Je ne sais toujours pas si j'envie son impulsivité ou si je la crains. J'ai toujours été très prudente. Peut-être trop. La seule barrière que Sara s'est imposée est celle du travail : pas d'histoire avec les patients. Cette règle est valable pour nous deux. Ce qui rend Ryan Gosling déjà frustrant si jamais il franchit le seuil de notre porte.

Une fois la note réglée, Sara prend mon bras avec un large sourire et nous sortons du café pour traverser la rue.

– On voit Dan ce soir.
– Franchement, est-ce qu'il n'a pas le plus beau des mariages ?

C'est toujours ma conclusion lorsque l'on évoque notre meilleur ami et ancien compagnon de galère de l'université, Dan Burton. Il a rencontré Jon par hasard, et ça a été le coup de foudre. Ils se sont mariés quelques mois plus tard seulement. Jon est l'homme idéal, médecin reconnu et amateur d'art. Dan, lui, termine ses longues études de pédiatrie et découvre la fatigue de l'internat. Mais ça ne l'empêche pas de nous retrouver le plus souvent possible dans un nouveau bar et de partager quelques verres.

– Si, il a le plus beau des mariages. Et aussi des maris, ajoute Sara sans chercher à me contredire.

Sur ce point, il n'y a rien à dire, le couple de Dan est parfait. Même Sara l'admet.

J'ouvre l'entrée de notre immeuble qui réunit plusieurs sociétés, dont la nôtre : Dashwood et Anderson. Nous grimpons dans l'ascenseur en réfléchissant à quelle personnalité célèbre pourrait bien se présenter à nous. Lorsque nous poussons la porte du cabinet, Prune Page, notre secrétaire, bondit de son bureau, à la fois excitée et paniquée. C'est tout Prune. Elle est efficace, consciencieuse, mais aussi survoltée. Un peu ronde, le visage plein de taches de rousseur, les yeux gris, Prune est une adepte des robes vintage des années 1950. Aussi, suivant le mouvement ascendant de sa propriétaire, le jupon en tulle se déploie brusquement sous nos yeux, tel un parapluie.

– Votre premier patient est déjà là ! Il attendait même devant la porte quand je suis arrivée. Mais je n'étais pas en retard, j'étais un peu moins en avance que d'habitude, Lila n'a pas dormi de la nuit, je crois qu'elle fait ses dents, on a eu une nuit terrible…

Ah la conversation « bébé »… Prune ne nous a encore jamais posé la question mais Dan m'a déjà sorti deux fois l'indémodable « et toi, c'est pour quand ? » même sans que je sois casée.

– Il est où ? s'enquiert Sara.
– Dans la salle d'attente, je lui ai proposé une infusion ou un thé ou un smoothie, mais il n'a voulu que du café et je…

Sara lève sa main pour arrêter son débit alors que je regarde ma montre en me disant qu'il est drôlement en avance.

– Ne t'en fais pas pour ça, dis-moi plutôt s'il a récemment joué dans un film ou non.

Je vois Prune cligner des paupières, perplexe. Le ton de Sara est très sérieux, totalement en décalage avec sa demande.

– … Non, finit-elle par répondre.
– Flûte.
– Préviens-le que nous allons le recevoir, dis-je pour couper court aux diverses interrogations qui n'allaient pas manquer de surgir.

Je me dirige jusqu'à notre bureau pour allumer les deux ordinateurs et ouvrir les rideaux. Nous n'avons qu'une belle et grande table pour recevoir à deux nos patients. Sara quitte sa veste et renoue son chignon avec précipitation, je sors mon carnet et mon stylo. Nos gestes sont rapides. Malgré ma volonté de marquer notre professionnalisme, j'ai hâte moi aussi de savoir à qui nous avons affaire.

– Prête ?

J'acquiesce avec entrain. Ce patient mystère va peut-être nous faire passer à un niveau supérieur, avec une nouvelle clientèle et, pourquoi pas, nous permettre de recruter de nouveaux thérapeutes pour agrandir notre bureau. S'il est satisfait, au bout du compte, il pourrait rompre la confidentialité de sa thérapie et parler de nous autour de lui. Cette rencontre peut être décisive ! Nous ouvrons la porte qui communique avec la salle d'attente.

Une silhouette masculine nous tourne le dos. Je retiens mon souffle en tentant de discerner quelque chose de familier. L'homme porte un beau costume bleu saphir à la coupe ajustée. Les cheveux châtains, la taille plutôt mince, il semble penché sur son portable à en croire les tressaillements de ses bras repliés devant lui. Le suspense est insoutenable, je le sens chez Sara qui me frôle. L'homme n'a pas réagi à l'ouverture de la porte.

– Monsieur ? appelle alors Sara d'une voix posée ne reflétant absolument pas son état d'esprit précédent.

La silhouette se retourne. Il est plutôt élégant, le mouchoir blanc plié dépassant discrètement de la poche de sa veste et la cravate noire et fine l'attestent. Son visage est anguleux, un peu émacié mais pas maladif. Il a les pommettes hautes, les yeux un peu secs et sombres. Il est le genre de personne dont l'âge reste un mystère. Il pourrait avoir vingt-cinq comme quarante ans. Ses mains tiennent comme prévu un portable à l'écran large qu'il a du mal à quitter pour nous témoigner un peu d'attention. Puis il jette un œil sur sa montre et sa mince bouche se tord. Il ne pouvait pas mieux témoigner de son impatience.

Les épaules de Sara s'affaissent et je comprends tout de suite pourquoi. L'homme est un parfait inconnu.

***

– Vous dites que vous ouvrez à neuf heures, mais en vérité, c'est plus neuf heures cinq.

Sara retient difficilement un soupir peu coopératif. Mais je compense en ouvrant mon carnet avec détermination. Il a clairement besoin de nous. J'ai toujours voulu aider les gens à reprendre le contrôle de leur vie. Des séances de discussion couplées à un traitement physique, kiné, yoga, relaxation, m'ont toujours paru très efficaces pour parer à des angoisses, des traumatismes ou des névroses.

– Pourquoi êtes-vous là ? demandé-je avec un sourire confiant.

L'homme sort une carte de sa poche intérieure et me la tend.

– Marius Hands. Je travaille pour Lugh.

Je note qu'il refuse de se considérer comme un patient.

Lugh n'a plus besoin de présentation, l'entreprise spécialisée dans l'électronique est devenue une multinationale en quelques années, offrant travail et prospérité à Chicago et au-delà. On est loin de la star de cinéma, mais Marius Hands semble accorder beaucoup d'importance à son job, et si notre thérapie lui convient, il pourrait nous faire de la pub. Les cadres de Lugh, c'est plutôt une bonne ressource en fin de compte.

– Je viens pour mon boss, se contente-t-il d'ajouter.

Bien. J'ai déjà eu des cas de stress au travail dû à des supérieurs hiérarchiques fous.

– Est-ce que votre relation de travail vous empêche de vous réaliser ?
– Bien sûr, comme tout rapport dominant-dominé, réplique-t-il sur un ton un peu sec. Mais ce n'est pas moi votre client, c'est lui.

Au même moment, Sara et moi partageons un regard indécis. « Client », je me demande s'il a choisi le terme en toute connaissance de cause.

– Que voulez-vous dire ? questionne Sara.

Marius lève les yeux au ciel.

– Que c'est mon boss qui doit suivre une thérapie et que votre cabinet a été choisi. Vous n'êtes pas très perspicaces.

– C'est absolument hors de question, dis-je sur un ton un peu plus ferme. Le patient doit lui-même venir de sa propre volonté. Une tierce personne ne peut pas prendre rendez-vous à sa place. Vous vous êtes clairement trompé de cabinet.

– Ce n'est pas ma décision, mais plutôt celle du conseil d'administration de Lugh.

Sara s'affaisse dans son fauteuil en croisant les bras.

– Pourquoi un conseil d'administration enverrait quelqu'un en thérapie ?

– Est-ce que le secret médical s'applique à… ce que vous êtes ?

– Oui, grogne Sara en fronçant les sourcils.

– Bien. Vous vous souvenez peut-être de l'accident de voiture qui a secoué M. Skylar il y a deux ans ? Il s'en est plus ou moins remis physiquement, comme vous avez pu le constater. Mais mentalement, c'est plus complexe. Le conseil d'administration craint de plus en plus la pente autodestructrice qu'il semble avoir empruntée. Je vous laisse le soin d'analyser les multiples formes que prend cette pente dans les journaux à scandales et autres réseaux sociaux. Bref, le CA lui a imposé une thérapie s'il ne veut pas être écarté pour inaptitude au travail. Le conseil a envisagé plusieurs cabinets avant d'arrêter son choix sur Dashwood et Anderson.

Marius s'arrête là, guettant une réaction qu'il espère immédiate, mais Sara et moi restons muettes. Alexander Skylar est le nouveau Kennedy, la star de la ville, le self-made-man tout puissant, le créateur de Lugh. Jamais je n'aurais cru un jour l'avoir, lui, comme patient. Ce n'est pas vraiment mon truc de suivre les potins mais certaines de ses frasques sont bien arrivées jusqu'à moi. De mon point de vue, c'est une chose commune à tous les milliardaires, et non pas symptomatique d'un traumatisme. On n'a jamais vraiment tout su de cet accident de voiture qui a fait deux morts. Je sais seulement que le P.-D.G. a failli y laisser la vie et qu'il a dû subir une longue hospitalisation.

– Eh bien ? insiste Marius Hands.

– Hum. Encore une fois, si M. Skylar ne vient pas de lui-même, je vois mal ce que nous pouvons faire, dis-je d'une voix peu assurée.

L'homme pousse un soupir et se lève d'une traite pour quitter la pièce. Sara bondit aussitôt.

– Attendez ! Discutons, ne nous emballons pas.

Je lui fais les gros yeux. Imposer une thérapie va à l'encontre de l'éthique, ce n'est absolument pas le but de notre cabinet.

– Est-ce que M. Skylar a accepté de suivre cette thérapie ? continue Sara.

Les mâchoires serrées, Marius se rassoit. J'ai la sensation qu'il se faisait finalement une joie de quitter notre bureau.

– Oui, réplique-t-il sombrement.
– Parce qu'il est obligé, ajouté-je à voix basse tout en me tournant vers Sara.
– Ça ne veut pas dire qu'il n'a pas besoin d'aide, insiste ma collègue avec un grand sourire forcé. Que pouvez-vous nous dire de plus sur son état ?

Je me contente de croiser les bras, peu encline à collaborer à cette mascarade.

– Pour le moment, son comportement n'affecte que sa vie privée mais le CA estime qu'il peut porter préjudice à Lugh depuis l'incident qui a eu lieu il y a dix jours.

Il s'arrête là alors que nous attendons la suite. Il s'aperçoit que nous ne percutons pas.

– L'altercation avec un membre du CA ? indique-t-il comme s'il parlait de l'assassinat de JFK. Vous ne lisez jamais la presse ?
– Non, répondons-nous en chœur.

Marius lève les yeux au ciel.

– M. Skylar est allé voir l'un des membres du CA chez lui et a… détruit son bureau en le menaçant, je cite, de « brûler sa carcasse de sale con ». Le tout sous l'emprise de l'alcool. La police a dû intervenir.
– Il est violent comme ça ? ne puis-je m'empêcher de questionner, un peu inquiète.
– Habituellement non. D'où ce rendez-vous.

Je rouvre mon carnet pour noter : emportement violent, alcool.

– Quelque chose d'autre ? demande Sara.
– Il se plaint de douleurs au dos mais les médecins assurent qu'il n'y a rien.
– Des sortes de douleurs fantômes, probablement, dis-je tout en l'écrivant.
– Pardon ? relève Marius, perplexe.
– Des restes d'un traumatisme physique, qui indiquent que le traumatisme est en fait mental. On en parle aussi pour les personnes qui ont été amputées et qui ressentent quand même des douleurs dans les membres disparus.

Il acquiesce et je décèle, pour la première fois depuis qu'il est là, un soupçon d'approbation. Sara se dandine très discrètement sur sa chaise. Elle sait que je commence à m'intéresser au cas.

– Nous allons devoir le rencontrer pour établir un protocole de traitement.
– Nous savons déjà comment vous fonctionnez, coupe-t-il. M. Skylar ne viendra pas ici. La thérapie aura lieu dans l'une de ses maisons secondaires pendant quinze jours.

Marius Hands a décidément l'art et la manière de nous devancer sans tenir compte de notre avis.

– C'est l'une des conditions, ajoute-t-il en devançant ma protestation.

Je me tourne vers Sara qui devra donc s'occuper du cas. Son visage d'habitude si frais a légèrement blêmi.

– Euh, OK, dit-elle, prise de court. Mais nous évaluons toujours le temps de la…
– Si après quinze jours il n'y a pas d'amélioration, le CA devra prendre une décision. Laquelle d'entre vous s'en occupera ?
– Je m'occupe de la thérapie à domicile, indique Sara.

Le regard de Marius passe d'elle à moi avec une petite moue. Il semble subitement gêné et se redresse dans le fauteuil en se raclant la gorge. Puis il affiche un petit sourire qui se veut conciliant.

– Je ne préférerais pas.
– Pardon ? réplique immédiatement Sara.
– Ne le prenez pas mal, mais… mon boss a un faible pour les brunes, il vaut mieux qu'il ne s'égare pas.

Sara vire au rouge. Je suis tout autant embarrassée et agacée. Je me lève, attrape le bras de mon amie et nous excuse avant de nous enfermer dans la salle de massage attenante.

– On ne peut pas accepter, c'est n'importe quoi !
– Je sais, oui.

Je me mets à faire les cent pas. Je sais que Sara a très envie d'un contrat qui changera la donne, et qu'elle craint aussi de s'engager sur un terrain glissant. Mais de mon côté, je ne me sens absolument pas rassurée à l'idée de devoir me retrouver face à face avec un homme instable qui n'en fera certainement qu'à sa tête. Travailler en cabinet m'a toujours plu et sécurisée.

– En même temps, c'est un sacré contrat.
– Un contrat peut-être, mais pas une véritable thérapie.
– Mais son cas t'intéresse.

Sara m'attrape par les épaules.

– Et en plus ils ne feront jamais de mauvaise pub si la thérapie capote.

Je me renfrogne.

– Chloe, ils ont choisi notre cabinet parmi d'autres, donnons-leur raison. Quinze jours, c'est rien. Et puis tu es la meilleure, tout le monde ne dit que du bien de tes séances.

Elle attrape mon bras et nous rentrons dans le bureau. Marius est debout, il ne masque plus son impatience.

– Le contrat de confidentialité est là, dit-il en indiquant un rouleau de papier aplati qu'il a dû sortir de sa poche intérieure. Vous commencez demain, rendez-vous à l'embarcadère à huit heures.

Il pivote pour sortir.

– Une minute ! le retins-je, agacée par son comportement. Quel embarcadère ?!
– L'embarcadère privé de Lugh, précise-t-il en hachant chacun de ses mots, comme si c'était l'évidence même. Vous partez en hydravion quinze jours sur son île. À demain.

Marius Hands ouvre la porte et la claque sans ménagement, nous faisant tressaillir toutes les deux.

– Bon, ça s'est plutôt bien passé, se réjouit Sara.

Je vocifère :

– Une île ! Il n'est pas question que je m'enferme quinze jours sur une île !

***

– Donc, si je résume, notre Chloe va se retrouver deux semaines seule avec Alexander Skylar, récapitule Dan, hilare.

On partage beaucoup avec lui. Jamais de noms, certes, mais ce cas est si extraordinaire que nous faisons cette entorse en le faisant jurer, sur sa qualité de futur pédiatre, de garder le secret. Après plusieurs verres dans ce nouveau bar que nous testons, le Goéland, la situation dramatique qu'est la mienne devient un sujet de plaisanterie pour Sara et Dan. Je ne bois jamais assez pour ne plus avoir conscience de ce que je dis, contrairement à mes amis, mais j'avoue qu'une cuite à cet instant me semble bien tentante.

– Sur une île, précisé-je à nouveau sombrement.
– Je suis vraiment curieuse de savoir ce que tu vas découvrir dans la tête d'un homme pareil, dit Sara en sirotant son quatrième mojito.
– S'il te plaît, révèle-nous qu'il est gay, supplie Dan. Il ne sera plus cet homme inaccessible mais une icône pour toute ma communauté.
– Skylar n'est pas gay, réfute Sara. Il est tout ce qu'il y a de plus hétéro.
– Trésor, derrière chaque Don Juan, se cache…
– Une femme ? interrompt Sara avec un large sourire.
– Un *queer*, précise Dan.
– Ou peut-être qu'il cherche seulement à ne plus penser, dis-je de mon côté. Hands a parlé d'autodestruction.
– Trouver une femme dans chaque port, facile comme moyen de ne plus se prendre la tête, je l'applique moi aussi très souvent avec de beaux marins, s'amuse Sara.

Dan trinque à sa phrase. Je n'arrive pas vraiment à me réjouir de cette situation. Quelle légitimité puis-je avoir avec Skylar alors qu'on lui impose une thérapie ? Tous les jours, je vois des hommes et

des femmes qui sont lessivés par la vie, qui n'arrivent plus à suivre, ou qui ne se remettent pas d'un accident, mais je n'ai encore jamais eu de Don Juan alcoolique qui peut tout casser sur un coup de tête. Milliardaire et puissant en plus du reste. J'ai parcouru toute la presse après le rendez-vous. Alexander Skylar fait partie des plus grosses fortunes américaines, voire mondiales. Il sort avec des actrices ou des mannequins. C'est un véritable cliché sur pattes. Pourtant, une fois passés ces poncifs, j'ai découvert qu'il maintient son entreprise sur trois piliers : la production américaine est basée aux États-Unis, pas question de délocaliser, et c'est le cas pour chaque production dans chaque pays où elle est vendue ; chacun de ses employés a une assurance santé béton ; tout effort écologique sera fait, de la manière dont sont extraits les matériaux indispensables à la fabrication des appareils jusqu'à l'énergie propre des bureaux et des ateliers.

Il ne doit pas être un si mauvais garçon que ça.

– Chlo, tout va bien ? s'enquiert Dan en posant sa main sur la mienne.
– Oui.
– C'est l'île qui te tracasse ?
– Non, dis-je en coupant Sara. Ça ira. Elle doit être suffisamment grande et large comme ça.

Je vois mes deux compagnons serrer les dents, pris d'une envie de rire. Mais quelle bande d'esprits mal tournés !

– À la largeur et à la grandeur de Ryan Gosling, fait Dan en levant à nouveau son verre. Nous l'appellerons ainsi pour éviter toute fuite d'information, déclare-t-il solennellement avant de boire une gorgée de sa caïpirinha.
– Vous pensez qu'un conseil d'administration peut réellement défaire un P.-D.G. de ses fonctions ?

Sara relâche sa paille pour me répondre.

– Généralement, le conseil d'administration est composé des principaux actionnaires, le P.-D.G. est celui qui a la part la plus importante.
– C'est toujours une question de taille, approuve Dan.
– Mais ça ne veut pas dire que le P.-D.G. est toujours majoritaire, continue Sara. Si tout le CA s'unit contre lui, le CA peut avoir la majorité, alors que pris un par un, aucun n'a plus que lui.

J'acquiesce. Il a dû se mettre à dos l'ensemble du CA. Dire que la décision repose sur le rapport que je vais écrire… ça me semble ridicule ! Je grommelle dans mon coin, prête à appeler l'odieux Hands et lui dire que je ne serai pas là demain.

– Chlo, tu ne pourras pas contrôler cette situation, déclare gravement Dan.
– Je dirais même que cette thérapie va très probablement se vautrer et qu'il ne faudra pas que tu culpabilises. On n'aura peut-être pas de pub, mais on s'en sortira quand même avec une jolie somme, se contente-t-elle de fredonner, totalement désinhibée par l'alcool.
– Redites-moi combien ils vous paient pour ces quinze jours ? rebondit Dan.
– Quinze mille dollars, murmure Sara qui tressaille à chaque fois qu'elle prononce le montant.

Notre ami secoue la tête, incrédule. Moi j'ai plutôt l'impression qu'on s'est vendues. Et Dan a raison. J'ai peur de ne pas maîtriser la situation et je déteste perdre le contrôle. Je sens que je ne vais pas en dormir de la nuit… Je suis presque tentée d'avaler trois mojitos de plus d'un coup mais je suis trop soucieuse pour cela.

Enfin, je n'ai plus le choix. Je pars demain, je dois me faire une raison. Je ne choisis pas seule, on a pris cette décision ensemble, Sara et moi. Impossible de leur faire faux bond, à elle et au cabinet. J'ai aussi accepté parce que cette personne a besoin de nous, a priori. Je ne peux pas abandonner son cas avant même d'avoir essayé.

– Et toi, trésor, quel homme occupe tes nuits en ce moment ? enchaîne Dan en regardant Sara.

– Aucun, soupire-t-elle. Mon ex, le dernier en date, voulait qu'on regarde une série ensemble. Genre, une fois par semaine, on se retrouve sur son canapé avec du vin pour regarder la télé. Mais qui accepterait ça ?

Je n'ose pas lui répliquer que ça m'aurait davantage plu que le plan à trois que m'a proposé Ryan Banks, lors de notre premier rendez-vous, alors qu'on n'avait même pas encore atteint le dessert.

– L'inconscient, se moque Dan.

– T'es sûre que ce n'est pas une excuse pour une séance de pelotage romantique sur canapé ? dis-je en choisissant un angle que je sais qu'elle comprendra.

– Qui se pelote devant *Game of Thrones* ?

Je partage un regard avec Dan avant que nous haussions les épaules, préférant tous deux ne pas confirmer que l'ex de Sara a en effet fait preuve d'un élan audacieux.

2. La première séance

– Huit heures deux ! lance Marius avant même que je l'atteigne.

La fin de l'été a étendu sa main sur Chicago. Le lac Michigan ressemble à un gros miroir sombre qui pourrait m'engloutir à tout moment. Une brume opaque le recouvre par endroits et subitement l'hydravion qui tangue sur l'eau me semble encore plus dangereux que je l'imaginais. Je m'arrête au début de l'embarcadère en serrant la poignée de ma valise de toutes mes forces. Le bruissement de l'eau me tord l'estomac. J'ai tenté de chercher l'île privée de Skylar sur Internet pour me donner une idée de la surface mais sans succès. J'inspire une bouffée d'oxygène et avance en fixant Marius qui tapote impatiemment du pied.

– C'est loin ? demandé-je rapidement.
– Environ une heure de vol.
– Où est M. Skylar ?
– Il nous rejoint là-bas.

Si l'hydravion est impressionnant de l'extérieur, il l'est encore plus de l'intérieur. L'allée est large et les fauteuils sont en cuir. Un petit bar en acajou propose plusieurs bouteilles retenues dans des anneaux de cuivre et un écran plat, estampillé Lugh, se déploie juste en face. Intimidée, je hisse ma valise à l'intérieur et ne peux m'empêcher de regarder autour de moi avec de grands yeux. J'ai envie de tout prendre en photos pour partager cette expérience avec Sara.

Marius prend place et s'attache, l'air grognon. Je coince mon bagage dans un espace adapté et m'assois à mon tour. J'attache ma ceinture et ferme les yeux. J'aime bien l'avion, je suis tellement soulagée de voler plutôt que de naviguer que finalement ma phobie se calme. L'appareil s'ébranle et nous décollons. Une fois stabilisés, j'en profite pour parcourir mes notes et les relire. Marius se lève et se sert un verre sans quitter son portable des yeux. Pendant un long moment, le bruit des moteurs est le seul fond sonore de l'habitacle. Le ronronnement devient presque paisible et mes paupières s'alourdissent. Je n'ai pas vraiment dormi la nuit dernière, comme prévu.

La sonnerie aiguë d'un téléphone me sort immédiatement de ma somnolence. C'est celui de Marius. Il décroche.

– Monsieur ?… Oui, tout va bien… Oui…

Son ton a changé. Il n'est plus condescendant mais coulant à souhait. Je me demande quelles réelles interactions ils ont tous les deux.

– Oui, elle est bien là… Je n'y manquerai pas… Oui… À plus tard.

Il raccroche et me regarde de bas en haut, avant de se mordiller la lèvre pour retenir un

commentaire et de reprendre son verre. Je fronce les sourcils. Je mets très souvent des baskets en toile, un jeans et un top. Si je ne me sens pas confortable, j'ai l'impression de ne pas mettre à l'aise l'autre personne en face de moi. Je ne vais pas laisser l'assistant d'un milliardaire saper ma confiance. Je redresse le menton et reprends mes notes.

Au bout d'une demi-heure, un voyant s'allume.

– Nous arrivons, indique Marius en retournant s'asseoir.

L'avion s'incline doucement et amerrit comme un oiseau sur la surface du lac. Je regarde à travers le hublot, l'île a l'air spacieuse ! Une bonne raison de se réjouir. Après avoir traversé le plus rapidement possible le ponton de bois, je peux enfin apprécier la végétation laissée à l'état naturel partout autour de moi. Une butte s'élève juste en face de nous, au sommet de laquelle se trouve une belle maison un peu inattendue. Je pensais voir une demeure victorienne très classique, comme il en existe tant dans la région, mais celle-ci est résolument moderne, composée d'énormes blocs allongés et de tailles différentes, posés les uns sur les autres, avec de larges baies vitrées. L'élégance qui s'en dégage est appuyée par un revêtement en bois qui s'harmonise avec son environnement.

Nous arrivons sur une terrasse de dalles sombres et la nervosité me gagne. Je me répète qu'une fois le premier contact passé, tout ira mieux. Mais l'attente est toujours plus douloureuse que la rencontre en elle-même.

– Je vous fais faire le tour du propriétaire, annonce Marius en ouvrant l'une des grandes baies.
– Il n'est pas là ?
– Il arrive.

Le constant retard de Skylar ne fait aucun doute, ça doit rendre Hands malade !

Nous pénétrons dans un très vaste salon entièrement ouvert sur l'extérieur. Une belle cheminée siège au centre du mur principal, un ensemble de méridiennes et de fauteuils aux lignes modernes et une table basse en bois précieux composent le mobilier. Les guéridons posés contre les murs supportent des lampes d'atelier alliant cuivre et verre.

– À l'extérieur il y a un sauna, indique Marius en me désignant une extension en bois un peu plus loin. Il y a une table de massage à l'intérieur au besoin.

J'acquiesce en me disant que je ne me sentirai jamais à l'aise au milieu de tout ce luxe. Le moindre détail semble sorti d'un magazine. On n'a pas l'impression que quelqu'un vit ici, on dirait une maison témoin.

– Par ici, la cuisine.

Je ne glisse qu'une tête dans la pièce à l'équipement dernier cri. Un îlot central recouvert d'un granit noir brillant s'impose comme une star au centre. Le frigo est tellement démesuré qu'il doit pouvoir engloutir mon petit dressing.

– Allons à l'étage.

Marius presse le pas. Il s'engage dans l'escalier sans même proposer de m'aider avec ma valise. Ce n'est pas la galanterie qui l'étouffe. Je le suis rapidement malgré tout, de peur qu'il me sème dans un dédale de larges couloirs, parfois ouverts en espace de détente avec une bibliothèque ou un fauteuil, et parfois donnant sur une terrasse à l'extérieur.

– Au fond, la chambre de M. Skylar, dit hâtivement Marius. Vous, c'est par ici, ajoute-t-il en me guidant à l'opposé.

La chambre est vaste et je ne couperai pas à la vue sur le lac, mais heureusement, l'île possède une petite forêt dense qui s'étend de l'autre côté. Un grand lit, une salle de bains privée, un petit salon : finalement, ces quinze jours ne s'annoncent pas trop mal…

Le glissement de la baie vitrée au rez-de-chaussée attire l'attention de Marius qui regarde aussitôt sa montre tout en marmonnant un « c'est pas trop tôt ». Je pose ma valise dans un coin, retire ma veste et sors mon calepin et un stylo d'une main tremblante. J'ai hâte de me débarrasser de cette appréhension pour passer au travail. Je me dirige vers le couloir quand Marius Hands se précipite entre moi et la porte.

– Un dernier mot. Ou plutôt, quelques dernières recommandations, dit-il à voix basse en me fixant. Ne vous laissez pas embobiner. Il va probablement tenter de vous amadouer pour avoir un bon rapport. D'ailleurs, vous ne devriez pas mentionner ce rapport pour ne pas lui tendre une perche.

Je cligne des paupières. Mais à qui vais-je vraiment avoir affaire ?

– Ne le contredisez pas non plus à tout bout de champ, sachez évaluer chaque situation. Que suis-je en train d'oublier…
– Je ne dois pas le nourrir après minuit ? ne puis-je m'empêcher de dire.
– Haha ! fait-il en témoignant son impatience.

À nouveau, il me scrute de bas en haut avant de soupirer.

– Restez professionnelle, c'est tout.

***

La première chose qui me frappe est cette chevelure d'ébène, faite de boucles voluptueuses et peu sages. L'une d'elles, indocile, glisse sur son front. Je m'attache souvent à ce genre de détails. Certaines personnes autour de moi sont belles par un petit rien qui fait tout. La couleur des yeux, un rire, une expression… Alexander Skylar a des cheveux qui attirent directement mon attention. Il a posé son sac près de la baie qui donne sur le salon et semble nous attendre, le visage fermé. Il a les joues recouvertes d'une barbe de deux ou trois jours, un petit côté qui se veut négligé sans réellement l'être. Ses sourcils noirs se marient à merveille à de longs cils fins. Ses yeux, comme deux saphirs profonds – je ne distingue pas vraiment ses pupilles, confondues avec un iris cerclé de mordoré –, se

posent sur moi. Je ne pense pas avoir vu un tel regard avant.

Son visage est harmonieux et son teint hâlé par le soleil. Son imposante carrure se devine sous un pull marin ajusté. Il dégage un côté charnel qui est totalement invisible sur toutes les photos que j'ai pu voir de lui. C'est comme se retrouver face à un puma. Il exhale une telle intensité qu'il semble prêt à bondir.

– Monsieur, entame Marius, un brin nerveux.

Sa voix me sort d'une contemplation qui me surprend moi-même. Je m'aperçois que je serre mon carnet contre moi et que le battement assourdissant de mon cœur résonne dans mes tempes. Je baisse les yeux un court instant mais dès que je les reporte sur Skylar, je sens que ma fébrilité n'est pas près de s'estomper.

– Tout s'est bien passé sur le voilier ? questionne Marius.
– Je suis là donc oui, réplique Skylar un peu sèchement en détachant son regard de moi.

Sa voix grave, puissante, qui remue les entrailles, me rappelle à l'ordre. J'avance d'un pas et tends la main pour aller à sa rencontre. Rien que d'imaginer sa paume contre la mienne, j'ai la gorge sèche.

– Chloe Dashwood, enchantée, dis-je d'une voix enrayée.

Il marque une très courte hésitation avant de se décider à la serrer fermement, sans pour autant l'écraser comme tant d'autres hommes. Je supplie mon organisme de ne pas rougir maladivement, mais peine perdue. La courte seconde durant laquelle il s'est penché vers moi a libéré un parfum discret et boisé qui me chatouille les narines. On dirait du cèdre ou du santal, j'ai la sensation que le parfum doit être bien plus intense sur sa peau.

– Bonjour, répond-il mécaniquement.

Il passe ensuite sa main dans ses cheveux comme pour tenter de dresser les boucles rebelles. Il ne semble vraiment pas ravi de ma présence. Mais ça, je m'y attendais.

– Elle travaille pour le cabinet que le CA a engagé, continue Marius qui ne s'est pas démonté face à la parfaite suffisance que Skylar semble lui témoigner.
– À l'évidence, oui. Je conserve mon portable donc n'hésite pas à appeler.
– Prenez ces quelques jours comme une occasion de vous sentir en vacances, formule prudemment Marius.

Alexander Skylar pivote vers moi.

– Vous vous sentez en vacances, vous ? interroge-t-il.

J'ai l'impression d'être à nouveau prise dans son champ de force. Ses yeux et leur étrange beauté

me perdent encore. Je tente de garder en tête la question mais elle semble s'évader insidieusement.

– Euh, en fait…

Mes mots se perdent dans un murmure.

Il fronce les sourcils et se détourne simplement de moi pour faire face à son assistant.

– Non.
– Ce n'est que temporaire, tente Marius. Prenez votre mal en patience, tout ira pour le mieux.

Alexander soupire. Il attrape son sac et monte les escaliers. Marius enchaîne quelques respirations pour rester calme.

– Restez professionnelle, rappelle-t-il un peu durement tout en se dirigeant vers la porte pour repartir. J'écarte des centaines de pimbêches rougissantes de sa route tous les jours, ne tombez pas dans ce panneau-là !

Marius tourne les talons et disparaît, me laissant absolument hébétée par sa remarque. Je pose une main sur mes joues brûlantes en me reprochant de tomber aussi bas. Alexander Skylar est mon patient à partir de maintenant ! Il n'est pas question que je me laisse troubler par cet homme de cette manière ! En un regard, il m'a éteinte. Ou subjuguée. Je ne sais pas vraiment comment formuler cette sensation d'abandon que j'ai toujours voulu éviter.

Lorsque je l'entends redescendre, mon cœur est toujours en pleine cavalcade. Le départ de son assistant ne le choque apparemment pas.

– Vous voulez un café ? demande-t-il tout en se dirigeant vers la cuisine.

Comment j'ai fait pour déjà oublier le son de sa voix… Quinze jours seule avec lui ici, je ne sais pas si je vais m'en sortir !

– Non merci.

Bon, j'ai bien appuyé mon ton, histoire de montrer que je ne suis plus une adolescente aux abois. Je le laisse préparer son café, à en juger par le bruit de la capsule glissée dans la machine, et je rapproche un fauteuil d'une méridienne pour la séance.

– Comment vous procédez ? questionne-t-il en revenant.

Cette fois-ci, je me redresse et offre ma meilleure *poker face*.

– Nous allons commencer par une discussion.

J'évite tout de même son regard. Audacieuse, mais pas téméraire.

Alexander prend naturellement place sur le fauteuil, sa tasse à la main. Je n'ose pas le corriger, j'essaie de suivre les conseils de Marius à la lettre. Mais je préfère que mes patients s'allongent paisiblement alors que je reste assise. Je n'ai jamais compris les thérapies où les deux éléments se fixent dans le blanc des yeux. Pour moi, le patient a besoin de parler à cœur ouvert, et non pas sous la surveillance visuelle de son thérapeute.

Un peu déconfite, je m'assois sur la méridienne et reporte finalement mon attention sur lui. Il semble observer chacun de mes gestes sans rien démontrer. Comme un fauve, à l'affût de la moindre maladresse, prêt à planter ses crocs dans sa proie. Je déglutis en m'attardant sur ses lèvres, qui sont d'un rose exquis.

– J'écoute, finit-il par dire.

Bon sang, bon sang ! Il faut absolument que j'arrête ça ! Vite, parler, discuter, provoquer un échange !

– Comment voulez-vous que nous nous appelions ? « Chloe » m'ira très bien.

Toujours commencer par mettre à l'aise son patient. Même si là, c'est clairement moi qui ai besoin de me détendre.

– « Monsieur » me conviendra parfaitement.

Ah. On ne me l'avait encore jamais faite, celle-là… Sa décision me rappelle subitement qu'il y a un humain derrière cette divine façade.

– OK. Vous n'approuvez pas vraiment ma présence ici, dis-je en tentant un premier plan d'approche.

Un demi-sourire dessine une jolie courbe sur son visage. Pourtant le message est un peu moqueur et c'est bien là son seul commentaire.

– Que pensez-vous de cette thérapie ? demandé-je alors.

Il avale son café et se penche pour poser sa tasse sur le sol.

– Chloe, vous avez quel âge ?

Même si je déteste qu'on m'appelle docteur, n'en étant pas un, je me rends compte que j'aurais quand même dû lui conseiller cet usage. Mon prénom dans sa bouche provoque des fourmillements au creux de mon ventre. La teneur de sa question, toutefois, me rappelle à l'ordre. Je sais qu'il a trente-deux ans, il va probablement jouer sur mon jeune âge.

– Vingt-cinq.

Il arque ses sourcils, il devait s'attendre à plus.

– Et vous pensez que vous avez suffisamment de maturité pour être thérapeute ? me demande-t-il avec une certaine curiosité.

– Pensez-vous que débarquer chez un actionnaire pour détruire son bureau sous l'emprise de l'alcool soit une réaction suffisamment mature ?

Deuxième tentative : la provocation. Il ne répond rien sur le coup. Puis l'esquisse du sourire entraperçu devient un chef-d'œuvre. Un peu pincé d'abord, il laisse ensuite apparaître une belle rangée de dents blanches.

Note à moi-même, tout faire pour l'empêcher de sourire comme ça.

– Je vois, Marius vous a bien briefée.
– Vous voulez discuter de cet incident ?
– Non, il n'y a rien à dire de plus.

Ses mâchoires se serrent en fin de phrase. C'est certain qu'il n'a pas agi sans raison.

– Est-ce que vous pensez que vous avez besoin d'une thérapie ?
– J'ai besoin de vacances, sans aucun doute.
– Que faites-vous en vacances d'habitude ? dis-je alors avec un sourire encourageant.
– D'après mes derniers week-ends prolongés, je vois des amis, je fais de la voile et je déniche une ou deux maîtresses.

Son demi-sourire s'allonge un peu, d'une manière plus carnassière que moqueuse.

– Je n'ai jamais baisé de thérapeute, ajoute-t-il sur un ton neutre. Vous avez déjà baisé un milliardaire, Chloe ?

Ma gorge s'assèche d'un coup. Le sexe est un sujet de conversation à la fois majeur et des plus banals lorsque l'on est thérapeute. J'ai eu tellement de discussions curieuses, drôles ou touchantes avec mes patients à ce sujet, mais jamais encore ça n'avait été aussi provocant. Son sous-entendu m'embrase intérieurement, mon cœur reprend sa course folle et je sens absolument tout mon corps frissonner de désir et d'épouvante.

– Est-ce que le sexe est important dans votre vie ? réussis-je à formuler.
– C'est un moyen plutôt agréable de passer le temps.
– Vous n'avez pas d'attache ?

J'ai l'impression qu'une petite voix me fait remarquer que cette question n'est pas si innocente. Je me mets bêtement à appréhender la réponse.

– Non, le sexe déçoit rarement, contrairement aux sentiments.

J'ai été tellement déçue par mes expériences sexuelles de mon côté… Ce sont bien là les paroles d'un homme, je me demande ce qu'en pensent véritablement ses partenaires. Ma moue dubitative le

fait sourire de plus bel. C'est à se demander qui teste l'autre. Il y a toujours un moment où le patient tente d'inverser les rôles pour ne plus se sentir impuissant. J'humidifie mes lèvres. Cette thérapie ne mènera jamais nulle part. Il ne coopère pas, il se divertit tout au plus. Il semble tellement sûr de lui et de son charme qu'il sait parfaitement quoi faire pour décontenancer son interlocuteur.

– Vous avez toujours été déçu en amour ?
– Ça vous dérange si je vapote ? demande-t-il en se levant sans attendre mon avis.

Son esquive me fait noter « grosses déceptions amoureuses ». Il disparaît quelques minutes et revient avec une cigarette électronique avant de se rasseoir.

– Je dois vous raconter mes peines de cœur là ?
– Si vous pensez qu'elles peuvent apporter quelque chose.

Il fait mine de réfléchir avant de répondre.

– J'ai toujours largué et jamais l'inverse.

Pas étonnant.

– On peut être amoureux et mettre fin à une relation en même temps.
– C'est parfaitement ridicule.

J'acquiesce. Je me suis peut-être trompée en fin de compte. Peut-être qu'il n'a jamais connu l'amour et que sa fuite cache plutôt cette ignorance, et non pas des déceptions amoureuses à répétition. Il est terrifiant de séduction, mais il n'a peut-être pas connu la femme qui changerait sa vie. La femme, ou l'homme. Après tout. À tenter. Pour Dan.

– Êtes-vous sûr de votre sexualité ?

Il a une légère réaction de surprise avant d'afficher un sourire distrait qui a quelque chose de malicieux, je le repère à son mordillement de lèvre. On dirait un virus, j'ai envie de sourire moi aussi. J'ai l'impression qu'il se retient de rire bien plus franchement.

– Oui, je suis plutôt sûr, finit-il par dire.
– Pourquoi cette réaction ?
– Parce qu'on ne m'avait encore jamais posé cette question.
– Pourquoi à votre avis ?

Il hausse les sourcils avec défi, l'air de dire « tu veux vraiment que je te fasse un dessin ? » Mais moi, j'ai très envie qu'il me le dise, « j'ai une activité hétérosexuelle intense »…

Je déglutis. Non mais vraiment, à quoi je pense ! Cet homme… m'attire physiquement. Soit. Je ne vais pas nier à ce point. Mais tout de même ! Les dons Juans m'ont toujours rebutée, je ne vais pas me mettre à fantasmer sur la moindre déclaration qui peut sortir à tout moment de cette délicieuse

bouche…

Bon sang ! Je me mords la langue pour me concentrer sur sa réponse.

– Parce que le monde entier sait que je fréquente des femmes.
– Ça pourrait être une couverture parfaite, dis-je en songeant à Dan et à ses bonnes idées.
– J'imagine, oui, réplique-t-il, toujours aussi amusé.

J'ai tellement envie de me rapprocher de lui à cet instant, pour sentir à nouveau son parfum et la chaleur de sa peau, que je me concentre sur mes notes et résume pour moi-même la discussion. Alexander Skylar est décomplexé, il sait apparemment ce qu'il veut. Mais les émotions et les sentiments – la colère qui a animé son geste chez le membre du CA, ou l'amour qui semble lui échapper – sont une chose qu'il ne souhaite absolument pas partager. Reste l'accident de voiture.

– C'est tout ?

Je lève les yeux, il est prêt à passer à autre chose. Autant arrêter là pour le moment. J'ai une idée en tête pour aborder l'accident, elle trotte sournoisement depuis que j'évite son regard. Et elle va devenir incontournable pour déterminer si oui ou non il souffre physiquement.

– Ce n'est qu'un premier contact, dis-je en suivant son mouvement. Nos prochains échanges se concentreront sur des points plus particuliers. Je vais téléphoner à ma collègue pour que nous discutions d'un protocole qui sera mis en place dès demain matin. Retrouvons-nous en début d'après-midi dans le sauna pour une séance de kiné.
– Un massage ? Pourquoi ?
– Vous avez également des douleurs physiques, n'est-ce pas ?
– Les médecins ne trouvent rien.
– Je ne suis pas médecin.

Ma réponse lui plaît. Ce sourire-là, à ce moment précis, est bien plus sincère que les autres. Il se lève et s'éloigne comme il est venu. Je tente de ne pas apprécier la vue arrière mais je ne peux pas m'empêcher de l'admirer.

***

Je me sens encore un peu fiévreuse, comme si j'avais survécu à un événement terrible. Il faut que j'expulse ma nervosité avant d'appeler Sara ou elle mettra le doigt sur l'absolue fascination qu'Alexander Skylar exerce sur moi. Malheureusement pour moi, Sara anticipe et appelle. Je sursaute et décroche.

– Alors alors ! Où en es-tu ? lance-t-elle immédiatement.
– Pas très loin, on a à peine commencé.

Je n'ajoute rien de plus.

– Ne te fais pas prier, raconte !

– Eh bien, la chambre est spacieuse, le lit est *king size* et il y a même des étagères encastrées tellement haut sur le mur qu'elles ne sont là que pour faire joli.

– Et la salle de bains ? Dis-moi qu'il y a une baignoire tellement grande qu'elle fait aussi des bulles ?

– La douche est si grande qu'on dirait un vestiaire de piscine. Elle a même une cloison entièrement transparente et du carrelage cuivré. C'est chic, hein ?

– Ultra-chic. Quand je pense que j'aurais pu me prélasser dans la salle de bains d'un milliardaire mais que mon charme irrésistible m'en a empêché…

Sara plaisante clairement, mais provoque sans le savoir un pincement au cœur. J'ai été choisie à sa place parce que je ne tournerai jamais la tête d'Alexander Skylar.

– Allô ? finit par dire Sara.

– Oui, je suis là.

– La douche te fait les yeux doux ?

Je force un rire pour dénouer ma déception. Alexander est irrésistible, je le sais, mais ce n'est pas mon cas. Les quelques hommes avec qui je suis sortie n'ont jamais vraiment fait mon éloge. J'ai un physique assez commun.

Je secoue la tête. Pourquoi je m'en fais avec ça ? Je suis sa thérapeute ! Il est mon patient !

– On parle du cas ? dis-je alors pour en revenir à la véritable raison de l'appel.

– Je pensais t'avoir perdue. Je t'écoute.

– Il refuse la thérapie en bloc. Pourtant, il y a trois événements intéressants sur lesquels on va essayer de se pencher : son accident de voiture, son altercation avec le membre du CA de Lugh et sa vie amoureuse. Il doit avoir tellement d'émotions à expulser qu'il peut en arriver à détruire un bureau.

– Tu comptes faire quoi alors ?

– Un programme qui ne le contraint pas vraiment. Il a besoin de se défouler, on va faire des footings tous les matins. Il n'a pas pris de vacances depuis longtemps et il semble beaucoup travailler, je vais le pousser à la sieste réparatrice après le déjeuner. Ensuite, une séance de discussion et un massage en fin de journée pour les douleurs fantômes.

– Est-ce que tu as prévu de revoir son alimentation et sa consommation d'alcool ?

– Oui, mais il est sportif de base, je ne pense pas qu'il fasse d'excès. De nourriture en tout cas.

– Lorsque je vais chez n'importe quel patient, je fais une petite fouille avec lui pour dénicher l'alcool et le proscrire le temps de la thérapie s'il a un problème avec ça. Tu devrais faire la même chose. Je n'ai pas très envie de t'imaginer seule avec lui alors qu'il pourrait devenir… violent.

– Je lui parlerai de l'alcool.

– Reste prudente quand même, me recommande Sara. Et dis-moi, as-tu eu une réponse à la grande question de Dan ?

– Ne le déçois pas tout de suite, mais Skylar est complètement hétéro.

– Hiiin. Quel est ce petit ton intéressé qui se veut détaché ?

Sara remarquerait l'aiguille dans la botte de foin d'un seul coup d'œil.

– Ne sois pas ridicule, je ne vais faire que mon travail. Je reste professionnelle, comme me l'a si chaudement recommandé Marius Hands.

J'entends Sara rire du sarcasme.

– Quel type imbuvable !

Je dirais plutôt qu'il est sensé en fait.

– Je vais écrire mon programme pour le proposer à Skylar. On se rappelle plus tard ?
– Ça marche, bonne chance pour la suite !
– Merci, on se rappelle plus tard.
– À plus, et touche avec les yeux, pas avec les mains !

3. Se livrer à lui

Le sauna est un petit chalet de bois accessible par la seconde terrasse, à l'opposé de la première. Il est divisé en deux parties, l'entrée, où se trouvent des casiers et un banc, et le sauna en lui-même avec un gradin de trois marches, une grande vasque pour la vapeur et une table dépliée plutôt confortable. J'en conclus que le propriétaire des lieux a déjà l'habitude des massages. C'est une activité que j'apprécie particulièrement dans mon boulot. Le contact avec l'autre, le fait de procurer un moment de bien-être et de soulagement…

– Vous massez dans cette tenue ?

Je tressaille. Alexander est appuyé dans l'encadrement et me détaille, l'air songeur. Je porte toujours et seulement une blouse pour les massages, souvent ample pour ne pas gêner mes gestes. En plus le sauna est bien chauffé, je n'ai pas envie de suer comme pour une séance de Pilates de deux heures.

– J'ai déposé une serviette dans l'entrée pour vous.

Il se retourne et commence à retirer son pull sans fermer la porte. Je pivote automatiquement. Je me suis promis de bien me conduire, l'épreuve du massage va être décisive. J'allume des bougies parfumées censées apaiser, posées sur les gradins, et fouille ensuite le petit sac de produits que j'ai emporté pour trouver un baume adéquat. J'ai le cœur qui bat à toute vitesse.

– Il faut que je vous prévienne, je connais à peu près toutes les techniques.

Je me mords la langue violemment tout en lui faisant face. Il a noué la serviette à la taille et dévoile sa musculature avantageuse et finement découpée, qui ne fait que confirmer l'idée que je m'en faisais. Il attache ses cheveux en un très court chignon à l'arrière du crâne et s'allonge sur le ventre. Le dos d'un homme m'a toujours plus fascinée qu'autre chose. Ce côté-là du corps est rarement vantard, il semble protecteur tout en affichant de possibles failles. C'est là donc que je vois la première d'Alexander. Une cicatrice plutôt imposante, centrale, mais proche de l'omoplate gauche, qui s'étire vers le bas.

– Comment avez-vous eu ça ?
– Un accident de voiture il y a deux ans.

Ce devait être particulièrement violent pour qu'un morceau de la voiture le blesse de cette manière. Pourtant, il répond comme si je lui demandais quel temps il fait dehors. Je m'empare d'un baume qui échauffe les muscles avant de les détendre et appose mes mains au niveau de ses épaules. Sa peau est ferme et douce. Pourtant, en retrouvant les gestes des massages chinois que j'ai très souvent reproduits, je me sens un peu plus à l'aise. Je vais commencer par suivre les conduits

d'énergie tout en évitant la cicatrice pour le moment.

– Dès que vous avez mal, vous m'arrêtez.
– Est-ce qu'on a besoin d'un *safe word* ?

Je retiens difficilement un rire en guise de réponse. Il semble bien plus coopératif.

– Vous n'avez rien contre cette séance ?
– Je ne vais pas me plaindre parce qu'une jolie femme insiste pour me masser.

Heureusement, cette fois-ci, je peux rougir en toute discrétion. Même si je me persuade que ce n'est qu'une flatterie de base pour faire passer l'idée qu'il se moque toujours de cette thérapie. Si je me répète suffisamment de fois que c'est inutile de trop m'en faire pour son cas, j'arriverai peut-être à accepter que tout capote.

– Vous avez jeté un œil au programme que je vous propose ? Je l'ai affiché sur le frigo.

D'habitude j'en parle d'abord avec mes patients, mais je me doute bien qu'il va discuter chaque point. Je préfère imposer.

– Oui, à ce propos, vous pensez contrôler aussi ce que je vais boire et manger ?
– Pour la nourriture, ce sont des suggestions. Quant à l'alcool, c'est mieux si vous vous en passez pendant deux semaines. Ça vous semble insurmontable ?

L'ensemble de ses muscles semble se contracter subitement. La question le rend nerveux.

– Est-ce que vous insinuez que j'ai un problème avec l'alcool ?
– Avez-vous un problème avec ça ?
– Ce n'est pas parce qu'il m'arrive d'avoir des soirées arrosées que je suis alcoolique, répond-il un peu sèchement.
– OK, dis-je seulement pour le calmer.

Si le P.-D.G. de Lugh est alcoolique et qu'il ne peut pas se maîtriser, ce serait un bon argument pour le démettre de ses fonctions. Il vaut mieux que je sois prudente avec mes questions, mes interprétations et mes conclusions. Je ne sais pas vraiment si le CA a de réelles craintes et si Skylar ignore son propre problème, ou si rien de tout ça n'est réel.

Je pars explorer le bas du dos, toujours en quête d'un quelconque problème physique sans encore le rencontrer. Lorsque ma main glisse dans le creux et que je me mets à ralentir, je me fige. Je suis en train de déraper là… Je suis clairement en train de déraper ! C'était plus une caresse qu'autre chose. Et ça, je ne l'avais encore jamais fait. Il n'a pas vraiment réagi, mais je sais très bien ce que je viens de faire. OK. Je remonte. On va s'attaquer à la cicatrice. Je reprends un peu de baume et me place près de sa tête pour avoir une vue d'ensemble de son dos depuis les épaules. Je lisse doucement la marque. Il tressaille, je ne m'interromps pas.

– Ça va ?
– Là, c'est douloureux.

Au moins, ça confirme mes doutes. La cicatrice est saine, la blessure a disparu, le corps a guéri mais il n'a pas oublié.

– Quand ressentez-vous ces douleurs ?
– Tous les jours.

Je décide de forcer un peu, il se crispe aussitôt et agrippe l'intérieur de ma cuisse d'une main solide. Je sursaute. Il relève la tête et a les mâchoires serrées.

– C'est douloureux ! rappelle-t-il, agacé.
– Désolée, je vais ralentir.

Je me contente d'adoucir le massage en incluant les épaules pour le détendre. Je sens ses serres se relâcher lentement. J'ai l'impression d'être clouée au sol. Normalement, ce genre de contact est absolument banni. Et je ne sais pas vraiment si je me cache derrière le conseil de Marius de ne pas le contredire pour tout, ou si sa colère me fait un peu peur au fond, ou si encore j'apprécie bien trop ce contact pour le rejeter… Confuse, j'inspire profondément pour me concentrer.

Sa main bouge… mais ne décolle pas. Elle remonte sensiblement. Je retiens mon souffle, paniquée. J'aurais dû lui dire quelque chose avant. Il effleure à peine ma peau et lorsqu'il frôle ma culotte, j'ôte mes mains de lui comme s'il avait pris feu. Il s'arrête. Le temps se fige.

– Quoi ? On s'arrête maintenant ? s'étonne-t-il en relevant la tête.

Je ne sais pas si je suis blême ou écarlate, mais je suis chamboulée au point de ne pouvoir absolument rien dire. Ses yeux se sont assombris.

Je devrais bondir ! Rugir ! Hurler quelque chose ! Mais mon traître de corps bouillonne d'un désir brusque et totalement inattendu. Une part de moi m'interdit de bouger quand l'idée d'une retraite me parvient en tête. Et ce n'est que lorsque Alexander se redresse et s'assoit sur la table, son souffle se rapprochant de moi, que je parviens enfin à faire obéir mes jambes et à m'écarter. Je me rue sur mon sac posé sur la première marche du gradin, les mains tremblantes.

– Ce n'est pas ce que tu veux ?

C'est assurément, incontestablement, ce que je veux. Du plus profond de mon être. Ce désir brut est en train de m'étrangler. Je m'essuie les mains, affolée.

– Non ! réussis-je à balancer.
– Je t'ai dit que je connaissais bien toutes les techniques. Tu t'es abandonnée à deux ou trois reprises.

Il me tutoie avec une aisance et un calme intacts. Mais ça ne fait que m'embrouiller un peu plus l'esprit.

– Vous vous méprenez, bredouillé-je. Il ne s'agit pas de ça ici…

Je sais que j'ai eu tort, tellement tort ! Je ne m'attendais seulement pas à ce qu'il percute et qu'il me rende une telle caresse.

– Bien sûr que si, et je ne t'en veux pas, j'ai l'habitude.

Les « pimbêches rougissantes » de Marius resurgissent dans ma tête.

– Vous êtes le patient et moi la thérapeute, rien de plus.
– Et alors ?

Il descend de la table pour s'avancer. Je n'aurai pas la force ni le courage de résister bien longtemps s'il ne se reprend pas. J'essaie de penser à Sara et au cabinet, à la déconvenue qui pourrait en découler, à la faute professionnelle impardonnable, à la démission que je devrai donner… Mais rien ne parvient à me faire fuir. J'ai envie de ses mains, de sa voix, je veux enrouler mes doigts dans ses cheveux, je veux mordre ses épaules si masculines, je veux que son regard ne me quitte pas.

Je recule sans m'en rendre compte, mon dos rencontre le bois. Le souffle court, je me demande si le sauna n'est pas en état de marche tant la chaleur me semble suffocante. Ce n'est que lorsqu'il arrive devant moi que je m'aperçois qu'il a au moins une tête de plus que moi. Paralysée, je n'ose bouger. Il fera peut-être demi-tour de lui-même et me sauvera par la même occasion. Son parfum emplit mes narines, je ferme les yeux, comme assommée par toutes les émotions qui m'assaillent. Sa présence dégage une chaleur et un magnétisme qui m'attirent inexorablement, comme une poussière d'étoile qui s'échouerait volontairement dans un gros soleil flamboyant.

Il écarte ma blouse sans ménagement, j'entends deux ou trois boutons sauter et rebondir sur le sol. Il la fait glisser par terre, mon soutien-gorge ne fait pas long feu et la suit. Il devait m'entraver bien plus qu'autre chose car mes poumons exultent. La pointe de mes seins durcit par le simple frôlement de sa peau contre la mienne. Des vertiges me tournent la tête et mon cœur s'embrase. L'un de ses bras me ramène contre lui, son corps entier contre le mien aspire mon souffle. Je peux m'accrocher à ses épaules, le nez dans son cou. Sa bouche vole près de la mienne sans se poser.

– Tu as envie de moi, Chloe ? interroge-t-il d'une voix rauque.

La réponse me semble évidente, je suis offerte dans ses bras. Mais j'ouvre tout de même les yeux pour les plonger dans les siens et leur charme intense.

– Tu as envie de moi ? répète-t-il en grognant presque, impatient.

Je murmure, la gorge serrée :

– Oui…
– Oui qui ?

J'essaie de réfléchir, son prénom me semble être la bonne formule magique, mais je me souviens subitement de notre première conversation et cette perspective m'enflamme.

– Monsieur…

Alexander affiche un sourire satisfait, le même sourire carnassier de ce matin, au cours de notre entretien, et si sexy à présent. Comme pour me récompenser, il m'embrasse enfin. Ses lèvres fondent sur les miennes, les sucent avec possession, puis sa langue franchit la barrière de mes dents et virevolte avec ma langue dans une danse enchanteresse. Il a un petit côté dominateur que j'avais seulement soupçonné jusque-là et je me rends compte, entre deux gémissements, que je n'ai besoin que de ça. J'en ai assez de devoir tout contrôler, presque maladivement.

L'une de ses mains est nichée dans le creux de mes reins, l'autre agrippe mes fesses, longe mes cuisses, remonte et chatouille ma nuque. Je défais son chignon et peux enfin explorer sa crinière. Ses boucles roulent sous mes doigts. Un peu plus bas, son membre durcit sous sa serviette, contre moi. Je deviens impatiente. Je veux qu'il me prenne, tout de suite. Pourtant il me repose et s'écarte doucement.

– Ne bouge pas.

Il s'éloigne dans le vestiaire, l'abandon soudain me désespère pendant quelques secondes. Il réapparaît avec un préservatif, retire la serviette et se dévoile à quelques pas de moi. Il me paraît bien imposant, heureusement que le mur me soutient. Il enfile la protection et je m'aperçois qu'il est très excité.

– Enlève ta culotte.

J'obéis en une série de deux ou trois mouvements saccadés. Il revient vers moi, me soulève et me plaque contre le mur. Je noue mes chevilles contre ses fesses et enroule mes bras autour de son cou. Son sexe palpite contre le mien. Il s'empare de ma bouche et ses baisers sont bien plus emportés. Sa barbe me pique les épaules et ces petites douleurs m'excitent encore plus. L'une de ses mains, partant du cou, suit le galbe de mes seins et en pince les pointes. Là aussi, le mal me fait du bien. Je mordille sa lèvre en guise de réponse, alors il lâche ma poitrine et m'assène une tape qui claque le haut de ma cuisse. Je frémis tout en interrompant le baiser pour le regarder, les yeux ronds.

– Tu as quelque chose à dire ?

Le défi qu'il me lance me laisse pantoise. J'ai envie de lui réclamer une fessée, bien trop surprise d'apprécier ça, mais en me disant que c'est trop tordu. Alors je secoue finalement la tête.

– Non monsieur.

Il sourit et fiche ses dents dans mon cou. Je m'écorche contre ses joues rugueuses avec une grande satisfaction. Il me soulève un peu plus et envoie en émissaire deux doigts pour s'assurer que je suis prête. Je suis mouillée depuis le début du massage, je crois être plus que prête alors qu'il me faut habituellement tant de temps pour en arriver là. Me coinçant entre le bois et lui, il me pénètre d'abord doucement puis s'enfonce d'un coup en moi. Je plante mes griffes dans ses épaules en grimaçant, je l'entends pousser un râle imprévu. Il est si imposant qu'il ne peut retenir une bouffée de plaisir alors qu'il me faut quelques secondes pour m'habituer. Il pose son front contre le mien et se met à sourire.

– Oh, chaton…

La référence à l'étroitesse de mon intimité dans ce surnom me ravit malgré moi, je vais pouvoir lui offrir un plaisir absolu et en recevoir un que je n'ai pas encore connu. Lorsqu'il se met à bouger, je reste un peu tendue mais commence à percevoir une sensation agréable dans le bas-ventre. Je finis par m'abandonner un peu. Tout me semble une découverte. Ou une répétition mais en mille fois plus intense.

Le rythme croissant finit pourtant par s'apaiser. Alexander s'interrompt. Nous sommes recouverts d'une fine pellicule de sueur. Il me détache du mur pour me déposer sur la table de massage. Ses bras sont parcourus de frissons sous l'effort qu'ils ont dû assurer. Pourtant ses mains sont toujours aussi caressantes, plus libres d'étreindre mes seins et mes hanches et d'explorer jusqu'au creux de mes genoux.

Il pose mes jambes sur ses épaules, puis il capture mon bassin et le soulève pour une nouvelle pénétration plus vigoureuse encore. Il prend un rythme nouveau, mise sur la puissance de son coup de reins plutôt que sur la vitesse. Je pensais qu'il voulait atteindre rapidement l'orgasme, comme la plupart de mes ex, mais à présent la quête prend une autre tournure. À chaque fois, il va de plus en plus loin, et à chaque fois, nos deux corps se rencontrent avec plus de force. Mes mains se crispent sur les bords de la table dont les pieds frottent rudement le sol.

Alexander réunit mes deux jambes sur son épaule droite, je me resserre autour de son membre. Il ferme les yeux pour apprécier la sensation tout en caressant mon clitoris de son pouce.

– Cambre-toi.

Je m'exécute, l'angle de pénétration change, le plaisir est décuplé. Alexander reprend le va-et-vient, je ne peux empêcher des gémissements de s'échapper. Cette appréciation sonore s'accompagne très vite de la sienne. Il accélère toujours plus et je sens mon corps se tendre de plus en plus avant de se relâcher sans pour autant atteindre la délivrance. Alors seulement il ralentit, tout en caressant doucement mes cuisses. Son emprise sur moi est si maîtrisée que je ne réfléchis plus, je me rends compte que j'attends même un ordre pour penser à bouger.

Au bout de quelques minutes, il se retire et me bascule sur le côté, les jambes toujours croisées. J'ai le souffle court et l'impression que chaque geste, chaque effleurement, déclenche un tremblement par réflexe. Jamais je n'avais connu une telle sensibilité. Alexander se met à embrasser mon intimité,

sa langue titillant mon clitoris dans une torture si délicieuse que mes plaintes deviennent plus aiguës.

– Ne jouis pas tout de suite, impose-t-il.

Mes doigts se resserrent sur le bord de la table. J'ignore comment lui obéir. Chaque baiser me fait l'effet d'un orgasme sans en être un. Pendant une fraction de seconde, je me dis qu'il s'amuse de cet état et qu'il fait exprès de rouler plus lentement encore sa langue autour de mon clitoris alors que des frissons me parcourent inlassablement. Lorsque mes paupières se ferment et que l'abandon me gagne, je parviens à murmurer une supplique que jamais encore je n'aurais cru formuler.

– S'il vous plaît…

Alexander se redresse et me pénètre sans attendre. L'orgasme qui s'abat sur nous impose un black-out de quelques longues secondes. Une vague monstrueuse m'engloutit et je flotte un instant au milieu de cet océan sombre.

Lorsque j'ouvre les yeux, mon cœur n'a jamais autant battu. Chacun de mes muscles est transi. Alexander est appuyé sur la table, mes jambes pendent contre elle comme celles d'un pantin désarticulé.

– Je vais chercher de l'eau, dit-il avec un sourire tout en dessinant de sa main une spirale sur mon genou.

Il plonge son beau visage humide dans sa serviette, la bascule sur son épaule et sort, complètement nu. Les portes qu'il ouvre font entrer l'air frais de la fin de l'été dans la petite pièce brûlante. C'est seulement à cet instant que je sors de ma torpeur.

***

J'ai fui. C'est le cas de le dire. J'ai enfilé ma blouse décousue et je me suis retrouvée dans ma chambre en deux minutes. J'ai pris une douche et voilà deux ou trois heures que je tourne en rond. Que vais-je faire à présent ? Tout est compromis ! Je n'ose même pas appeler Sara pour lui dire, elle ne peut pas savoir, elle ne doit pas savoir ! Toute ma carrière est foutue. Si je fais ça avec un patient, je ne pourrai plus jamais faire mon boulot avec aucun autre, c'est terminé !

La panique me saisit. Je sautille sur place, désespérée. Les flashs de ce qu'il s'est passé ne cessent de parasiter mes pensées. C'était absolument incroyable, je n'avais jamais eu un tel plaisir et je veux bien croire, finalement, que le sexe l'ait rarement déçu. Bon sang, j'ai couché avec Alexander Skylar… Je vais faire partie de sa longue liste de « pimbêches rougissantes » qui se soumettent à lui à coup de « monsieur »… Quelle horreur. Quelle erreur ! J'ai toujours voulu tout contrôler de ma vie, jusqu'au sexe. Un de mes ex m'a même dit que cette volonté était le tue-l'amour qui avait foutu en l'air notre relation. J'ai toujours été du genre à attendre le bon moment, à vouloir que tout soit parfait, à mettre tout en scène. La spontanéité m'a toujours échappé depuis ce jour-là au lac…

Et la seule fois où je lâche prise, c'est avec un patient qui a visiblement besoin d'aide et qui paie

quinze mille dollars. Non mais quelle idiote je fais !

Rien ne dit que je ne recommencerai pas. Je perds toute indépendance avec lui, il fera ce qu'il veut de moi. La meilleure chose à faire, c'est partir. Je prends mes deux trois affaires qui traînent ici et là et je fais ma valise. Je dirai à Sara qu'effectivement, la thérapie a capoté, bien plus tôt que prévu, et qu'on ne peut rien faire pour lui. Fin de l'histoire, je conserverai un souvenir chaleureux des saunas. Je regarde l'heure, dix-sept heures trente-cinq. Je vais descendre manger un morceau et trouver le moyen de quitter l'île, car je n'ai pas vraiment envie d'appeler Marius Hands.

Je me faufile dans la cuisine sans croiser Alexander. Je me fige devant le frigo et le programme que j'ai scotché ici ce matin. Avec un soupir, je l'arrache pour le jeter et prends une bouteille d'eau fraîche et des fruits. Lorsque je ferme la porte, je sursaute. Il se tient juste derrière.

– Tu as oublié ça, dit-il en posant deux boutons sur l'îlot central.

J'essaie vraiment de ne pas rougir, mais c'est plus fort que moi. Je tends le bras pour les saisir rapidement en évitant savamment son regard.

– Où est le programme ? demande-t-il en ouvrant le frigo pour attraper lui aussi une bouteille d'eau.

Je rassemble tout ce qu'il reste de mon courage pour organiser ma réponse.

– Un autre cabinet se chargera d'un programme adéquat.

Il se tourne vers moi, curieusement surpris. Après tout, c'est bien ce qu'il voulait, que j'abandonne, je ne comprends pas pourquoi il fait mine de ne pas s'attendre à ce qui suit. Alors je prends un peu plus d'assurance, agacée par son arrogance.

– Il n'y a plus de thérapie possible à présent et de toute façon vous la refusez. Mon cabinet ne perdra pas plus de temps.

Bien, c'est un argument d'affaire qui devrait faire mouche. Pourtant il reste fermé et je retrouve ses yeux de fauve qui m'observent fixement. Je suis loin d'avoir vu le vrai Alexander Skylar, celui qui se tapit sous cette apparence à la fois distante, colérique et narquoise. Il doit bien exister.

– C'est moi qui perds mon temps, affirme-t-il, impatient. Je ne vais pas passer entre les mains d'un troisième cabinet !
– Un troisième ? Je ne comprends pas…
– Tu n'es pas le premier cabinet que le CA recrute. J'ai renvoyé le premier thérapeute.

Pourquoi Marius nous aurait caché ce genre de chose ? Ou l'a-t-il vraiment caché ? Il nous a juste dit que le CA nous avait choisies après tout, et non pas que nous étions issues d'une seconde sélection.

– Eh bien raison de plus, dis-je, embarrassée. Moi ou un autre, ce n'est pas…
– Tu as commencé cette thérapie, tu vas la finir.

Il n'a pas l'air de me laisser vraiment le choix.

– Un autre cabinet pourra très bien rédiger le rapport et avec bien plus d'impartialité, expliqué-je en me demandant si la formule est juste.
– Quel rapport ?

Alexander a posé ses mains à plat sur la plaque de granit noir. Je n'ai plus affaire qu'au P.-D.G. de Lugh et il semble tout ignorer du rapport. Et comme je suis impressionnée par cette nouvelle facette, je ne dis rien alors qu'il fronce les sourcils, inquiet.

– Quel rapport, dis-moi !

Je déglutis.

– Le rapport que je suis censée écrire à la fin des quinze jours de thérapie pour que le conseil d'administration statue sur votre sort.

Il frappe du poing la dalle de pierre.

– Merde ! rugit-il avant de frotter son visage de ses mains. Mon sort lié à un foutu rapport… Je savais qu'il essaierait de m'évincer mais pas de cette manière.

Je ne sais pas vraiment de quoi il parle. À première vue, beaucoup de choses m'échappent et je n'ai pas très envie de me retrouver au milieu. Pourtant Alexander retrouve son calme, même si l'inquiétude pèse sur ses épaules. Est-ce que Marius m'a à nouveau menti ? Il ne voulait pas que je parle de ce rapport pour ne pas tendre de perche à son patron, mais il ne pouvait pas ne pas m'en parler non plus puisque je dois l'écrire. Je commence à me dire qu'il a entortillé la vérité pour protéger Alexander contre lui-même et espérer qu'il suive sérieusement cette thérapie sans penser seulement à m'influencer. Imbuvable, mais protecteur et dévoué.

– Pourquoi tu partirais ?

Sa voix me sort de mes pensées. Il ne voit toujours pas le problème ?

– Hum, à cause de ce qu'il s'est passé dans le sauna.

Il me fixe en attendant un complément d'information qui ne vient pas.

– C'est tout ? On a couché ensemble, tu as pris du bon temps, j'ai pris du bon temps, il n'y a aucun mal à cela.

Il est sincère, aussi curieux que cela puisse paraître.

– Mais je suis votre thérapeute, et vous mon patient.

Je crois que je me répète un peu mais que ce fait lui échappe me perturbe. Qu'il ne se reconnaisse pas dans le terme « patient », d'accord, mais pourquoi nier mon statut ?

– Tu n'es pas une thérapeute vingt-quatre heures sur vingt-quatre, tu es aussi une femme attirante.

Il ponctue sa phrase d'un mince sourire charmeur. De mon côté, je me racle la gorge, gênée, le rouge aux joues. Maintenant qu'il sait que le fameux rapport dépend de moi, il va se montrer agréable, évidemment.

– Eh bien, ce que vous dites est un exemple, dis-je à voix basse. Vous allez tout faire pour m'influencer, pour que j'écrive un rapport favorable.
– Et le sexe fonctionne ? Tu n'as jamais vraiment dû t'éclater au lit avant, constate-t-il avec un peu de pitié.

Une bouffée d'embarras enflamme mon visage. Ce n'était peut-être pas ma meilleure remarque.

– Vous devriez comprendre une bonne fois pour toutes, dis-je de plus en plus irritée. Une thérapeute et un patient ne peuvent pas avoir ce genre de… rapport.
– Je n'ai pas besoin de thérapie, rappelle-t-il.
– Le simple fait que vous la rejetiez à ce point me confirme que vous en avez besoin.
– Reste pour m'aider alors.

Et zut. Son cas m'intéresse, j'ai envie de faire quelque chose pour lui, sincèrement. Mais comment faire quoi que ce soit à présent ?

– Passons un accord, propose-t-il. Je coopère à cette thérapie, j'essaie de me sentir concerné, je suis à la lettre ton programme, tu ne franchiras plus la ligne thérapeute/patient au cours d'un massage…
– Je n'ai jamais franchi cette ligne !
– Tu sais ce que tu as fait, sourit-il.

Tout nier en bloc.

– Vous délirez totalement.
– Soit, concède-t-il. Le jour, je serai le parfait patient, tu pourras faire ton travail selon toutes les règles que visiblement tu souhaites suivre. En échange… tu te livres à moi la nuit.

La chute me laisse abasourdie.

– Vous ne pouvez pas me forcer à quoi que ce soit, finis-je par répliquer.
– C'est vrai. Disons que le jour, je suivrai toutes tes indications, la nuit, tu resteras dans ta chambre si tu veux qu'il ne t'arrive rien.

Alexander attrape sa bouteille d’eau et retourne à ses occupations, me laissant bouche bée.

4. Les deux facettes

J'ai refait un programme en retirant les massages. Après tout, les douleurs sont fantômes, il n'en a pas besoin, et je ne glisserai plus jamais sur la dangereuse pente de l'attirance physique. Bien évidemment, je ne suis pas sortie de ma chambre la nuit dernière. Je suis pourtant restée assise sur mon lit trois bonnes heures, le cœur battant, à fixer la porte pour trouver une bonne raison de descendre. Comme une junkie. Mais je suis assez fière de moi.

Je regarde l'heure, neuf heures douze. Je vais pouvoir prendre le relais de Marius si ça continue. Alexander est en retard pour le footing. J'ai préparé un petit déjeuner à base de céréales, de laitage et de fruits, il y a à peine touché. À première vue, il se contente d'un café le matin. Je ne sais pas comment il fait pour tenir toute une matinée sans rien dans le ventre et être taillé comme il est taillé.

– Il faut que je te prévienne, je connais à peu près toutes les techniques.

Sa remarque m'arrache un sourire malgré moi. Alexander met en veille son portable et le glisse dans la poche de son bas de jogging noir. Il porte un sweat gris foncé avec une poche ventrale dans laquelle il fourre ses mains. Il s'est attaché les cheveux et s'est rasé de près. Le temps est frais. Je me disais qu'il était idéal pour que mon patient ne se balade pas en tee-shirt moulant, mais même vêtu ainsi, je le trouve séduisant. Ce doit être une véritable malédiction.

– Vous pensez pouvoir faire combien de tours de l'île ?

Évaluons ses capacités physiques et sa vantardise en une question.

– Habituellement j'en fais trois. Tu penses pouvoir suivre ?

Ah oui, quand même. L'île est loin d'être petite, elle doit bien faire trois ou quatre kilomètres carrés. Heureusement pour moi, je suis sportive.

– Je vais essayer, dis-je avec sarcasme.

Sensible au ton, il m'offre un regard pétillant. Je suis sûre qu'il aime la compétition.

– Le chemin fait le tour de l'île, il se corse au niveau des rochers.
– Très bien, on y va ?

On se met en route au petit trot et en silence. On rattrape le sentier près de l'embarcadère et on longe l'île. Je me mets volontairement à sa gauche pour le laisser côté lac et me concentrer sur le côté terre. De toute façon, sa présence est suffisante pour détourner mon attention de l'eau. Il ne s'est pas vraiment étonné que je sois restée. Je crois que c'est moi la plus surprise. Son plan est tordu. Il me suffit de ne pas sortir la nuit, de regarder un film sur mon ordinateur et d'appeler Sara ou Dan,

voilà tout. Je sais bien qu'il doit en profiter pour faire tout ce que je lui ai déconseillé, comme boire de l'alcool, mais je ne peux pas être responsable de toute sa vie.

De son côté, il a besoin de cette thérapie à cause du rapport, il n'a plus qu'à s'y conformer. Si je suis suffisamment bonne, je pourrai véritablement l'aider, un peu malgré lui, à se rendre compte de certaines choses dans sa vie. J'aurais finalement l'impression que cette thérapie n'est pas qu'un échec cuisant.

Au bout d'un moment passé dans une nature boisée, nous passons près d'une petite plage de sable blanc qui me fiche des frissons. Je déteste encore plus les plages. J'ai l'impression qu'il ralentit légèrement, comme pour me faire faire le tour du prioritaire, j'en profite pour accélérer et le distancer. Il est bien hors de question que je m'arrête à cet endroit. Je cours plusieurs minutes à un rythme soutenu, il me talonne sans me dépasser pour autant alors qu'il le pourrait clairement. Je finis par ralentir un peu à l'approche des fameux rochers. Le chemin est escarpé, il passe entre des monceaux de grosses pierres, monte et descend à plusieurs reprises.

Je le laisse passer devant, il connaît mieux le terrain que moi. Je le suis donc en faisant attention à chacun de ses pas. Agile, il saute les obstacles sans encombre. Je tente de le suivre mais préfère rester prudente. Il n'est plus à mes côtés pour masquer l'étendue d'eau en contrebas. Lorsque je sors du parcours, il m'attend.

– Tout va bien ? lance-t-il.
– Oui, je connaîtrai le terrain pour le second passage.
– La véritable course commence au second passage ? me défie-t-il.
– D'accord !

La maison n'est pas très loin des rochers, nous bouclons le premier tour de l'île. Dès que nous la dépassons, il accélère mais reste régulier. Je le suis en me disant que j'ai beau avoir la forme, je ne suis pas sûre de pouvoir continuer au troisième tour. Le bois me semble plus court subitement. On bondit au-dessus des branches et slalome autour des troncs à grande vitesse. À nouveau la plage qui me pousse à accélérer. Cette fois-ci, il finit par me dépasser et s'engage en premier dans les rochers. Je crois que la comparaison avec un puma lui convient à la perfection. Il semble disparaître derrière les amas avec une simplicité déconcertante. Une fois ce passage derrière moi, je fais tout pour le rejoindre au niveau de la maison.

– Un troisième ? me lance-t-il, en pleine forme.

Il lui en faudrait peut-être même plus pour terrasser son énergie. En guise de réponse, je le dépasse et donne tout ce que j'ai pour le dernier tour. La course dans les bois devient une véritable compétition. Je fais tout pour l'empêcher de me dépasser en lui bloquant la voie. Curieusement, le chemin me semble cette fois-ci beaucoup plus long. Je cours tellement vite pourtant, au point de tituber à plusieurs reprises. Je jette un œil sur le côté et je l'aperçois en train de contourner le sentier pour me couper la route plus loin. Ce moment d'inattention me coûte un pied dans une racine. Tout mon corps bascule en avant sans que je puisse me retenir à quoi que ce soit. Un mélange de mousse,

de feuilles et de champignons me réceptionne et me protège en même temps.

Une fois à terre, je m'aperçois que je respire difficilement. Le choc a dû me couper le souffle. Je me redresse, m'assois, tousse et inspire profondément. Alexander fait demi-tour pour venir jusqu'à moi.

– Tout va bien ?

Je hoche mécaniquement la tête. Il se baisse, glisse ses bras sous mes genoux et dans mon dos pour me soulever. Je me retrouve blottie contre lui, désespérée de remarquer qu'il sent bon même à cet instant.

Ne surtout pas penser au sauna et à cet instant où il m'a soulevée pour me plaquer contre le bois.

– Je crois que je peux encore marcher, dis-je alors.
– Tu es un véritable poids plume.

Il me dépose sur la plage qui est à deux pas, à la lumière du soleil. Je crois que j'aurais préféré tomber dans les rochers. Il relève mon jogging pour découvrir mes genoux, je n'ai que de petites écorchures. Je me frotte les mains qui n'ont rien, j'ai juste une légère douleur au poignet droit. Lorsqu'il se met à souffler sur mon genou gauche, un frisson glacial remonte toute mon échine.

– Tu veux rentrer ou continuer ?
– On va finir le tour.

Je me relève précipitamment. Mes genoux picotent, mais ça devrait aller. De toute façon, je donnerais tout pour fuir cet endroit. D'ailleurs je n'attends même pas son commentaire, je me mets à courir en serrant les dents. La douleur s'endort au fur et à mesure. Alexander ne cherche pas à me devancer, il semble rester sagement derrière moi. Je tente d'accélérer un peu pour l'encourager à se dépasser, mais rien n'y fait. Je m'engage prudemment dans les rochers mais me dis que le sprint final le motivera peut-être. Dès qu'on sort du périlleux passage, je fonce. Je le distance d'abord rapidement, il ne devait pas s'attendre à cette sortie. Je le sens qui me rattrape. La maison est en vue, je sors du chemin pour couper à travers la végétation, il choisit de suivre le sentier. Il n'a peut-être pas tort, les hautes herbes, les arbustes, tout devient un obstacle, il me rattrape dangereusement. J'arrive pourtant à me sortir de là et à poser la main sur la baie la première, à quelques secondes près.

Je reprends mon souffle avec un large sourire. Il est essoufflé lui aussi et se penche en avant. Très bien, il devrait rester tranquille toute l'après-midi.

– Je ne savais pas que tu aimais la compétition comme ça, dit-il, manifestement content de l'exercice.

Je hausse les épaules avec défi. Je ne le savais pas vraiment non plus. Je crois plutôt que j'avais envie de le battre pour contrôler la situation. Ça, ça me ressemble plus. Je m'apprête à répliquer,

mais il est déjà en train de grimper les marches. Parfait, autant limiter les interactions hors des séances…

Ni une ni deux, je suis nue dans ma chambre et file sous une douche brûlante qui me délasse. Cette course m'a vidée entièrement, je crois que j'en avais bien besoin. En sortant, je m'habille et prends le temps de boire et de noter quelques petites choses que j'ai remarquées sur lui. Il fait preuve d'une certaine attention aux gens qui l'entourent, manifestement. Il n'a pas l'air compétitif au point de mal prendre le fait de se faire battre à la course. Il a la forme et même en jogging, il est beau. Que de banalités… Je grogne et efface ma dernière phrase. Il a la forme. Point. Je ne vais pas m'épancher plus sur son physique.

Je redescends en short et top, il a pris une douche et s'est changé lui aussi. Je ne couperai pas au tee-shirt moulant.

– Assieds-toi.

D'abord un peu hésitante, je m'exécute finalement en tentant de me convaincre moi-même : ce n'est pas parce que j'obéis aveuglément que j'ai forcément un problème. Il s'accroupit devant moi alors que je prends place sur l'une des méridiennes. Il a une trousse à pharmacie entre les mains. Seul un genou est écorché. Il dépose une pommade sur la blessure avec délicatesse.

– La trousse est dans le placard de la cuisine, près de la fenêtre, au cas où tu en aies encore besoin.
– OK, merci.

Il se relève avec un sourire.

– Qu'a prévu ton programme pour le déjeuner ?

***

Alexander a de nouveau pris place dans le fauteuil, me laissant la méridienne. Pour cette première véritable séance, je pense que je vais le faire parler de ses problèmes actuels en espérant qu'il les raccroche avec les événements passés. Mais, avant tout, je m'assure qu'il a suivi les règles :

– Avez-vous pu faire une sieste après le déjeuner ?
– J'ai le sommeil léger et je bois du café, laisse tomber la sieste.
– La diminution du café fait partie du programme.
– J'en ai déjà sauté deux.

Il doit s'abreuver de café en continu en temps normal. Passons à la suite.

– Parlez-moi des problèmes que vous avez au travail.
– De quels problèmes veux-tu parler ?

Je ne me suis pas vraiment formalisée du tutoiement, mais j'avoue que ça me perturbe un peu dans le cadre de nos discussions. Une thérapeute doit pouvoir se montrer proche tout en conservant une certaine distance avec un patient. Bon, le vouvoiement est une broutille si on considère que j'ai cédé à mes pulsions primaires en couchant avec lui dans un coin de sauna au lieu de faire mon travail. Mais il va bien falloir que je remette de l'ordre dans cette thérapie, d'une manière ou d'une autre.

– Vous avez évoqué l'idée que quelqu'un voulait vous écarter.
– Je ne suis pas sûr de pouvoir discuter de ce sujet avec toi, tu travailles pour le CA.
– Non, je travaille avec vous. Je n'ai même jamais rencontré aucun membre du CA, seulement votre assistant.

Il porte sa cigarette électronique à ses lèvres. Ce genre de séance doit le rendre particulièrement nerveux. Il sait qu'il doit coopérer, il gigote un peu dans son fauteuil pour se rasseoir et semble céder.

– Très bien. Farrell Dusty. C'est le membre du CA qui tente de m'écarter.
– Pourquoi ?
– Parce qu'il veut mettre la main sur la compagnie, répond-il, piqué d'impatience.
– Pourquoi vous sentez-vous aussi menacé ? A-t-il les moyens d'y parvenir selon vous ?
– Il essaie, ta présence ici est une preuve.
– Il n'a donc aucun autre moyen qu'un rapport de thérapeute ?

Je m'interroge presque, moi aussi. Est-ce le meilleur plan de Farrell Dusty ?

– Il pourrait racheter les parts des autres membres du CA. Ce qu'il a commencé à faire en partie. Tu comprends de quoi je parle là ?

Merci Sara pour le topo la veille de mon départ. Je hoche donc la tête. Si Farrell a plus de parts qu'Alexander, il pourrait prendre sa place. Apparemment il a racheté celles qu'il pouvait. À présent, il doit tenter de retourner les derniers membres du CA contre Alexander.

– C'est chez lui que vous vous êtes introduit pour détruire un bureau ?
– Évidemment.
– Pour quelles raisons avez-vous fait cela ?

Sa réaction me semble disproportionnée. C'est bien sûr terrible, mais la vente et l'achat de parts font partie de la loi économique actuelle, il doit bien le savoir. Alors pourquoi réagir d'une telle manière à une opération aussi banale ?

– Parce qu'il venait de racheter les parts d'un membre, se contente-t-il de répondre sombrement.

La tension qui l'habite est latente.

– Avez-vous déjà eu un geste similaire lors d'une déception ?
– Une déception ? reprend-il stupéfait. Je ne suis pas sûr qu'il s'agisse d'une « déception ».

– Comment qualifieriez-vous ce que Farrell Dusty vous a fait alors ?
– Une trahison ? Un couteau dans le dos ?
– Quelle était votre relation avec lui avant que vous ne compreniez qu'il rachetait les parts de Lugh ?

Ma question le fait vaciller un quart de seconde. Il avale un peu plus de fumée.

– Joker ? propose-t-il.

Je grimace gentiment pour lui faire comprendre qu'il n'y a pas de joker possible.

– Farrell était le protégé de mon père, déclare-t-il alors. Une sorte d'élève, de disciple.

Il ne s'inclut pas du tout dans la réponse alors que je l'avais interrogé sur leur relation personnelle. Je note pourtant une première mention des parents. Il faudra en reparler. Je sais que ses parents sont décédés il y a plusieurs années, peut-être que Farrell Dusty a fait figure de grand frère. Mais pourquoi ce dernier ferait-il une telle chose alors ?

– Quelle relation aviez-vous avec le protégé de votre père ? demandé-je à nouveau.
– Relation d'affaires, sort-il un peu rapidement.

Puis il se met à grimacer et tente de se caler dans le fauteuil. Ses douleurs au dos ? Intéressant. Quel est le rapport entre Farrell Dusty et l'accident ? Je n'ai pas eu le temps de trouver grand-chose à ce propos. Il faudrait que je demande à Prune de faire quelques recherches pour moi.

– Qu'avez-vous ressenti en agissant de la sorte chez lui ?
– Tu veux dire en brisant ses chaises sur sa table de travail ?

Ah oui, quand même.

– C'était aussi jouissif qu'un massage de toi, chaton, dit-il avec un grand sourire.

Je me mords la lèvre pour éviter d'afficher une trop grande satisfaction bien surprenante. L'embarras suit de près et je baisse les yeux. Il tente seulement de détourner mes questions.

– J'apprécierais que vous évitiez ce surnom.
– Dommage, je trouve qu'il te va comme un gant.

Parler sexe le détend. Très bien.

– Vous donnez toujours des surnoms aux femmes qui passent dans votre vie ?

Je ne voulais pas forcément être incisive mais je n'ai pas pu m'en empêcher.

– Non.

Bon sang, je retrouve son air charmeur et son regard enjôleur. Mes mains en deviennent moites.

– Pourquoi ? Sont-elles trop nombreuses ?

– Es-tu sûre que tu ne franchis pas la ligne thérapeute/patient là ? demande-t-il avec un petit froncement de sourcils.

Le démon ! Il me défie à nouveau. C'est l'occasion pour moi de bien lui montrer que je vais demeurer professionnelle à partir de maintenant. S'il pense que je vais à nouveau me déculotter aussi facilement, il se met le doigt dans l'œil.

– Pourquoi vous ne voulez pas répondre ? répliqué-je sans me détourner de lui.

Il garde le silence et soutient mon regard. Il ne le sait pas encore, mais je suis très douée à ce jeu-là. Je peux le fixer un très long moment si je le veux. Lui et ses yeux magnifiques. Je n'ai plus la même appréhension qu'au départ. Je l'ai vu nu après tout !

Sauf que… ses lèvres esquissent un demi-sourire. Une sueur froide remonte ma colonne vertébrale. Pour l'honneur de tous les thérapeutes de ce pays – que j'ai si bien bafoué –, je dois tenir !

– Je ne sais pas pourquoi je ne donne pas de surnom à toutes les femmes qui passent dans ma vie. Est-ce que tu as une idée, chaton ? finit-il par dire d'une voix basse.

Ça ne me frappe que maintenant, alors que c'était pourtant clair dans le sauna, ce surnom est entièrement et seulement sexuel. Il n'y a pas la tendresse ou la complicité attendues dans le choix d'un surnom d'une manière générale. Et il s'en sert pour me mettre mal à l'aise. Je le soupçonne de se moquer tellement des femmes qu'il fréquente qu'il ne retient pas toujours leur nom et qu'il les détermine sur un plan physique uniquement. Je doute fort de sa capacité à s'attacher sentimentalement à quelqu'un. Je ne sais pas pourquoi je me suis sentie si troublée par lui jusqu'ici, j'ai l'impression d'entrevoir un homme seul au cœur fermé, loin de l'idéal que je recherche.

– Est-ce qu'une femme a déjà compté dans votre vie ? dis-je alors en changeant le cap de la discussion.

Il semble un peu surpris que je rompe notre jeu de regard et que mon ton soit un peu plus grave subitement. Peut-être qu'il comprend enfin que je ne suis pas là pour m'amuser. Il commence donc par manifester sa lassitude grandissante avec un soupir.

– Qu'entends-tu par compter ? Est-ce que j'ai déjà payé un dîner avant de coucher ?

Il tente de contenir une réponse bien plus violente j'ai l'impression. Il a aussi abandonné son attitude nonchalante pour une posture plus agressive. J'essaie de mettre de côté notre expérience sexuelle de la veille pour ne pas me laisser influencer.

– Est-ce que vous avez déjà fait des projets avec une femme ? Comme vivre avec elle, rencontrer

sa famille, partir en vacances…

– Parce que c'est ça qui compte pour toi ? rétorque-t-il immédiatement.

– C'est ce qu'on attend généralement d'une relation de couple, mais rien n'est gravé dans le marbre, dis-je alors pour aller dans son sens. Dites-moi ce qui compte pour vous.

– Ça suffit, je crois que la séance est terminée pour aujourd'hui.

– Il va bien falloir que vous en parliez.

– Je ne vois toujours pas quel est le rapport avec ma société !

– Le rapport, c'est vous !

Nous nous levons en même temps. Il perd bien trop vite patience. Mais il faut que je le pousse dans ses retranchements pour voir jusqu'où il peut aller. Peut-il réellement perdre tout contrôle ? Peut-il être réellement menaçant ? Aussi je continue en élevant la voix.

– Vous vous êtes introduit chez votre actionnaire pour briser des chaises dans son bureau, personne ne réagit aussi violemment sans une bonne raison !

Alexander serre les poings.

– Tu veux une bonne raison ? rugit-il en tournant en rond comme un lion en cage. Farrell veut prendre le contrôle de Lugh parce que les assurances des employés coûtent cher et qu'il peut faire des économies en les diminuant ! Parce que nos usines américaines coûtent cher ! Et parce qu'il connaît bien d'obscurs dirigeants je ne sais où qui peuvent nous vendre des « terres rares » extraites des mines par des esclaves !

Il se retrouve face à moi, le visage déformé par la colère. J'en viens à déglutir et à faire un pas en arrière. Je ne m'attendais pas à un déchaînement aussi soudain.

– Tu veux encore de bonnes raisons ? Je suis coincé ici à répondre à de stupides questions au lieu d'être là-bas à me battre pour conserver la direction d'un empire que *j'ai* fondé ! Et tout dépend d'un rapport que toi, une thérapeute sortie de nulle part, tu vas rédiger !

En un pas, il est proche d'un guéridon. D'un bras levé, il balaie l'une des lampes sur le sol. Le verre explose dans un grand bruit qui me fait tressaillir. Des morceaux arrivent jusqu'à mes pieds.

– Combien le CA te paie au juste ? tempête-t-il. Pour me mettre à pied et pouvoir commercer comme bon lui semble ? Bordel, je perds mon temps ici !

Je préfère ne rien dire. Ce serait comme agiter un quartier de bœuf sous le museau d'un tigre. Le silence qui prend place est ponctué par les battements sourds de mon cœur. J'ai l'impression d'avoir la respiration aussi emportée que la sienne.

– Évidemment, tu n'as rien à déclarer, dit-il plus calmement avant de faire coulisser l'une des baies pour sortir.

Encore hébétée, je recule doucement et m'affaisse sur la méridienne. Les mains légèrement

tremblantes, j'essaie de recouvrer mes esprits avant de faire quoi que ce soit. Il se sent prisonnier ici, impuissant. Je ne voyais pas les problèmes que lui identifie immédiatement. J'admire sa volonté de conserver les trois piliers fondateurs de Lugh, mais j'ignorais que le CA les menaçait à ce point. S'il croit que je suis son ennemie, c'est sûr que nous n'arriverons à rien.

Je pose mon carnet et vais chercher une balayette et une pelle pour ramasser les morceaux de verre. Il me faut une stratégie pour qu'il ne se méfie plus de moi.

***

Le soleil s'approche de l'horizon lorsque je sors prendre l'air avant de m'enfermer dans ma chambre. Je ne l'ai pas recroisé depuis la séance. J'ai passé un moment au téléphone avec Sara pour lui raconter et tenter de dédramatiser. Elle se fait bien sûr un sang d'encre. Mais, même si j'ai eu peur, au fond de moi je sens qu'il ne lèverait jamais la main sur moi. Le cadavre de la lampe, que j'avais reposé sur le guéridon, a disparu. Il a donc dû passer par là et se rendre compte de son comportement.

Je referme ma veste et envoie un mail à Prune pour lui demander de chercher dans les archives de la presse tout ce qu'elle peut trouver à propos de l'accident d'Alexander et sur l'actualité de Lugh. Il me faut des sources extérieures pour tenter de comprendre un peu mieux tout ce qui l'entoure. Au moment où j'envoie, mon téléphone sonne.

– Papa ? m'étonné-je.
– Chloe, chérie, comment vas-tu ?
– Bien, mais et toi ? Pourquoi tu appelles ?

On ne s'appelle jamais. Enfin si, pour les anniversaires, Thanksgiving ou ce genre d'exception.

– Je suis de passage à Chicago et je voulais te faire une surprise à ton cabinet mais je suis tombé sur Sara. Elle m'a dit que tu étais en mission pour quinze jours.

J'en ai le cœur serré de l'avoir manqué comme ça. Mon père s'occupe de la ferme familiale en plein Wisconsin et se déplace très rarement jusqu'à Chicago.

– Oui, je suis sur une île avec un patient.
– Toi sur une île…
– Ouais.

Il n'ose faire plus de commentaires. J'imagine très bien son sourire qui aimerait éclater mais qui se contente de se figer. Une boule me bloque la gorge. Il faut que je change de sujet pour que nous ne tombions pas dans cette conversation effrayante.

– Que fais-tu à Chicago ?
– Je venais pour affaire, tu sais, j'ai été élu représentant des fermiers de la région, on m'envoie négocier pour les fameuses machines agricoles qui vont révolutionner l'agriculture.

Son ironie me manque toujours. Mon père est le roi de la bonhomie, il ferait tout pour faire plaisir aux autres. Il n'y a pas d'âme meilleure que la sienne, même après tous les malheurs qui nous ont frappés. Malgré tout, il a toujours conservé un côté un peu désabusé en ce qui concerne son métier. Il sait que l'agriculture est un secteur en péril, mais il continue de l'aimer.

– Je vois oui, et alors ? Est-ce que le Wisconsin va devenir le croissant fertile de l'Amérique ?
– Tu ne crois pas si bien dire, s'amuse-t-il.

Sa bonne humeur est communicative, j'en avais bien besoin.

– Qu'est-ce que tu fais ce soir ?
– Tu ne me croiras jamais si je te dis avec qui je dîne. Sara m'a dit que tu voyais un garçon…

Non, Sara ! Non !

– Et ce même garçon est le commercial à qui j'ai eu affaire cette après-midi ! Quelle coïncidence, n'est-ce pas ?

Oh bon sang ! Je n'ai jamais cherché à en savoir plus sur Ryan Banks, et le voilà commercial dans les machines agricoles, à en vendre aux fermiers du Wisconsin que mon père représente.

– Papa, je ne fréquente pas vraiment Ryan.
– Ah ? Il m'a dit qu'il attendait de tes nouvelles, pourtant.
– Justement, je…
– Oh le voilà, tu veux lui parler ?
– Non !

Trop tard. J'entends mon père couvrir le téléphone sans m'écouter, puis la voix change.

– Hey ! Alors, on se voit quand ?

Je n'ose pas lui faire une scène là maintenant, alors qu'il va passer la soirée avec mon père. Il faut vraiment que j'apprenne à dire à une personne qu'elle ne m'intéresse pas. Je me suis contentée de ne jamais rappeler, visiblement ça ne suffit pas.

– Bientôt, je peux parler à mon père ?
– Tu me manques, bébé.

On a dîné ensemble qu'une seule fois et il m'appelle « bébé »… Exaspérant. Je déteste qu'on m'appelle « bébé ». Je crois que je préfère le « chaton » de Skylar.

– Ne t'en fais pas pour ton père, je l'emmène dans le meilleur *steakhouse* de la ville.
– Je préférerais qu'il ne mange pas de viande rouge ni de…
– Je te le repasse, à très vite, bébé !

Le téléphone change à nouveau de main.

– Chérie, je te rappelle. Passe une bonne soirée.
– Toi aussi papa, à très bientôt.
– Je t'embrasse.

Il y a toujours un moment de flottement à la fin de nos conversations, je ne sais jamais comment les terminer et lui semble attendre que je dise quelque chose. Il finit toujours par raccrocher et moi par me sentir mal. J'ai toujours pensé que je ne méritais pas un père comme lui. Je range mon portable dans la poche de ma veste et lève le nez au ciel. Les premières étoiles apparaissent alors que le soleil plonge dans le lac.

Les trois jours suivants passent vite. Footing le matin, déjeuner au calme, et discussion en milieu d'après-midi. Ou plutôt, tentative de discussion. Alexander ne veut plus vraiment parler. J'ai beau lui dire que ça ne joue pas vraiment en sa faveur, il se contente de me fixer dans le blanc des yeux en me rappelant que nous avons encore plusieurs jours devant nous. Il veut donc gagner du temps. Chaque soir, je prends de quoi manger et reste dans ma chambre pour découvrir, au matin, un cadavre de bouteille dans le salon. Nous sommes donc à deux doigts d'en venir aux griffes. Il est de plus en plus froid, et je commence à désespérer de trouver une solution pour sortir de ce cercle vicieux.

5. Déculottée

Le soir du cinquième jour, peu avant la tombée de la nuit, le bruit lointain d'hélices à moteur se fait entendre. J'en cherche la source et aperçois au loin un hydravion qui se rapproche. Il se pose près de l'embarcadère. Je sors sur la terrasse pour guetter le ou les intrus qui vont surgir sur l'île alors que je n'ai pas été prévenue. J'avais pourtant cru comprendre que Skylar était venu jusqu'ici pour rester isolé.

– Des amis viennent dîner ce soir, m'informe Alexander en débarquant à mes côtés.

Un petit groupe remonte le chemin, les éclats de voix fusent. Avec une curiosité naissante, j'assiste à leur arrivée sur le palier de la maison. Les amis de Skylar sont exactement comme on peut imaginer la jeunesse entreprenante et artistique d'aujourd'hui : un couple accordé à la perfection, lui avec ses lunettes à branches épaisses, sa chemise flanelle, sa barbe, des cheveux courts et ses piercings, elle avec ses longs cheveux détachés, sa robe bohème et ses bijoux d'inspiration indienne ; un jeune homme athlétique aux cheveux ras et à la chemise blanche impeccable, tranchant parfaitement avec sa peau sombre ; et une jeune femme à la chevelure brune et à la beauté insolente, dans une robe d'été échancrée.

Alexander les accueille chaudement, ils semblent tous ravis de se voir. J'ai l'impression d'être complètement transparente mais en même temps, je ne peux pas quitter ce spectacle des yeux, fascinée. Après un échange de civilités, quelques regards finissent par atterrir sur moi.

– C'est la thérapeute, présente Alexander, qui n'a manifestement pas très envie de se fouler. Chloe…

Il cherche mon nom et me fixe en pinçant ses lèvres. J'ai envie de lui coller une gifle, mais au lieu de ça, je tends ma main vers l'invité le plus proche.

– Chloe Dashwood, enchantée.

Le garçon à la chemise blanche a l'air avenant. Il me serre la main avec entrain.

– Byron Bronns, mais mes amis m'appellent Barry. Là, c'est Cassandra et son mari Nate, et la délicieuse créature à mes côtés n'est autre qu'Andrea, future star des galeries.

La petite assemblée me salue avec un mélange de bonne humeur et de curiosité.

– Notre thérapeute ne ressemble absolument pas à ça, déclare Cassandra.

Nate approuve.

– À quoi elle ressemble ? demandé-je, intriguée.
– C'est une absolue maniaque d'une cinquantaine d'années qui exige que nous quittions nos chaussures à l'entrée de son cabinet, répond Nate.

Un petit rire synchronisé parcourt le cercle.

– Quelle est votre spécialité ? s'intéresse Andrea.
– Les massages ? devance Alexander. Chloe a une technique bien à elle.

Mon sourire se crispe. Je rêve… Il n'oserait pas de pareils sous-entendus devant ses amis ?

– Il n'y a pas que des massages, c'est un ensemble, corrigé-je.
– C'est une sorte d'échange, continue Alexander. Elle m'apprend des choses sur moi, je lui apprends à se servir d'un sauna.

Les visages vont de lui à moi sans comprendre l'allusion. Ils semblent juste intéressés par la thérapie que suit leur hôte. Et alors qu'ils s'interrogent sur la phase sauna et que Skylar sourit comme le vil démon qu'il est, je l'interpelle :

– Un échange ? Vraiment ? Comme deux personnes qui parlent ? le défié-je, lui qui refuse toute discussion.
– Parfois on n'a pas besoin de mots, c'est là l'intérêt de ta thérapie.

On se scrute du regard et j'ignore si j'ai envie de me jeter à sa gorge ou à son cou.

– Bon, intervient Byron, gêné.
– C'est définitivement tendu, ajoute Nate sous l'approbation de sa femme et sur un léger ton humoristique.
– On en reparle autour d'un verre ? propose Byron en brandissant une bouteille.
– Chloe ne reste pas, affirme Skylar.

Ne pas montrer que son rejet me blesse. Je souris et me tourne vers ses amis.

– Je vais vous laisser entre vous, j'ai été ravie de vous rencontrer.

Je leur accorde un signe de la main et me retiens de bousculer sans ménagement le milliardaire en rentrant. Une fois dans ma chambre, j'ai envie de me défouler, folle de rage. Quel idiot ! Abruti ! Comment peut-il être aussi imbuvable ! J'ai vexé monsieur alors monsieur veut m'humilier ! Il aurait quand même pu me prévenir qu'il avait invité des amis ! Il faut absolument que je frappe quelque chose… Cet idiot est incontrôlable, irrespectueux et plein d'orgueil… Mes techniques de massage, m'apprendre à utiliser un sauna ! Je cherche des yeux ce qui pourrait faire office de punching-ball quand je me rends compte… qu'on ne réagit pas aussi violemment sans raison.

Je me laisse tomber sur le lit, abattue. Son opinion compte. Je ne veux pas qu'il dise du mal de moi. Je ne veux pas qu'il se vante insensiblement de m'avoir sautée dans son sauna. L'attirance

physique est une chose, mais une attirance plus profonde en est une autre. Je me retrouve à me poser les questions qu'il ne faut pas : m'apprécie-t-il ? Me déteste-t-il ? Pourquoi ai-je l'impression de me sentir menacée par l'arrivée de ses amis ? Pourquoi m'a-t-il juste renvoyée comme ça ? Rien n'a de sens.

Je patiente une bonne heure, à me torturer l'esprit avec des vagues et des vagues d'interrogations. Lorsque je me redresse, je me dis qu'il me faut simplement un film pour penser à autre chose et laisser là ce trouble sans fin. Au même moment, mon estomac crie famine. Bon, la nuit est tombée mais Skylar est occupé, il ne va pas pouvoir appliquer sa menace, je ne crains rien à m'aventurer dans la cuisine… Si je suis suffisamment discrète, je peux chaparder de quoi manger et terminer cette effroyable soirée au fond du lit avec Ryan Gosling à mes… Non. Avec Bradley Cooper à mes côtés.

Je retire mes chaussures et me prépare à l'opération. À pas de loup, je descends les marches de l'escalier. J'entends le bruit des voix et quelques éclats de rire au fond du grand salon. Parfait. Ils ne me verront pas me glisser dans la cuisine. Ni une ni deux, je suis devant le frigo. Une odeur à tomber a envahi l'espace. Soit l'un des invités est chef, soit Skylar est un pro des fourneaux. Je m'approche d'une grosse marmite dans laquelle une sauce tomate semble lentement mijoter. Ça sent divinement bon. Si j'en prends un peu dans un bol, personne ne le verra. C'est la fête !

Je redresse la tête. Mais oui, je suis comme Belle dans le château de la Bête. Et donc, je me prends un sérieux syndrome de Stockholm dans la face ! Voilà pourquoi je ressens tout ça. À force de vivre tous les deux ici, je vais forcément m'attacher à tout ce qu'il peut dire ou penser. Foutue île…

Des pas s'approchant me sortent de ma révélation. Panique. Je pivote sur moi-même et sans réfléchir, je me jette sous le creux de l'îlot central. Heureusement, il est clos du côté de la porte.

– Tu es sûr que tu ne veux pas ?

La voix d'Andrea si je ne m'abuse.

– J'achète l'art, je n'y participe pas.

Et la réponse de Skylar.

– Les modèles comme toi ne courent pas les rues.

Le ton enjôleur est indéniable.

– Oui, je suis flatté, mais pas intéressé.

Je devine d'ici le plaisir qu'il ressent à être désiré et à refuser.

– On dirait qu'une femme t'a fait jurer fidélité, soupire Andrea.
– C'est bien mal me connaître, semble-t-il s'amuser.

Et en plus elle enquête. La regarde-t-il avec ses yeux de braise ? Avec froideur ? Inattention ? Les jambes du milliardaire apparaissent devant moi, celles d'Andrea suivent rapidement. Je pose ma main sur ma bouche pour m'empêcher de faire le moindre bruit. Elle est vraiment proche, là…

– Tout artiste a besoin d'une muse, susurre-t-elle. Inspire-moi, j'ai envie de te croquer ce soir…

Ses mains semblent glisser sur sa chemise. OK. C'était vraiment une erreur de se cacher là. Je n'ai aucune envie d'être témoin de cet instant !

– Alex, tu as encore des antipasti ?

Andrea s'écarte tout à coup. Merci Barry !

– Ici, indique Skylar.
– Je vais les rapporter, se dévoue Andrea d'une voix séduite.

Un court silence suit son départ.

– Est-ce que j'ai interrompu quelque chose ? se décide finalement Byron.
– Non, mais j'en conclus que sa présence n'est pas le fruit du hasard ?

Nooon, lui aussi il a des amis entremetteurs !

– Elle est tout à fait ton genre, et en plus, c'est une artiste talentueuse, vend Barry.
– À vrai dire, je pensais qu'elle était la « fille de transition » pour te remettre de ta dernière rupture, avoue Skylar en remplissant une marmite d'eau pour la poser sur le feu.
– J'ai un peu de mal à me remettre d'une aventure avec une autre.
– Cette mystérieuse aventure a l'air de t'avoir tourné la tête. Tu devrais te cantonner au sexe, si une femme a envie de plus, elle te le fera comprendre.
– Pourquoi devrait-on coucher juste pour coucher ? lance Byron.

J'ouvre de gros yeux. J'ai l'impression de m'entendre.

– Pour le plaisir ? tente Alexander.

Alexander, Sara, même combat.

J'imagine même très bien Skylar dépassé par le raisonnement de Barry.

– Le plaisir n'est pas que sexuel, défend Byron. Tiens, on a passé de très bons moments au restaurant, on s'est marrés devant un film au cinéma, on a pris un verre dans un bar incroyable plongé dans le noir… Le sexe n'en est que meilleur ensuite. Le problème, c'est qu'elle ne pensait plus ou moins qu'à ça, finit-il un peu désolé.
– Pourquoi tu ne me la présentes pas ? s'amuse Alexander.
– Parce que je tiens à elle ?

J'entends Skylar verser quelque chose dans l'eau bouillante. Si je me souviens bien du contenu de son frigo, je penche pour des pâtes fraîches, parfaites pour la sauce tomate qui mijote.

– Je suis désolé mais elle ne semble pas vraiment faite pour toi. Elle t'a donné quoi comme excuse pour rompre ?

Byron ne répond pas tout de suite.

– Quoi ? s'étonne Alexander sur un ton amusé. Tu ne dis rien, ça semble terrible. Est-ce qu'elle a invoqué ta peur irrationnelle des hamsters ? taquine-t-il alors que j'entends Byron rire avec gêne. Est-ce que je vais pouvoir me moquer de toi jusqu'à la fin de tes jours ?

Sa raillerie me surprend un peu. L'entendre aussi complice avec quelqu'un, je ne pensais pas que c'était possible.

– Tu n'y es pas du tout. Je lui ai demandé si ça lui disait de venir chez moi regarder la nouvelle saison de *Game of Thrones*, elle a répondu qu'on n'était pas faits l'un pour l'autre.

Skylar éclate de rire alors que j'ouvre grand la bouche, stupéfaite. Sara ! Bon sang ! C'est le fameux dernier ex de Sara !

– Quoi ? riposte Barry. C'est une bonne excuse pour se voir une fois par semaine et se peloter avec un verre de vin.

Mais oui ! Je suis tellement d'accord !

– Tu es probablement l'homme le plus romantique que je connaisse. Et je ne sais pas encore si c'est bien un compliment. Je devrais te brancher avec ma thérapeute, je suis persuadé que c'est une grande romantique dans l'âme.

Je rougis instantanément.

– Même si je pense qu'une sauvageonne doit sommeiller quelque part en elle.

Ses paroles m'embrasent, je ne peux m'empêcher de songer à mon dos percutant le bois du sauna sous ses coups de reins. C'est lui le sauvage.

Il retire les pâtes du feu pour probablement effectuer un dressage avec la succulente sauce qui embaume mes narines depuis de longues minutes.

– Et tu sais tout ça en suivant une thérapie avec elle ? se moque à son tour Byron.
– Tu sais très bien que je lis entre les lignes.

Barry lâche un « hum » perplexe. Alexander n'a donc rien raconté à ses amis ? C'est un sacré soulagement… Une cuillère lui échappe et s'échoue près de moi. Je n'ai pas le temps de comprendre la conséquence de cette chute que son visage apparaît juste devant moi, d'abord surpris, puis

interrogatif, enfin irrité. Il se relève, me laissant interdite.

– Non, en fait, je l'ai baisée dans le sauna.

Salopard !

– Ah oui, là ça te ressemble un peu plus, concède Byron. C'est pour ça que tu repousses Andrea ! s'exclame-t-il subitement.
– Tu veux bien apporter le plat au salon tant que c'est chaud ? J'attrape le parmesan et j'arrive.
– Mouais, j'ai mis le doigt sur quelque chose, assure Byron en s'éloignant.

Alexander se baisse à nouveau, attrape mon bras et m'extirpe de ma cachette.

– Désolée ! J'ai paniqué ! lancé-je pour anticiper ses reproches.

Il appuie ses mains sur le comptoir de granit derrière moi, m'encadrant et bloquant toute possibilité de fuite.

– Je peux savoir ce que tu fiches ici ?
– Ici, dans la cuisine ? Ou ici, sous l'îlot ?

Je n'ai pas trop réfléchi sur ce coup, et j'ignore pourquoi je ne fais que le défier alors que clairement, je suis en tort. J'ai écouté sa conversation privée sans sourciller. Mais là, je ne sais pas sur quel chemin je m'engage.

– J'ai une bonne explication pour les deux.

Bon sang ! Pourquoi j'ai dit ça ?

– Vraiment, réplique-t-il.

Je serais perplexe moi aussi, si j'étais lui.

– La nuit est tombée et je t'ai donné cinq jours, expose-t-il. Il est temps que tu me cèdes une nuit, tu ne crois pas ?

Mon souffle se coupe alors que son parfum envahit mes narines. Je tente de formuler une ébauche de réponse dans ma tête avant de la lui sortir, mais je suis parasitée par la couleur de ses yeux et sa présence si près de moi. Comme je suis incapable d'établir une défense, Skylar se redresse, ouvre le frigo et se sert, m'offrant l'occasion de me reprendre.

– Je n'ai jamais donné mon accord pour cet arrangement, réussis-je à prononcer.

Skylar me fait face avec une attitude très sûre.

– Tu n'as pas refusé non plus, c'est ce qu'on appelle un accord tacite. Mais j'ai bien l'intention de

te faire crier cette nuit.

J'ouvre la bouche pour répliquer, il me coupe dans mon élan.

– Ne ferme pas ta porte, prévient-il. Je te donnerai une correction.

Il me tourne le dos et sort, m'abandonnant, sonnée. Je finis par me décoller de l'îlot, prends de quoi grignoter et remonte dans ma chambre.

« Une correction. » Sérieusement ?

Comment je fais pour me retrouver dans cette situation avec lui ? Je ne peux pas, je ne *dois* pas, permettre ce que mon patient semble avoir en tête ! C'était déjà suffisamment grave la première fois pour glisser à nouveau sur cette dangereuse pente. Il faut absolument que je l'empêche de me troubler, et que je fasse taire cette toute petite voix qui me fait remarquer que coucher une ou deux fois, ça ne change pas grand-chose au final, le mal est fait. Si je parviens à remettre les choses en place ce soir, j'aurai peut-être une chance de rattraper l'erreur monumentale du sauna.

Je mange mon en-cas en me convainquant d'être ferme et intraitable si jamais il se pointe ici. Ce sont peut-être des menaces en l'air après tout. J'ignore s'il joue avec moi ou s'il pense réellement débarquer dans ma chambre. Je fais les cent pas en repensant à sa conversation avec Byron. Skylar ne m'a jamais montré ce visage-là, celui qui doit être le plus vrai et honnête. J'imagine. Est-ce qu'il joue un rôle avec moi ? Parce que je suis thérapeute ? Ou bien une femme ?

Je me pose sur le lit et me laisse tomber sur la couette. La nervosité ne m'a pas quittée. « Une correction. » J'ai le cœur au bord des lèvres et une imagination bien trop débordante. Je vais appeler Sara pour détourner mon attention. Je dois lui parler de Byron de toute façon. À force de ne jamais me parler en détail de ses fameuses conquêtes, on en vient à de telles découvertes !

Malheureusement pour moi, elle ne répond pas. Je raccroche, frustrée. Je n'ai plus qu'à me dépatouiller entre mes décisions et ma confusion grandissante.

Une minute après, je reçois un message.

[Désolée, suis au ciné
avec bel Apollon, j'te rappelle !]

Pauvre Barry.

***

Le générique de fin du film défile sur mon écran. En short et débardeur de nuit, je me suis finalement glissée sous la couverture en regardant une comédie romantique tout en rouspétant devant l'intrigue totalement illusoire. Moi, je ne rencontre que des hommes qui ne pensent qu'au sexe. Et le sexe ne m'a jamais vraiment captivée. Jusqu'à Alexander.

La sonnerie de mon portable me fait tendre le bras vers l'appareil.

– Rendez-vous fini, pas terrible, et non, je ne le rappellerai pas. Ça va toi ? demande Sara après avoir repris son souffle.

Entendre sa voix me fait un bien fou. Enfin un lien tangible avec l'extérieur.

– Oui, dis-je difficilement.

Mentir à ma meilleure amie est une chose effroyable que je ne pensais pas expérimenter un jour.

– Tu ne devineras jamais qui dort ici ce soir, dis-je rapidement.
– Une autre célébrité ? Ne me dis pas que c'est Ryan Gosling ! D'ailleurs, ce n'est pas trop frustrant d'avoir ce bellâtre sous les yeux tous les jours ?

Oh Sara… Je ne peux pas le lui dire, mais je la remercie de me rappeler avec de tels mots le ridicule de ma situation. Je me relève et me tiens devant la porte. Après tout, je n'ai qu'une seule chose à faire : tourner la clé. Si le bellâtre vient, il fera demi-tour.

– Je fais avec. Mais tu n'as toujours pas deviné qui est là.
– Je le connais, c'est ça ?

Je dois juste tourner la clé.

– Ouais, il voulait te faire regarder *Game of Thrones* une fois par semaine chez lui.

Sara ne réplique rien.

– Allô ?
– J'essaie de comprendre ce que tu es en train de me dire… Byron est là ? Mon Byron ?
– Oui, celui-là même. C'est un ami d'Alexander Skylar.

Tourne la clé !

– Quoi ?! Tu déconnes… Tu me fais marcher.
– Je t'assure que non. Beau gosse, avec des allures de Daveed Diggs, et qui voulait te peloter une fois par semaine ?
– Je n'arrive pas à le croire. Il m'a dit qu'il était avocat, pas qu'il était ami avec Alexander Skylar !

Ah, Byron est avocat, il pourrait être celui d'Alexander.

– Peut-être parce qu'il n'avait pas envie que tu sortes avec lui pour ça ? Tu lui as dit quoi sur toi ?
– … Que je bossais dans un cabinet médical.
– Tu mens toi aussi.
– Parce que les hommes réagissent toujours bizarrement quand ils comprennent qu'ils ont affaire à

une thérapeute.

Ça, ça ne m'étonne pas. Je n'ai qu'à tourner la clé. Tout simplement.

– Tu lui as dit quoi ?
– Rien, il ne sait pas que je te connais. Il a l'air assez adorable, tu devrais le rappeler.
– Oui il l'est, et au pieu c'est génial. Mais je ne suis pas prête pour les soirées canapé. Tu me connais, ce n'est vraiment pas ce que je recherche chez un homme.

Ses mots résonnent dans mon crâne. Je tends le bras pour tourner la clé, la porte s'ouvre brusquement. Je bondis en arrière. Alexander entre et referme derrière lui. La gorge sèche, les genoux tremblants, je raccroche sans ménagement en lançant un « je te rappelle ». Mon cœur et ma respiration s'emballent. Alexander me scrute, les yeux sombres.

– Tu allais quelque part ?
– J'allais fermer.

Il regarde derrière lui et tourne la clé.

– Tu n'iras nulle part, dit-il avant de poser sur le bureau son portable et des préservatifs.

Lorsque ses yeux bleus reviennent à moi, je frémis. Leurs cercles dorés brillent comme des flammes.

– Tu veux quoi ? demande-t-il en avançant près de moi.

C'est peut-être ma meilleure occasion de lui rappeler que nous devons nous conformer à nos fonctions : moi thérapeute, lui patient. Il n'est pas question qu'on couche ensemble et je le trouve bien prétentieux de débarquer ici avec des préservatifs.

– Comme punition, ajoute-t-il alors.

Un frisson me parcourt, comme si je venais de me prendre un coup de jus. Cette perspective ne peut pas m'allumer à ce point ! Qu'est-ce qui ne va pas chez moi ?

– Nous ne devrions pas avoir ce genre de discussion, parviens-je à dire un peu trop maladroitement à mon goût.
– Qui te parle de discuter ? réplique-t-il avec la même assurance. Les seuls mots que je veux t'entendre dire sont « oui, monsieur ».

Il ponctue sa phrase d'un sourire infaillible. Il n'a pas l'air d'imaginer que je puisse même refuser.

– C'est une faute grave, rappelé-je alors. Pour moi comme pour vous. Ce genre de rapport ne peut… pas…

Il fait un pas vers moi et je m'embrouille dans mes idées. Où j'en étais ? Ah oui, « on ne peut pas coucher ». Même si mon corps me lâche complètement sur ce coup. Des sueurs s'emparent de moi, mes doigts tremblent à l'idée de seulement effleurer sa peau, mon intimité est toute mouillée… Tout part en vrille ! Skylar hausse les sourcils comme dans l'attente de la suite de ma pauvre défense, mais rien ne vient. Alors il relance.

– Une fessée ? J'ai très envie de te donner une fessée.

Ses mots se bousculent dans ma tête, je sens mon visage s'embraser en plus du reste. Pourquoi ai-je tellement envie de ça ? Je n'ai toujours désiré qu'un homme doux, un dîner sur un toit terrasse, une nuit à contempler les étoiles, une petite maison de banlieue avec trois enfants, un chien et deux chats. Comment je peux me sentir aussi excitée par une fessée ?!

J'inspire et tente le tout pour le tout.

– C-c'est hors de propos, soufflé-je avec difficulté.

Le trémolo en moins, ça aurait été parfait.

Skylar fait un pas de plus, je n'ai plus qu'à tendre le bras pour le toucher. Je me vois déjà défaire les boutons de sa chemise noire pour me blottir contre lui et sa peau sucrée.

– Je n'ai jamais forcé personne, si tu veux que je sorte, dis-le, exige-t-il soudainement.

Ma planche de salut. Et pourtant les mots restent bloqués au fond de ma gorge. Je n'ai pas envie qu'Alexander sorte, mais je n'arrive pas à accepter mon propre désir.

Skylar glisse lentement son index sur ma gorge, jusqu'au menton. Il perçoit très bien le tremblement qui me prend sans que je ne recule. Ce n'est pas de la peur, mais du désir brut. Je n'ai jamais eu autant envie de quelqu'un.

– Je reste ?

Il me fixe droit dans les yeux et envoie balader mes dernières résistances. Il s'est encore avancé, se tient près de moi, ses lèvres à portée des miennes. Mes yeux veulent se fermer tout seuls, je ne fais qu'envoyer malgré moi le signal de l'abandon saisissant que je ressens.

– Je reste ? répète-t-il à voix basse.

Je n'ai plus qu'une seule chose à faire : capituler.

– Oui, monsieur.

Un simple murmure. Et pourtant il ne reflète absolument pas ma confusion. Ma voix n'a pas tremblé. J'ai atteint mon point de non-retour.

J’espère un baiser en guise de récompense, mais Alexander recule et s’assoit sur le lit. Avec un regard dévorant et une respiration un peu plus prononcée, il tapote ses genoux.

– Viens là.

J’ai une très courte hésitation qu’il ne manque pas.

– Obéis, chaton.

Je pensais que mes pieds resteraient cloués au sol, et pourtant je m’avance, comme une femme hypnotisée par un magicien. Je n’en reviens pas. Il me tend la main, je l’attrape, il me bascule délicatement sur ses genoux. Je me retrouve la joue contre les draps, mes doigts s’agrippent immédiatement à eux. Ma hanche droite se blottit contre son abdomen. La position suffit à me bouleverser complètement. L’appréhension est si puissante que mon souffle se coupe.

Il commence par une caresse à travers mon short, une sorte de massage, avant de saisir fermement chacune de mes fesses, attisant un peu plus mon désir. Il glisse sa main sous mon vêtement et son pouce dessine des cercles sur la peau comme pour la stimuler. Puis il attrape l’élastique du short, prêt à me déculotter.

– Donne-moi un *safe word*.

Sa voix est rauque, avide. Il me faut quelques secondes pour comprendre ce qu’il me demande.

– J’ai besoin d’un *safe word*, insiste-t-il, immobilisé.

La perspective de cette punition me met dans un tel émoi que le seul mot qui me vient en tête me semble inconcevable. Pourtant, avant même de le dire, je sais que ce qu’il va déclencher est exactement ce que je cherche.

– Farrell.

Je n’entends aucune réponse. Chamboulée, je tente de contrôler ma respiration. La réalisation de ce que je souhaite ardemment me perturbe et me remplit d’impatience tout à la fois.

Je veux qu’il me fasse mal.

Skylar reste statique une ou deux secondes de plus avant de saisir short et culotte des deux mains pour les baisser sans ménagement. La première fessée est si vigoureuse que je laisse échapper un cri. Les milliers de picotements s’éparpillent dans mon corps et me brûlent la peau. Suivent trois autres tapes tranchantes. Je ne peux plus empêcher mon corps de se cambrer. Je n’ai jamais été aussi excitée par quoi que ce soit.

– Arrête de bouger, exige-t-il, un peu essoufflé.

Je tente de me figer. Il lève à nouveau la main et choisit l’autre fesse pour le même traitement que

la première. Ma tête devient douloureuse, le sang s'accumule bien trop vite dans mon crâne. Il reprend une caresse, toujours en dessinant des cercles, puis croise mes jambes.

– Ne bouge pas, m'ordonne-t-il d'un ton sévère.

Sa main s'enfonce entre mes cuisses et ses doigts me pénètrent. Je suis si mouillée qu'ils ne rencontrent aucun obstacle. J'entends alors Alexander soupirer.

– Tu es si étroite, se réjouit-il avec impatience.

Il retire sa main et m'assène une claque sur les deux fesses avant d'introduire à nouveau ses doigts en moi. Cette alternance me plonge dans une exquise confusion de la douleur et du plaisir. J'attends l'un et l'autre avec autant de satisfaction. Peu à peu, il intensifie les fessées et la profondeur de son exploration. Je finis par desserrer un peu les jambes pour qu'il pousse jusqu'à mon point de jouissance qu'il prend particulièrement soin d'éviter. Il s'arrête.

– Qu'ai-je dit chaton ?

J'essaie de recouvrer mes esprits.

– De ne pas bouger, monsieur…
– Toute désobéissance sera corrigée.

Je croise à nouveau les jambes. Il se met alors à tourner autour de l'autre orifice. J'ai toujours et fermement refusé tout rapport anal. Aussi je retiens mon souffle, prête à rugir le *safe word*. Mais à nouveau mon corps n'en fait qu'à sa guise et se laisse faire. Transie, je ne bouge plus. Il enfonce doucement son majeur et le retire à plusieurs reprises. Je me détends peu à peu. Sa douceur me pousse plutôt à le laisser poursuivre. Il ajoute son index et exerce un va-et-vient progressif. Je ferme les yeux et pousse des petits gémissements qui semblent l'encourager sur cette voie. Ça devient si bon que je finis par croire qu'il existe bel et bien un orgasme lié à cette pénétration. Je n'ose toujours pas bouger de peur qu'il s'interrompe. Mais il s'arrête tout de même. Obéissante, j'attends.

Il soulève mon bassin et sa langue lèche l'orifice pour le lubrifier. Je suis si sensible que ce contact moite et chaud m'arrache un cri. Lorsqu'il me repose et ajoute un troisième doigt, l'orgasme contracte mon muscle et me secoue de frissons. C'est aussi intense que n'importe quelle jouissance. Le souffle court, je m'affaisse un peu, le front en sueur.

Je l'entends respirer fort. Son sexe durcit contre moi depuis de longues minutes déjà. Il se maîtrise tout de même et reprend les fessées comme pour nous stimuler davantage. Ma peau devient brûlante et lorsque la douleur ne devient plus que douleur, je parviens à sortir le *safe word*.

– Farrell !

Il se coupe dans son élan. Nos souffles rapides se répondent. À cet instant, je ne pense qu'à sa bouche que j'ai envie d'embrasser. Il me repousse un peu sur le lit pour se lever. Je reste sur le

ventre, le plaisir à moitié consommé m'abîme dans une semi-langueur. Je ne suis plus qu'un tourbillon d'émotions et de sensations.

Alexander se déshabille et met un préservatif. Il semble prendre son temps volontairement pour ralentir un peu la course engagée. Lorsqu'il revient vers moi, il s'agenouille, soulève mon bassin, je me redresse un peu, paumes des mains à plat sur le lit, et il me pénètre sans attendre en émettant plusieurs râles de pure volupté. Je n'ai jamais entendu un homme prendre un tel plaisir. Je resserre mes muscles pour lui, autour de son large membre qui semble s'affermir encore.

– C'est bien, chaton, c'est bien, soupire-t-il en m'assénant une tape en guise de récompense, cette fois.

Je me laisse aller. Cette domination n'est pas humiliante. Alors que cette position m'a toujours semblé dégradante auparavant. Rien n'est plus sexy et excitant que ce que nous faisons maintenant. Jamais aucune relation sexuelle ne m'a paru plus sensée que celle-ci. Sa main longe ma colonne vertébrale et s'accroche à mon cou sans violence. Alors que son pouce caresse ma nuque, une légère pression me penche en avant et je glisse sur mes coudes. Ses coups de reins deviennent alors plus rudes, faisant remonter de puissantes sensations dans tout mon corps. Il accélère alors que nous sommes tous les deux au bord d'un précipice. Il bloque fermement mes fesses contre lui pour bouger plus rapidement en moi. Cette action nous fait instantanément venir.

***

Alexander a encore le visage rougi et les yeux assombris lorsqu'il revient près de moi. Je pensais qu'il allait partir, mais il s'allonge à mes côtés et s'accoude au-dessus de moi. Je suis tellement rompue que j'ai l'impression d'avoir fait dix fois le tour de l'île. Il sourit. Malgré ce que nous venons de faire, je me sens intimidée, peut-être un peu choquée par ce que je découvre sur moi-même.

J'ai envie d'être punie. Je ne l'aurais pas su sans lui.

– Tu veux qu'on en parle ?

Sa question me surprend un peu. Le plaisir redescendant, je me retrouve seule face à ma faute et j'ai l'impression, après cette expérience sexuelle fusionnelle avec Skylar, que mon partenaire est à nouveau à part. Je suis allongée, nue, avec mon patient, et non plus en train de prendre mon pied avec le meilleur coup de ma vie. J'irai griller en enfer.

– Comment ça ?
– D'expérience, je sais que les premières fois de mes partenaires les troublent suffisamment pour qu'on en parle.

J'évite son regard, gênée. Je ne sais pas moi-même ce que je fais. Tout ce qui me frappe à cet instant, c'est que j'ai utilisé les discussions de nos séances pour du sexe.

– Je suis désolée pour le *safe word*, dis-je honteusement.
– Tu désirais vraiment être punie.
– Ce n'est pas normal. Je n'aurais jamais dû utiliser cette… information de la sorte.
– Est-ce que tu as aimé ce que nous avons fait ?

Je croise son regard, il semble… concerné par ce que je traverse. Curieusement. Peut-être pour se dédouaner. Ou pour être à nouveau sûr que j'étais partante. Même si je sais parfaitement qu'il ne m'a poussée à rien et que j'ai accepté en toute connaissance de cause. Alors, parce que c'est la stricte vérité, j'acquiesce sans hésiter.

– Bien plus que je ne l'aurais cru, dis-je également.

Son demi-sourire a quelque chose de réconfortant. Il ne se moque pas, pour une fois.

– Moi aussi, confirme-t-il. Te regarder débattre avec toi-même et me résister pour finalement me provoquer et me céder, c'est terriblement sexy.

Je me sens rougir. J'apprécie bien trop sa réplique. Confuse, je tente de rebondir sur autre chose.

– Vous n'étiez pas censé rejoindre Andrea ?

Je lance la question un peu comme ça, mais je n'arrive pas à masquer la minuscule dose d'agressivité. Je crois que j'active toutes mes défenses pour tenter de le repousser. Loin de l'interloquer, mon ton provoque un redoublement de sourire chez lui.

– Non, à aucun moment !
– Pourtant elle est votre genre.
– Je n'ai pas vraiment de genre, réfute-t-il, un peu étonné.

Menteur. Marius nous avait prévenues, il aime les grandes brunes comme Sara.

– Et toi, c'est quoi ton genre ?

Au point où j'en suis…

– Doux, drôle et démonstratif.
– Ça existe, ça ? se moque-t-il.

Je lui jette un regard un peu défait. Même moi je n'y crois plus. Skylar peut être un peu les trois, mais aussi beaucoup leurs opposés.

– Ben non, dis-je alors.

Je ne sais même pas pourquoi c'est ce que j'ai toujours cherché alors que, visiblement, un homme qui me donne une fessée me comble. Je ressens une satisfaction que je n'imaginais pas possible après le sexe. Je reste là, allongée près de lui, sans prévoir de me relever. Moi qui me suis si souvent

douchée, rhabillée et couchée juste après. À présent, mon souhait d'un homme en 3D frise le ridicule et le formuler à cet instant m'attriste. Est-ce que je me plante complètement depuis tout ce temps ? Un homme qui aurait le physique de Skylar, son aptitude au lit et qui prendrait le temps de m'emmener au restau avant doit bien exister quelque part, ce n'est pas si insensé ?

– C'est la première fois que je couche avec un homme sans l'embrasser. Ça ressemble à ça le coup d'une nuit ? ajouté-je avec ironie, abattue par mon comportement.
– C'est adorable de croire qu'il n'y en aura pas d'autres, réplique Alexander, à nouveau moqueur.
– C'est pourtant le cas, rétorqué-je le cœur battant. Il ne faut pas recom…

Skylar dépose ses lèvres sur les miennes au beau milieu de ma phrase.

– Tais-toi chaton, tu m'excites.

Ce n'est pas tant son ordre qui me fait obéir, mais plus sa bouche qui se pose à nouveau sur la mienne avec douceur. Mon cœur, mes poumons, chaque membre de mon corps se ramollit. Son pouce caresse doucement ma pommette. Ma gorge se serre sous l'effet de ce simple geste à la fois tendre et insignifiant. J'enroule mes bras autour de son cou, il approfondit ses baisers, s'attardant toujours un peu plus dans une chorégraphie parfaitement maîtrisée. Au bout de quelques secondes qui me semblent infinies, son pouce et son index droits pincent doucement le lobe de mon oreille. J'ai des frissons qui remontent le long de mon dos jusqu'à la nuque. C'est à la fois grisant et lénifiant. Il entrouvre ses lèvres et capture l'une des miennes pour la mordiller, en grognant de plaisir. J'attrape ses cheveux de mes mains pour intensifier le baiser tandis que nos langues se lient. Son corps s'affaisse un peu sur le mien et mes poumons me rappellent urgemment qu'ils ont besoin d'oxygène.

Alexander se redresse un peu, nous permettant de reprendre un peu d'air. Avec une parfaite satisfaction, il roule sur le côté dans un soupir.

Non seulement je vais griller en enfer, mais en plus je vais démissionner demain matin, première heure.

6. Des blessures plus profondes

La sonnerie me fait grimacer. Quelle heure peut-il bien être ? Il est trop tôt pour que mon réveil sonne. Alexander grogne à mes côtés. Il se tourne et se plaque contre moi.

– Arrête ça.

Encore embrumée par le sommeil, je tends le bras pour attraper mon portable au bord du lit, prêt à tomber. Sara m'appelle, et il est six heures trente du matin. Elle exagère… Alexander s'empare du portable et le jette à l'autre bout de la pièce, contre un mur. L'appareil se tait immédiatement, brisé. Je me redresse, tout à fait réveillée. Il est fou !

Je me débarrasse des draps et saute par terre pour aller au chevet de mon portable, mort sur le coup.

– Mon téléphone !
– Tu n'as qu'à prendre le mien si tu veux vraiment téléphoner, gronde Skylar en plongeant sa tête sous l'oreiller.

Assassin de portable. Grognon le matin avec ça. Je prends son téléphone, toujours posé sur le bureau avec une capote. Je crois que c'est l'écran le plus grand que j'ai jamais vu. On dit souvent que chacun met toute sa vie dans son portable, alors j'imagine que le P.-D.G. de Lugh tient vraiment au sien.

– C'est quoi le code ?
– 1234.

Et c'est tout ? Je secoue la tête, enfile sa chemise noire et me faufile dans la salle de bains pour rappeler Sara. Elle décroche immédiatement.

– Allô ?
– C'est moi, c'est Chloe, dis-je à voix basse.
– Mais qu'est-ce qu'il t'arrive ! Tu m'as raccroché au nez hier soir, je me suis inquiétée ! Pourquoi tu ne réponds plus ?! Et pourquoi tu parles si bas ?!

C'est le moment de tout lui avouer, de demander pardon, de démissionner et de partir pour un trek de trois semaines dans l'Himalaya histoire d'oublier le dieu du sexe qui me tient sous sa coupe. Mais je n'ai aucun courage. Aucune excuse pour ma faute impardonnable ne sort de ma bouche et j'ignore ce que je peux dire pour expliquer la voix basse et le portable… Du coup, je joue les butées.

– Toi, pourquoi tu appelles ! Il est six heures trente, je ne vais pas hurler dans la maison ! Et j'ai fait tomber mon portable alors j'emprunte celui de… Byron.

– Ce n'est pas son numéro qui s'affiche.

Évidemment. Elle efface le contact de ses ex mais retient le numéro de celui qui ne l'intéresse soi-disant plus du tout.

– C'est son portable pro.

Pourvu qu'elle ne me relance pas, je suis à court.

– Rien de grave ? dis-je alors.
– Ben non, et toi ?
– Non.
– Qu'est-ce qu'il s'est passé hier ?
– Skylar voulait parler, il n'était pas bien.
– Il finit par s'ouvrir un peu ?

Pas autant que moi hier soir malheureusement. Quelle plaie… Je ne vais pas réussir à partager tout ça avec ma meilleure amie.

– Il reste vague sur pas mal de points importants. Quinze jours, ce n'est rien.
– Tu te souviens de ce qu'on a dit ? Cette thérapie est vouée à l'échec à l'avance, alors ne t'en fais pas trop non plus.

C'est peut-être la seule chose qui me rassure dans toute cette histoire alors que je devrais désespérer, en tant que thérapeute, de ne rien pouvoir faire pour mon patient.

– Je sais, ne t'inquiète pas.
– Dis.
– Quoi ?
– Tu n'as pas couché avec Byron, hein ? Tu as son portable et tu parles doucement. Est-ce qu'il dort à côté de toi ?
– Mais non ! La maison est pleine de riches, je préfère ne pas être entendue !... Tu ne tiendrais pas encore à lui ? Parce que lui, il aimerait assez que tu le rappelles.
– Rha non, non.

Elle nie avec un peu trop de facilité. Je ricane alors qu'elle grogne quand le portable m'échappe. Alexander le récupère avec l'agilité d'un pickpocket.

– Elle rappellera, dit-il en raccrochant.
– Hé !

Il cherche rapidement un nom dans le répertoire.

– Désolé, je dois appeler Marius.
– Mais j'ai besoin de mon portable !

– Je t'en passerai un autre. Déjà que tu oses venir chez moi avec une autre marque, déclare-t-il en plaquant son portable contre son oreille, en boxer. Marius, j'ai loupé quoi depuis hier ?

Il prend son pantalon et l'enfile, le téléphone coincé entre son oreille et son épaule. J'ai l'impression qu'il accorde plus d'attention à sa quête du vêtement manquant qu'à Marius. Il a l'air agacé en parcourant la chambre des yeux jusqu'à ce qu'ils se posent sur moi. Je percute seulement à cet instant que je porte sa chemise. Il me fait signe d'approcher, je m'exécute, il fait sauter un à un les boutons d'un index un peu autoritaire, mais avec un tel sourire en coin que je ne doute pas de son appréciation du moment. Je l'aide à faire glisser la chemise, à la lui mettre sur le dos et à le boutonner. Il se fait de plus en plus dissipé, au point de me ramener contre lui alors que je termine les derniers boutons. C'est une sensation tout à fait particulière d'être nue contre un homme habillé.

Alexander plaque son portable contre son épaule alors que Marius continue de parler, à dix lieues de savoir ce que son patron fait réellement, et il m'embrasse, son bras me blottissant contre lui. Son baiser me confond à nouveau, je ne proteste même pas. Lentement, il explore ma bouche et pourtant il ne me laisse pas le temps de jouer avec lui, préférant mordiller mes lèvres avec un grognement grave.

– Tu as raison, chaton, les baisers c'est bien aussi, murmure-t-il avant de me relâcher et de reprendre le fil de la conversation. Répète, Marius, je ne t'écoutais pas, dit-il simplement en sortant de la chambre.

Je reste prostrée deux ou trois minutes, immobile. Il faut que je démissionne. Je n'ai pas eu le courage de parler à Sara, mais je n'ai pas le choix. Je me traîne jusqu'à la salle de bains pour prendre une douche. Tandis que l'eau brûlante glisse sur sa peau, j'essaie de me résoudre à écrire la lettre dans la matinée. Skylar sera content, la thérapie tombe à l'eau. Et il aura bien brisé ma carrière… Non, c'est moi qui la brise.

J'éteins l'eau. Je ne peux pas le rendre entièrement responsable, j'ai accepté. Je ne lui ai pas dit de rentrer dans sa chambre cette nuit, je ne l'ai pas empêché de m'embrasser tout à l'heure. Est-ce qu'il sabote ses propres chances d'explorer ses traumatismes ? Est-ce que je peux décemment et seulement baisser les bras ? Après avoir dit que je l'aiderai ? Mais comment faire à présent ? Comment puis-je avoir la moindre légitimité ?

Lorsque je sors de la salle de bains, un coffret est déposé sur mon lit. Un smartphone Lugh, dernier modèle, tout neuf. Il est déjà allumé et attend le code pin. Alexander a installé ma carte SIM à l'intérieur. Je découvre un message.

[À présent tu as
mon numéro, AS.]

***

Ce que je n'ai pas pu prévoir, c'est qu'Andrea se joigne à nous pour le footing matinal. Ils courent ensemble depuis deux tours à présent, l'un à côté de l'autre, discutant de la belle vie des fortunés Américains. Je me sens vraiment larguée pour le coup et préfère rester en arrière. Je ne me suis

jamais demandé quel est le meilleur restaurant de New York, ni même pourquoi les vacances à Madrid sont de pire en pire… Je vis dans le monde réel moi. Je ralentis un peu, agacée d'avoir leur parfaite entente de jeunesse dorée sous les yeux. J'ai droit aux fessées, et elle, elle peut avoir une vraie conversation avec lui. Pourquoi est-il venu à moi cette nuit au juste ? Pour donner une leçon à sa thérapeute ?

Je m'arrête, le souffle emporté par l'agacement plus que par la course. Je les regarde s'éloigner en regrettant la présence de ses amis. Je n'ai pas osé descendre avec ma valise pour m'expliquer et partir devant autant de témoins. Le bruit de l'eau finit par attirer mon attention. La plage est juste là, à deux pas.

Je m'avance à l'orée du bois, le sable à quelques centimètres de mes orteils. J'aimais cette sensation avant. Sentir ces petits grains chauds se glisser entre les doigts, tremper les pieds dans l'eau, éclabousser les autres… à présent, la vue de ce genre d'endroits me noue durement l'estomac. Je ne ressens qu'un mélange de terreur et de chagrin ici.

La gorge serrée, je ne peux pas m'empêcher de penser à la nuit passée. C'était une erreur, oui. Mais en même temps… Cette sensation de paix. Cet abandon. Je ne l'avais encore jamais ressenti, cet apaisement que j'ai tant cherché. Et je l'ai trouvé au cours d'une expérience déroutante. Je regarde l'eau et m'affaisse lentement contre un arbre, bouleversée. Je n'avais pas juste *envie* d'être punie, c'était plus fort en vérité. Un *besoin*. Un châtiment pour un crime que je n'ai jamais payé.

– Vous allez bien ?

Je me relève d'un bond, surprise. À vrai dire, c'est une première, réussir à fixer une plage sans fuir à toutes jambes. Byron surgit du bois et me fait un signe de la main comme pour indiquer sa venue en paix. Je passe rapidement mes mains sur mon visage pour être sûre de ne pas paraître trop émue.

– Je ne vous dérange pas ?
– Non, dis-je rapidement avec un sourire. Vous m'avez surprise, c'est tout.
– Désolé, je ne veux pas interrompre vos pensées.

Joliment formulé. Un vrai gentleman. Il semble si avenant et gentil que je l'imagine mal dans une relation d'amitié indéfectible avec Alexander. Le polo très élégant qu'il porte, d'une belle couleur rose pastel, met son teint en valeur et adoucit davantage encore ses traits.

– Non, c'est bon. Vous profitez du chemin vous aussi ?
– À vrai dire, je vous cherchais. Je voudrais vous parler.
– Je vous écoute.
– C'est à propos… de la thérapie.

Est-ce qu'Alexander m'envoie un avocat pour négocier maintenant ?

– Je ne discute pas de cela avec une tierce personne.

– Je comprends oui, je ne cherche pas à vous dissuader, au contraire. Alex est un peu… spécial. Il l'a toujours été. Je pense que cette thérapie n'est pas une mauvaise chose, mais le lui dire est une autre histoire, ajoute-t-il avec un sourire crispé.

Barry a l'air d'être une crème. À mille lieues de ce que Sara peut chercher.

– C'est ce que j'ai essayé de lui faire comprendre, mais j'ai bien peur que ça ne serve à rien, dis-je finalement.
– Oh non, il vous a déjà dégoûtée ? Vous êtes pourtant restée plus de vingt-quatre heures, c'était le record de votre prédécesseur.

Je ne sais pas ce qu'il a bien pu faire à ce thérapeute, mais je comprends presque mon confrère.

– M. Skylar ne veut pas de cette thérapie, il la refuse, je vois mal ce que je peux faire, formulé-je prudemment.

Barry a vraiment l'air embêté par cette perspective.

– Est-ce que je peux vous convaincre de rester ?

Je croise les bras, curieuse que l'ami de Skylar insiste autant.

– Alex n'est pas seulement ce qu'il laisse paraître. Il a vécu des choses difficiles.
– S'il ne veut pas se confier, je ne peux pas agir, dis-je avec un peu moins de conviction.

J'ai un peu oublié le cas de mon patient avec tout ça, trop occupée à me reprocher de coucher avec ledit patient.

– Il vous reste une dizaine de jours, c'est tout.

Redoutable avocat. C'est vrai qu'il ne reste qu'un peu plus d'une semaine et que je pourrais au moins rassurer son entourage. Mais je suis bien trop compromise pour cela.

– Je vais réfléchir, dis-je toutefois pour ne pas trop le décevoir.

Barry a un sourire plus confiant mais ne laisse pas du tout le sujet là. Il poursuit.

– A-t-il abordé certains côtés de sa vie actuelle ?

Avant même que je puisse protester à nouveau pour lui rappeler que je ne raconterai rien, il enchaîne.

– Je suis moi aussi tenu au secret, je suis son avocat, précise-t-il alors. Certaines choses ont tendance à m'inquiéter en ce moment et je voudrais savoir si vous pouvez l'aider à ce sujet.

Parle-t-il de ses dérapages ?

– Qu'est-ce qui vous inquiète ? demandé-je. Cette conversation restera entre nous.
– A-t-il déjà évoqué des menaces ?

Il semble tâter le terrain.

– J'ai cru comprendre qu'un membre du CA souhaite l'écarter de la direction de Lugh et qu'il le vit très mal.
– Oui, effectivement. Mais je parlais d'un autre genre de menaces.
– Ah.
– Ne lui parlez pas de cet échange, recommande-t-il, l'air angoissé. Il a reçu quelques menaces par courrier. Étant donné sa situation, à la tête d'une multinationale, il en reçoit plein. Mais celles-ci sont… inquiétantes. Il n'y accorde aucun intérêt, je pense qu'il a tort. J'ai déjà demandé que sa sécurité soit renforcée, mais il a refusé que des gardes du corps le suivent jusqu'ici. En a-t-il parlé ? Avez-vous vu ou senti quelque chose ?
– … Non.

Ma voix tremble un peu. Je ne m'attendais pas à cela. Skylar n'a jamais témoigné la moindre crainte.

– Est-ce que ce sont des menaces sur sa personne ?
– Des menaces de mort, simples, sans détail, plutôt efficaces. D'habitude, ce genre de menaces s'accompagnent d'explications : jalousie, détestation du milieu, rivalité… Mais là, aucun détail, seulement des promesses. Alexander ne voit pas la différence, mais elles me font froid dans le dos.
– Vous avez une idée de leur provenance ?
– Pas la moindre. Peut-être qu'il le sait et qu'il ne veut rien dire.

Barry semble dépassé par son ami. Mais comment pourrais-je, moi, aborder ce sujet avec Skylar s'il ne prend déjà pas au sérieux les préoccupations de son ami…

– J'ai l'impression que c'est plus l'ami qui s'inquiète que l'avocat, remarqué-je.
– Les deux, avoue-t-il. L'ami craint pour sa vie, l'avocat pour les conséquences. Si vous pouviez aborder le sujet du testament, même si je sais que ce n'est simple pour personne…

Je cligne des paupières. La menace est-elle si concrète ? Mon silence le pousse à continuer, mais en baissant la voix.

– S'il refuse d'en faire un, et s'il lui arrive quelque chose, c'est le CA qui prendra la direction, et donc… la personne qui a la plus grande part. Vous comprenez ? Il doit protéger ses intérêts et ceux de Lugh. Il doit désigner un héritier potentiel.
– Il n'a plus du tout de famille ?
– Non, il est seul.

Est-ce que Farrell est à la fois son pire ennemi et la seule personne se rapprochant d'un parent ? Il doit être piégé.

– Pouvez-vous tenter d'aborder le sujet avec lui ? Pour son bien, insiste Barry.

Bon sang, moi qui m'étais résolue à partir, voilà que j'hésite. Je n'ai jamais apprécié l'échec ni encore moins l'idée d'abandonner un patient qui a clairement besoin d'aide. Mais j'imagine dès à présent la difficulté que représente cette discussion.

De toute façon, il faut s'intéresser à sa famille. Il ne verra peut-être pas le lien avec son travail et ses préoccupations actuelles, même si je suis de plus en plus persuadée que tout est lié. Je remercie Byron en acquiesçant.

– Je vais tenter.
– Merci, répond-il, soulagé. Peut-être que Marius arrêtera de me persécuter pour savoir où il en est avec ça, ajoute-t-il en plaisantant.

Sacré Marius. On dirait une nounou sévère mais au grand cœur.

La sonnerie de mon portable se fait entendre, Barry me laisse là avec un signe de la main et un « à tout à l'heure » qui me fait l'apprécier un peu plus. Il n'a pas non plus abordé l'aveu abrupt d'Alexander sur notre aventure dans le sauna.

Je décroche en me mettant lentement en route. Alexander et Andrea ont dû arriver à la maison depuis un moment.

– Prune, comment vas-tu ?
– Bien, même si Lila a vomi sur ma robe ce matin. La belle rouge aux pois noirs…

Prune part dans l'un de ses écarts sur sa vie. Je l'interromps dès qu'une occasion se présente, à savoir deux ou trois minutes plus tard.

– Tu m'appelles au sujet de Skylar ?
– Oui, j'ai trouvé quelques détails en plus sur l'accident mais visiblement les infos sont restées vagues à son sujet, comme un fait divers. Je n'ai pas mis la main sur grand-chose dans les archives de la presse. Apparemment, M. Skylar conduisait avec une passagère qui est morte sur le coup.
– Mais je croyais qu'il y avait eu deux victimes ?
– La seconde est le conducteur de la voiture qu'ils ont percutée. M. Skylar est le seul qui s'en est sorti.

Ma tension monte légèrement. Je tente de ne pas trop compatir, histoire de garder la pauvre dernière parcelle d'impartialité intacte en moi.

– Est-ce qu'on sait qui ils étaient ?
– Je n'ai que des noms, Helen Lydon et Spencer Right. J'ai cherché un peu qui ils étaient, je n'ai trouvé que quelques photos de magazine sur Helen Lydon qui était actrice de théâtre. Je te les enverrai si tu veux.

Bien son genre de femme, je suppose.

– Oui, merci. Et Spencer ?

– C'était un entrepreneur de l'Illinois, je n'ai rien trouvé de plus. Il faudrait chercher dans les archives de l'État.

– Ce n'est pas la peine. Qu'est-ce qu'on sait de plus sur l'accident ?

– L'enquête a montré que les voitures roulaient toutes les deux trop vite sur une route étroite, ils ont dû faire un écart léger en abordant le virage sans voir ni l'un ni l'autre qu'une voiture arrivait en face.

Au souvenir de sa cicatrice, j'entrevois la violence du choc.

– Merci Prune pour ces renseignements. Tout se passe bien au cabinet ? Sara arrive à jongler entre mon poste et le sien ?

Sara a dû diviser ses journées en deux : le matin à domicile, l'après-midi en cabinet.

– Oh oui, tout se passe très bien. Est-ce qu'Alexander Skylar est aussi beau que dans les magazines ? ajoute-t-elle en baissant un peu la voix et en retenant un incontournable gloussement.

Qu'est-ce que je suis censée répondre à ça ?

– On peut dire ça oui, dis-je avec hésitation. Je te laisse, merci encore et bonne journée !

Autant ne pas s'appesantir sur le sujet.

***

Les amis d'Alexander sont partis en milieu de matinée. Je suis à nouveau seule avec lui. Je descends pour la séance de discussion, un peu nerveuse. Je reste finalement. Byron et Prune m'ont rappelé que je ne pouvais pas non plus lui tourner le dos aussi facilement. Je prends place de moi-même sur la méridienne avant de le voir arriver. Alexander s'assoit en face de moi puis souffle une volute parfumée. Il a dû beaucoup fumer avant de passer à la cigarette électronique. Ce qui me fait penser à son autre addiction : l'alcool.

– Combien de verres avez-vous bu hier soir ?

Je lui laisse à peine le temps de respirer. Il hausse les sourcils, visiblement toujours aussi surpris par mes questions.

– Je ne me souviens pas précisément du nombre de verres.

– Est-ce que vous trouvez du réconfort dans l'alcool ?

– Ce n'est pas ce que tout le monde recherche ?

– Tout le monde ne choisit pas l'alcool. Certains ont une famille, un mari ou une épouse, des enfants, une passion…

Je vois son visage afficher un sourire moqueur. Je crois que j'ai ma réponse sur ses projets familiaux.

– Vous n'avez jamais songé à fonder une famille ?
– Non, ça ne m'intéresse pas, répond-il avec un regard fuyant.

Le regard du menteur, dirigé vers la droite. Intéressant. Il a déjà dû y penser.

– Parlez-moi de vos parents.
– C'est vague.

Je souris pour le mettre un peu plus en confiance et engager une conversation légère.

– Quels souvenirs avez-vous d'eux ?
– Ils sont morts quand j'avais dix ans, je ne m'en souviens plus très bien.

Il ne semble pas très affecté. Pas parce qu'il est sans cœur, je ne crois pas, mais plus parce qu'il n'a pas eu le temps de les connaître. Depuis de longues années il a dû faire face sans eux, et l'habitude et le temps sont de très bons moyens de faire un deuil.

– Mon père est issu d'une famille irlandaise aisée, ma mère travaillait dans une société de télécommunication à Dublin, reprend-il de lui-même.

J'ose à peine respirer, de peur qu'il stoppe son élan de confidence. Son ton est différent. Il a peu de souvenirs clairs, mais probablement des restes d'affection en lui.

– Ils se sont rencontrés là-bas et ont décidé d'émigrer aux États-Unis pour construire quelque chose de nouveau ensemble. Ce sont eux qui ont commencé Lugh, ou plutôt son embryon, une petite entreprise téléphonique. Ils ont longtemps fait des allers-retours entre Chicago et Dublin, jusqu'à ce que leur avion se crashe dans l'océan.

À nouveau, il ne démontre pas un chagrin trop envahissant. Mais autant continuer d'une voix douce.

– Où étiez-vous lorsque c'est arrivé ?
– En pensionnat. Mes parents étaient très exigeants. Si je n'ai pas vraiment de souvenirs d'eux, c'est parce que je ne passais que les fêtes de fin d'année et un mois d'été avec eux.

Ah, je comprends mieux la distance qu'il met entre lui et ses parents. Il n'a pas vraiment vécu avec eux, il a dû se sentir à l'écart, à l'abandon.

– Est-ce que vous partagiez des goûts ou des occupations avec votre père ou votre mère ?

Il hausse les épaules.

– Je ne sais pas, avoue-t-il avec un sourire. Ma mère portait la culotte et j'aime les femmes

déculottées, je ne sais pas s'il y a un rapport.

Il me jette un regard dévorant et je me racle la gorge d'embarras. Il y a probablement un lien. Il essaie de dominer sa vie parce qu'il s'est senti abandonné enfant. Dominer la situation délivre un sentiment d'invulnérabilité.

– Que vous est-il arrivé après leur mort ?
– C'est ma grand-mère qui m'a recueilli pour les fêtes et le mois d'été.
– Parlez-moi d'elle.
– Moira vit encore dans le manoir familial à Doolin, je vais la voir de temps en temps. Elle m'a donné plus d'affection que mes deux parents réunis.

Je l'imagine tellement aux petits soins avec une petite mamie adorable que j'en souris, touchée. Maintenant que j'ai un aperçu de son entourage, aborder le « frère ».

– Quelle était la place de Farrell Dusty dans votre famille ?

À l'évocation du nom, il tique. Comme à chaque fois. Il resserre l'accoudoir du fauteuil et tire plusieurs bouffées de sa cigarette électronique. J'espère qu'il ne va pas rejeter ma question.

– Farrell a dix ans de plus que moi. Mon père l'a pris sous son aile quand il avait seize ou dix-sept ans. J'étais trop petit pour apprendre quoi que ce soit de l'entreprise avec mon père à ce moment-là.

Farrell s'est accaparé l'attention paternelle dont il avait besoin, en quelque sorte.

– Vous pensez qu'il vous a remplacé ?
– À l'évidence il passait beaucoup plus de temps avec mon père que moi, réplique Alexander avec agacement. Même si mes parents m'ont légué la majorité des parts, ils en ont aussi légué une bonne partie à Farrell.

Je comprends un peu mieux la « trahison ».

– Vous ne vous êtes jamais entendus ?
– Pas vraiment non.
– Seriez-vous prêt à vous séparer de Lugh ?
– Jamais, c'est toute ma vie.

J'en déglutis. Il manifeste à son empire une telle dévotion que je le vois mal le mettre en péril.

– Farrell a eu l'attention de votre père, alors il n'aura pas votre entreprise ?

Il acquiesce. Quelque chose me dit que ce n'est pas tout. Il témoigne peu de rancœur ou de tristesse lorsqu'il parle de ses parents alors pourquoi réagirait-il aussi violemment à cette ancienne rivalité avec Farrell ?

– Parlez-moi d'Helen Lydon.

Cette fois-ci, son visage se fige. Ses yeux retrouvent une teinte froide et sévère. J'ai réussi à dégivrer un peu le sujet de Farrell, mais l'accident en lui-même est encore tabou.

– On a fini pour aujourd'hui.

Il a toujours coupé nos entretiens et ils durent toujours moins d'une demi-heure. Mais au moins j'ai avancé aujourd'hui. Alors je hoche la tête pour lui confirmer que nous arrêtons.

***

Une fois la nuit tombée, j'apprécie le silence retrouvé de la maison. J'ai commencé à écrire une page pour le futur rapport sans savoir encore ce que je vais bien pouvoir décider à la fin. Peut-être faudrait-il l'observer dans sa vie de tous les jours. Ici, isolé, son comportement change probablement. Je pousse un soupir et mets un film sur mon ordinateur, plus par mécanisme que par envie de vraiment le regarder. Je me demande ce qu'il fait, à quoi il pense, et surtout pourquoi je reste ici.

Depuis qu'il fait nuit, mon cœur se débat, culbute et cogne contre ma cage thoracique. J'ai envie de revivre l'expérience de la nuit dernière tout en sachant que c'est condamnable. Mon portable émet une vibration alors que le générique commence à peine.

[Descends.]

Je fixe intensément l'écran en espérant une hallucination, mais non. Je roule comme une crêpe sur le lit, au désespoir. Je sais parfaitement que je vais descendre alors que je tenais fièrement le cap de la résistance en m'enfermant dans ma chambre. J'essaie pourtant de retarder ce moment fatal. Au bout d'une poignée de minutes, mon téléphone vibre à nouveau.

[Descends.]

Son désir précipite le mien. Je me lève et marche jusqu'à la porte, sous son emprise, sans prendre de chaussons ni de gilet alors que la maison s'est rafraîchie. J'ai beau être en short et en débardeur, je ne ressens pas le froid. Mes frissons ne sont pas dus à la température mais à l'impatience. La maison de nuit ressemble vraiment à la demeure abandonnée d'une bête qui se terre quelque part. Le salon aux grandes baies laisse entrapercevoir une végétation mouvante, balayée par un vent excessif. L'intérieur immobile tranche avec le mouvement extérieur. Un lampadaire industriel abaisse sa cloche au-dessus d'un fauteuil dans lequel est avachi Alexander. Une bouteille entamée et son portable sont posés sur une table basse près de lui, il tient un verre entre ses doigts.

– Chaton, se réjouit-il.

Je ne dirais pas qu'il est saoul, mais il a un peu bu. Je m'approche de lui, saisis doucement le verre, prends la bouteille et les éloigne de lui. Ma libido se calme d'un seul coup. Est-ce qu'il n'a

pas plutôt besoin d'une oreille attentive ce soir ? Plutôt que d'une amante ?

– Tu penses encore que je suis un patient ?
– Tu penses encore que tu vas bien ? dis-je en revenant vers lui.

Il ne réplique rien. Je l'ai tutoyé sans même le prévoir, mais je dois avouer que la situation s'y prête. Il ne réagit même pas à ce changement. Il se contente de tendre sa main vers moi.

Je voudrais céder, mon désir est plus fort que jamais, mais je ne peux pas permettre ça. Après les échanges que nous avons eus plus tôt, après ce que m'a raconté Barry, je me dis que ses blessures sont plus profondes qu'il n'y paraît. La meilleure chose à faire est de lui tenir compagnie sans pour autant coucher avec lui.

– Tu sais qu'il fait nuit, déclare-t-il comme si l'argument était imparable.
– Tu as bu, répliqué-je en prenant un plaid avant de m'asseoir sur une méridienne.
– Pourquoi tu es descendue alors ?

Je me mords la lèvre. Pour respirer sa peau, me laisser aller dans ses bras, revivre toutes les sensations qu'il a éveillées en moi la nuit dernière…

– Juste parce que je te l'ai demandé ?
– J'ai obéi.
– Alors viens, répète-t-il en tendant à nouveau sa main.

Je me sens soulagée, juste à cet instant, de ne pas me soumettre aveuglément. J'ai encore la présence d'esprit de refuser un rapport qu'il pourrait regretter plus tard. Je doute qu'il soit totalement maître de lui-même.

– Pourquoi tu as bu ce soir ? Est-ce que c'est à cause de notre séance ?

Il laisse retomber son bras sur l'accoudoir.

– Remonte te coucher si tu es là pour ça, grogne-t-il. Je veux parler à la femme cette nuit, pas à la thérapeute.

J'essaie pourtant de conserver une approche thérapeutique tout en entrant dans son jeu.

– Pour lui dire quoi ?

Il se mordille la lèvre en laissant aller son regard sur moi.

– Seulement des choses qui se murmurent à l'oreille.

Foutu charme, je me mets à sourire malgré moi. Je serre les poings pour me retenir de me faufiler sur ses genoux. Imaginer ses mains sur ma peau m'embrase des pieds à la tête. Pourtant, j'inspire profondément et me relève, un peu déçue de devoir couper court à cet échange qui ne mènera, encore

une fois, à rien.

– Je vais me coucher, on en reparlera demain.
– Reste chaton, j'ai envie de toi.

Je m'éloigne sans même me retourner, à la fois frustrée et rassurée. Je referme la porte de ma chambre derrière moi et hésite sur la clé. Je n'ai aucune envie de lui fermer ma porte. Je laisse ouvert et plonge sous la couette, le cœur battant. Il ne viendra peut-être pas après tout.

Sa solitude me touche, je fais au moins le bon choix en restant ici pour l'aider. Mais il faut que je règle mon impérieuse attirance.

Les minutes deviennent deux heures et finalement le sommeil me gagne. Je sombre peu à peu quand la porte s'ouvre subitement, me faisant tressaillir. En une seconde, mon corps s'emballe. Alexander referme derrière lui, s'avance et s'allonge. Il déploie un bras autour de ma taille, niche son visage dans mon cou, les paupières lourdes, et murmure :

– Je ne te ferai rien, je veux juste dormir.

Je le veux si fort que je reste tendue un long moment, les yeux grands ouverts, la peau chatouillée par son souffle.

Il a dû boire encore. Dans son sommeil, il me blottit un peu plus contre lui et m'empêche de fermer les yeux. Je devrais le réveiller et le bousculer dans sa chambre, mais sa présence me plaît. J'essaie de ne plus penser à ses mains brûlantes qui frôlent ma peau et tente de me reposer, le cœur et la raison en pleine confusion.

7. Retour précipité

Au matin du septième jour, je rechigne à la sonnerie de mon réveil. Puis je me rends compte que ce n'est pas mon portable, mais celui d'Alexander qui répète l'air musical. Il s'est calé contre moi au cours de la nuit, me procurant une chaleur confortable en ce matin frais. Il s'écarte cependant pour attraper son téléphone.

– Quoi ? ronchonne-t-il.

Je perçois la voix lointaine de Marius qui parle à toute vitesse pour que son patron ne l'interrompe pas. Lorsque je sens Alexander se détacher complètement de moi pour s'asseoir sur le bord du lit, je me dis que c'est plus sérieux qu'un simple rapport d'activité. Je me redresse à mon tour et l'observe.

– Il y a des victimes ?

Des victimes ? De quoi peut-il bien parler ?

– … Oui, très bien. À tout à l'heure.

Il raccroche avant de se lever avec énergie.

– Habille-toi et prends tes affaires, nous devons retourner à Chicago, l'avion arrive dans une petite demi-heure.
– Que se passe-t-il ?
– Un incendie dans l'un de mes ateliers de production.

Il ouvre la porte et s'efface sans attendre de réponse. Je reste un peu incrédule sur le lit. Je ne pensais pas rentrer ce matin. Un curieux sentiment d'appréhension me serre le cœur. Retourner dans le monde extérieur, c'est m'extirper de cette étrange aventure sans que je ne comprenne vraiment ce que j'ai vécu. Et puis la mention de « victimes » me revient en tête et je bondis du lit.

Quelles victimes ? Des gens qu'il connaît ? Vient-il de perdre des amis ? Des collègues ? Je passe sous la douche, toujours aussi inquiète. Je fais ensuite ma valise, de plus en plus perturbée. Qu'en est-il de la thérapie ? Nous n'avons fait que six jours sur quinze. Je ne sais toujours pas quoi écrire dans ce rapport, ni même si je peux réellement le faire…

J'attrape mon bagage et descends dans la cuisine pour boire un thé en attendant l'avion. Alexander débarque quelques minutes après moi, dans un costume fait sur mesure, noir avec une chemise blanche, des boutons de manchette d'argent et une fine cravate. Je ne l'avais encore jamais vu dans son habit de P.-D.G. Il est presque intimidant ainsi. Il s'est rasé et attaché les cheveux. Il se plonge de temps en temps dans les messages qu'il ne cesse de recevoir.

– Tu as tout ? finit-il par demander sans lever les yeux.
– Oui, c'est bon.
– Bien, l'avion vient d'amerrir, allons-y.

Il sort, prend son sac et ouvre l'une des baies. Je le suis, un peu contrainte. Je n'ai pas envie de partir. Et je commence à comprendre que ce que je découvrais sur moi ici me plaisait et me réconfortait. Est-ce que ce sera à nouveau le cas à Chicago ? Cette question me hante. Je vais revenir à mon quotidien habituel et faire face à Sara avec toutes les monstrueuses fautes dont je me suis rendue coupable. Je suis tellement préoccupée que je ne fais pas attention à la jetée, j'entre dans l'avion, dépose ma valise et prends place tout en attachant ma ceinture.

Alexander passe à nouveau des coups de fil. Je regarde la maison par le hublot. Est-ce que j'y abandonne une part de moi-même ? La pluie a rendu la nature chatoyante et d'un vert puissant. Tout est là pour me faire regretter mon départ. Les hélices se mettent à tourner, Alexander s'assoit enfin pour s'attacher, le téléphone collé sur l'oreille. Je jette des petits regards vers lui et constate que c'est un tout autre homme soudainement. Tout ce qui compte à ce moment-là, c'est Lugh.

Au bout d'un long moment, il finit par raccrocher et s'affaisser dans son siège. J'ai bien réfléchi à une tentative d'approche sans vraiment y croire.

– Tout va bien ? Vous voulez qu'on en parle ?

Il fronce les yeux avec un air colérique mêlé de scepticisme.

– Vraiment ? Tu penses que c'est le moment ?

J'ai un peu l'impression qu'il ne me reproche pas que ma question. Est-ce qu'il attend un autre rapport que le seul qui peut exister entre nous ? C'est vrai que j'ai posé ma question sur un ton « thérapeute » et non pas comme une amie ou une maîtresse. Mais sommes-nous amis ou amants ? Je n'en sais rien, je n'en ai vraiment pas l'impression. Je ne sais même pas ce qu'il attend de moi à cet instant. C'est peut-être ainsi que devait finir notre… relation. Je devrais lui conseiller de finir la thérapie avec Sara, comme ça aurait toujours dû se passer.

Au beau milieu des turbulences que nous subissons à cause des vents, je reçois des messages de Prune. Elle m'envoie les fameuses photos d'Helen Lydon. Je cache un peu l'écran de mon portable, même si Alexander ne m'accorde de toute façon aucune attention. Elles mettent un peu de temps à charger, puis je découvre une jeune femme d'une très grande beauté, aux longs cheveux bruns, aux yeux de chat, au sourire éclatant. Elle traverse quelques tapis rouges dans des robes de couturier. Une photo la montre tenant la main d'un homme qui n'est pas visible.

Cette débauche d'élégance et de finesse me donne la dernière gifle qu'il me fallait. Je n'ai vraiment rien à voir avec son genre de femme… Pas que ça devrait m'interroger, mais vraiment, je n'ai pas à avoir de regrets. Skylar a passé le temps en couchant avec moi, à présent il va retrouver ses conquêtes de haut standing. Bon sang. Je me libère d'un poids et un autre prend sa place. Je suis à la fois soulagée de retourner à ma vie et anéantie de ne pouvoir faire partie de la sienne.

Non, je ne peux pas penser comme ça, je ne peux pas regretter de ne pas faire partie de sa vie ! On a couché ensemble deux fois, on a dormi enlacés, ça s'arrête là, ce n'est pas comme si on partageait quoi que ce soit !

– … Tu appelleras Marius pour trouver du temps dans mon agenda.

Je mets quelques secondes à réagir, mais c'est bien à moi qu'il s'adresse. J'ai dû louper le début.

– Oui, j'ai du temps généralement le vendredi en fin de journée au cabinet, dis-je alors en notant l'information avec la rigueur rationnelle qui me manquait.
– Mmh. Contacte quand même un membre du CA pour savoir si six jours ne suffisent pas, réplique-t-il en regardant ailleurs.
– Quinze jours ne suffisent pas à la base, répliqué-je sèchement.
– Quinze ou six, ça ne change rien du coup, me lance-t-il sur le même ton.

Échec et mat. Cette sensation de cœur lourd m'agace et me peine à la fois. Je n'ose rien dire. Je crois que je vais avoir besoin de temps pour assimiler la semaine écoulée et tenter de comprendre ce qu'il m'est arrivé, loin de lui.

Lorsque nous approchons de Chicago, je souhaite que le temps passe deux fois plus vite pour en finir avec ce trop long retour. On attache notre ceinture, on est secoués, on attend le signal lumineux, on peut à nouveau se lever. Alexander sort rapidement, toujours aussi pressé. Je prends un peu plus mon temps histoire d'avoir le moins de contact possible. J'accélère un peu sur le ponton et retrouve, avec un certain bonheur, la terre ferme et continentale.

Trois grosses voitures noires sont déjà là, chacune avec chauffeur et deux armoires à glace. La fameuse protection renforcée demandée par Barry. Marius, toujours aussi raffiné dans un costume aubergine impeccable, saute sur Alexander pour lui rendre compte de la situation.

– Je me rends immédiatement sur place, déclare Alexander.

Deux gardes du corps s'avancent vers lui et me jettent des regards intrigués tout en appuyant sur une oreillette plutôt discrète.

– Les deux blessés sont à l'hôpital central, rien de grave, ils vont s'en sortir, indique Marius. Le troisième est le directeur de l'atelier, Lamont, il a été grièvement brûlé au visage.
– Lamont, divorcé et une fille ? se rappelle Alexander.
– Oui, confirme Marius.

Il connaît même les noms et la situation familiale de ses employés, le P.-D.G. idéal.

– Je passe les voir tout de suite, décide Alexander.

Il tourne les talons, fait deux pas et pivote à nouveau. Il me regarde. Je peux lancer un très correct « on s'appelle » qui veut tout et rien dire. J'ouvre la bouche, il me coupe directement tout en se

tournant vers Marius.

– Tu la ramènes chez elle !

Son assistant lève un doigt pour protester mais Alexander Skylar, P.-D.G. tout puissant de Lugh, s'engouffre dans une voiture avec deux gardes du corps et disparaît en à peine quelques secondes. Un magicien. Je l'ai toujours pensé. Une deuxième voiture le suit de près, ne laissant que la troisième avec seulement un chauffeur. Je n'ai même pas le temps d'en placer une !

Le goujat. Il vient dans mon lit pour dormir et il est incapable de me dire au revoir le lendemain ! C'est la première fois depuis une semaine qu'il est aussi loin de moi. Six jours, ce n'est absolument rien, et pourtant j'ai l'impression que l'on vient de me l'arracher sauvagement. Peut-être est-ce dû à ce rapport tortueux de dominateur et dominée. Je perds le maître de mes nuits. Cette révélation me laisse pantoise. Je ne peux pas m'être accrochée à ce point à un homme, en si peu de temps ! C'est totalement grotesque !

Marius arrive dans mon champ de vision alors que le tourment s'abat sur moi comme la tempête d'hier soir sur les vitres. Un air inquisiteur sur le visage, il fronce les sourcils.

– Vous avez couché ensemble, affirme-t-il alors.

Mon sang ne fait qu'un tour. Je m'enflamme et balbutie, mais Marius ne me laisse pas le temps de dire quoi que ce soit. Il entre dans la voiture en maugréant.

– C'est toujours la même chose, il ne peut pas la garder dans son pantalon. Et comme d'habitude, elles ne peuvent pas résister.

Glacée par son débit, j'entre lentement dans la voiture, blême. Le chauffeur ferme le coffre sur ma valise et démarre. Mon cœur bat rapidement mais je crois que l'humiliation que Marius est en train de m'infliger pourrait bien lui faire abandonner sa course définitivement. Assis à mes côtés, il parcourt un document sur une tablette Lugh tout en ruminant.

Il lève des yeux accusateurs vers moi.

– Toutes les truculences sexuelles de mon boss ne vont pas se retrouver dans les gros titres des journaux people demain, n'est-ce pas ?

Mon visage s'empourpre à nouveau.

– Vous me prenez pour qui au juste ? m'agacé-je.
– Pour une thérapeute qui couche avec son patient.

Jamais je ne me remettrai de cette faute.

– Je ne sais pas pourquoi je me tue à demander aux pimbêches de ne pas lui céder.

Ses paroles, avant de me révolter complètement, m'achèvent lamentablement. Je suis en quelle position sur son interminable liste de séduction au juste ? La claque de la réalité me balaie le visage bien violemment. Le voyage en voiture devient plus intense à encaisser que celui en avion.

– Je vous enverrai le rapport dans l'après-midi, dis-je, pétrifiée par la situation.
– Quel rapport ? Vous n'avez fait que six jours sur quinze, il ne sera pas valable ! s'agace Marius.
– Ma collègue se chargera des neuf jours restants.

Je ne peux pas le faire, c'est impossible. Je devrais déjà entamer une thérapie moi-même, je ne vais pas m'enfoncer plus là-dedans. J'ai de toute évidence des problèmes à surmonter. Sara pourra prendre le relais, elle a un professionnalisme à toute épreuve.

– Pour qu'il couche avec tout le cabinet ? Merci bien.

Subitement, il se fige.

– Vous lui avez dit pour le rapport ?

Lorsque je hoche bassement la tête, j'aimerais pouvoir disparaître d'un claquement de doigts.

– Évidemment. Et vous n'avez pas fait le lien entre le rapport écrit et le rapport sexuel ?

Je me redresse un peu. En fait, on a couché ensemble avant. J'ai au moins ça. Même si je doute que cette information calme l'hystérie de Marius. Je jette un œil sur lui, son visage est contrit, mais je crois que je vois… de la tristesse dans ses yeux. Se pourrait-il qu'il soit amoureux d'Alexander et qu'il doive endurer son hyper hétérosexualité tous les jours sans rien pouvoir y faire ?

– Tout serait plus simple s'il était gay, marmonne-t-il alors. Il coucherait avec son fidèle assistant et voilà…

Je n'ai même pas à demander de confirmation. Et apparemment, ce n'est pas un secret. Du coup je compatis un peu avec lui. J'ai envie de le rassurer en lui disant que coucher avec le patron ne lui apporterait pas grand-chose d'autre qu'un lourd sentiment de culpabilité et d'impuissance de toute façon.

La voiture se gare dans ma rue.

– On s'appelle, se contente-t-il de dire sans sortir.

Je traîne ma carcasse à l'extérieur, reprends ma valise et grimpe jusqu'à mon appartement avec le profond désir de me rouler en position fœtale pour ne plus jamais mettre le nez dehors. Je prends tout de même le temps de faire le tour de mon deux-pièces, cosy et plutôt bien placé. J'aime cet endroit, il m'a toujours rassurée. J'ouvre la fenêtre, le bruit de la ville s'engouffre dans le salon. Le métro en surface qui passe, le brouhaha lointain des voitures, les alarmes qui vont et viennent… Exactement ce qu'il me fallait pour oublier l'île.

***

Je pousse la porte du cabinet en tentant d'y mettre tout l'entrain possible. Rester chez moi n'est pas une solution envisageable. Je passe mon temps à m'en vouloir pour cette effroyable erreur, maintenant que je suis de retour dans le monde réel. Il est presque midi, je sais que Sara va rentrer pour déjeuner avant d'enchaîner les consultations de l'après-midi, je vais pouvoir lui offrir du repos et prendre le relais. Prune affiche un grand sourire surpris en me voyant entrer.

– On ne t'attendait pas !
– Skylar avait une urgence, on a dû interrompre la thérapie.

Je lui livre une magnifique interprétation du sourire « tout va bien ».

– Alors, c'était instructif ? s'intéresse Prune en s'accoudant au comptoir de son bureau.

Malheureusement oui. Mais je hausse les épaules.

– Comme n'importe quel patient.

J'ai tourné plein de possibilités de réponse dans ma tête, histoire de parer aux questions que, immanquablement, mes amis allaient me poser.

Prune pousse un soupir sonore et un peu aigu.

– Il est séduisant tout de même, M. Skylar.

Elle a de la chance de ne pas avoir eu affaire à son magnétisme animal. Moi, il m'a marquée au fer rouge. J'avance jusqu'au bureau en me disant que plus rien ne sera jamais comme avant. Tout commence à m'angoisser. Le quotidien, son absence, et même le fait de le revoir. J'en viens à regretter que le CA nous ait choisies. Et en même temps, je ne regrette pas ce qu'il s'est passé entre nous. Même si ça n'a aucun sens, aucun but, aucun futur. Bref. Je nage dans une confusion jamais atteinte encore.

– C'est pas vrai, tu es là ! s'exclame Sara derrière moi.

Je laisse tomber mon sac et me rue dans ses bras. Elle m'a tellement manqué !

– Pourquoi tu ne m'as rien dit ?

Pendant un quart de seconde, je crains qu'elle ne parle de mon aventure, mais non, il ne s'agit que de mon retour. J'espère vraiment que je vais parvenir à me reprendre pour au moins ne pas gâcher mon amitié avec elle. Si Sara apprend que j'ai couché avec mon patient, elle m'en voudra doublement : pour le mensonge de son amie et pour la faute professionnelle.

– Tout s'est précipité ce matin et je voulais te faire une surprise.
– Tu vas repartir bientôt ?

– Apparemment pas, on va finir en cabinet, je pense.

Sara acquiesce en attrapant mon bras.

– Ryan Gosling va finalement s'asseoir dans notre salle d'attente alors.

J'éclate de rire pour la première fois depuis des jours. Elle m'entraîne pour le déjeuner. Pas question de prendre une salade dans le bureau. Prune ferme derrière nous et nous souhaite un bon appétit, puis elle se dépêche d'attraper son bus pour nourrir sa petite Lila. On s'installe dans notre café favori. La perspective de reprendre cette routine-là me rassure un peu. Sara me demande des détails, je m'en tiens à la version officielle : les séances de discussion, les footings, les douleurs fantômes. On échange un peu sur le sujet purement thérapeutique au-dessus de notre salade, puis, une fois au dessert, Sara change de sujet.

– Et Barry, comment il va ? demande-t-elle innocemment tout en évitant mon regard.

Byron a vraiment été sympa avec moi, je tente le tout pour le tout.

– Il a envie de te revoir. Tu l'as visiblement marqué.

Sara a une petite moue perplexe. Je la connais suffisamment pour savoir qu'elle est intéressée par ce type, bien plus qu'elle ne le montre.

– Tu crois ? finit-elle par dire d'une petite voix.
– Oui, insisté-je. Appelle-le, s'il te plaît !
– Ouais. Je verrai, conclut-elle avec un demi-sourire.

Comme Alexander, ça la contente vraiment de se savoir désirée. Je préfère ne pas aller plus loin pour ne pas la braquer. La sonnerie de mon portable me fait tressaillir. Un appel, peut-être lui… Je plonge la main dans mon sac et en sort mon téléphone, le cœur tambourinant. Un numéro masqué. Ça pourrait être lui comme pas du tout. Je n'ai pas vraiment envie que Sara comprenne l'état dans lequel je me mets dès que je m'adresse à lui, si c'est bien lui.

– Tu ne réponds pas ?
– C'est peut-être de la pub, dis-je avant de déglutir.

La sonnerie cesse. J'attends la notification d'un message vocal, mais rien ne vient.

– C'est un Lugh X42 ? s'étonne Sara. Depuis quand tu l'as ?

Le ton légèrement soupçonneux n'est qu'un avant-goût de ce que je peux vivre si elle découvre quoi que ce soit.

– Mon portable est tombé en panne, il m'en a donné un neuf.
– Des avantages en nature, se met-elle à sourire sans me quitter des yeux.

Ne pas rougir. NE PAS ROUGIR… trop tard.

– Alors, il ne t'a pas fait ressentir des choses… interdites ? continue Sara sur un ton taquin en tournant sa cuillère dans son café.

OK, c'est l'inquisition. Nier. Tout nier en bloc.

– Bien sûr que non, il saute tout ce qui bouge !

Sara cligne des paupières. Évidemment, je dois faire partie du « tout » dans ce cas.

– Enfin, ce n'est pas mon genre, continué-je.

Elle reste statique, peu convaincue.

– On est quand même loin de l'homme en 3D !

Sara finit par approuver cet argument imparable.

– C'est vrai, oui.

Je souffle, soulagée. Pourtant, mon cœur se serre à nouveau. Un peu comme une junkie qui craint que l'on découvre son addiction, qui nie et qui souhaite ardemment reprendre de sa came le soir dans sa chambre, tout en sachant qu'elle n'en a plus.

– Tu es sûre que tu veux travailler cette après-midi ? me demande Sara en sortant la monnaie pour son repas.
– Oui, rentre. Ça m'occupera, dis-je en l'imitant.

Nous nous levons et saluons pour partir chacune de notre côté. Sur la route du cabinet, j'espère que mon travail sera suffisamment prenant pour me changer les idées. Je me suis réveillée à ses côtés ce matin et j'ai déjà l'impression que c'était il y a des jours. Je vais pousser la porte de l'immeuble quand mon téléphone sonne à nouveau. Toujours ce numéro masqué. Je reste dehors, m'éloigne et décroche.

– Allô ?
– Chloe Dashwood ?

Ce n'est pas sa voix.

– Oui, qui est-ce ?
– Farrell Dusty.

Tout mon corps tressaille. Pourquoi m'appelle-t-il ?

Comme je n'ai aucune réponse et que le blanc se prolonge, il continue.

– Je suis au conseil d'administration de Lugh.
– … Oui, oui, je sais. Que puis-je faire pour vous ?
– C'est Marius Hands qui m'a communiqué votre numéro. Apparemment, vous voulez discuter avec un membre du CA.

Je vois l'enchaînement. Alexander a demandé à Marius de me donner le numéro d'un membre, et le voilà. Mais c'est Alexander qui veut une thérapie de six jours, pas moi ! Bon, quelque part, je suis vraiment curieuse de rencontrer le « frère ».

– Pouvons-nous nous voir ce soir ? Au cabinet ou ailleurs.

Farrell marque une pause.

– Je passerai en fin de journée à votre cabinet, propose Farrell.
– Très bien, je vais prévenir ma secrétaire.
– Bien, à ce soir.

Et il raccroche. Je me demande vraiment quel genre d'homme il est et s'il est vraiment menaçant. Fin du suspense ce soir.

***

– Tu n'as besoin de rien ? me demande Prune, manteau sous le bras, sac sur l'épaule.
– Non, tu peux y aller, merci.

Elle me sourit et sort. Il est presque dix-neuf heures et toujours aucune nouvelle de Farrell Dusty. Il attend peut-être que nous soyons seuls pour me tordre le cou… En attendant, je regarde les informations sur l'incendie qui a frappé Lugh. Le bâtiment a été soufflé par les flammes, il n'en reste qu'une carcasse fumante. Heureusement, on ne compte que trois blessés qui devraient s'en sortir sans trop de peine.

Deux coups à la porte me font lever le nez.

– Votre secrétaire m'a ouvert en bas, indique le visiteur en avançant.

Farrell Dusty a dû croiser Prune à l'entrée de l'immeuble. Tant mieux, je n'aurais pas à attendre plus longtemps. Je me relève pour l'inviter à s'asseoir en face de moi. Farrell est plutôt grand lui aussi, il semble taillé dans un roc. Massif, mais tout en muscles, il a les cheveux châtain clair, les mâchoires carrées, des yeux gris et un air distant. Mais il ne dégage pas tant de froideur que cela. Bon, Alexander le surpasse définitivement en charisme, mais Farrell ne manque pas d'intérêt au premier coup d'œil. Il prend place sur un fauteuil tout en défaisant les boutons de sa veste de costume charbon.

– Vous voulez un thé ?

Il me jette un peu le même regard qu'Alexander en entendant le mot « thé ».

– Non merci.

Je me rassois, pas vraiment à l'aise. J'ai envie de lui poser plein de questions, mais je sais que je risque de trahir les confidences de mon patient.

– Comment se sont déroulés ces quelques jours ? lance-t-il sans attendre.

Lui aussi a probablement envie de m'en poser.

– Cette thérapie n'a duré que six jours, c'est beaucoup trop court pour quoi que ce soit.
– Qu'avez-vous prévu pour les neuf jours restants ?

C'est l'occasion de préciser ce qu'Alexander souhaite, se contenter de six jours. Mais… j'hésite. Je pourrais le revoir encore neuf jours. Barry compte encore sur moi et je me dis qu'ici, dans mon cabinet, je ne risquerai plus de tomber dans ses bras.

– Des visites en cabinet.

Farrell acquiesce. Il a l'air de chercher à formuler une question en particulier.

– Qu'en pensez-vous pour l'instant ?

Je m'éclaircis la gorge.

– Je suis tenue au secret professionnel. Même si je sais que c'est le CA qui est à l'origine de cette demande de thérapie, je ne peux rien vous dire. Mais si vous souhaitez me parler, je ne vois pas d'inconvénient à vous écouter.

Il me fixe un moment sans sourciller. Serait-il capable d'envoyer des menaces de mort pour tenter d'ébranler Alexander ? Après tout, ce serait assez logique de sa part. Tout faire pour le provoquer, remettre ses capacités en question et commander une thérapie pour l'écarter. Je déglutis. Peut-être que je m'emballe. Peut-être que j'ai raison.

– Est-ce qu'il vous a dit qu'il avait tué deux personnes ?

La teneur de la question me fige. Je mets une poignée de secondes à comprendre de quoi il parle.

– Vous parlez de l'accident de voiture ?

Il hoche la tête. Il ne semble pas plaisanter du tout.

– Tout est dans le mot, c'était un accident, dis-je, un peu perplexe.

Farrell croise les jambes avec un soupir impatient.

– Vous avez vu ça dans quoi ? La presse ? Les rapports de police ? se moque-t-il en secouant la tête. Alexander Skylar est un ami du maire, et le maire a besoin de Lugh. Les rapports de police ont été… orientés, si vous voyez ce que je veux dire.

Bon sang, tout ceci me dépasse complètement. Et je n'imagine pas tellement Alexander faire cela. Pourquoi se battrait-il pour conserver des valeurs humanistes au sein de sa société pour ensuite demander à falsifier des rapports de police ? En même temps, il refuse de parler de cet accident. Comme s'il avait honte de quelque chose. Cette double culpabilité expliquerait bien les douleurs fantômes.

– Comment pouvez-vous en être sûr ? demandé-je, un peu déstabilisée.
– Parce que je suis allé sur place. J'ai vu les deux voitures.

Il s'est peut-être inquiété pour Alexander à un moment donné de leur histoire.

– Les deux voitures roulaient trop vite et ont fait un écart, elles se sont enfoncées l'une l'autre, dis-je en me souvenant du récit de Prune.
– Non, la voiture d'Alexander a coupé le virage de l'autre voiture qui s'est encastrée sur son côté droit. C'est sa passagère qui a tout pris. Alexander a surpris l'autre conducteur. Il a tué deux personnes ce soir-là parce qu'il est complètement instable.

Ses phrases ont une certaine mesure, mais son regard s'est enflammé de colère. Moi, je suis atterrée. Je n'arrive pas vraiment à le croire, mais je sais pertinemment que je ne suis pas objective.

– Pourquoi croyez-vous qu'il s'en est si simplement sorti le soir où il m'a agressé chez moi, devant ma compagne ? La police est venue, mais elle n'a rien fait. Regardez-moi en face et dites-moi que pendant ces six jours, il n'a jamais eu aucun geste violent.

Je repense à sa colère subite qui a brisé une lampe et je baisse les yeux, lui donnant raison malgré moi. Est-ce que je me fourvoie sur lui ? Est-ce qu'il a réussi à masquer tout ce côté-là de lui ?

– Vous savez ce qu'il vous reste à faire, déclare Farrell en se levant.
– Finir la thérapie, dis-je sans attendre et en relevant les yeux. Je ne peux rien juger encore. Je n'étais pas sur place ni pour l'accident, ni pour l'intrusion chez vous.

C'est sa parole contre celle d'Alexander. Tout ce que je peux faire, c'est terminer les neuf jours.

– Prenez garde à vous, recommande-t-il en boutonnant sa veste. Alexander a toujours été un très grand manipulateur. Les femmes perdent bêtement la tête avec lui.

Sur ce, il fait demi-tour et sort.

Je reste prostrée un long moment avant de me décider à bouger et à rentrer chez moi. Finir la thérapie, oui, mais je crois que je dois commencer par une cure de désintoxication. Je me suis bien trop attachée à mon patient, il faut que je fasse table rase avant de continuer.

8. Sa maîtresse

Il m'a fallu une semaine pour me sentir à nouveau à l'aise dans mon quotidien. Petit déjeuner avec Sara au café habituel, une ou deux heures de bureau ensemble pour rencontrer de nouveaux patients, une journée de travail au cabinet avec Prune, puis, de temps en temps, un verre avec Sara. Ce soir-là, Dan nous rejoint pour l'apéro. Ils sont censés me motiver car j'ai finalement accepté de revoir Ryan Banks en me disant que rien ne valait un homme, si décevant soit-il, pour en oublier un autre. Au bout d'une dizaine de messages, et d'un encouragement paternel auquel je ne m'attendais pas vraiment, je me suis donc résignée. Pour Sara et Dan, c'est la remise en route d'un circuit bien trop longtemps resté à l'abandon. Pour moi, c'est passer du septième ciel à un saut de plongeoir.

Donc, engoncée dans une belle robe dorée courte, au décolleté profond en V, qui fait l'unanimité chez mes amis mais un peu moins chez moi, je me retrouve dans un bar juste en face du restaurant où je dois retrouver Ryan.

– Il n'a pas lésiné sur les moyens, assure Dan, impressionné. L'Éclair est le restaurant le plus en vue du moment !
– C'est pas un peu trop ? demandé-je, peu convaincue.
– Tu plaisantes ! s'insurge Dan. Le cuisinier a été décoré par le maire la semaine dernière pour avoir reçu une étoile Michelin !
– Pas le restaurant, la robe.
– Tu es à tomber, Chloe, assure Sara en sirotant son cocktail.

Dan et moi percevons très bien son petit côté grognon, qu'elle cache à merveille, mais que nous commençons à bien connaître. Et je suis sûre d'une chose.

– Tu n'as toujours pas appelé Byron.

Sara rumine sombrement.

– Si.

Dan se fige. J'attends moi aussi. Mais rien.

– Et alors ! s'exclame-t-il.
– Il n'a pas décroché et n'a pas rappelé. Je le savais que c'était une mauvaise idée.
– Quand as-tu appelé ? demandé-je, assez étonnée par la réaction de Barry.
– Hier soir.
– Il te fait languir, trésor, conclut Dan. Franchement. Tu as déjà répondu à l'un de ses appels ?

Sara lève les yeux au ciel.

– C'est différent.

Reine de la mauvaise foi.

– On n'est pas là pour moi mais pour fêter le retour de Chloe sur le marché.
– C'est vrai, approuve Dan.

Ils se tournent vers moi et lèvent leurs verres.

– À la tienne, Chlo, souhaite Dan avec un clin d'œil.
– Aux nombreux orgasmes qui émerveilleront tes nuits, ajoute Sara en clignant des paupières.

Je me retiens de tout commentaire. Malheureusement, ils ne s'arrêtent pas là et posent chacun leur tour un petit lot de préservatifs sur la table.

– Puisqu'on se doute que tu n'en as pas vu depuis longtemps, cadeau ! me charrie Sara.

Si mes amis savaient de quoi je suis capable en réalité, ils ne me reconnaîtraient pas. Je ne suis déjà pas sûre de me reconnaître moi-même.

– J'ai privilégié les goûts sûrs, ajoute Dan en poussant du doigt son cadeau vers moi.

Des préservatifs parfumés à la fraise.

Je pensais qu'au fil des jours Alexander allait devenir ce vague souvenir un peu honteux qu'on bloque dans un coin de sa mémoire. Après une semaine sans aucune nouvelle, je pense que c'est ce que je suis devenue pour lui. Il a dû se rendre compte de ce qu'il faisait en revenant dans le vrai monde, au milieu de pléthore de « pimbêches rougissantes » bien plus canons. Mais je ne peux m'empêcher de tout ramener à lui. Ces préservatifs, je les imagine pour lui et pas pour Ryan.

– Je ne coucherai pas avec lui ce soir, dis-je alors en me dépêchant de les mettre dans mon mini sac seau accordé à la robe.
– C'est pourtant votre second rendez-vous, pas le premier, conteste Sara.
– Le premier ne s'était pas très bien passé, souviens-toi.
– Bon, bon. Mais n'oublie pas. Le sexe d'abord, l'amour ensuite.

Mouais. Ça ne semble pas si universel comme loi. J'ai couché juste pour coucher et ça n'a mené à rien, à part menacer ma carrière.

Mon portable sonne, Ryan m'attend juste en face, et j'ai déjà envie de rentrer chez moi. Je finis mon verre cul sec et me lève avec l'impression de m'infliger une peine bien dispensable.

***

– … C'est ce que j'ai dit à ton père, ce type de machine transformera le Wisconsin en croissant fertile…

Je reconnais les mots que j'ai moi-même dits à mon père, que mon père a dû lui sortir, et qu'il se contente de me répéter. Il a changé de discours après son rentre-dedans du premier rendez-vous, là j'ai droit au « gendre idéal » qui a immédiatement sympathisé avec ma famille. Je viens d'écouter un rapport d'un tel détail que je finis mon plat avec la ferme intention de ne pas prendre de dessert pour ne pas lui laisser l'occasion d'allonger davantage son monologue. J'ai bien essayé quelques questions du genre « tu as lu le dernier Stephen King ? », mais ses réponses sont toujours très brèves et absolument pas en adéquation avec moi. « Je lis pas. » Vraiment parfait.

Je lève les yeux sur la grande salle à l'éclairage mesuré. Le restaurant est très guindé. Peut-être un peu trop. Toutes les femmes ont des robes de soirée beaucoup moins voyantes que la mienne. J'ai l'impression d'être une terrible intruse parmi les clients. Ryan, lui, a opté pour un costume bleu marine assez passe-partout. J'avais oublié que sa manie des yeux qui tombent constamment dans mon décolleté m'avait déjà saoulée la première fois. Au reste, il n'est pas si mal, un brun aux yeux chocolat. Simple, mais efficace. Pourtant, il ne me fait toujours rien ressentir. À part de l'agacement.

– Tu veux un dessert ?
– Non, ça ira.

Il affiche un large sourire conquis. Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai l'impression qu'il prend ça pour une invitation à abréger le dîner et passer à autre chose. Il s'avance sur la table et me reluque à nouveau.

– Il faut que je te dise, cette robe est très sexy.

Je retiens un soupir.

– Merci. Mais je crois qu'elle n'est pas très accordée à l'endroit.
– Pas du tout, tu es l'éclair de l'Éclair ! Ce sont toutes les autres qui ont loupé le coche. Elles sont ternes et tristes, assure-t-il, mi-moqueur, mi-sérieux.

J'ose un sourire franc.

– C'est gentil.
– Ça te dit de rentrer maintenant ? J'ai une bouteille de vin chez moi qui n'attend que nous, invite-t-il, les deux coudes sur la table.

Bon, c'est le moment de lui dire que ça n'ira pas plus loin.

– Eh bien…

Son regard semble subitement captivé par quelque chose derrière moi. Voilà que sa tête se penche et suit la chose. Ou la personne. Est-ce qu'il est en train de mater une femme alors qu'il vient de m'inviter chez lui ?

– T'as vu qui vient d'entrer ! s'exclame-t-il à voix basse.

Je fronce les sourcils et finis par me retourner.

Il s'est coupé un peu les cheveux mais ils s'incurvent plus densément sur le dessus que sur les côtés. Désespérément beau.

– C'est Alexander Skylar, s'ébahit Ryan.

Tout mon être est assailli d'émotions. Ma gorge se serre douloureusement. Je détourne la tête pour éviter de le fixer mais aussi pour qu'il ne me voie pas. Je n'ai pas envie qu'il me trouve ici, dans cette robe ridicule, avec Ryan Banks.

– Lugh recrute des commerciaux et j'ai passé le premier stade du recrutement, continue Ryan, le visage rouge de nervosité. Tu te rends compte, c'est vraiment le poste de rêve, Lugh ! J'en finirais enfin avec les gros paysans et leurs machines agricoles !

L'enfoiré… Il m'a vraiment baratinée toute la soirée ! Je ne sais pas ce qui me retient de lui envoyer ma main à la figure.

– Tu crois que je devrais aller me présenter ? Je marquerais sûrement des points !

Il me fixe en attendant une réponse alors qu'une goutte de sueur perle lentement sur son front. J'ai presque envie de lui dire oui, juste pour qu'Alexander l'envoie paître. Mais je risque de me faire remarquer.

– Non, il ne vaut mieux pas, dis-je sans grande conviction.

Il finit par acquiescer en remuant les jambes.

– Merde, je suis tellement nerveux maintenant…

Sans blague. Alexander finit par apparaître dans mon champ de vision. Il se dirige vers le fond de la salle en compagnie de Nate, Cassandra et Andrea. Je tente de ne pas m'attarder sur la chemise noire qu'il porte avec une telle élégance que même certains hommes le suivent du regard. Il jette un œil de mon côté, je plaque immédiatement ma main contre ma joue pour me reporter sur mon insupportable rencard.

– Tu veux baiser ? me lance-t-il sans prendre de pincettes.

J'ouvre de gros yeux. Comment dire…

Il bondit sur ses pieds.

– Je suis trop nerveux, je reviens, bébé.

Et il file en direction des toilettes. Je préfère vraiment ne pas savoir ce qu'il va faire. J'ai cependant l'occasion de m'éclipser à mon tour. J'attrape mon sac pour sortir de quoi payer ma part

mais je suis rapidement interrompue.

– Très jolie, ta robe.

Alexander s'assoit à la place de Ryan avec son demi-sourire carnassier.

Tout mon sang me quitte et une longue sueur froide descend mon échine. Je ne sais pas quoi dire. J'ai envie de lui reprocher son silence et en même temps de lui dire qu'il m'a manqué. Mes phrases ne ressembleraient probablement à rien. Mes narines s'emplissent de son parfum. J'ai à nouveau l'impression de voir un puma frémir face à moi.

– On ne voit que toi ici, ajoute-t-il.

J'inspire un plein d'oxygène nécessaire et me hasarde à répondre.

– Oui, je suis l'éclair de l'Éclair.

Ma réplique le fait rire, je me mets moi aussi à rire, plus nerveusement. Ses yeux se plissent, ses dents blanches tranchent avec son teint, il pétille dès qu'il rit. Alors mon sang décide de revenir et j'ai la sensation de prendre dix degrés de plus. Lorsqu'il reporte ses iris cerclés d'or sur moi, toute ma rancœur s'envole. Je m'accroche à mes dernières miettes de colère, celles qui me soufflent que je ne suis pas désintoxiquée, loin de là.

– Comment vas-tu, chaton ? Pourquoi tu ne m'as pas appelé ?

Depuis quand je suis censée l'appeler ? Il m'a juste demandé d'appeler Marius pour la thérapie, chose que je repousse tous les jours.

– Hum, toi non plus, dis-je avec une incertitude folle.
– J'ai été pris ces derniers jours.

Ouais. Bateau comme réponse.

– Ton rendez-vous se passe bien ? m'interroge-t-il, le regard fixe.

Le désir de le rendre jaloux surgit subitement – si jamais il est capable de ressentir de la jalousie en dehors de sa relation fusionnelle avec Lugh. De toute façon, il vaut mieux que j'en reste là et que je sorte pour ne pas retomber sous son influence.

– Oui, on allait partir, dis-je en me levant.

Alexander ne me quitte pas des yeux, et il ne bouge pas non plus. Je crois que la salle entière nous scrute discrètement, moi avec ma robe inappropriée et lui, P.-D.G. star. J'attrape ma veste, de plus en plus gênée. J'espère que ça le dérange que je parte avec un autre. Et en même temps, il pourrait me retenir, ce mufle !

Ryan revient vers moi, ralentit, puis avance rapidement en tendant la main à l'avance.

– Monsieur Skylar, balbutie-t-il. Ryan Banks, très honoré.

Alexander se lève lentement, visiblement pas emballé à l'idée de discuter avec mon compagnon, encore moins en voyant toute son allure de vendeur qui transparaît complètement de son être. Il lui serre quand même la main et affiche un mince sourire poli.

– Bonsoir, se contente-t-il de dire.
– J'ai présenté ma candidature pour intégrer Lugh, ce serait vraiment une incroyable opportunité de travailler pour vous.

Ryan ne se demande même pas ce que peut bien faire Alexander à notre table, il se vend. Incroyable. J'ai juste envie de partir alors je le presse.

– On y va ?
– Une seconde, bébé, réplique-t-il en levant un doigt, sans m'accorder un regard.

Je bouillonne. Alexander arque ses sourcils.

– Je ne suis pas les recrutements d'aussi près, ce sont les ressources humaines qui s'en chargent.
– Un mot glissé ici ou là, insinue Ryan, le front en sueur.

Il ouvre son portefeuille pour déposer une liasse de billets sur la note du restaurant. Je ne comprends pas vraiment comment il pense convaincre un milliardaire de l'embaucher de cette manière. Essaie-t-il de montrer qu'il a le pouvoir de payer une addition ? Qu'il sera capable d'inviter de futurs partenaires au restau parce qu'il m'invite, moi ? Je n'arrive pas vraiment à comprendre pourquoi il se lance dans cette démonstration, ni même si elle a du sens. J'ai tellement honte sur le coup que je n'ose plus les regarder, ni l'un ni l'autre.

– J'ai peur que ça ne fonctionne pas ainsi chez Lugh, mais peut-être que vous serez recruté. Dans ce cas, nous nous reverrons, ajoute Alexander.

Sa réponse, la plus politiquement correcte du monde, semble largement suffire à Ryan, qui m'accorde un sourire très content et fier.

– T'entends ça, bébé ?

Je n'ai pas dû entendre la même chose que lui. Ma grimace lui passe au-dessus. Il attrape un peu rudement mon bras, peut-être excité par la perspective qu'il aperçoit, mais je n'apprécie pas vraiment le geste. Les mâchoires d'Alexander se crispent.

– Monsieur Skylar, à très bientôt, lance ensuite Ryan avec un signe de la main, comme s'ils se connaissaient depuis des mois.
– Au revoir, réplique Alexander.

J'aperçois ses yeux aller de sa main à mon bras, sans rien montrer de plus qu'un visage fermé. Je ne sais plus vraiment ce que je ressens. Un gros mélange de déception et de colère… Je me détourne sans attendre le top départ de Ryan, me détache de lui et slalome entre les tables le plus rapidement possible pour sortir. J'ai besoin d'air.

Devant l'entrée, les deux voitures blindées du P.-D.G. de Lugh sont là. Je m'engage sur le trottoir sans attendre. Ryan me suit rapidement et me rattrape en reprenant mon bras, toujours sur un nuage. Il m'arrête au bout de quelques pas.

– T'as vu ça ? C'est sûr, je vais être pris !

Il vogue décidément entre deux rives, entre une grande nervosité et une confiance en lui aveuglante. Je me débarrasse de sa main, agacée. Skylar s'est contenté de me regarder partir avec ce type. Pourquoi est-il venu jusqu'à moi, alors ?

– Viens, on va chez moi, décide Ryan en s'acharnant à garder son emprise sur mon bras.

Et comme je refuse de bouger, il finit par me regarder, interrogatif.

– Écoute, je ne crois pas qu'on devrait aller plus loin, dis-je alors. On n'a rien en commun, je ne suis pas la femme qu'il te faut. C'est mieux d'en rester là.

Il lâche un rire sardonique alors que ses traits se durcissent.

– Tu me prends pour qui au juste ? Tu allumes un restaurant entier pour me jeter ensuite ?

À mon air stupéfait, il continue.

– T'as vu ta robe ?

Je referme ma veste sur moi. Pourquoi me suis-je lancée dans cette histoire ? Pour oublier un patient qui perd son jouet sexuel en me perdant moi… Pour un homme bien trop occupé pour prendre rendez-vous tant il se fout de cette thérapie… Visiblement, ma semaine de désintoxication ne m'a pas sortie de ce lien insensé qui m'attache à lui.

– On n'a pas besoin d'en arriver là, rentre chez toi, tenté-je de modérer.

Il agrippe mon bras et me traîne sur quelques mètres pour me jeter contre le mur.

– Arrête, tu me fais mal !
– La ferme !

Cette fois-ci, il abandonne tout sourire et toute civilité. Il plaque ses mains de part et d'autre de ma tête. Je retiens mon souffle.

– Tu vas rentrer avec moi et me retourner la faveur, prévient-il. Je t'ai offert un dîner à l'Éclair, la

moindre des choses à présent c'est d'écarter les cuisses, compris ?

Je m'apprête à envoyer mon genou entre ses jambes quand Ryan disparaît subitement de mon champ de vision. Je mets quelques secondes à comprendre ce qu'il se passe. Alexander vient de le pousser violemment à terre.

Ryan semble un peu défait sur le coup, mais tente tout de même de conserver sa superbe en se relevant pour faire face.

– C'est une querelle de couple, ça ne vous regarde pas.

Deux gardes du corps se tiennent à distance mais semblent prêts à agir. Si j'étais Ryan, je ne chercherais pas à discuter. J'ouvre à peine la bouche pour lui répliquer que nous ne sommes pas un couple quand Alexander lui colle son poing en plein visage, sans sommation. Ryan recule de plusieurs pas, le nez en sang et la fureur à point. Il réplique d'un mouvement brusque, Alexander l'esquive rapidement pour renouveler son coup.

– Ça suffit ! m'exclamé-je, alarmée.

Je retiens Alexander, je ne tiens pas à ce qu'il donne raison à Farrell en fonçant tête baissée. Ce n'est qu'en saisissant son bras que je sens tous ses muscles bandés, prêts à en découdre. Son corps est figé dans une allure martiale qui fait froid dans le dos.

– Non, ça suffit, répété-je, le cœur battant.

Je détourne son attention une courte seconde, ce qui suffit à Ryan pour tenter à nouveau sa chance. Alexander n'a pas vraiment le temps de l'éviter, son arcade sourcilière encaisse le coup. Ils s'agrippent tous les deux mais clairement, Alexander a plus de force, et probablement plus l'habitude de frapper que Ryan. Et comme ses deux gardes du corps lui obéissent au doigt et à l'œil, ils se contentent de regarder sans intervenir. J'attrape donc son bras pour tenter de les séparer.

– Arrêtez ! Arrêtez !

Je parviens à tirer Alexander en arrière. Humilié, Ryan me jette un regard plein de mépris.

– Traînée, crache-t-il. T'es vraiment qu'une salope, Dashwood.

Une boule de colère me fait serrer les dents, mais l'esquisse d'une nouvelle attaque d'Alexander me dissuade de me jeter à la gorge de Ryan. Je retiens le P.-D.G. avec plus de force.

– Non !

Alexander finit par m'entendre, mais il reste noir de colère. Ryan se met à rire, plus dépité et vaincu qu'autre chose. Très lentement, Alexander tourne la tête vers ses deux employés alors que je le garde fermement contre moi. Les deux hommes font un signe de tête et de grands pas vers Ryan

alors qu'il part de son côté. Alexander prend ma main et m'emmène jusqu'à la voiture. Je n'ai que le temps de voir les deux gorilles attraper violemment Banks et le traîner dans une ruelle adjacente.

– Donne ton adresse, je te ramène chez toi, ordonne-t-il en ouvrant la portière.

Encore tremblante, je renseigne le chauffeur en prenant place à l'arrière, le cœur tambourinant.

– Ne t'en fais pas, ils vont lui coller une simple raclée qui va le calmer. Je vais prévenir les RH pour qu'ils refusent son dossier.
– Tu n'avais pas à t'interposer comme ça ! m'agacé-je subitement.

J'ai eu peur, mais je me rends compte que c'est plus pour lui que pour moi. Je ne peux que penser à Farrell qui soutient qu'Alexander est violent. Je commence à le croire alors que je m'y refusais. J'essaie de me convaincre que les circonstances sont toutefois atténuantes. Mais il n'avait pas à demander à ses gardes du corps de donner une leçon à Ryan. Comme il reste sans réponse, je jette un œil sur lui. Il me fixe, perplexe. Bizarre.

– Quoi ? dis-je alors.
– Vraiment ?
– Quoi, « vraiment » ? répliqué-je abruptement.

Je me sens très nerveuse parce qu'il semble avoir perdu toute colère subitement.

– Tu crois que je peux laisser n'importe quel crétin se conduire de cette manière avec toi ?

Je m'empourpre et balbutie avant de fermer la bouche. Que suis-je censée comprendre au juste ?

– De quel droit…

Je commence, mais je ne sais pas comment finir cette phrase, bien trop confuse pour cela.

– Pourquoi tu…

Mince, je ne vais vraiment pas réussir à formuler une seule phrase ! Il m'ignore totalement et subitement il s'introduit dans ma vie, comme ça ! Je me renfrogne et observe la voiture en croisant les bras. Les vitres sont teintées, tout comme la séparation avec le chauffeur. Deux banquettes se font face à l'arrière, avec une boîte de bois précieux entre elles, probablement l'un de ces petits bars luxueux qui ornent toute voiture officielle.

Encore un peu secouée, je reporte mon attention sur mon voisin qui envoie un message sur son portable avant de le poser. Un filet de sang s'écoule doucement de son arcade. Je dois avoir des mouchoirs dans mon mini sac. Je l'ouvre et sors d'une poignée le contenu. J'oublie totalement les préservatifs, ne pensant y trouver que mon porte-monnaie, un rouge à lèvres, un paquet de mouchoirs et à la rigueur un tampon. Les petits emballages s'éparpillent sur le siège. Je retiens un juron.

– Tu avais vraiment beaucoup d'espoir ce soir, se moque gentiment Alexander avant d'en prendre un entre les doigts. Goût fraise. Tu n'as pas pris de dessert ?

Je pense que mon visage vire au cramoisi à cet instant précis. Je me dépêche de tout remettre dans mon sac.

– Mes amis sont prévenants, grogné-je.

Je constate qu'il y a toutes les tailles. Comme je ne connaissais pas celle de Ryan, Dan et Sara ont prévu le coup. J'attrape un mouchoir en m'éclaircissant la gorge. Je m'agenouille sur la banquette près de lui pour compresser la fine blessure. Son corps dégage toujours autant de chaleur, ses cheveux sont délicieusement parfumés. Il se laisse à nouveau pousser une barbe très courte qui me donne envie de m'écorcher les joues contre elle.

Nous restons l'un près de l'autre un moment. Il se détend, j'abandonne peu à peu ma rancœur. Il finit par poser sa main sur ma pommette, son pouce frôle délicatement mes cils. Ses yeux sont si proches des miens que je vois ses pupilles. Elles dévorent le bleu sombre de ses iris au fur et à mesure que se creuse son appétit. Il se presse contre moi et m'embrasse enfin. Il mordille ma lèvre inférieure avant de déposer des baisers aux commissures. J'entrouvre la bouche, il l'explore sans attendre. J'enroule mes bras autour de son cou pour qu'il ne s'arrête pas.

Lorsqu'il rompt le baiser, je tente de le reprendre, mais il se refuse plusieurs fois en reculant. Haletante, j'attends sa direction. Il sait me faire comprendre ce qu'il attend, avec ou sans les mots. Cette obéissance subtilement exigée m'a manqué. Je choisis d'obtempérer et me soumets à sa mesure. Ses deux mains se posent alors à l'arrière de mes cuisses et remontent doucement jusqu'aux fesses. Il saisit mon slip et le baisse jusqu'aux genoux. Je reste immobile, seule ma respiration poursuit son rythme effréné.

– Lève les genoux, murmure-t-il.

Je soulève une à une mes jambes pour retirer mon sous-vêtement. Ses mains ont le champ libre pour reprendre leurs caresses, elles remontent sous ma robe, déclenchant d'innombrables frissons.

– Lève les bras.

En un tour de main, la robe dorée et la veste chutent sur le sol de la voiture. À cause de l'échancrure du vêtement, je n'ai pas mis de soutien-gorge. Il prend mes seins au creux de ses paumes. Je mords ma lèvre pour retenir un gémissement. Est-ce que le chauffeur peut nous entendre ? Je ne me suis jamais retenue avec lui, je n'ai pas tellement envie de commencer…

Alexander claque subitement mes fesses, me sortant de mes pensées. Son geste agit comme un puissant aphrodisiaque. Il se rassoit au fond du siège.

– Viens.

Je prends place à califourchon sur ses genoux. Il me ramène contre lui, mes lèvres au niveau des siennes. Pourtant il me refuse toujours un baiser. Il longe mes bras et croise mes mains dans mon dos. Son nez contre le mien, il se met à sourire.

– Ne bouge surtout pas.

Il prend mon sous-vêtement et s'arrange pour le nouer lâchement autour de mes poignets. Je peux l'enlever seule si je veux. Il mise donc sur mon obéissance plus qu'autre chose et me laisse le choix de refuser. Complètement nue, j'accepte de le laisser faire, me sentant à nouveau en sécurité près de lui. J'humidifie mes lèvres sèches, mon cœur cogne durement dans ma poitrine, à en rendre mes tempes douloureuses. Ses mains me parcourent librement, titillent des endroits sensibles que je ne soupçonnais pas, l'intérieur des genoux, le nombril… Je m'oblige à ne pas bouger mais son traitement, au-delà de l'intense excitation qu'il procure, devient de plus en plus insoutenable. Il mordille le lobe de mes oreilles tout en laissant échapper des soupirs rauques qui me font tressaillir.

– Tu m'as manqué, chaton…

Je voudrais répliquer mais je suis entrée dans une spirale d'obéissance et me contente de déglutir. Il m'a terriblement manqué à moi aussi. Avec délicatesse, Alexander me fait basculer sur le ventre et relève un peu mon bassin. Cette position me fait respirer plus hâtivement. Je l'entends s'éclaircir la gorge avant de parler.

– Faites le tour de la ville, Ruben.

Il semble reposer le combiné de la voiture pour enfin s'occuper de moi. Alexander lèche le bout de ses doigts puis les roule sur mon clitoris tout doucement. Un profond gémissement, proche du sanglot, franchit mes lèvres.

– Ne bouge pas.

Je serre les poings, toujours dans mon dos. Cette simple stimulation suffit à m'exciter au plus haut point. Mon intimité est toute mouillée en une poignée de secondes. Pourtant, il continue sa caresse, appuie un peu plus, frôle… Chaque action sur mon point de jouissance me pousse à bouger et me force à rester immobile en même temps. Lorsqu'il s'arrête, je me sens frustrée.

Alexander glisse un doigt dans mon intimité, le ressort et répète la manœuvre plusieurs fois de suite avant de passer à deux doigts. Il ralentit un peu et dessine des ronds en moi, pour mon plus grand plaisir. Je me laisse aller, heureuse de retrouver toute sa douceur alliée à cette impétuosité qui lui va si bien. Une sensation électrique me tend subitement et je lâche un cri, surprise. Alexander s'attaque au point G, mes jambes se transforment en coton alors que mon bas-ventre s'embrase. Dès qu'il ajoute un troisième doigt, je sens l'orgasme cavaler.

– Ne jouis pas tout de suite, m'impose-t-il tout en continuant.

Comment veut-il que j'obéisse à un tel ordre ! J'essaie de contrôler chacun de mes muscles mais

l'avalanche de sensations est bien trop forte pour moi. Mes plaintes s'accélérant, il s'interrompt. En sueur, le souffle court, je me sens au bord des larmes. Comme si mon esprit avait quitté mon corps, je ne ressens plus que le besoin de l'avoir en moi. Je le veux si fort que ma supplique franchit mes lèvres.

– Prends-moi…

Alexander me redresse, je me retrouve à nouveau à califourchon sur ses genoux. Mes poignets attachés me démangent. J'ai envie de le caresser, sa peau contre la mienne, son odeur…

– Prends-moi, s'il te plaît.

Il manquait peut-être cette formule, je l'espère en tout cas. Mais elle n'entraîne qu'un demi-sourire parfaitement maîtrisé. J'aurais dû rugir, mais je le désire davantage. N'être qu'une chose sensible entre ses mains devrait m'inquiéter, pourtant je me sens bien à ma place, exactement là où je devrais être. Cette pause fait redescendre ma tension, mais pas ma soif de lui. Alexander en profite et son pouce se met à nouveau à dessiner des cercles autour de mon clitoris.

– Ne bouge pas, regarde-moi.

Je m'efforce d'obéir. Soutenir son regard dévorant est bien plus difficile que je ne le pensais. Je resserre mes jambes sur les siennes pour m'ancrer à quelque chose et m'empêcher de bouger. Les vibrations de la voiture ne m'aident pas vraiment. Je sais qu'il veut me regarder résister le plus longtemps possible au plaisir, mais je n'ai pas une force aussi grande. Alors je serre les dents. Je veux être la plus docile possible. Le plaisir s'éparpille à nouveau dans mon bas-ventre. Je laisse échapper une nouvelle plainte, il ralentit mais ne s'arrête pas. Je l'entends murmurer au creux de mon oreille.

– Encore un peu…

Mes plaintes deviennent régulières.

– C'est bien, chaton, murmure-t-il.

Il me bascule doucement sur son épaule pour se défaire de son pantalon puis il fouille mon sac à la recherche d'un préservatif à sa taille. Je me retrouve à moitié sur la plage arrière et découvre que la vie suit tranquillement son cours à l'extérieur. J'entends Alexander déchirer l'emballage de la protection.

Après avoir enfilé le préservatif, il attrape solidement ma taille et me guide. Il positionne son sexe à l'entrée du mien et, avec délicatesse, l'enfonce en moi. Je retiens mon souffle en sachant très bien à quelles sensations m'attendre. Elles sont toujours aussi intenses et me demandent quelques instants d'ajustement, mais me procurent finalement la satisfaction tant désirée. Alexander, lui aussi en proie à cette éprouvante ivresse, me soulève légèrement pour se réintroduire un peu plus profondément. Je suis si humide que l'étroitesse naturelle de mon sexe se soumet sans difficulté à la largeur de son

membre. Au bout de plusieurs va-et-vient, il parvient à me pénétrer entièrement et s'arrête, profitant de la position quelques secondes. Puis il s'avance jusqu'au bord de la banquette pour que je me rapproche le plus possible de lui, un bras fermement campé dans le creux de mes reins. Il peut commencer à me soulever en rythme et je l'accompagne en repliant bien mes genoux contre lui.

Sa peau se recouvre d'une fine pellicule de sueur. Quelques perles roulent dans son cou. Je me penche et en attrape une d'un baiser, il m'assène aussitôt une fessée pour que je me redresse. J'ai goûté sa peau, j'ai envie de ses lèvres. Il souhaite une totale obéissance, mais aussi peu de contact. Pourquoi ne puis-je pas le caresser moi aussi ? Il m'offre des plaisirs incroyables et je sais qu'il les partage, le toucher est-il si incompatible ?

Comme pour répondre à mon interrogation passagère, il s'affaisse contre le dossier, ses mains solidement installées sur ma taille, s'éloignant un peu plus de moi. Comme il ne m'a pas entraînée avec lui, je suppose que je dois rester aussi droite que possible. Je décide de le garder en moi et d'exécuter des mouvements circulaires avec mon bassin, tout en resserrant mes muscles sur lui. Je lui arrache un cri de plaisir qui me satisfait pleinement. Je continue donc, il dépêche ses pouces sur mon point de jouissance, précipitant l'orgasme chez moi comme chez lui. Nous bougeons tous les deux avec saccades, l'esprit voguant dans une plénitude absolue.

Je finis par m'immobiliser, les paupières closes, le souffle court, la peau trempée. Je sens Alexander bouger, il se retire et se redresse. Je pose mon front contre sa poitrine, il détache mes mains, j'enroule immédiatement mes bras autour de lui, et il se laisse aller contre la banquette en m'enlaçant.

***

La voiture se gare en bas de chez moi. Je me rhabille rapidement, Alexander aussi. Je n'ai pas le temps de dire quoi que ce soit que le chauffeur ouvre la portière. L'air frais s'engouffre dans la voiture. Je sors, le visage encore rouge. Je me retourne pour adresser un mot à Alexander, mais il a l'air de me suivre.

– Je n'en ai pas pour longtemps, Ruben, indique-t-il avant de se tourner vers moi, comme s'il attendait que je le guide.

Mais je reste un peu surprise.

– Tu veux monter ?
– Oui, tu ne m'invites pas ?
– Si, si.

J'ouvre la porte de mon immeuble, appelle l'ascenseur et appuie sur le bouton de mon étage, subitement stressée. Je n'ai pas honte de chez moi, mais je ne m'attendais pas à ce qu'Alexander Skylar débarque comme ça.

– Pourquoi tu es nerveuse ? remarque-t-il.

– Je ne suis pas nerveuse, réfuté-je catégoriquement.
– Je ne pense pas faire de découverte ce soir.

J'ai peut-être laissé du linge sale par terre dans ma chambre. Et peut-être de la vaisselle dans l'évier.

– Tu veux deux minutes pour cacher les cadavres ?

Je lève les yeux sur lui, il semble vraiment s'amuser de mes grimaces songeuses. Je me détends un peu. Il m'a rarement souri comme ça. Peut-être qu'il veut simplement mieux me connaître… Cette pensée me ramène au restaurant. Il me manque une étape.

– Pourquoi tu nous as suivis à la sortie de l'Éclair ?
– Le comportement de ton rencard n'était déjà pas correct dans le restaurant, répondit-il simplement.

Il a de la bienveillance en lui, je l'avais déjà un peu vu sur l'île. Au-delà de cette constatation, je suis touchée qu'il l'ait remarqué et qu'il se soit suffisamment inquiété pour me suivre. Je ne l'ai pas remercié, et je n'ai pas l'impression qu'il attende de la reconnaissance. Se peut-il qu'il y ait un peu de « prince charmant » dans cet animal ?

L'ascenseur arrive à destination. J'ouvre mon appartement et le laisse entrer à l'intérieur. C'est bête, je viens de passionnément faire l'amour avec lui dans sa voiture mais je m'étonne encore d'avoir Alexander Skylar chez moi. Et je suis même… intimidée. Je n'ai pas eu beaucoup d'hommes dans ma vie et je ne leur ai pas souvent ouvert ma porte. Mon appartement est plutôt confidentiel, j'ai toujours eu l'impression qu'il dévoile beaucoup de moi.

Alexander fait le tour de la pièce principale, mains dans les poches. Il observe les titres des livres dans ma bibliothèque, les cadres avec des photos de Chicago, et les mugs souvenirs de mes vacances ou de celles de mon père et mes amis, petite collection à la fois honteuse et chère à mes yeux. Je quitte ma veste, un peu aux aguets.

– Tu veux boire quelque chose ?
– Un grand verre d'eau.

Bonne idée. Je lui en apporte un et profite de la lumière pour regarder l'égratignure qui orne son arcade sourcilière.

– Je vais nettoyer ça, dis-je en partant chercher ma trousse à pharmacie.

Je prends un coton et de l'eau oxygénée. Alexander s'est assis sur mon canapé. Je passe doucement la compresse sur la blessure qui ne saigne plus et sur les traces de sang qui restent sur sa tempe.

– Tu n'as pas de photos de famille chez toi ?

La question me surprend un peu.

– Non. Je n'ai pas besoin de photos pour penser à eux.
– Tu as des frères et sœurs ?

OK. La fameuse question familiale.

– Un petit frère, dis-je en espérant vraiment qu'il n'aille pas plus loin.
– Ça expliquerait ton côté sérieux.

Je range la trousse en hésitant sur la suite et préfère ne rien dire. Je m'éloigne rapidement pour éviter le dialogue. Une fois dans la salle de bains, je prends quelques secondes pour me ressaisir. Je n'ai pas envie d'y penser, pas maintenant. J'inspire profondément et retourne dans le salon avec un sourire. Alexander semble un peu intrigué, mais il ne creuse pas plus. Je retourne m'asseoir près de lui sans savoir ce qu'il attend au juste. Peut-être qu'il veut rester ici, avec moi. Il n'est apparemment pas contre dormir avec sa partenaire après l'amour.

– J'ai une proposition à te faire, finit-il par déclarer. Il reste neuf jours de thérapie, je vais m'arranger pour dégager du temps dans mon planning pour que l'on se voie en journée pour des séances.

Bon, s'il revient de lui-même dans la thérapie, tout n'est pas complètement perdu. C'est plutôt une bonne nouvelle.

– La nuit, je veux que tu sois ma maîtresse.

J'avale de travers ma gorgée d'eau. Il scrute ma réaction. Mais les mots me manquent. Il me semble qu'on est déjà amants, en quelque sorte. Techniquement parlant.

– Je ne comprends pas, finis-je par dire, déroutée.

Alexander semble très à l'aise sur le sujet, il ne me quitte pas du regard, je dirais même qu'il enveloppe mon corps tout entier de ses yeux.

– Eh bien, sexuellement, nous nous entendons plutôt bien. Tu n'as pas peur d'essayer de nouvelles choses et tu m'excites beaucoup.

Je me transforme probablement en écrevisse tout droit sortie de sa casserole bouillante. Jamais encore on ne m'avait dit de telles choses. Moi, bonne au lit, franchement, je n'aurais jamais parié qu'un homme me le sorte un jour.

– Je présume que tu ressens la même chose, à peu près.

Mon corps, toujours aux aguets lorsque Alexander est là, acquiesce bravement.

– Notre relation resterait secrète. Nous continuerons la thérapie le jour sans que les activités de la

nuit n'empiètent sur elle.

– Hum… Je ne comprends pas la différence avec… maintenant.

– Être ma maîtresse confère des avantages, répond-il en haussant les épaules. Si tu as des envies, tu n'as qu'à me le dire.

Je tente de comprendre ce qu'il insinue.

– Tu veux dire que tu vas me payer pour coucher avec toi ?

– Non, je ne vais pas te payer pour ça, te gâter serait plus juste.

– Me gâter, reprends-je, perplexe. Je n'ai besoin de rien.

Et certainement pas de me compromettre davantage avec mon patient.

– Tu changeras peut-être d'avis, décrète-t-il.

Je m'apprête à rétorquer que ça n'arrivera pas, mais il me devance.

– Ça implique autre chose, ajoute-t-il. J'aimerais que tu fasses un test de dépistage pour que nous puissions nous passer de préservatifs.

OK. Je ne pensais vraiment pas que nous parlerions de ces choses-là ce soir.

– J'en ai fait un en revenant de l'île, je te l'envoie par e-mail avec l'adresse du laboratoire, ajoute-t-il en tapotant son portable. Ils procurent des résultats en quarante-huit heures… Ce sujet te rend mal à l'aise ? devine-t-il en revenant à moi.

Je balbutie. J'ai un peu honte, mais je n'ai jamais fait de test avant. Je n'ai pas été très active sexuellement, je prends la pilule et mon partenaire un préservatif, ça m'a toujours suffi.

– Euh, un peu.

Ces questions sont importantes, je le sais. Mais je m'aperçois aussi qu'il me considère comme un bon coup seulement. Il est monté dans mon appartement pour ça, et non pas pour essayer de me connaître. Je ne sais pas ce que je dois faire, cette idée est piquante, mais forcément, cette histoire aura une fin, et je commence à me dire que je n'en sortirai pas indemne.

Sa main attrape doucement la mienne.

– L'avantage de ce test, c'est que la relation devient exclusive, dit-il alors. Sauf si tu permets que d'autres partenaires se joignent à nous. Dans ce cas, nous nous protégerons à nouveau et nous nous mettrons d'accord.

D'abord sans voix, je finis par poser la première question qui me vient en tête.

– D'accord sur quoi ?

– Sur les autres partenaires, si tu acceptes que je touche une autre femme, si j'accepte que tu

touches un autre homme… ou une femme, ajoute-t-il un peu plus bas.

Je ne sais pas s'il cherche à me tester ou pas. Est-il sérieux ? Je n'ai jamais désiré de plan à trois. Est-ce qu'il attend cela de moi ?

– Je ne ferai rien sans ton consentement, c'est indispensable pour profiter du sexe à plusieurs, précise-t-il. Je n'exige rien non plus, je laisse juste cette possibilité ouverte.

Confuse, j'acquiesce. Alors là, ma situation est vraiment inédite.

– Ceci dit, je n'ai vu personne depuis toi et je t'interdis de revoir ce Banks.
– Tu ne peux pas m'interdire quelque chose.
– C'est vrai. Mais tu sais ce que j'en pense.

À vrai dire, j'ai un peu de mal à identifier véritablement son ton, entre la taquinerie, la recommandation et l'ordre. Je me rends à nouveau compte que son côté dirigiste me convient malgré moi. Accepter ce genre de rapport est totalement pernicieux, mais il semble bien distinguer à nouveau la thérapie le jour et le sexe la nuit. L'idée que ça me convienne parfaitement me scie en deux. Mais je me dis que je pourrais continuer de l'aider et en même temps explorer mes désirs profonds, ceux qui me bouleversent et m'apaisent tout à la fois.

Alexander se relève, je l'imite, encore un peu déboussolée.

– Qu'en penses-tu ? Acceptes-tu d'être ma maîtresse ?

Foutue pour foutue… Une seule réponse s'impose, même si j'imagine des milliards de raisons de la condamner.

– Oui, d'accord.

Il me tend la main… Il me tend la main ! Comme si on concluait une vente ! Je tends la mienne, peu convaincue. Il la prend et au lieu de la serrer, l'attire jusqu'à sa bouche pour déposer un baiser sur son dos. Automatiquement, je me mets à sourire. Ce genre de geste vieux jeu, venant de lui, marchera probablement toujours avec la romantique dans l'âme que je suis. Alexander se dirige ensuite jusqu'à la porte.

– Demain matin, sois à huit heures devant Lugh, je vais avoir du temps libre dans la matinée pour que nous parlions.

La thérapeute acquiesce. Je vais juste devoir prévenir Sara et Prune dès ce soir. Il ouvre la porte, je le retiens par l'épaule. Si je dois être sa maîtresse et qu'il veut me gâter, je sais déjà quel caprice avoir. Je me dresse sur la pointe des pieds pour déposer un baiser sur ses lèvres.

D'abord un peu surpris, il se met à sourire, confus. Adorable.

– Plus de baisers, approuve-t-il. Je note.

Je me mords la langue pour ne pas afficher une trop grande victoire.

9. Quinze minutes

Sara a écouté mon récit censuré, les yeux écarquillés.

– Mais quel salaud ! s'exclame-t-elle, ahurie. Je suis désolée Chloe, si j'avais su !

J'ai un peu changé le cours de la soirée en priant pour que Ryan ne contacte pas Sara pour tout lui rapporter. Mais je doute qu'il le fasse. Blessé dans son orgueil, il préférera se taire plutôt que d'en parler. Ils se sont perdus de vue depuis longtemps et visiblement, il tourne la vérité comme il le souhaite, Sara finit donc par ouvrir les yeux sur son ancien camarade.

Un gobelet de café dans la main, elle a insisté pour me suivre jusqu'au siège de Lugh pour avoir un rapport de la soirée avant de se rendre au bureau. Nous apercevons Marius un peu plus loin, qui trépigne littéralement, élégant dans un costume pourpre agrémenté d'un mouchoir de soie jaune safran.

– Bon, qu'est-ce que tu penses faire ce matin pour le septième jour de thérapie ?
– Je crois qu'il ne peut m'accorder que des entretiens. Toutes les autres interventions possibles sont inutiles avec lui. Il mange ce qu'il veut, boit ce qu'il veut, fait ce qu'il veut…

Sara compatit.

– On s'y attendait de toute façon. Et les douleurs fantômes ?
– Il ne m'en a pas reparlé. Mais sur son lieu de travail, en contact avec son irritant « presque frère », peut-être que j'en saurai plus.
– Possible oui.

Nous levons le nez sur le gratte-ciel vitré, siège social de Lugh, avec une admiration mêlée de gêne.

– Si jamais tu vois cette fouine de Byron, tu pourras lui donner un coup de poing dans le bras pour moi ? En y mettant toutes tes forces ?

Je me mets à sourire. Je me chargerai surtout de secouer le garçon.

– Promis.

Le silence revient, celui qui peut arriver entre deux amies et qui n'embarrasse pas, celui qui laisse entendre que nous nous comprenons même sans rien dire. J'en profite alors pour poser des questions à la femme expérimentée qu'est Sara.

– T'as déjà eu une expérience BDSM ?

Sara ne semble même pas surprise par ma question alors qu'on n'a jamais vraiment parlé de ça. Elle doit croire que je rebondis sur ce que nous venons de dire. Mais de mon côté, je m'interroge beaucoup sur moi-même, j'ai besoin de partager sans pour autant en dévoiler la raison.

– Oui, je suis déjà sortie avec un homme qui aimait les coups de cravache, figure-toi. Ça avait quelque chose de très… valorisant.
– Pour toi ou pour lui ?
– Pour moi, lui, il aimait l'humiliation.

Je déglutis. Ce n'est pourtant pas ça que je ressens en tant que soumise.

– C'était très sain, ajoute-t-elle pensivement.
– Tu trouves ?
– Oui, tant que les deux parties prennent leur pied, tout est faisable au lit.

C'est déjà un peu plus rassurant. Tant que j'y suis, je vais continuer avec une autre question qu'on n'a jamais abordée ensemble.

– T'as déjà fait un test de dépistage ?

Sara tourne des yeux ronds vers moi.

– Jusqu'où est allé Ryan hier soir ?

J'ai un sursaut en comprenant.

– Oh non, non, non, ce n'est pas ça ! Mais… eh bien, j'ai envie d'avoir une activité à nouveau, sous-entends-je, penaude.
– Tu m'as fait peur, avoue-t-elle, soulagée. J'en ai fait deux. Le pire c'est l'attente, mais après, tu te sens pousser des ailes. T'as quelqu'un en vue ?
– Non, pas pour l'instant.

Sara se redresse. Elle a toujours eu un comportement de missionnaire avec moi et mon célibat.

– Tu sais quoi ? On va sortir en célibataire toi et moi, et on va se trouver des hommes.

J'ai l'impression de me mettre des bâtons dans les roues plus qu'autre chose.

– Et Byron ?
– Tant pis pour lui. Ce soir, shopping. On se retrouve au bureau à dix-huit heures. Demain soir, l'Ali Dorate, *le* club du moment.

Elle me tapote le bras, déterminée, et s'en va, le pas alerte. Avec mon nouveau statut de maîtresse d'Alexander Skylar, je me dis qu'une séance shopping pour trouver quelques ensembles de lingerie affriolants n'est peut-être pas une si grosse perte de temps.

– Que vous a-t-il donné comme horaire ? lance la voix excédée de Marius en s'approchant de moi.

– Huit heures.

– Et moi sept heures trente. Et il est huit heures sept. Est-ce qu'il y a une explication aux retards constants ?

– Vous pensez que c'est intentionnel ?

– Qu'est-ce que ça change ?

– Eh bien, si c'est intentionnel, j'imagine qu'il rappelle simplement qui est le chef. Si ça ne l'est pas, je crois qu'il se fiche bien d'être en retard ou non.

Marius tapote du pied avec un regard impatient. Je crois que mon analyse un peu bidon et rapide ne lui convient pas du tout. Un ding retentit dans sa poche. Je tique parce que je connais bien cette sonnerie. C'est l'application des rencontres en ligne qui a pour nom révélateur *PlanQ*. Sara l'a déjà fait retentir plusieurs fois dans le cabinet, sans gêne. Marius, par contre, se voile de rouge et se détourne pour consulter nerveusement son portable. Le mieux est encore de ne pas faire de commentaire et de se réjouir qu'il aille tout de même voir ailleurs sans se réserver pour son boss. Il pivote à nouveau et me jette un regard sévère, je détourne immédiatement les yeux en serrant les dents pour ne pas rire.

– Un *PlanQ*, je comprends parfaitement, dis-je quand même pour lui renvoyer tout ce qu'il a pu me dire dans la voiture quand nous sommes revenus de l'île.

Un grognement peu coopératif admet que le match est nul.

Au même instant, les deux voitures d'Alexander arrivent sur l'esplanade. J'aperçois Ruben sortir pour ouvrir la portière. La sulfureuse nuit d'hier me revient immédiatement en tête. Malgré toute ma confusion, j'ai quand même hâte de le revoir. Marius presse le pas dans sa direction en sortant une tablette Lugh. J'hésite mais le suis rapidement sans vraiment savoir ce que je vais faire.

Alexander apparaît et coupe l'herbe sous le pied de Marius.

– Je sais, je suis encore en retard.

– Si seulement vous saviez utiliser cette drôle de technologie que vous fabriquez, réplique Marius en agitant son téléphone.

Alexander, imperturbable, se contente de sourire, calmant aussitôt son assistant.

– Nous en sommes à combien de jours de vacances bonus ? finit par répliquer Alexander.

– Jours ? Nous parlons en mois à présent.

– Promis, dès que je trouve un remplaçant à la hauteur, je te donne des semaines de vacances, accorde le P.-D.G. en appuyant sur le mot « semaine ».

Finalement ils sont assez complices. Alexander se met en marche tout en m'accordant enfin un regard.

– Bonjour Chloe.

Je me dépêche de suivre ses grands pas. J'admire complètement sa capacité à faire comme si la nuit dernière n'avait rien de particulier. Et puis je me dis que pour lui, elle n'avait probablement rien de spécial, c'est sûrement moi qui ai encore du mal à savoir comment réagir. Marius nous talonne mais sans nous coller. Deux gardes du corps ferment la marche tout en scrutant le périmètre.

– Comment tu vas ? Remise de tes émotions ?

Sincèrement, je pense que je ne me remettrai jamais de toutes ces sensations en pagaille que j'ai éprouvées la veille, entre le sexe torride dans la voiture et mon statut de maîtresse… Je n'arrive toujours pas à déterminer si j'en suis satisfaite ou pas au fond.

– Oui, ça va. Et toi ?
– Oui !

Il semble être dans une grande forme. Très classe dans son costume noir et sa chemise bleu nuit. Fine cravate et boutons de manchette complètent sa panoplie du P.-D.G. Les portes transparentes du siège s'ouvrent sur son passage. C'est une véritable ruche à l'intérieur de l'immense hall. Une œuvre d'art abstraite grimpe sur plusieurs mètres, comme une plante envahissante, au milieu de l'espace volumineux. Les deux réceptionnistes lui font un signe de la main tout en répondant au téléphone ou aux personnes qui se présentent en chair et en os devant elles. Des employés en costume passent leur badge à la sécurité avant d'atteindre une rangée d'ascenseurs spacieux, cerclés de laiton mat, dans un style très raffiné. Le mélange de modernité et de clins d'œil à l'industrie et à l'architecture du début du XX^{e} siècle donne une impression à la fois de chaleur familière et d'intimidation.

Au lieu de rejoindre la masse, nous tournons à droite pour atteindre un ascenseur privé, gardé par une grande femme aux larges épaules.

– Bonjour Joy, salue Alexander avec son habituel sourire poli et communicatif.
– Monsieur Skylar, réplique-t-elle en ouvrant le petit portail avec son badge.
– Mademoiselle Dashwood est avec moi, précise-t-il en m'invitant à passer.

Marius sort son propre badge.

– Alex !

Byron se précipite vers nous, salue Joy, passe son badge et s'interrompt en me voyant, surpris.

– Chloe, bonjour.

Son regard va rapidement de moi à Alexander. Il est un peu essoufflé par sa course, j'ai aussi la sensation qu'il avait envie de dire quelque chose et qu'il se retient donc, ne sachant s'il peut y avoir des témoins à ses confidences.

– Bonjour, dis-je avec un sourire.

Nous grimpons tous dans l'ascenseur, direction le dernier étage.

– Tout va bien ? s'enquiert Alexander, intrigué par le débarquement éclair de son ami.
– Oui.

Même moi je ne le trouve pas convaincant, et pourtant je ne le connais pas aussi bien. Alexander se tourne vers son assistant pour avoir le détail de sa journée.

– Vous avez la fameuse réunion dans une quinzaine de minutes, entame Marius en lisant l'agenda. Ensuite à dix heures quinze, le département création veut vous présenter des projets d'appareils écologiques. À onze heures trente, le journaliste du *Times* devrait passer pour que vous relisiez la maquette de son article, je le soupçonne d'avoir des questions supplémentaires pour se déplacer lui-même. À midi dix, vous déjeunez avec Andrea.

Alexander lève un regard interdit sur Marius. De mon côté, j'en suis encore à me demander si la « fameuse réunion » est la séance thérapeutique avec moi, car je ne vois plus d'espace libre pour notre tête-à-tête dans ce planning. Puis, au silence qui suit l'annonce du déjeuner, je percute. Est-ce qu'il va continuer à la voir alors qu'il m'a juré l'exclusivité ? Est-ce que déjeuner avec une femme qui a clairement des intentions envers lui ne va pas à l'encontre de cette même exclusivité ? Mais après tout, il m'a surtout dit qu'il ne coucherait pas avec une autre que moi, sauf permission. Alors pourquoi je ne sens qu'une boule de rage me brûler le ventre ?

– J'avais annulé ce déjeuner.

Mouais. Il essaie de rattraper le coup maintenant, donc fatalement, il n'avait pas annulé avant. Marius, légèrement blême, ne sait apparemment pas quoi dire. Il se contente d'effacer l'événement en serrant les dents. Je veux bien croire Alexander lorsqu'il dit qu'il ne couchera pas avec d'autres, mais je ne peux m'empêcher de penser qu'il le fait aussi pour décrocher un bon rapport à l'issue de la thérapie. Me donne-t-il ce que je veux pour parvenir à ses fins ?

– Trouve-moi du temps ce matin pour Chloe, dit-il un peu plus froidement.

Il n'a absolument pas prévu de temps pour moi.

– C'est la réunion avec le CA ce matin ? demande Barry.
– Oui, à propos du site incendié.

Et donc il m'a conviée à une réunion avec le CA, alors que je ne devrais pas assister à ce genre d'événement. Est-ce qu'il ne serait pas en train de me manipuler, là ? Est-ce qu'il veut me prouver les pressions qu'il subit de la part du CA pour se dédouaner ?

Cette fois-ci, je ne retiens pas un soupir sonore. Les trois têtes masculines se fixent sur moi. Je ne pensais pas attirer autant l'attention. Mais je bouillonne d'agacement. Il pourra toujours me faire croire ce qu'il veut, je n'ai plus aucun recul avec lui !

– Je vais vous laisser, dis-je alors en le vouvoyant volontairement. Vous m'appellerez lorsque vous aurez du temps de libre, ce n'est pas le cas ce matin.

– Cette réunion ne sera pas interminable, j'aurai un peu de temps juste après, déclare-t-il avec un regard opiniâtre.

– Un quart d'heure de discussion et vous pourrez comptabiliser une journée ?

Marius et Barry restent statiques, comme s'ils craignaient d'attirer la foudre sur eux.

– Je ne peux pas bazarder mon travail pour ça, répond-il sèchement.

J'avais oublié le peu de considération qu'il porte à mon métier. Sans un mot, je tape le bouton du rez-de-chaussée pour redescendre dès que nous aurons atteint le dernier étage. Chose qui se produit à l'instant même. Pourtant, aucun de nous quatre ne bouge. Puis Alexander fait un pas dehors, Marius et Barry sortent aussi. Je reste, la gorge nouée. Alors Alexander rentre à nouveau et force les portes à se fermer, nous isolant dans la boîte qui redescend. Il la stoppe brusquement avec le bouton d'arrêt au bout d'un étage.

– À quoi tu joues ?

– J'ai un travail, prétexté-je.

– À quoi tu joues ? répète-t-il.

– Tu n'as pas de temps pour cette thérapie, tu as une réunion avec le CA et tu veux que je prenne parti !

Alexander semble pris de court.

– Quoi ? Je pensais que tu m'en voulais pour le déjeuner.

Je crois que sa réaction m'énerve encore plus.

– Tu crois que je fais une crise de jalousie, c'est ça ? Tu peux déjeuner avec qui tu veux ! Je m'en fiche !

– Ça ressemble quand même beaucoup à de la jalousie, soutient-il.

– Tu exiges mes nuits, tu n'auras que le quart d'heure que tu me donnes de ta journée.

Alexander rallume l'ascenseur et appuie sur le bouton du dernier étage.

– Un quatre d'heure, c'est largement suffisant pour la punition qui t'attend.

Le retour se fait dans un silence de plomb. J'ai l'impression que la pression de mon cœur résonne dans toute la cage. Je suis encore en colère, vulnérable et en même temps… calmée par cette seule perspective. Les portes s'écartent à nouveau sur le dernier étage, il sort et bloque leur fermeture du bras pour que je le suive. Je déglutis, l'esprit en vrac, et avance. L'ascenseur privé donne sur les espaces ouverts des secrétaires et les ascenseurs publics d'un côté, et le bureau de Skylar de l'autre.

La vaste pièce, largement ouverte sur l'extérieur, lui ressemble beaucoup. Les couleurs sont grises

et ocre, froides et chaleureuses. Le mobilier, essentiellement en laiton, acier et bois, s'accorde avec l'allure générale de Lugh. Sur sa grande table de travail, il n'y a qu'un ordinateur, pas même un stylo. Le coin salon est accompagné d'un petit chariot-bar style années 1950 et le buffet bas qui longe tout un mur supporte la dernière cafetière à la mode.

– Encore ces menaces…

Le mot me sort de mon observation. Apparemment, Barry a réussi à parler avec Alexander un peu à l'écart. Mais Alexander ne semble pas vouloir garder cela confidentiel. Son ton est même las. Marius a lui aussi levé les yeux, stupéfait.

– Tu devrais leur accorder plus d'attention et au moins prendre tes dispositions, insiste Barry.
– C'est la dixième ou la onzième menace, ce terrible personnage a de toute évidence du mal à passer à l'acte, se moque Alexander.
– Et si jamais il tente quelque chose un jour ?
– Il souhaite seulement attirer l'attention. Et je ne peux rien faire pour lui. Quant à mon testament… tu n'as qu'à me proposer une ébauche, se décide-t-il finalement.

Alexander prend place sur son fauteuil et allume son ordinateur. Barry s'appuie sur sa table, l'air grave.

– Ça ne m'amuse pas, sache-le.
– Je sais, assure Alexander avec un sourire.

D'instinct, je jette un œil sur Marius, il est blanc comme un linge. Pour une fois, je ne lis pas de dédain dans ses yeux, mais une pure crainte.

***

Voilà près de deux heures que les membres du CA sont rassemblés autour de la table de travail d'Alexander, à débattre au-dessus d'un plan déplié par un architecte qui s'est réfugié près de la cafetière. Je me suis mise à l'écart moi aussi, faisant tout pour éviter le regard interrogateur de Farrell. Seul Marius ose s'approcher, en apportant un café ou un thé selon le désir de chacun. Avec Alexander et Farrell, ils sont six. Si je suis bien, les quatre autres sont les derniers qui refusent de vendre leur part à Farrell. Deux hommes, entre 50 et 70 ans, déterminés et assez rêches visiblement, et deux femmes, entre 40 et 50 ans, plutôt dynamique pour l'une, plus posée pour l'autre. J'ai cru comprendre que soit ils soutiennent mordicus Alexander, soit ils tiennent à la neutralité.

– On ne vendra pas le terrain, répète calmement le P.-D.G.

Il a dû le dire une bonne dizaine de fois. Je sais qu'il voulait que je voie cette réunion en espérant que je lui donne raison, et je dois avouer que je commence à saisir pourquoi il peut s'énerver rapidement vu la pression qu'il subit. Mais je ne me sens vraiment pas à l'aise face au CA qui attend de moi un rapport le mettant en tort ou le blanchissant totalement.

– Cet atelier n'était pas assez rentable ! proteste Farrell.

– Il l'était suffisamment. Le stock n'a pas été touché, les pertes ne sont pas catastrophiques. On va reconstruire l'atelier et l'orienter sur une nouvelle production.

– Quelle lubie vas-tu nous sortir cette fois ? questionne Farrell en croisant les bras.

– Des ingénieurs du département création vont me proposer des projets d'appareils écologiques. Les batteries dureraient plus longtemps avec l'appui d'un capteur solaire et les matériaux seraient biodégradables.

– Et comment on va combler le ralentissement de production des autres appareils ?

– On va embaucher et agrandir d'autres ateliers.

Farrell soupire et tente de prendre à témoin les autres membres du CA. Finalement, l'un des deux hommes et l'une des deux femmes semblent un peu perplexes aussi.

– Le chiffre d'affaires de Lugh est en constante augmentation, ajoute Alexander. Il est temps d'investir sur d'autres terrains. L'écologie est un secteur très porteur.

Il essaie de les amadouer avec des termes plus économiques mais au-delà des bénéfices, Alexander tient particulièrement à l'aspect écologique de sa société. Il regarde à son tour les quatre membres muets.

– Martha ?

– Je suis d'accord, l'écologie vend très bien. J'aimerais voir ce que propose le département création.

– J'organiserai une présentation dans quelques jours, approuve Alexander. Lilian ?

– Oui, je reste curieuse, mais inquiète d'une possible rupture de stock.

– Je vais organiser une visioconférence avec les directeurs des secteurs d'ateliers pour voir ce que nous pouvons faire dans l'immédiat, répond Alexander en jetant un œil sur Marius.

Ce dernier se dépêche de noter l'information et de commencer à envoyer des mails pour prévenir les concernés.

– Georges ?

– Je suis curieux de voir les propositions moi aussi.

– Jonas ?

L'homme hausse les épaules. Il doit avoir peur de prendre position contre Alexander.

– On devrait d'abord avoir tous les éléments en tête avant de prendre une décision, se décide-t-il à dire sans se mouiller.

Alexander acquiesce avant de se tourner vers Farrell, qui exulte.

– Attendons d'avoir les avis des directeurs de secteur et de connaître les débouchés de la technologie écologique, déclare le P.-D.G. comme pour conclure la discussion.

Les quatre membres approuvent, presque contents d'en finir et d'échapper à un combat plus poussé. Ils se saluent tous et sortent un à un. Seul Farrell ne bouge pas. L'architecte replie son plan de reconstruction et s'éclipse rapidement, recevant tout de même un remerciement chaleureux d'Alexander au passage. Il ne reste plus que moi et Marius. Si je m'étonne d'abord que Farrell ne s'oppose pas à ma présence, je comprends qu'il ne peut en fait rien dire puisque c'est lui qui a demandé cette thérapie.

– Nous devons faire des économies, insiste Farrell. Tu dois accepter l'offre de Dubaï, les terres rares sont trois fois moins chères que celles que nous achetons déjà !
– Je te l'ai déjà dit, hors de question d'acheter leurs terres rares, persiste Alexander en grimaçant.

Il se redresse légèrement. Les douleurs fantômes du dos doivent être atroces.

– On ne sait pas dans quelles conditions elles sont extraites !
– D'autres compagnies se fournissent chez eux !
– Beaucoup de compagnies n'ont aucune éthique !
– Tu n'es qu'un entêté ! lance Farrell en tournant sur lui-même. Ton père l'a toujours su, il aurait dû me donner la majorité des parts !
– Et ça n'a pas été le cas. Je t'interdis de te rendre à Dubaï pour négocier au nom de Lugh, jamais je n'accepterai de tels contrats !

Le ton monte encore. Alexander pose ses mains à plat sur le bureau, il fait le dos rond en espérant probablement trouver une position qui soulagerait sa douleur.

– Tu n'as que quarante-neuf pour cent, rappelle Farrell. Je peux encore acquérir les quinze pour cent qui me manquent pour te détrôner.

Il se penche vers Alexander et parle à voix basse, je n'entends pas vraiment, même en tendant l'oreille. Puis il se redresse, le visage déformé par la colère.

– Tu vas payer pour tout ce que tu as fait, dit Farrell sur un ton glacial avant de se détourner de lui pour sortir.

Au passage, il me dévisage.

– À combien de jours êtes-vous ?
– C'est le septième, dis-je immédiatement, tendue.
– N'oubliez pas de nous envoyer le rapport.

Et il claque la porte derrière lui.

Bon sang. Je n'ai pas tout compris, mais c'était un échange intense entre les deux. Alexander ne s'est pas redressé. Ses poings se serrent peu à peu. Il finit par en abattre un sur la table avec un cri de fureur. Je déglutis et tente à nouveau un contact visuel avec Marius mais celui-ci préfère curieusement fixer un point par la fenêtre, comme pour se préserver de la scène. Il a dû en voir

d'autres. J'attends quelques secondes avant de m'approcher lentement d'Alexander. Je pose ma main sur son bras pour signifier ma présence, il lève des yeux pleins de colère. Tous ses muscles sont tendus à l'extrême. Je me dis que je pourrais tenter ce que Sara a déjà fait : les massages au bureau pour détendre des employés stressés.

– Enlève ta veste et assieds-toi.

Il semble étonné de m'entendre dire cela, mais ma voix n'a pas tremblé et mon autorité thérapeutique fonctionne. Il s'exécute avec un soupir.

– Accoude-toi au bureau.

Je me glisse derrière son fauteuil qui, heureusement, a un dossier court. J'exerce des pressions plus ou moins fortes sur son crâne, sa nuque puis ses épaules pour le dénouer un peu. Je le vois inspirer plus calmement. Marius finit par s'approcher.

– J'ai noté les rendez-vous en visioconférence pour cette après-midi, annonce-t-il d'une voix peu assurée.
– Merci. Demande au département création de passer vers midi, je vais prendre une heure avec Chloe.

Il hoche la tête et sort sans un mot.

– Par quoi veux-tu commencer ? me demande-t-il en posant son front dans ses mains.

Je commence à masser des points de part et d'autre de sa colonne vertébrale avec mes coudes et mes avant-bras.

– Dis-moi quel est le rapport entre Farrell et ton accident, dis-je alors. Pourquoi s'est-il rendu sur place ?

Il garde le silence une longue, très longue minute. Puis, après un court soupir, il se décide.

– Helen Lydon était sa compagne. Je la raccompagnais chez elle quand nous avons percuté une autre voiture.

Je m'immobilise, sidérée. La relation impossible entre Farrell et Alexander s'explique, les douleurs fantômes liées à sa culpabilité, la volonté tranchante de Farrell de ruiner Alexander… Voilà pourquoi son compagnon n'était pas présent sur les photos d'elle, Skylar est bien trop connu pour être coupé au montage, alors que Farrell reste dans l'ombre. Je reprends le massage sans savoir quoi dire. Si aucun des deux ne m'en a jamais parlé jusque-là, c'est parce que la blessure est vive entre eux. Le déni, ou l'absence du nom d'Helen, peut entretenir la haine. Parler d'elle leur ferait baisser les armes pour peut-être partager leur chagrin.

– C'était un accident, finis-je par dire, troublée.

– Elle est morte et j'étais là, c'est bien suffisant. Que veux-tu savoir d'autre ?

Il n'a pas envie de s'épancher plus sur l'annonce. J'aimerais lui demander pourquoi Farrell m'a dit qu'il avait possiblement maquillé les rapports de police, mais j'ai peur d'envenimer la situation. Chaque chose en son temps.

– Crois-tu que votre relation soit détruite à jamais ?
– À l'évidence, oui.

Il se dégage et se lève pour se servir un café alors qu'il commençait à peine à se détendre.

– Ce n'est peut-être pas une bonne idée de boire un café tout de suite.
– Au contraire, ça me sortira l'esprit de cette réunion. Tu veux boire quelque chose ?
– Non, merci.

Il prend place dans le petit salon, café en main. Je m'assois en face de lui sans savoir par où commencer. J'ai besoin de temps moi aussi pour assimiler les nouvelles, d'autant plus avec lui. Que je le veuille ou non, je prends trop à cœur ce qui le concerne à présent et ça devient dangereux de se prétendre sa thérapeute dans ce cas. Je n'arrive même plus à le vouvoyer dans nos discussions.

– Parle-moi de Marius.
– Marius ? relève-t-il en fronçant les sourcils.
– Oui. Que penses-tu de lui ? Quelles sont tes relations avec lui ? Il semble se consacrer entièrement à toi.
– Comme tout assistant, réplique-t-il, sceptique.
– Pourquoi as-tu du mal à trouver un remplaçant pour qu'il parte en vacances ?

En vérité, j'aimerais savoir s'il sait que son assistant est raide dingue de lui, et si du coup il se sert sciemment de lui.

– Marius est efficace, admet-il. Il est dans la boîte depuis un peu plus d'un an mais j'ai l'impression qu'il est là depuis des années.
– Est-ce qu'il vous est arrivé d'avoir des rapports autres que professionnels ?

Alexander semble subitement amusé.

– Tu es en train de me demander si j'ai déjà couché avec lui ?

Je me fige sur le coup.

– Non, je veux dire… est-ce que vous avez aussi des liens amicaux tous les deux ? reformulé-je nerveusement.

Alexander retrouve définitivement le sourire. Il hausse les épaules.

– Je ne sais pas, forcément, nous sommes proches.
– Vous n'avez jamais rien fait en dehors du bureau ?
– Qu'essaies-tu de me faire dire ?

Peut-être qu'il vaut mieux aller droit au but. Il a toujours apprécié la franchise après tout.

– Sais-tu qu'il en pince pour toi et en profites-tu ?

J'ai peut-être été un peu trop franche. Je crois bien que j'ai réussi à le mettre dans l'embarras. Je ne pensais pas cela possible. Il s'éclaircit la gorge.

– Peut-être un peu, avoue-t-il finalement. Mais je n'ai jamais rien tenté de déplacé ni de tordu.

Il a une intégrité à toute épreuve. Alors pourquoi j'ai l'impression qu'il se sert de moi ? Et pourquoi je le crois pour tout le reste ? Je suis bien trop confuse pour faire quoi que ce soit aujourd'hui.

Son téléphone nous interrompt. Il ne va pas décrocher tout de même ? Au beau milieu d'une séance ? Et si. Il plonge sa main dans sa poche et semble perplexe en voyant le numéro s'afficher.

– Excuse-moi, fait-il avant de décrocher. Allô ?

Vraiment, il n'a aucune considération pour moi, autre que sexuelle. Sur le coup, le soir, lorsqu'il me caresse des yeux, ça me plaît. Mais le jour, quand il me fait bien comprendre qu'il n'a aucun respect pour mon activité, ça m'enrage. Au fur et à mesure que son interlocuteur parle, il se montre incertain.

– Oui, c'est bien son numéro professionnel, vous voulez laisser un message ?

Je m'interroge à mon tour. Bizarre. Il se met à sourire.

– Je lui dirai que vous avez appelé… Au revoir.

Il raccroche, un sourire goguenard aux lèvres.

– On peut reprendre ?
– Excuse-moi encore un peu, dit-il en cherchant un autre numéro. Barry ? La femme de ta vie a appelé sur mon portable en pensant que c'était ton numéro pro, tu ne l'as toujours pas rappelée et en plus, tu donnes le mien ?

Je tressaille… Bon sang ! Sara ! Je l'ai appelée avec le portable d'Alexander en prétextant que c'était celui de Byron ! Mais pourquoi est-ce qu'elle le rappelle sur ce portable ? Elle est aussi accro que ça ? Alors qu'elle veut qu'on sorte demain soir pour draguer tout ce qui passe ?

– J'ignore comment elle a eu ce numéro mais rappelle-la, fais-le pour moi, taquine Alexander.

Je suis sidérée que nous ayons autant de secrets l'une pour l'autre. Je ne lui avais jamais menti jusqu'à Alexander, et je pensais qu'elle ne me mentait pas, mais apparemment, elle me cache certaines choses. Pourquoi ne pas me dire qu'elle a des sentiments pour Barry ?

– Chloe, on reprend ?

La peur d'être découverte m'envahit et me pousse plutôt à en finir. J'étouffe ici, je veux juste me sortir de cet inextricable piège dans lequel je m'enferme petit à petit.

– On va arrêter là pour aujourd'hui, nous avons discuté un quart d'heure, c'est largement suffisant, dis-je en me levant.
– Parce que j'ai pris un appel ?

Je n'ai pas tellement envie de discuter et me contente de sortir avec une dernière réplique.

– Parce que c'est ce que nous avions prévu pour aujourd'hui. Appelle-moi demain si tu veux un rendez-vous.

***

Vingt-trois heures dix-huit. J'ai les yeux grands ouverts. Je n'arrive pas à trouver le sommeil. Avec Sara, on a écumé les magasins de lingerie avant de dîner, et je n'ai pas réussi à aborder le coup de fil que j'ai surpris. J'aimerais qu'elle m'en parle d'elle-même et en même temps, je culpabilise tellement de mes propres secrets que je n'ose pas tenter le diable. Mais ça m'attriste quand même. Je découvre que notre relation d'amitié n'est pas aussi parfaite que je le croyais. Je suis peut-être trop idéaliste.

Des coups à la porte me sortent de mes pensées. Quatre coups. Seuls. Ni plus, ni moins. Je me relève en sachant parfaitement qu'Alexander est derrière. Je reste debout derrière l'entrée, statique. Je pourrais ne pas ouvrir, tout simplement. Il ne s'acharne pas, ne me menace pas, ne me force à rien. Mais… En maître, il a frappé quatre coups, point. La nuit est tombée. Ce n'est pas sain, mais je me rends compte que j'ai peur de perdre cette seule attention qu'il m'accorde. J'ouvre donc, enclenchant un chamboulement dans mon corps qui s'excite d'un claquement de doigts.

Alexander attend que je m'écarte, comme pour me demander confirmation. Je m'exécute, il passe, je referme. Sans un mot, il retire sa veste, retrousse ses manches avec l'apparente intention de ne pas se déshabiller plus, et regarde sa montre.

– Quinze minutes, chaton.

10. Premier rendez-vous

Sara est en retard mais je ne m'en fais pas vraiment, c'est une Skylar en puissance. Je referme ma veste devant l'Ali Dorate en scrutant la direction par laquelle elle devrait arriver. Ce vendredi a été bien long, je n'ai pas réussi à me concentrer sur une seule séance. J'ai attendu qu'Alexander prenne rendez-vous mais il n'a pas daigné m'appeler. C'est peut-être mieux ainsi de toute façon. Surtout après la nuit dernière. Le moment le plus sensuel et absolu de toute ma vie. Je ne pensais pas qu'il allait s'interrompre véritablement au bout de quinze minutes. Il a enfilé sa veste et est parti sans un mot, m'abandonnant dans un tel état qu'il m'a fallu un bain froid pour me remettre de mes émotions. On ne délaisse pas sa maîtresse de cette manière !

Mais OK. Très bien. Je vais compenser et moi aussi m'engager dans une relation platonique avec le premier beau mec qui passe. Moi aussi je pourrais très bien déjeuner avec mon copain platonique au lieu de faire mon travail !

Mon portable coupe le fil de mes pensées. Encore Marius ! Il est passé au cabinet dans la journée, sombrement, pour prendre un rendez-vous. Je l'ai renvoyé sur les roses. Si Alexander veut un rendez-vous pour décompter un jour de plus, il n'a qu'à le faire lui-même. Marius m'a rappelé dans l'après-midi avec la même question, il a eu droit à la même réponse. Et voilà qu'il retente en début de soirée. Vraiment !

– Non, dis-je aussitôt.
– … Je suis censé lui dire quoi, moi ?
– Qu'il n'a qu'à rappeler lui-même.

Le ton plus ou moins patient de Marius change.

– Non mais à quoi vous vous attendiez au juste ? Alexander Skylar a toujours fait ce qu'il voulait et avec qui il voulait ! Il veut déjeuner avec Andrea et coucher avec vous le soir, il le fait ! Comme il l'a toujours fait ! Est-ce que la thérapeute peut maintenant noter un rendez-vous lundi matin à la première heure ?!

La thérapeute devrait, mais elle attend surtout que son patient s'implique et n'envoie pas son valet à sa place.

– Je n'ai pas changé d'avis moi non plus ! Il veut un rendez-vous, il appelle ! Au revoir !

Je raccroche en serrant les poings. Quel lâche ! Je me mets à faire les cent pas. J'ai envie de rentrer chez moi, je n'ai pas envie d'être là. Visiblement, ni Sara ni moi ne voulons nous trouver un homme, alors à quoi bon cette mascarade !

– Chloe !

Mon amie se presse, le téléphone à l'oreille, un large sourire aux lèvres.

– C'est Dan, j'essaie de le convaincre de nous rejoindre, me glisse-t-elle. Je te passe Chloe !

J'attrape le portable.

– Dan ?
– Dis-moi que vos robes sont à tomber.

Sara n'a pas besoin de robe pour être à tomber. Sa longue chevelure brune et ondulée retombe sur son épaule, elle a mis des lentilles, et son manteau ouvert laisse apparaître une petite robe rouge qui annonce tout ce qu'elle a à offrir. La mienne, noire, pas affreuse mais pas démente, fait bien pâle figure à côté d'elle.

– À tomber, c'est le mot, dis-je, peu convaincue. Pourquoi tu n'es pas là ?
– Jon est parti en séminaire hier, j'attends son Skype coquin dans une petite heure.
– T'as de la chance, t'as une bonne excuse, m'amusé-je.

Je l'entends rire, mais avec retenue, comme s'il était gêné. Dan n'est jamais embarrassé par rien ! C'est un peu l'âme sœur de Sara sur ce coup.

– Promets-moi de ne pas laisser Sara ramener le premier venu chez elle.
– Pourquoi tu dis ça ?
– Elle veut vraiment prouver qu'elle ne ressent rien pour le mystérieux peloteur-sur-canapé.

Je jette un œil sur Sara, elle parfait son rouge à lèvres devant son petit miroir. Ou alors elle veut se venger s'il ne l'a toujours pas rappelée depuis qu'elle a tenté le numéro d'Alexander sans le savoir.

– Promis.
– Repasse-la moi et amusez-vous bien !
– Toi aussi.

Je tends l'appareil, Sara échange apparemment une promesse elle aussi avant de raccrocher. Je suis vraiment curieuse.

– Que t'a-t-il demandé ?
– De tout faire pour que tu trouves un coup d'un soir.

Encore une fois, s'ils savaient tous les deux…

– Et toi ? me demande-t-elle.
– De ne pas te laisser t'emballer pour le premier venu, dis-je en prenant son bras.

En entrant dans l'Ali Dorate, j'ai subitement un doute. La devanture ne laisse rien paraître et je

n'ai pas vraiment fait attention, mais il s'agit d'un restaurant italien des plus banals. Le comptoir surmonté de petits fromages pendus et la cuisine ouverte au fond de la salle dégagent des odeurs plutôt suaves. De la lumière tamisée, des photos de la baie de Naples aux murs, des familles entières qui dînent autour de tables rondes… Je me tourne vers Sara.

– Tu plaisantes ?
– Suis-moi, réplique-t-elle avec un demi-sourire mystérieux.

Elle s'avance vers le vieil homme au comptoir.

– Bonsoir, deux pour le *speakeasy*.

L'homme se redresse et hurle un nom. Une femme, qui s'essuie alors les mains dans un torchon, s'approche de nous et sans un mot nous fait signe de la suivre. J'observe la scène, perplexe. Sara semble parfaitement dans son élément alors que je me pose mille questions sur ce traquenard. La femme nous conduit dans l'entrée de la cuisine. Une grosse porte de chambre froide nous fait face. Elle abaisse le levier et l'ouvre d'un large geste. Est-ce qu'on va nous enfermer dans un frigo géant ?

Un escalier se dévoile. Il mène dans un sous-sol duquel une musique puissante remonte avec des rires et des éclats de voix. Un club clandestin ! Comme Chicago a dû en connaître tant durant la Prohibition ! Je ne peux m'empêcher de sourire, pleinement séduite par l'idée. Sara a la même expression. Elle attrape mon bras et m'emmène avec elle. On sautille comme des gamines jusqu'au palier alors que la porte se referme à l'étage. Tout en bas, une femme nous accueille, vêtue d'une courte veste rouge à boutons dorés, un minishort et des chaussures à talons très hauts. Ses cheveux blonds, relevés en chignon, sont coiffés d'un calot de groom et son maquillage appuie le style rétro qu'elle dégage.

– Bonsoir, nous reçoit-elle avec un grand sourire.

Nous donnons nos manteaux et je finis par comprendre comment Sara a eu vent d'un tel endroit.

– Prune ?

Elle acquiesce avec emballement. L'endroit est d'une classe indéniable. L'ancienne et très vaste cave voûtée en briques possède encore ses fines colonnes en fonte et des petites alcôves plus discrètes sur les côtés pour des coins banquettes en arc de cercle privés. Des tables rondes, pleines, éclairées de bougies, prennent l'essentiel de l'espace. Un long et magnifique comptoir de bar en bois sombre court le long d'un mur, avec des milliers de bouteilles colorées à l'arrière. Au fond, un espace pour la danse et une scène pour la production de groupes. Sara guette partout autour d'elle, probablement à la recherche d'une table libre. Moi, j'aperçois déjà quelques regards sur nous.

Cette fois, je ne détonne pas du tout dans ma robe noire. Je crois même que ma robe dorée aurait été parfaite pour ce club.

– Cet endroit est fabuleux, finis-je par dire.

– Oui, il est parfait. Quoi qu'il en soit, on va bien s'en tirer.

– Que veux-tu dire ?

– Eh bien, soit on va trouver un très bon parti, soit on va dénicher un très bon coup, soit on va boire un très bon cocktail. C'est tout bénef.

– On ne peut pas avoir les trois ?

– Il ne faut pas trop en demander à la vie, me déclare-t-elle en prenant mon bras.

On s'avance jusqu'au bar pour commander un verre. J'ai l'impression qu'elle s'est mise en mode « chasse à l'homme ». Elle n'arrête pas de scruter la salle dans tous les sens. Pourtant, elle n'en a vraiment pas besoin. Je sens que je m'apprête à vivre l'une de ces soirées où je finis par échanger des commentaires sur la météo avec le meilleur ami du mec qui a flashé sur mon amie.

– Sara ?

On pivote ensemble à l'appel. Mon cœur marque un arrêt soudain. Barry et Alexander, tous les deux, là, devant nous, ici. La catastrophe. Les deux hommes nous regardent, eux aussi interloqués par ma présence. Seule Sara semble savoir quoi faire. Je me dis même qu'elle savait très bien ce qui allait se passer.

– Byron, salue-t-elle simplement. Tu connais ma collègue de travail et amie Chloe, il me semble ?

Le garçon reste muet. Sara se penche vers moi.

– Tu vois, je te l'avais dit, lorsque les hommes apprennent que je suis thérapeute, ils ne savent subitement plus quoi dire.

OK. Je comprends. C'est un véritable traquenard fomenté par Sara. Barry a dû finir par l'appeler, elle a très certainement coupé court en lui disant où elle serait ce soir-là s'il voulait vraiment lui parler, et le pauvre s'est empressé de venir avec son *backup*, Alexander. Voilà pourquoi Sara est sur son trente-et-un, non pas pour attirer quelqu'un, mais plus pour faire regretter un autre.

– Ce n'est pas ça, dit-il finalement. Je ne savais pas que vous vous connaissiez.

J'aurais bien aimé qu'il ne l'apprenne jamais. Barry sait très bien que j'ai couché avec Alexander sur l'île, il pourrait le dire à Sara. Cette perspective me donne la nausée. Je n'ose pas parler. Peut-être que je peux m'effacer sans dire un mot, comme si je n'avais jamais été là… Je regarde discrètement Alexander, lui aussi semble un peu troublé. Peut-on dire que nous sommes en froid ? En quelque sorte. Les quinze dernières minutes que nous avons échangées n'ont eu besoin d'aucune parole. Il ne m'a pas rappelée depuis et je refuse tout rendez-vous. Cette rencontre mi-impromptue, mi-arrangée, est donc de plus en plus terrifiante.

Alexander se concentre sur Sara, en tant que meilleur ami de l'éperdu. Il reprend son fameux sourire enjôleur en tendant sa main. L'opération séduction peut commencer. Il va finalement s'apercevoir qu'il aurait pu tomber sur mieux si Sara avait été choisie pour la thérapie. Elle est tellement son genre qu'il ne feint même pas d'être charmé. Je ne cesse de penser à cette matinée où

Marius a dévisagé Sara en sentant qu'ils accrocheraient forcément tous les deux et où il m'a choisie par dépit.

– Alexander.
– Je sais, oui, renvoie-t-elle sans se montrer fascinée comme moi j'ai pu l'être à notre première rencontre.

Ils se serrent rapidement la main. Elle semble plutôt déterminée à faire baver Barry.

– Vous vous joignez à nous ? invite-t-il alors. On a une table là-bas. Je suis très curieux d'apprendre toutes les erreurs qu'a fatalement commises Barry pour perdre une femme telle que vous.

Il ne pouvait pas mieux dire pour flatter Sara qui se met à sourire, rayonnante. Je suppose que c'est une vague tactique pour tenter d'arranger les choses puisque Barry ne semble pas s'offusquer. Mais Sara marche. Elle se tourne finalement vers moi.

– Qu'en penses-tu ?

Que suis-je censée répondre ? Qu'il est mon patient et que je ne préfère pas ? Je crois qu'il n'y aurait pas plus hypocrite. Elle m'a piégée sans le savoir moi aussi. Je jette un œil sur Barry qui semble me supplier d'accepter.

– Euh oui, pourquoi pas.

Sara suit Alexander qui l'entraîne jusqu'à leur table. J'hésite une seconde. J'ai mon jeton de vestiaire qui m'appelle. Je pourrais toujours prétexter une migraine soudaine…

– Je ne dirai rien.

La voix de Barry me fait tressaillir. Je tourne un regard interloqué vers lui.

– Quoi ?
– Je sais que vous couchez ensemble et je ne dirai rien à Sara, répète-t-il. Il m'a fait jurer de ne rien dire, et puis, ça ne me regarde pas. Mais je préfère vous rassurer.

Je ne vois pas d'animosité sur son visage, mais je reste glacée.

– J'ignorais que vous vous connaissiez toutes les deux. De toute façon, je n'aurais pas emmené Alexander s'il était célibataire, je ne suis pas si fou.
– On n'est pas vraiment ensemble.
– Façon de parler, répond-il en dodelinant de la tête. Il tient à vous, ça me suffit, ajoute-t-il avec un sourire.

Je ne sais pas si Barry connaît très bien Alexander et sait de quoi il parle, ou si Alexander ne raconte jamais rien à son ami, et donc il surinterprète.

– Si j'étais vous, je ne les laisserais pas seuls, dis-je, peu convaincue.

Barry ne fait aucun commentaire, il m'encourage à le suivre d'un geste. Je me force à rejoindre la table. Elle est logée dans l'une des petites alcôves en demi-cercle, la banquette suivant ses contours. Alexander et Sara sont déjà assis, Barry prend place à côté de Sara, l'encadrant de l'autre côté. Je m'assois près de lui, peu encline à faire durer la soirée.

***

Pendant près d'une heure, Alexander et Sara ont flirté ouvertement. Puis, petit à petit, le P.-D.G. a redirigé la conversation sur Barry qui participait un peu à part. Sara, après avoir bien délaissé le pauvre garçon qui s'est littéralement plié en quatre, a fini par lui accorder son attention. Et finalement, on a l'impression qu'il n'y a plus qu'eux deux à table. Alexander a lâché l'affaire, et je n'ai pas dû dire un seul mot de toute la soirée. Je reste glacée par la périlleuse situation. Je voudrais pouvoir me lever et partir sans que ça ne paraisse curieux. Je regarde mon verre vide et vois une première solution de repli : commander au bar sans attendre une serveuse.

L'Ali Dorate s'est encore rempli. Je slalome difficilement entre les tables pour atteindre un coin inoccupé du comptoir, soulagée d'échapper à cette maudite table. Je m'assois sur un haut tabouret. Si j'envoie un message à Sara pour lui dire que je rentre chez moi et pour l'encourager à poursuivre avec Barry, ça pourrait le faire.

J'identifie parfaitement, depuis l'ascenseur et le déjeuner annulé avec Andrea, le sentiment puissant qui m'étreint : la jalousie. Je ne pensais simplement pas que j'étais de ce genre-là. J'ai bien déjà été un peu jalouse quand l'un de mes ex se retournait sur le passage d'une fille canon, mais jamais encore je n'avais éprouvé une telle exaspération. Il faut que je garde la tête froide, je n'ai aucune raison de me laisser emporter par la jalousie. Ce n'est que du sexe… avec mon patient. Vraiment parfait !

– Tu as raison, il faut les laisser seuls.

Alexander s'assoit sur le tabouret d'à côté. Je me contente d'un regard noir.

– Tu aurais préféré que Sara découvre nos occupations nocturnes ?
– C'est ton excuse pour être un mufle ?

Il se met à sourire tout en attrapant la barmaid au passage. Harponnée par son charme naturel, elle repose la bouteille qu'elle était en train d'apporter à un client pour lui accorder toute son attention.

– Votre meilleur chianti et deux verres, s'il vous plaît.
– Tout de suite, monsieur.

Oui, ça, il a de quoi jubiler. Le monde entier se prosterne devant lui !

Alexander remarque mes grognements.

– Et si tu me disais ce que tu as ? C'est à cause de la nuit dernière ?

La nuit la plus frustrante de toute ma vie ? Celle où il m'a juste abandonnée ?

– Tu n'es pas la seule à avoir été punie, ajoute-t-il à voix basse.

La barmaid revient, débouche la bouteille et verse un premier verre pour qu'Alexander le goûte. J'essaie de savoir où il veut en venir avec sa déclaration. Il approuve le vin, la barmaid sert les deux verres, les joues rosies.

– C'est pour la maison, indique-t-elle avec un clin d'œil avant de s'effacer.

Je ne sais pas comment il le prendrait si je lui demandais d'arrêter de séduire chaque être sur sa route. La jalousie resserre son étau et je tente de la repousser. La main d'Alexander effleure volontairement mon genou dénudé, je l'arrête immédiatement. Si jamais Sara vient par là, ce serait dramatique. Alexander boit une gorgée de vin avant de reprendre.

– Je ne peux pas me montrer trop attentionné devant ta collègue, ça te discréditerait et ça foutrait en l'air la thérapie.
– Tu savais que c'est Sara qui aurait dû faire cette thérapie ?

Il a à nouveau un sourire à la fois tendre et moqueur.

– Ta jalousie me touche, mais tu n'as pas à te sentir menacée. Barry est fou amoureux de Sara, je ne ferai jamais rien pour me mettre entre eux deux.

Barry est fou amoureux… Sara a de quoi rayonner. Peut-être que je suis plus jalouse de ce qu'ils ressentent en vérité. Alexander ne dit pas que c'est parce qu'il tient à moi que je n'ai pas à me sentir jalouse. J'attrape mon verre, un peu calmée, mais toujours aussi déçue.

– Et si on faisait comme si c'était notre premier rendez-vous ? me propose Alexander. Dis-moi ce qui te passionne dans la vie, mis à part ton travail et le sexe.

Incrédule, je le sonde en me demandant s'il plaisante ou non. Mais ses yeux de braise, sa chemise noire déboutonnée au col, ses lèvres affichant cet adorable sourire, ont vite fait d'endormir ma méfiance. Je tente de trouver une réponse à sa question.

– J'aime bien aller au cinéma.
– Quel genre ?
– Les blockbusters.

Ma réponse le déroute un peu, il fronce les sourcils.

– Vraiment ?

Je hausse les épaules.

– C’est un bon divertissement. Je prends toujours un grand pop-corn et je vais aux séances du matin, il y a moins de monde.

C’est un péché mignon. Le genre de truc que je ne dis jamais en rendez-vous, mais puisque nous faisons « comme si », autant être sincère.

– Et toi ?
– La voile. Si j’avais plus de temps, je ferais le tour des Caraïbes.

Ça, par contre, c’est quelque chose qui lui correspond très bien. C’est sauvage, technique, et sans attache.

– Raconte-moi quelque chose que tu n’as jamais dit à personne, enchaîne-t-il.

Le vin, qui suit deux cocktails, me détend petit à petit. Mon autre voisin me bouscule légèrement et s’excuse. Alexander attrape alors mon tabouret pour me rapprocher de lui. Cette fois-ci, on est très près l’un de l’autre. Je finis mon verre pour combattre ma nervosité.

– Il y a bien quelque chose, mais c’est vraiment personnel, finis-je par dire.
– Je ne répéterai rien, promet-il.

Je m’approche de son oreille, son parfum me tourne un peu plus la tête.

– Je couche avec Alexander Skylar.

Il laisse échapper un rire contenu et je crois bien que j’ai réussi à le faire rougir. Pendant un très court instant, je le contrôle. Quelle curieuse sensation.

– À ton tour, dis-je alors, curieuse d’entendre son anecdote.

Il fait mine de réfléchir quelques secondes.

– Quand j’avais 13 ans, j’ai été renvoyé deux semaines du pensionnat pour avoir cassé le nez d’un camarade. J’ai dû rentrer en Irlande et ma grand-mère m’a fait vivre quinze jours infernaux. Je me levais à six heures chaque matin pour couper et rentrer du bois, j’allais à la messe tous les jours, et tous les midis ma grand-mère me sermonnait une ou deux heures. Mais chaque soir, elle me faisait un gâteau aux raisins secs et j’avais droit à deux trois gorgées de bière brune.

Je souris un peu bêtement mais je suis profondément touchée par ses confidences.

– Ta grand-mère a l’air d’être quelqu’un d’exceptionnel.
– Elle l’est. Même si elle n’a jamais compris ma voie, elle pense encore que je vais m’installer dans le vieux manoir de Doolin quand j’aurai des enfants.
– Et tu en veux ?
– Tu ne m’as pas déjà posé cette question ?

Croit-il que nous sommes en pleine séance ?

– La thérapeute oui, dis-je, perplexe.

Sara et Barry nous interrompent.

– Je raccompagne Sara chez elle, annonce Byron. Ça va aller vous deux ?
– Nous finissons cette bouteille et nous rentrons, confirme Alexander.

Sara m'enlace.

– Sois prudente, ce n'est pas le bon coup d'un soir, me rappelle-t-elle au creux de l'oreille.
– Je sais oui, on reparlera de ton complot lundi.

Elle se redresse avec un petit air fautif, je la rassure tout de même d'un sourire et les regarde partir, collés l'un contre l'autre.

– Ça va ? me demande Alexander.
– Sara me conseille de ne pas coucher avec toi.

Il m'interroge d'un regard.

– Si nous sommes découverts, tu seras le Don Juan qui a séduit sa thérapeute, quant à moi, je serai la garce sans éthique.
– Si nous sommes découverts, je peux perdre Lugh, corrige-t-il. Le problème… c'est que je ne peux pas m'en empêcher.

Alexander s'avance et dépose ses lèvres sur les miennes. Le baiser est court, mais c'est la petite pique qui suffit à m'embraser. Il a remis sa main sur mon genou et elle se glisse doucement sous ma robe. Mon cœur se serre. J'ai beau tout faire pour nier mon attirance, je ne peux pas m'en empêcher moi non plus.

– Arrête, murmuré-je en tentant vainement de résister.
– Viens avec moi, finissons ces quinze minutes, dit-il à voix basse.
– Tu les as bien voulues, ces quinze minutes.
– Tu n'as jamais été aussi voluptueuse qu'à cet instant pourtant.

Un violent coup de fièvre me saisit tout à coup. Puis-je vraiment avoir un quelconque pouvoir sur lui ? Il faut que je m'empêche de balbutier, même si je sais déjà que je céderai ce soir.

– Ce qu'il s'est passé hier soir n'arrivera plus jamais.
– Même le…
– En particulier oui, dis-je rapidement, les joues brûlantes.
– Dommage.

Il sort quelques billets et les pose sur le bar, un pourboire qui dépasse largement le prix de la bouteille.

– Viens, je te ramène chez toi.

Je saute du tabouret, humide comme jamais. Je vais le coucher dans mon lit. J'ai tellement envie de lui que toutes mes tortures mentales s'envolent. Les recommandations de Sara, la crainte de tout perdre, peu importe toutes ces prises de tête ! Nous passons par le vestiaire et nous remontons à la surface. Le restaurant s'est vidé, les chaises s'empilent sur les tables, et pourtant il va rester ouvert toute la nuit. Alexander prend ma main et me sourit, il est aussi impatient que moi. Avant d'atteindre la porte, il me blottit dans ses bras pour m'embrasser. Je crois qu'un premier rendez-vous ne pourrait pas être meilleur, si vraiment c'en était un. Il approfondit le baiser, je me love contre la chaleur de son corps. Il s'arrête, reprend son souffle, et me guide à l'extérieur. Sa voiture semble l'attendre, Ruben et les deux gardes du corps cessent leur discussion pour reprendre leur position.

Je retiens Alexander et l'éloigne un peu du véhicule.

– Hum, pas dans la voiture, d'accord ? Je n'ai pas de préservatif avec moi.

Et je préfère attendre d'être chez moi.

– Tes amis n'ont pas prévu le coup ? me taquine-t-il.
– Non, dis-je en retenant un rire. J'aurai les résultats de ma prise de sang demain matin.
– D'accord, répond-il simplement en passant son pouce sur la commissure de mes lèvres.

J'attrape sa main pour mordiller et sucer son doigt. J'ai envie d'essayer tellement de choses avec lui que j'annonce la couleur. Je sais d'avance qu'il est le guide parfait parce que je me suis toujours sentie en confiance avec lui. Ses yeux se sont assombris.

– Allons-y, grogne-t-il avec impatience.

Au même moment, une moto rompt le silence de la nuit et passe dans la rue. Le passager se redresse et sort une arme. Tout se passe très vite. J'ai surtout l'impression d'une hallucination. Il ne peut pas s'agir d'une arme ! On dirait un défaut dans la réalité, une construction de mon imagination. Pourtant, les gardes du corps courent vers nous tout en hurlant « à terre ! ». Alexander semble tout aussi incrédule que moi. Dans un état de parfaite obéissance, j'attire son bras avec moi dans ma chute. La vitrine du restaurant au-dessus de nous explose et crache des éclats de verre sur nous. D'autres coups de feu surviennent, ceux des gardes du corps qui visent le motard mais le ratent certainement.

Pendant de longues secondes, je reste immobile. Toute ma cage thoracique est violemment battue par mon cœur. Alexander se redresse. L'un de ses hommes l'aide et cherche de possibles blessures sur lui. Alexander me relève et semble effectuer la même recherche.

– Ça va ? Tu n'as rien ?

Je secoue la tête sans pouvoir m'empêcher de trembler.

– Ce n'est rien, c'est le choc, rassure-t-il en frottant mon dos.

Ruben raccroche son portable avant d'approcher.

– J'ai appelé la police, ils arrivent, indique-t-il.
– Faites venir une ambulance aussi, demande Alexander en apercevant son deuxième garde du corps.

Rien de grave, mais il se tient le bras, une éraflure de balle dessine un trait rouge au-dessus du coude. Son collègue déchire la manche pour en faire un garrot. Je regarde la devanture du restaurant, les impacts de balles sur les murs et les vitres brisées me font prendre conscience de ce qui aurait pu arriver. J'aurais pu le perdre comme ça. Je lui jette un coup d'œil, comme pour m'assurer à nouveau qu'il n'a rien, mais Alexander fait preuve d'un grand sang-froid, s'enquiert de son employé blessé, et parle avec le propriétaire du restaurant, catastrophé. Moi, égoïstement, je veux le prendre dans mes bras et me réjouir qu'il soit en vie.

Les sirènes des voitures de police se rapprochent. Alexander revient vers moi.

– Raconte tout aux agents et Ruben te ramène chez toi.

Et m'éloigner de lui ?

– Viens avec moi.
– Non, je dois tirer ça au clair, les menaces sont bien plus réelles que je ne le croyais. Rentre, reste à l'abri, repose-toi. Je te rappelle demain.

J'ai envie de protester avec force, mais il me prend tendrement dans ses bras et coupe net toute discussion.

– Merci, chaton.

11. Sexe à domicile

Samedi, en fin de matinée, je finis par recevoir les résultats de mon test de dépistage. Il est négatif, tout va bien. J'ai hâte de le dire à Alexander, mais il ne m'a toujours pas appelée. Je tourne en rond dans mon appartement. En milieu d'après-midi, je sors courir pour me défouler. À chaque fois qu'une moto passe près de moi, j'accélère, la peur au ventre. Je décide donc de rentrer et de parcourir l'actualité sur Internet. On parle bien d'un motard qui a ouvert le feu sur un restaurant, mais personne ne mentionne Alexander Skylar. Farrell a probablement raison, le P.-D.G. de Lugh a les moyens de faire taire la police et donc la presse. Sara m'a envoyé un lien vers l'un des articles avec un « t'as vu ?? » bien tardif. J'imagine qu'elle est en plein week-end de sport en chambre avec Barry. S'il m'était arrivé quelque chose, elle l'aurait rapidement su, elle est, avec mon père, mon contact d'urgence.

Vers dix-huit heures, alors que le soleil est bas, je décide de prendre les devants et envoie mon test par e-mail à Alexander. Ce sont probablement les plus longues minutes de ma vie. J'ignore ce qu'il a fait du reste de la soirée d'hier, et ce qu'il peut faire depuis ce matin. Je vogue entre l'inquiétude et l'agacement face à ce silence. Mon portable vibre subitement. Je bondis pour l'attraper. Une adresse d'abord. Puis…

[Viens.]

Mon visage s'empourpre comme si le bonheur venait de me gifler. Je regarde autour de moi à la recherche de mon manteau et de mon sac.

[Nue.]

Ah. Je reste un peu dubitative. « Nue », nue ? Ou j'ai tout de même droit à quelque chose ? Je tente une réponse. Et je me dis qu'en le contredisant, avec un peu de chance, il sera d'humeur dominante.

[Non… ?]

[OK. Un accessoire.]

J'ai une idée. J'ai acheté de la lingerie avec Sara, c'est le moment de la tenter. Mais je mettrai tout de même un trench, histoire de ne pas choquer mes concitoyens. Je prends une douche rapidement, m'habille et sors, pleine de désir. J'ai hâte de le voir et de le sentir en chair et en os contre moi après la terrible nuit dernière. Je prends un taxi et donne son adresse.

[Je suis chez toi dans quinze minutes.]

[J'ai déjà envie de toi, tu sais.]

Je glousse dans mon coin. Je crois que j'avais un peu peur que cet attentat provoque un contrecoup chez lui et qu'il s'enferme complètement sur lui-même. Mais j'ai plutôt l'impression qu'il prend les choses comme moi : on est vivants, il faut en profiter maintenant. Je me suis posé la question plusieurs fois hier soir. Pourquoi ma première réaction a été de vouloir l'enlacer et de respirer sa peau à pleins poumons ? Pourquoi je ne veux, depuis, que l'enlacer et ne plus le lâcher ? Je devrais être dévastée par l'événement. Il a failli mourir à côté de moi…

C'est là que j'ai compris. Cet événement a fait remonter en moi le passé, la peur terrible qui m'a déjà abattue une première fois. Et quand je suis dans ses bras, quand il me corrige ou qu'il me fait l'amour, ce qui est au final très lié dans ma tête, j'expulse ce passé et mes peurs, j'oublie, je sens mon corps revivre et je m'apaise.

Le taxi se gare dans l'une des avenues les plus cotées de Chicago. Son immeuble fait partie du quartier industriel réhabilité où logent toutes les nouvelles fortunes de la ville. Dans le hall, un gardien se lève à mon arrivée. Visiblement, il faut passer par lui pour avoir accès aux étages. Intimidée, je prends bien soin de resserrer mon trench qui est déjà suspect à mes yeux. L'homme a dû en voir d'autres, il ne tique pas.

– Bonsoir, qui venez-vous voir ?
– Alexander Skylar, dis-je avant de m'éclaircir la gorge.
– Et qui dois-je annoncer ?
– Chloe Dashwood.

Il décroche son téléphone.

– Monsieur Skylar, Branson à l'appareil. J'ai mademoiselle Chloe Dashwood pour vous ici… Bien… Bonne soirée, monsieur.

Il raccroche et se contente de tendre le bras en direction de l'ascenseur. Je le remercie et me glisse dans la cage. Je vérifie l'étage dans le message d'Alexander et appuie sur le bouton. La nervosité me gagne. Lorsque je sors au dernier niveau de l'immeuble, il n'y a qu'une porte… et un garde du corps devant. Je m'immobilise.

– Euh, bonsoir.
– Mademoiselle, salue-t-il sans m'arrêter.

Je sonne, penaude. Au bout d'une poignée de secondes, Alexander ouvre, je m'engouffre à l'intérieur pour échapper à la surveillance du vigile baraqué. L'appartement est aménagé dans un ancien atelier, le plafond est haut, les cloisons en briques, les fenêtres immenses. C'est un loft très spacieux avec une cuisine ouverte à gauche et un grand salon au centre. Une terrasse ouverte laisse entrer un air frais à l'intérieur. Je parcours chaque meuble des yeux, et chaque œuvre d'art avec gêne. Je sais bien qu'il est riche, très riche, mais ce n'est pas tous les jours que l'on peut voir des Mondrian aux murs.

– C'est ça ton accessoire ?

Je pivote. Alexander, bras croisés, semble m'examiner. Je pose mon sac sur l'un de ses canapés et défais mon trench, le cœur battant. Je n'ai prévu qu'une paire de bas noirs, retenus par des rubans de soie rose à mi-cuisse. Les nœuds volumineux n'engagent qu'à une seule chose : les défaire. Alexander décroise les bras et sourit avec admiration.

– Oh chaton, souffle-t-il en s'avançant jusqu'à moi.

Il me soulève vigoureusement, je noue mes jambes dans son dos et je l'embrasse. Le cachemire de son pull me fait ronronner de plaisir. Il m'emmène rapidement dans sa chambre, me jette sur son lit, se déshabille et s'allonge avidement sur moi.

***

Lorsque j'ouvre les yeux après une sieste réparatrice, je prends enfin quelques instants pour observer les lieux. La chambre me fait beaucoup penser à la villa sur l'île. Les meubles sont modernes et les murs couleur taupe, et ont tous une touche industrielle. Je commence à véritablement cerner ses goûts. Le lit, très grand, est garni de draps blanc et gris et d'oreillers bouffis de plumes. Il a disposé des statuettes et des panneaux en bois venant d'un peu partout dans le monde le long des fenêtres. Un peu collectionneur, apparemment. Je me redresse, la pièce est vide. Vingt et une heures trente-six. Il n'est pas si tard. Le sexe a été un peu… une course à l'orgasme. Le but a été glorieusement atteint, mais rapidement. Je n'ai plus l'habitude avec lui, alors qu'il a l'air de tellement tenir à la préparation de sa partenaire. Je crois qu'on avait besoin tous les deux d'un contact brut.

Mes bas sont encore à mes jambes, ça l'a beaucoup excité, au point de glisser ses mains à l'intérieur sans les défaire. Le seul problème, c'est que je suis partie précipitamment, sans aucun autre vêtement. Ni même des sous-vêtements. À présent que notre envie a été consommée, je me rends compte que c'était un peu idiot. J'enfile son pull pour au moins me couvrir un peu et part à sa recherche. Il doit y avoir deux autres chambres et une salle de bains dans la partie droite de l'appartement. Une bonne odeur s'échappe de la cuisine. Je m'avance dans l'espace principal. Alexander est en train de s'affairer aux fourneaux. Son beau sourire lorsqu'il m'aperçoit me fait oublier ma tenue. Je m'assois sur l'un des hauts tabourets en face de lui.

– Ça va, chaton ?

Je hoche la tête. Je n'ai qu'envie de trop sourire. Ça va tellement bien que les fourmillements dans mon estomac reprennent, du sucre chaud coule dans mes veines et je flotte doucement au-dessus du sol, comme si j'étais… amoureuse.

Je me redresse comme un piquet. Je ne peux pas déjà en être là ? On ne se connaît que depuis quelques jours ! Deux ou trois semaines à tout casser ! Je ne peux pas tomber amoureuse de mon patient, c'est déjà bien assez grave de coucher avec lui.

– Tiens, goûte, continue Alexander en me tendant une cuillère. Pesto maison.

Mon corps enclenche le pilotage automatique alors que ma raison est en pleine crise. Je me penche pour avaler le contenu vert.

– C'est délicieux, dis-je alors.

Le diagnostic et la prescription de la raison sont formels : les sentiments sont là, il faut les mettre impérativement de côté. Détourner l'attention. Engager la conversation. On va improviser.

Alexander me sert une assiette de raviolis au provolone, nappés de pesto, le tout accompagné de vin blanc. Je ne crois pas qu'un homme ait déjà cuisiné pour moi. Commandé oui, mais fait de ses mains des mets aussi réussis, jamais. Alexander a un côté créatif bel et bien présent.

– Tu ne m'as pas dit que tu aimais cuisiner.
– Mon second hobby après la voile. Tu ne cuisines pas ?
– Je vais toujours au plus simple.
– Il n'y a pas plus simple que ce plat.

À en croire les ustensiles de cuisine ici et là, il a confectionné lui-même les raviolis, j'en doute donc grandement.

– Beaucoup plus simple.

Il acquiesce sans insister et se sert à son tour.

– Alors, quels sont tes autres hobbies ?
– Quand je rentre chez mon père, j'aime bien m'occuper des chevaux. Les brosser, nettoyer leurs boxes, leur dégourdir les jambes.
– Ton père a un haras ?

J'ai envie de rire parce que j'imagine vraiment très mal mon père à la tête d'un haras, mais je me contente d'un sourire amusé.

– Non, une ferme dans le Wisconsin. On avait l'habitude de monter tous les deux quand je vivais encore là-bas.
– Et ta mère ?

Je me fige. Au moins, on n'en reparlera plus une fois que j'aurais dit ce que j'ai à dire.

– Je ne sais pas. Ma mère est partie quand j'étais petite, nous n'avons jamais su ce qu'elle était devenue.
– Je suis désolé, répond Alexander, sur un ton concerné.
– Ce n'est rien. C'était il y a longtemps, dis-je pour le rassurer.

Nous mangeons en silence quelques instants. Alexander m'observe sans commentaire avant de reprendre.

– Tout s'explique, en fait.
– Quoi donc ?
– Tu veux sauver les gens autour de toi. C'est une pression bien grande que tu oublies au lit.

Je fronce les sourcils. Est-ce qu'il vient de m'analyser ?

– Les blockbusters ne sont que des films de super-héros qui sauvent le monde, tu prends soin des chevaux de ton père, tu es thérapeute…

Je n'avais jamais vraiment réfléchi de cette manière. Mais il n'a pas tort. Et je ne ressens même pas de la colère à l'idée d'avoir été décryptée. Je me dis qu'il me connaît mieux que ce que je croyais.

– Tu m'as sauvé devant le restaurant, ajoute-t-il très sérieusement.

Je n'ai pas le temps de le contredire. Mes souvenirs sont vagues parce que je commence déjà à les censurer.

– Tu m'as entraîné avec toi à terre.

J'avais presque fini par croire que j'avais fantasmé cette partie-là. J'ai envie de lui répondre que je ne sais pas ce que j'aurais fait s'il lui était arrivé quelque chose hier. Mais ma raison me stoppe et je me contente de sourire en me noyant dans ses yeux.

– Tu veux rester cette nuit ?
– Oui, dis-je sans hésitation.

Il semble presque rassuré que j'accepte immédiatement. Il débarrasse les assiettes et me propose un sorbet au citron pour terminer.

– Que s'est-il passé aujourd'hui ? demandé-je, curieuse du déroulement des événements.
– Un inspecteur de police est passé pour parler des menaces que j'ai reçues. Je suis assigné à résidence ce week-end, pendant qu'ils recherchent le motard et qu'ils analysent les lettres.
– Et lundi ?
– Je vais retourner au travail, je n'ai pas le choix.
– Avec une protection en plus ?
– On croirait entendre Barry, s'amuse-t-il pour détendre un peu l'atmosphère.
– Barry tient à toi, murmuré-je doucement.

Je n'ose pas lui dire que moi aussi, je tiens à lui. La conversation que j'ai eue avec Byron sur l'île ressurgit dans ma mémoire. Alexander a accepté de s'occuper de son testament, la question m'effraie, mais je la tente quand même.

– Tu en es où avec ton testament ?

Alexander s'immobilise après avoir déposé une coupe de glace sous mon nez.

– Si tu n'as pas d'héritier et qu'il t'arrivait quelque chose, est-ce que Farrell prendrait le contrôle de Lugh ?

Il pousse un soupir.

– C'est certain, c'est pour ça que je dois en désigner un.
– Et tu ne crois pas qu'il pourrait commanditer ton meurtre ? dis-je d'une petite voix.

Il ferme les yeux et pose à plat les mains sur le comptoir.

– Ne sois pas ridicule.
– Tu ne crois pas que ton déni est tout aussi ridicule ? répliqué-je alors.
– Farrell ne ferait jamais une telle chose, insiste-t-il.

Je pousse un soupir. C'est une impasse, il se voile la face.

– Que vas-tu faire alors pour ton testament ? Céder tes parts aux membres du CA qui veulent préserver Lugh comme toi ?
– Je n'en sais rien encore. Pourquoi me poses-tu toutes ces questions ?

Il devient un peu trop nerveux. Je m'inquiète pour les choses auxquelles il tient. Lugh sans lui n'aurait plus de sens. C'est peut-être stupide, mais imaginer la société entre les mains de personnes comme Farrell me fend le cœur. Alors que ce n'est qu'une compagnie ! Mais j'ai peur qu'il perde ce qu'il aime. J'ai peur de le perdre lui, et en posant ce genre de questions, c'est sûr que je m'engage sur cette piste noire.

– Je ne sais pas.

Je mange ma glace en silence, chamboulée. C'est le danger d'aimer une personne comme lui. Je ne sais pas ce qu'il ressent et tout sera toujours déterminé selon le rapport écrit qu'il attend de moi. Les sentiments sont interdits tant que la thérapie n'est pas finie, même si c'est déjà le pire fiasco de toute ma vie. Peut-être que plus tard, quelques mois après le rendu du rapport, nous y verrons plus clair. Peut-être qu'il pourra alors m'aimer, ou juste m'oublier.

À la fin du repas, je me décide à agir comme si je ne savais pas qu'il m'a ravi mon cœur. Je suis sa maîtresse après tout. Je me relève et m'approche de lui alors qu'il finit son verre de vin, le visage fermé. Je me glisse contre lui en baissant les yeux.

– Punis ta maîtresse.
– Elle le mérite, réplique-t-il aussitôt.
– Je ferai tout ce que tu voudras.
– Va dans la chambre et retire ce pull.

Je me détache de lui et m'éloigne. Une fois dans la chambre, je me déshabille et m'allonge sur le lit. Chaque battement de mon cœur semble transporter des « je t'aime » trop bruyants. J'essaie de me concentrer seulement sur le sexe et j'en viens à espérer une punition bien douloureuse pour étouffer mes sentiments qui débordent. Alexander entre à son tour. Sans un mot, il se dirige vers l'une des portes coulissantes de son dressing et revient avec un petit instrument et un tube que je distingue mal de loin. Il s'assoit sur le bord du lit.

– Tu peux m'arrêter quand tu le souhaites, rappelle-t-il avec sérieux, tout en débouchant un lubrifiant stimulant. Ton *safe word* ?

Mes poumons exigent plus d'oxygène à la vue du plug anal conique qu'il tient dans son autre main. Je tente de trouver un mot en mettant de côté l'impatience qui m'étreint brutalement. J'avais déjà aimé cette pénétration sur l'île, je vois mal la punition. Le *safe word*, par contre, m'indique qu'il pimentera un peu le jeu. Il attend d'ailleurs, il n'ira pas plus loin sans.

– Testament.

Cette fois-ci, il affiche un demi-sourire. En choisissant un mot susceptible de le mettre en colère, je lui confirme que je suis vraiment partante.

– Sur le ventre.

Je roule sur moi-même et m'agrippe aux draps. La fraîcheur du gel sur l'orifice provoque un tremblement qui me chatouille. Il commence par une caresse de la main, puis il insère très délicatement un doigt plusieurs fois de suite. Tout mon corps frémit. J'ai l'impression que les sensations sont démultipliées lorsqu'il ajoute un second doigt. Après ma première fois, j'ai rapidement regardé sur Internet si ce que j'avais vécu était bien normal. Ma conclusion fut à peu près la même que celle proposée en ligne. Alexander a toujours demandé mon consentement et fait preuve d'une douceur et d'une patience qui peuvent mener à cette jouissance très sensible. La fièvre ne me quitte pas quand il se met à caresser de son autre main ma chute de reins et mes fesses qu'il écarte avant de les claquer.

Il retire ses doigts, rajoute du lubrifiant et entame des mouvements brefs pour introduire lentement le plug. Le va-et-vient me pousse à bouger à mon tour et je dois faire preuve d'une force redoutable pour rester la plus immobile possible. Je ne peux pourtant empêcher l'une de mes mains de se poser sur la sienne, nichée dans un de mes bas, alors que son pouce dessine des cercles sur le haut de ma cuisse. Sa peau brûlante me fait fermer les yeux. J'ai subitement très envie de le sentir tout contre moi. Je veux m'enivrer de son odeur, goûter sa sueur, le savoir en moi, le serrer dans mes bras…

Mais Alexander retire ma main et l'échange contre une tape. C'est là ma véritable punition. Pas de baiser, pas de caresse. Lorsque le plug est entièrement en moi, je suis déjà proche de l'orgasme. Alexander appuie sur la base fine et évasée bloquant le plug, pour que mes muscles se resserrent sur le rétrécissement. Puis il se lève pour se déshabiller, me laissant m'habituer à l'intrusion. Je bouge à peine mais je tente tout de même de me tortiller pour expérimenter. Les sensations se bousculent à

chaque mouvement.

Sans prévenir, Alexander me retourne sur le dos. Je rebondis sur le matelas, moi et mes découvertes sensuelles. Nu, il se faufile juste au-dessus de moi, comme pour répondre à mes vœux. Est-ce que je vais enfin pouvoir l'enlacer ?

– Mains au-dessus de la tête, commande-t-il en sachant très bien quoi m'interdire : son contact.

Je m'exécute, frustrée à l'avance. Il s'affaisse doucement, le poids de son corps sur le mien est pourtant un délice. Mes seins se froissent contre sa dure poitrine, je me cambre pour que mon abdomen se frotte au sien, et aussitôt le plug change d'angle, m'arrachant un gémissement inattendu. Alexander mord la naissance de mon cou. Ses mains encouragent ma cambrure, le jeu avec le plug prend un nouveau cours. Ses lèvres descendent le long de mon torse, sucent la pointe de mes seins, sa langue titille mon nombril, puis, d'un geste sec, il replie mes jambes et les bloque dans ses bras alors qu'il embrasse mes petites lèvres intimes à pleine bouche.

Le choc est renversant. Je sanglote en serrant de toutes mes forces les draps entre mes doigts. Il ressort la partie large du cône deux ou trois fois avant de le remettre en place, au plus profond de moi. Il enroule ensuite sa langue autour de mon clitoris et se redresse. Cette torture me fait vaciller au bord du précipice. Il se couche à nouveau sur moi tout en nouant mes jambes sur ses hanches. Je pensais qu'on se contenterait du plug, mais Alexander en décide autrement. Les mains glissées dans mes bas, excité, pris de fougue, il me pénètre en une fois. Je grimace, incapable de déterminer si c'est de douleur ou de plaisir. Il entame un va-et-vient puissant qui me terrasse. C'est bien du plaisir. Brut.

– Testament !

Le *safe word* est sorti de ma bouche sans que je ne m'y attende. Ni même Alexander. Il se retire bien vite, surpris, essoufflé.

– Tu as mal ? s'enquiert-il immédiatement.

Les larmes aux yeux, je n'ai pas su doser l'orgasme dans lequel je vogue encore. J'essaie de revenir à moi.

– Ça va ?
– Oui… J'ai…

Je ne sais même pas expliquer ce que je viens de vivre. Alors, pleine d'endorphines, je me mets à rire.

– Je crois que j'ai joui, dis-je. Mais c'est trop tôt, j'en veux encore.

Amusé, il dépose un baiser sur le bout de mon nez et se redresse.

– On va faire autre chose.

Il attrape le lubrifiant et retire le plug avant d'appliquer à nouveau du gel sur son sexe et sur mon orifice. Il se couche près de moi, sur son côté droit, et m'attire contre lui, en cuillère. J'aurais tout de même son corps contre le mien, son souffle contre ma joue. Je me détends, il me caresse tendrement pour m'exciter davantage. Puis il se positionne et insère très doucement son membre en moi.

– Si tu as mal, tu m'arrêtes.

Je hoche la tête. J'ai une confiance aveugle en lui en ce qui concerne le sexe, je ne m'en fais pas et m'apprête seulement à vivre quelque chose de nouveau. Il commence à bouger, je frissonne en tentant d'accepter cette nouvelle intrusion. La nature a extrêmement bien doté Alexander, il me faut, là aussi, quelques instants pour m'habituer à lui. Mais ses mains sont caressantes, il ralentit et s'arrête souvent, prend soin de ne rien précipiter alors que j'entends ses soupirs s'accélérer. Toutes les zones érogènes anales sont sens dessus dessous, la douleur s'évapore. Alexander remonte un peu ma jambe gauche, mon genou se retrouve près de mon menton.

– C'est mieux ? souffle-t-il.

Je le rassure, il peut se laisser aller.

– Oui, dis-je en me tortillant à nouveau.

Il engage alors un rythme un peu plus rapide et sème des gémissements rauques au creux de mon oreille. Les vagues de plaisir roulent sur nous, de plus en plus rapprochées. Et puis, au milieu de cette mer agitée, il se met à ralentir. Sa main tourne mon visage vers lui. J'essaie de me contorsionner pour lui faire face, comme il le souhaite. Son regard est noir de désir, ses boucles humides. Il se penche et cherche mes lèvres tout en poussant très profondément la pénétration. Je crois que c'est l'instant le plus fou et le plus bouillant de toute ma vie. Il s'immobilise et dévore ma bouche de baisers. Je porte une main à lui et attrape ses cheveux, il ne me repousse pas, il se contente d'appuyer mes hanches contre lui pour rester bien en moi. Ses lèvres m'ont tellement manqué jusqu'ici que je m'accroche avidement à lui pour en profiter.

Il rompt finalement cette pause hors du temps en donnant des coups de reins secs qui nous libèrent enfin. Je fais tout pour ne pas le quitter des yeux alors qu'il se met à jouir. Je suis fascinée par ce spectacle, et mon orgasme se transforme en une langueur chaleureuse, bercée par le pic qu'atteint Alexander. Le souffle court, il se niche contre ma nuque, pas totalement retiré, un peu sonné.

***

Allongée contre lui, je savoure le repos, mais aucun de nous ne trouve le sommeil. Sur le dos, les yeux fixés au plafond, Alexander laisse sa main aller et venir dans mon dos.

– Ça t'a plu ? finit-il par demander.

Je trouve la question totalement disproportionnée, vu ce que nous venons d'expérimenter.

– Je pensais que le sexe se résumait au missionnaire avant de te connaître.

Il se permet le sourire fier de l'expert et je ne peux que l'approuver.

– Tu n'as pas mal ?
– Non, tout va bien.
– La prochaine fois, tu auras une fessée.

Je tressaille à l'avance.

– Oui, s'il te plaît, dis-je à demi-voix.

J'arrive enfin à formuler ce désir-là.

– Pourquoi ça te plaît autant ?

Il croise ses bras sous sa tête pour se surélever un peu, je m'accoude en restant sur le ventre. Je ne peux pas lui dire que je ressens le besoin malsain d'être punie. Il va me prendre pour une folle. Autant retourner la situation.

– Tu n'aimes pas la donner, toi ?
– Donner une fessée, c'est un peu pervers et très excitant. Surtout quand il s'agit de ma thérapeute, c'est une vraie donneuse de leçon, s'amuse-t-il.

Je laisse échapper un rire en guise de réponse. Je ne pourrai plus m'offusquer de ce genre de discours à présent que j'en ris. Je perds peu à peu mes barrières et interdits.

– Tu es le pire patient que j'ai jamais eu, dis-je en le pensant vraiment.

Tous mes autres patients ont toujours été des personnes volontaires, en quête d'une aide extérieure, parfois difficiles, mais toujours gérables. Alexander est imprévisible et buté.

– Comment la thérapeute qualifierait-elle ce que nous venons de faire ?
– Illégal dans certains États.

Les traits d'Alexander se plissent, il pétille à nouveau, comme à chaque fois qu'il rit. J'adore son rire, je ne peux que le regarder amoureusement à présent.

– Tu veux un verre d'eau ?

J'acquiesce et l'admire se relever, enfiler son boxer et ébouriffer ses boucles sombres avant de sortir. Je peux enfin me permettre un soupir sonore et conquis. J'attrape son tee-shirt en étirant le bras. Ce n'est pas que j'ai envie de me couvrir, mais je veux garder son odeur avec moi. Je me glisse sous les couvertures et guette son retour. Il ne se fait pas attendre, il me tend un verre d'eau fraîche que je descends d'un coup avant de le reposer. Alexander éteint les lumières et me rejoint.

– Viens là, chaton, murmure-t-il en m'attirant à lui.

Je me love contre lui, rassurée malgré moi. Pour avoir ce besoin de contact avec moi, même après m'avoir eue, c'est bien qu'il doit ressentir quelque chose ?

12. Le mari trompé

L'odeur du café me réveille. J'ouvre les yeux, le soleil a envahi la chambre. Alexander finit d'enfiler un tee-shirt, les cheveux encore mouillés, une tasse de café près de lui. Le journal du dimanche est ouvert sur le lit. J'essaie d'émerger, encore tout engourdie.

– Tu peux te servir dans ma penderie si tu veux, dit-il en me voyant assise.

Je me frotte le visage en espérant ne pas être trop effrayante.

– Je doute que tu trouves quelque chose à ta taille, mais sait-on jamais.

Je lui souris en acquiesçant.

– Utilise ma salle de bains, fais comme chez toi, un thé t'attend dans la cuisine.

Il attrape le journal.

– Les croissants arrivent avec Marius dans vingt minutes. Et tu sais comme moi qu'il sera à l'heure.

Je me redresse.

– Euh, mais tu ne préfères pas que je reste ici plutôt ?
– Marius sait tout, comme toujours.
– Il n'a rien d'autre à faire le dimanche ?
– Son *PlanQ*, c'était vendredi soir.

Je lui jette un regard amusé et offusqué à la fois.

– On partage plus de choses que je croyais, tu as raison en fait, se rend-il compte. Bref, il a voulu passer hier après avoir appris ce qu'il s'était passé, je lui ai proposé ce matin plutôt.

Il sort de la chambre en finissant son café. Je m'extrais du lit, les muscles en compote, et traîne ma carcasse jusqu'à la salle de bains au fond de la chambre. La grande fenêtre sur la ville me fait d'abord reculer un peu, avant que je constate qu'il n'y a pas de vis-à-vis. La pièce est plutôt volumineuse. La douche est dans une grande cage transparente au centre. Impressionnée, j'enlève finalement mes bas en me disant que je retournerai volontiers en acheter sous peu. Je n'ai plus qu'à laisser l'eau chaude, qui surgit soudainement en trois jets, me délasser.

Une fois sortie, je me glisse dans le dressing d'Alexander. Un dressing de milliardaire avec des costumes, des manteaux, des chaussures, des cravates, des montres… Je me retiens de farfouiller

pour trouver sa cachette à sextoys. J'ouvre plusieurs tiroirs pour prendre un caleçon et un tee-shirt noirs, et les retenir avec une ceinture. Ce sera parfait.

Une fois apprêtée, je sors de la chambre. L'appartement baigné de lumière me semble encore plus grand qu'hier. Deux voix retentissent. Marius ne plaisante décidément pas avec la ponctualité. Il me tourne le dos, il se tient droit comme un piquet, je lis d'ici sa nervosité. Devant lui, le beau comptoir de cuisine et Alexander, avec tout son charme naturel.

– Ce n'est pas tous les jours que ton patron te prépare un café, dit-il en disposant une tasse sous le nez de son assistant.
– Bien, bien, commente à voix basse Marius. Que dit la police ?
– Pour l'instant, pas grand-chose. Ils enquêtent.
– Ils ont une idée du coupable ? Vous avez donné tous les noms des membres du CA, au moins ?

Marius ne cache pas sa méfiance. Farrell tente de passer à la vitesse supérieure avant qu'Alexander ne termine son testament.

– Je doute qu'un membre du CA soit impliqué dans une telle chose, assure-t-il.
– J'entends bien sûr Farrell Dusty, précise rapidement Marius.
– Farrell me déteste peut-être mais il ne ferait jamais ça.
– Et quel sentiment devrait motiver une tentative de meurtre à votre avis ?

Les deux hommes s'affrontent du regard un court instant. Alexander semble chercher une réponse qui rassurerait son assistant et qui couperait net la discussion. Marius, lui, n'en démord pas, je le trouve même… provocateur, comme s'il lançait un défi à son boss. Je vois même sa jambe gauche s'agiter nerveusement. J'espère la réplique d'Alexander mais il finit par remarquer ma présence et sauter sur l'occasion.

– Chloe ! Viens, Marius a ramené les meilleures viennoiseries de Chicago.

Marius tourne à peine la tête, surpris sans vraiment l'être.

– Bonjour, dis-je avec un geste de la main.

Il lève les yeux au ciel. Je suis un peu désolée de casser ce tête-à-tête. Je contourne le comptoir pour me servir un thé brûlant avec la théière en fonte japonaise qui m'attend.

– Je vais tripler la sécurité dès lundi matin, enchaîne Marius.
– Je te laisse gérer, je te fais confiance.

Sa déclaration, qui me paraît complètement banale, frappe son assistant. Peut-être qu'il n'a pas l'habitude d'entendre de tels compliments. Le téléphone d'Alexander retentit, il regarde le nom sur l'écran et sourit.

– Désolé, ma grand-mère, je dois le prendre.

Il s'éloigne en décrochant pour échanger des mots en gaélique d'abord puis en anglais. Je me retrouve malheureusement seule face à Marius qui a repris son air dédaigneux.

– Venez avec moi, dit-il tout en sortant un briquet de sa poche et en se dirigeant vers la terrasse.

Mug en main, je traîne un peu les pieds mais le suis. Si je n'étais pas persuadée de son attachement envers Alexander, je crois que je l'aurais envoyé bouler depuis bien longtemps. Je referme derrière moi et respire l'air frais du matin. On voit le lac d'ici. C'est vraiment un endroit parfait pour vivre, calme et aéré. Je reporte mon attention sur Marius, il a ouvert un étui à cigarettes en argent frappé des initiales SR, très *old school* mais aussi très élégant.

– C'est un très joli objet, dis-je pour briser un peu la glace.

Il en sort une cigarette et le referme pour le ranger dans sa poche, le regard toujours aussi sombre.

– C'était à mon ex, Sirius. Je garde toujours un trophée de mes conquêtes.

Je hoche la tête en guise de commentaire, un peu perplexe face à ce personnage décidément bien singulier. C'est lui que je devrais avoir comme patient, il a tellement de soucis qu'il en veut apparemment au monde entier.

– Alors, comment vous le trouvez ? me demande-t-il en soufflant une première volute de fumée.

Sur le coup, je me demande de quoi il parle précisément. Comment je trouve Alexander en tant qu'amant ? Il serait bien capable de me poser cette question, non ? J'en sais rien… Je ne vais pas lui parler de ça !

– Après ce qu'il vient de vivre, son comportement vous inspire quoi ? reformule-t-il, visiblement habitué aux égarements des interlocutrices en contact avec son boss.
– Oh. Je le trouve très serein, à vrai dire.

Tellement serein que j'ai peiné à comprendre le sens évident de sa question.

– Et vous ne trouvez pas ça étrange ?

Je commence par un haussement d'épaules. Alexander est toujours aussi peu lisible pour moi, il ne se confie qu'en surface, je ne sais pas vraiment ce qu'il cache.

– Ce n'est pas parce qu'il paraît serein qu'il n'est pas angoissé, dis-je alors.
– Wow, se moque-t-il, peu convaincu. Et c'est tout ?

Il faut dire que je navigue un peu à vue…

– Je sais que vous êtes angoissé par ce qu'il s'est produit vendredi soir, mais je ne peux pas vous en dire plus.
– Angoissé ? rebondit-il en se redressant, le regard flamboyant. Il aurait… il aurait pu mourir !

s'exclame-t-il, irrité. Je pense être au-delà de l'angoisse !

J'acquiesce, impressionnée par le changement de ton. Ses traits émaciés se sont durcis. Je suis presque jalouse de son angoisse imposante et sans détour, je n'ai pas l'impression de l'avoir vécue de mon côté.

– Dites-moi qu'il a donné des indices pour prouver la culpabilité de Farrell ! Dites-moi que votre travail ne se réduit pas à coucher avec lui dès qu'il le demande !

OK, je ne m'attendais pas à ce genre de reproche. Je ne peux rien affirmer au sujet de Farrell et effectivement, je couche avec lui dès qu'il me le demande. Je ne sais vraiment pas ce que je fais au milieu de tout ça. Tout ce que je peux dire, c'est que pour ma part, il ne s'agit pas que de sexe, mais Marius le comprendrait-il ?

– Je tiens à lui, dis-je à voix basse. Ce n'est pas juste…

Je cherche les mots corrects mais Marius secoue la tête en soupirant ; la fumée de sa cigarette englobe mon visage.

– Je ne sais pas combien de fois je devrai le dire à ces têtes de linotte. Je vous avais prévenue, ne tombez pas dans le piège, mais non ! Non, vous foncez droit dans le panneau, si bien que vous êtes incapable de l'analyser.

Je déglutis, désespérée. J'avais déjà compris tout cela moi-même, mais se l'entendre dire par quelqu'un est bien plus terrible que par sa petite voix intérieure.

– Vous espérez qu'il va vous aimer et tomber follement amoureux de vous parce qu'il sait vous rendre unique en un seul regard…

Est-il en train de parler de moi, ou de lui ?

– Alors, une bonne fois pour toutes, ajoute-t-il en se penchant vers moi, Alexander Skylar ne vous aimera jamais. Il n'a eu qu'un seul et grand amour, il l'a perdu, il ne le remplacera pas. Vous comprenez ? Vous ne faites que passer dans sa vie. Alors si vous pouviez au moins être utile, vous pourriez mériter votre salaire.

Il se redresse et termine sa cigarette dans un parfait silence. Je reste choquée quelques secondes. Alors il a vraiment aimé ? Il y a vraiment eu une grosse déception amoureuse dans sa vie ? Sera-t-il capable d'aimer à nouveau ? Ou est-ce que je me berce d'illusions ?

– Qui ?

Marius se tourne vers moi en fronçant les sourcils.

– Qui était-ce ?

– Après tout ce temps, il n'a jamais abordé ce sujet avec vous ?

Je fais un signe de tête négatif. Marius jure de son côté en écrasant son mégot.

– Le nom d'Helen Lydon n'est jamais parvenu jusqu'à vous au cours de vos séances ?

Je tressaille en reculant d'un pas. Helen ? Impossible ! Elle était la compagne de Farrell ! La révélation me cloue au sol. Mais oui, elle était la compagne de Farrell. Le triangle amoureux se dessine enfin précisément. Farrell, l'aîné, formé par son père, avec à son bras la femme qu'il aime… Et Alexander, jeune héritier, la séduisant avec son charme fou, peut-être pour se venger de Farrell tout simplement. Grand amour ? Ou grande arnaque ? Marius ne parlerait pas de grand amour si ce n'était qu'une manipulation, il a l'air d'en savoir long sur Alexander. Beaucoup plus que moi, c'est sûr.

Helen Lydon. J'ai déjà oublié son visage. Pourtant j'imagine très bien Farrell sur les lieux de l'accident, se précipitant sur le cadavre de sa compagne, tuée sur le coup dans un accident de voiture. Et Alexander, coupable ou non, mais vivant, au volant… Farrell pourrait bien être capable d'attenter à la vie d'Alexander pour cette raison.

J'en ai presque des vertiges. Pourquoi Alexander ne m'a jamais parlé de ça au cours de nos séances ! C'est pourtant capital ! Pourquoi Farrell est venu me voir au cabinet sans même évoquer une seule seconde cette rivalité-là ?

Je tourne immédiatement les talons pour rentrer. J'aperçois Alexander dans le salon, toujours au téléphone, j'attrape mon sac sans un signe pour lui et me rue dans sa chambre. Pleine de gestes tremblants, je sors mon portable et affiche les photos que Prune m'avait envoyées. J'ai besoin de revoir le visage de celle qu'il a aimée. Il ne mentait pas avec son concept de « maîtresse ». Est-ce qu'il considère Helen comme sa compagne et que chaque femme qu'il met dans son lit n'est que sa maîtresse, au premier sens du terme ? Est-ce que je n'aurai droit qu'au sexe et elle au cœur ?

J'observe son visage souriant et doux, ses lèvres rouges, ses yeux en amande. J'avais oublié sa beauté. Je cherche son nom sur Internet, elle était actrice de théâtre mais n'avait pas encore connu le succès, même si quelques critiques commençaient à l'encenser. De fait, il n'y a pratiquement rien de plus que ce qu'avait trouvé Prune. Je ne peux pas assouvir ma curiosité sur mon téléphone, seulement regarder encore et encore les quelques photos d'elle.

Bon sang. Marius est toujours aussi blessant, mais toujours aussi juste dans ses propos. Je me laisse retomber sur le lit, au comble du désespoir et du chaos. Que vais-je bien pouvoir faire pour Alexander, au juste ? Vais-je réussir à le réconcilier avec Farrell, l'homme trompé, et le convaincre de faire le deuil d'Helen ? Je décide de ne pas complètement écarter la possibilité qu'il l'ait séduite seulement pour faire du mal à Farrell.

Je reste bien une heure allongée, sans bouger, sans faire attention aux échos dans l'appartement, à me poser des centaines de questions sans avoir aucune réponse. Les attentes de la thérapeute se confondent avec celle de la maîtresse, je ne sais plus lesquelles mettre en avant…

– Ça va ?

Alexander a fini par venir jeter un œil sur moi. Je me redresse sans savoir comment aborder ce sujet : la maîtresse ne ferait pas de commentaire, la thérapeute tenterait de parler d'Helen.

– Tu veux partir ? me demande-t-il en désignant mon sac.
– Est-ce que tu veux que je parte ?
– Je ne peux pas sortir de chez moi, je suis coincé ici, je préférerais que tu restes jusqu'à demain.

Je me relève pour m'approcher de lui, le cœur battant. J'enroule mes bras à son cou, il remonte aussitôt les pans du caleçon qui m'habille pour envoyer ses mains en expédition dans les zones intimes de mon corps.

– Alors consomme-moi, sans modération.

Oui, je suis aveuglée, d'une manière absolue.

***

La semaine suivante passe et le samedi soir, au lieu de me retrouver en bas affriolants derrière la porte d'Alexander, je suis en jeans et pull devant l'immeuble de Dan en attendant Sara.

Pendant cinq jours d'affilée, Alexander a pu me recevoir dans son bureau pour une heure de séance à l'heure du déjeuner. Et chaque soir, en rentrant chez moi, j'ai reçu un énorme bouquet de camélias roses, puis d'œillets jaunes, de lys blancs et enfin de roses rouges puis blanches. Si au début j'ai gloussé en trouvant ce cadeau sur le pas de ma porte, le jugeant complètement dépassé, je me suis vite rendu compte qu'on ne m'avait jamais offert de fleurs. C'est assez vieux jeu et en même temps parfaitement romantique. Je sais qu'il me prend pour une fille très fleur bleue et qu'il doit probablement se dire que c'est le meilleur moyen de me gâter… Il m'a tout de même fallu quelques minutes en tête à tête avec les camélias pour comprendre qu'il avait tout à fait raison.

J'ai donc enfilé une nouvelle paire de bas et mon trench, fourré quelques vêtements dans un sac et foncé jusque chez lui. Pendant cinq nuits successives, on s'est envoyés en l'air dans son entrée, rapidement, efficacement, sans chichi. La cinquième fois, on a presque atteint le canapé. Remis de ce plaisir brut, on a mangé un morceau pour reprendre plus sérieusement les choses dans sa chambre et tenter de nouvelles positions. Mon épanouissement sexuel est à son paroxysme. Malheureusement, le secret est de mise.

En ce samedi pluvieux et automnal, Alexander ne peut pas m'accorder de séance en journée et je dois à mon tour lui dire que je ne pourrai pas le rejoindre chez lui ce soir. Est-ce bien normal que seule l'activité nocturne m'arrache de terribles regrets ? Ça me laisse à nouveau trois séances pour la semaine prochaine et je repousse l'issue de cette thérapie bancale qui reste très obscure pour moi. Arrêtera-t-on de se voir lorsque nous aurons fini les séances ?

[J'ai un empêchement ce soir,

une soirée avec Dan et Sara improvisée.]

Au cours de nos dîners post-coïtaux, j'en suis venue à parler un peu de mes deux amis. Il m'a de toute façon confié qu'à travers Byron, il en savait plus sur la fameuse Sara.

[OK. Profite, je vais appeler Barry.]

– Chloe ! J'arrive !

Sara se presse, un gros sac de courses entre les bras. Nous avons organisé une soirée surprise pour aider Dan à patienter jusqu'à demain, jour du retour de son tendre époux.

– Tu as le meilleur du pire ? me demande-t-elle, un large sourire aux lèvres.

Depuis qu'elle s'est officiellement mise en couple avec Barry, elle irradie. Littéralement. Ne plus tenir secret son attachement pour lui la rend sereine et pleine d'entrain. J'en suis venue à tellement l'envier que je traîne un peu des pieds ce soir.

– Oui, les pires épisodes des séries médicales qu'on suivait à la fac, confirmé-je en brandissant un petit disque dur hors de mon sac.
– Parfait, j'ai l'alcool et plein de *junk food*.

Une fois face à son enthousiasme, j'ai finalement envie de m'amuser. On entre dans l'ascenseur, pleines d'entrain. J'ai remis mon tee-shirt de l'université et j'ai envie de picoler toute la nuit en rouspétant devant les grossières erreurs des séries.

– J'espère qu'il n'a rien prévu, dis-je avec un soupir heureux.
– Depuis une semaine, je le trouve un peu évasif, j'espère qu'il ne se languit pas tout seul devant Skype en attendant un appel de Jon, corrige Sara.
– Comment ça ? Je croyais qu'ils s'appelaient régulièrement.
– Oui, eh bien apparemment, Jon a oublié deux ou trois fois.
– Qu'es-tu en train d'insinuer ?

Sara hausse les épaules.

– On sait que tu idéalises beaucoup leur relation, donc Dan ne t'en a jamais vraiment parlé, finit-elle par formuler, un peu embarrassée. Mais on pense, sans preuve toutefois, que Jon le trompe depuis un bon mois maintenant.

J'ouvre de gros yeux. Mon couple phare, le plus romantique et vrai d'entre tous…

– Mais comment tu vois ça ?

Je me mets à rougir en soulevant la question. Suis-je naïve au point de ne pas voir la détresse de mon ami ? J'ai pourtant tellement revu à la baisse mes attentes romantiques depuis que je suis la

maîtresse de mon patient…

– Des sorties improvisées sans alibi par exemple. Bref, pas de sous-entendu ce soir, on est là pour passer un bon moment avec lui.
– Oui, tu as raison. Et puis on ne sait rien vraiment.

Une fois devant la porte de Dan, on frappe en l'appelant et en trépignant un peu.

– Dan ! On sait que tu es làààà ! s'amuse Sara.

Il met bien une bonne minute à ouvrir la porte, un peu essoufflé, une serviette autour de la taille. Il semble vraiment surpris de nous voir.

– Les filles ?

Sara entre sans lui laisser le temps de nous inviter. Je la suis en accordant un sourire compatissant à mon ami face au forcing de Sara. Il referme la porte lentement.

– Qu'est-ce que vous faites là ?
– On vient t'aider à passer une belle soirée avec de l'alcool et des séries médicales, annonce théâtralement Sara. Mettez votre blouse, docteur, les absurdités de Meredith nous attendent !

Dan acquiesce. Il semble un peu pris sur le fait.

– Attendez-moi ici, je m'habille et j'arrive.
– Promis, on ne touche à rien, rassure Sara en déposant toutes ses réserves sur la table basse du salon.

Dan s'éclipse. Je regarde autour de moi en me demandant si quelque chose a bougé. L'appartement de Dan et Jon est très classe, avec des gravures anatomiques anciennes aux murs, une bibliothèque de livres et de vinyles impressionnante et, petite lubie de Jon dont nous aimons nous moquer tendrement, une collection de figurines en porcelaine du XVIII^{e} siècle dans une vitrine. Maintenant que je sais ce que Jon peut peut-être infliger à Dan, je les vois toutes différemment, et je n'ai plus envie de m'en moquer, mais plutôt de les jeter une à une du haut de l'immeuble.

Sara débouche les bouteilles et va chercher des verres dans la cuisine. Je l'aide à ouvrir les paquets de chips et de gâteaux salés en secouant la tête.

– Tu crois qu'on en aura assez ?
– On n'a jamais assez de *comfort food*, réplique-t-elle avec un clin d'œil.

Je retiens un rire et ouvre l'opercule d'une sauce piquante qui me saute au visage. Les piments me font pousser un cri, Sara passe immédiatement une serviette sur mes yeux en riant.

– Pas de commentaire ! dis-je rapidement.

– Promis.

Mon tee-shirt d'université préféré se retrouve avec une jolie tache au niveau du col. Je n'aurais jamais dû retirer mon pull.

– Je crois que Dan a des lingettes détachantes, va lui demander, me conseille Sara en inspectant la moquette neuve du couple.

Je m'éloigne et frappe deux coups à la porte de la chambre avant d'entrer. On n'a jamais été très pudiques tous les trois, habitude prise en vivant quasiment les uns sur les autres à l'université. Je fais trois pas en grognant sur ma tache.

– Dan, tu n'aurais pas tes fameuses lingettes par hasard ?

Comme je n'ai pas de réponse, je lève les yeux.

Le mot « stupeur » n'est peut-être pas assez pertinent pour qualifier mon sentiment à cet instant. Dan n'est pas seul. Il est debout face à un autre homme avec qui il murmure. Ils ont tourné la tête à mon intrusion et sont restés figés à leur tour. Une bonne dizaine de secondes passent, durant lesquelles je tente de comprendre comment Marius s'est retrouvé là, lui aussi rhabillé un peu rapidement. J'ouvre la bouche mais aucun son n'en sort.

– Chloe, finit par dire Dan en s'approchant de moi pour fermer la porte et nous isoler. Laisse-moi t'expliquer.

Je fixe Marius et une colère sourde me saisit aussi brusquement qu'une claque. Non seulement il est odieux avec moi mais en plus, il est en train de bousiller le couple de mes amis !

– Qu'est-ce qu'il fait là ?

Marius croise les bras, embêté, véritablement embêté. Il en baisse même les yeux. Le mari trompé, ce n'est pas Dan, c'est Jon !

– Chut, doucement, s'il te plaît, me supplie Dan.
– On se faisait du souci pour toi mais tout a l'air de rouler !

Sans que je ne puisse la contrôler, ma voix attire Sara qui entre à son tour dans la chambre.

– Tout va bien ? s'enquiert-elle avant de découvrir la scène à son tour.
– Dan s'envoie en l'air avec l'assistant d'Alexander !

Oh ! Dan est le fameux *PlanQ* de Marius !

– Non ! s'exclame Sara, surprise.
– Oh merde… souffle Dan.
– Est-ce que tout le monde pourrait garder son calme ? intervient Marius en s'avançant vers nous.

Ce n'est que sexuel, et c'est permis par la convention internationale des gays.

Je ne peux que reporter un regard foudroyant sur lui. Comment ose-t-il, après toutes les leçons humiliantes qu'il m'a données… Et que je ne peux même pas lui balancer à la figure. L'impossibilité de laisser vraiment éclater ma colère me tire des larmes de rage.

– Mais Jon te trompe ou pas ? demande Sara, plus pragmatique.
– J'en sais rien ! Ce que je sais, c'est qu'il me ment !
– Donc tu lui rends la pareille ?

Dan croise les bras en dodelinant de la tête pour confirmer. Marius en profite pour attraper son manteau et s'en aller.

– Je vais vous laisser, bonne soirée.

Sa fuite est aussi discrète que rapide. La porte de l'appartement qui claque nous sort de l'apathie plombante dans laquelle nous nous trouvons tous les trois.

– Bon, commence Sara. Tout ceci ne nous regarde pas mais sache que je n'approuve pas totalement. Enfin, la vengeance sexuelle, oui, mais encore faut-il savoir si Jon te trompe ou pas.

Dan baisse la tête.

– Je sais, oui. Je ne sais pas ce qui m'a pris.

Il me regarde ensuite, en cherchant mon approbation ou ma réprobation, en attendant un commentaire, mais je n'arrive plus à parler. Pour moi, ils étaient le couple parfait, les deux êtres qui se trouvent dans l'immense bordel qu'est la vie, qui s'aiment tellement qu'ils se le jurent devant tout le monde. Mes parents n'ont jamais été un modèle, je me suis donc raccrochée à Dan et Jon.

– Chloe ? m'appelle Sara.
– Je vais rentrer, dis-je en tournant les talons.

Je prends mon sac, mon pull, mon manteau, et sors. Dans l'ascenseur, je me demande ce que sont devenues les vraies histoires d'amour. Ont-elles seulement existé ? Je ne peux que reporter mes interrogations sur ce que je vis avec Alexander. Quel sens peut bien avoir tout cela… Une fois dans la rue, j'essaie de respirer calmement pour ne pas me mettre à pleurer lamentablement sur le trottoir.

– Chloe !

Dan me rattrape, en peignoir. Je suis un peu confuse, je ne veux pas qu'on se fâche.

– Parle-moi s'il te plaît, dit-il, le regard implorant.

Sara lui a déjà pardonné, ils vont en parler calmement, boire et s'embrasser comme les amis qu'ils sont, mais aurais-je droit à ce pardon-là, moi, lorsqu'ils sauront ce que je fais ? Je me sens

seule, isolée d'eux et ça m'attriste complètement. Je n'arrive plus à lui en vouloir, c'est à Marius que j'en veux le plus.

– Chloe, dis-moi au moins qu'on reste amis.
– Je couche avec Alexander Skylar.

Les mots viennent tout seuls. Le secret me pèse tellement que je n'en peux plus. Dan ne semble pas du tout percuter. Il en est encore à son drame actuel.

– Je… Je ne comprends pas.

De mon côté, un gros poids vient de s'envoler. Mes larmes coulent toutes seules, entre le soulagement et l'effroi. Je sais qu'en parler avec Sara serait… suicidaire, mais à Dan, peut-être…

– Je couche avec Alexander Skylar.

Dan acquiesce et pose sa main sur sa bouche, interloqué.

– Merde, finit-il par dire.

Je lâche un rire nerveux.

– C'est grave Chloe, Skylar est ton patient.
– Et Jon est ton mari.
– … Oh merde.

Il se met à tourner en rond.

– Je trompe mon mari.

Il avait dû tellement s'enfermer dans l'idée que Jon le trompait déjà et que c'était de bonne guerre, qu'il semble se rendre véritablement compte de ce qu'il fait.

– Je couche avec mon patient, dis-je à mon tour.

La reconnaissance de nos fautes nous libère. On se regarde, encore un peu sous le choc, mais curieusement complices, malgré tout.

– Comment ? me demande-t-il.

Je hausse les épaules. Je peux enfin parler de tout ça avec quelqu'un, et je ne sais même pas par où commencer. Je comprends aussi que mon histoire est un peu cliché sur les bords : Alexander est l'homme le plus séduisant que je n'ai jamais vu, alors j'ai dérapé durant un massage et depuis on couche ensemble…

– Je n'arrive pas à résister, en conclus-je, perturbée.

– Cet homme est bien trop beau, approuve Dan. C'est un bon coup ?
– C'est incroyable, dis-je immédiatement, le rouge aux joues.
– Évidemment. OK. Bon.

Dan fait de grands gestes avec ses bras pour tenter de se détendre. Moi, je n'ai qu'envie de parler d'Alexander, de mes doutes, de mes joies, de tout !

– Que penses-tu faire ? Sara va être… folle de rage, incontrôlable, si elle l'apprend.

Il me ramène bien vite sur terre.

– Je sais, je sais. C'était purement sexuel au départ, mais maintenant… Je ne sais plus.
– Tu sais par contre que tu ne peux pas espérer une histoire d'amour stable avec cet homme ? Il n'a pas la réputation de se caser aussi facilement.

J'acquiesce, agacée et à nouveau désespérée.

– J'attends la fin de la thérapie.

Dan a une légère grimace mais ne dit rien. Je sais qu'il a une conscience professionnelle inébranlable, comme Sara. Il doit se dire que je bafoue l'éthique sans scrupule.

– On t'a dit que cette thérapie n'avait aucune chance d'aboutir, soit, dit-il alors. Mais ça ne voulait pas non plus dire que tu pouvais coucher avec lui.

Dan est passé aux avertissements. Il m'a pardonné.

– J'en suis consciente.
– Je ne dirai rien à Sara, je te le promets, mais il faut que tu règles cette histoire.
– Je sais, oui, dis-je en me mordillant la lèvre.
– Mais ? poursuit Dan.
– Je crois que les deux situations sont dépendantes l'une de l'autre, finis-je par dire.
– Chloe !
– Depuis le départ il pense que c'est donnant-donnant, si j'arrête de coucher avec lui, j'ai peur qu'il ne se ferme complètement à la thérapie.

Dan attrape mes bras pour me regarder dans les yeux.

– Chlo, tu te fais manipuler par ton patient là, c'est un cercle vicieux ! Rien ne t'oblige à entrer dans cette boucle !

J'étais plutôt soulagée de me confier, mais je m'aperçois qu'expliquer, même à un ami proche, que j'ai besoin de ce que Skylar m'offre la nuit, est totalement périlleux.

– S'il te plaît, fais-moi confiance, dis-je alors. Il ne reste que quelques séances, tout sera bientôt

terminé.

Dan soupire mais finit par acquiescer.

– Très bien, j'espère que tu sais ce que tu fais.

Je hoche la tête alors que je me sens toujours aussi confuse.

– Est-ce que tu crois que Marius… peut en parler ? m'inquiété-je.

Dan hausse les sourcils.

– Chlo, ce n'était qu'un coup, en passant. Je ne savais même pas qui il était quand je l'ai trouvé sur *PlanQ*, ajoute-t-il à voix basse. Il correspondait à ce que je cherchais, du sexe sans conséquence, il voulait que tout reste discret, moi aussi, et… Je suis désolé mais c'est un bon coup aussi.
– OK, OK, je ne veux rien savoir de plus, dis-je rapidement.
– Je sais que j'ai merdé, enchaîne alors Dan. J'aime Jon, on va en parler, on va surmonter tout ça. Tu vois, je ne suis pas… si sûr de moi que ça, avoue-t-il, gêné.

J'ai l'impression qu'on se ressemble enfin tous les deux. On a toujours accroché, mais Sara et Dan sont si semblables que je me suis toujours sentie un peu mise à l'écart. Alors je le prends dans mes bras.

– Je comprends.

Il me serre dans les siens, rassuré.

– Viens, allons boire ensemble, discutons.

Je me détache de lui pour accepter avec un sourire.

– Allons *bitcher* sur Meredith et Docteur Mamour.

13. Le fantôme parfait

Sept jours d'abstinence, c'est bien trop long. Je cours chaque soir en rentrant du boulot, passe par le petit parc près de chez moi, suis les pistes cyclables jusqu'au parc suivant et fais finalement demi-tour pour rentrer jusque chez moi. Alexander s'est absenté pour faire la tournée des ateliers du pays, il veut vérifier les installations électriques avec les directeurs de site et s'assurer de la sécurité des bâtiments pour qu'aucun autre incendie ne se déclenche. Et comme son circuit lui impose un rythme plus ou moins soutenu, je n'ai pas eu vraiment l'occasion de l'avoir au téléphone non plus. Pourtant, les SMS, eux, n'ont pas cessé.

Essoufflée, je pousse la porte de mon appartement pour aller prendre une douche et me rhabiller. Sara veut officiellement nous présenter, à Dan et moi, son Byron adoré. J'enfile une robe rouge, ma veste, mets un peu de maquillage et je me précipite dehors, légèrement en retard. Dan m'attend en bas. Puisque Sara plane dans les hautes atmosphères de l'amour, Dan s'est plutôt tourné vers moi pour se confier sur son couple. Le retour de Jon, soldé par une dispute monstrueuse, les a séparés momentanément.

– Désolée ! On va être en retard !
– Avec Sara ? relève pertinemment Dan.
– … Tu as raison.

On grimpe dans un taxi, direction le restaurant des Trois Érables, particulièrement prisé pour sa cuisine canadienne.

– Alors ? Cette discussion avec Jon ? demandé-je, un peu angoissée pour Dan.

Il a des cernes et semble toujours préoccupé ces derniers jours. Il commence par hausser les épaules. Jon a accepté de le voir finalement, pour parler.

– Eh bien, il m'a confirmé qu'il ne m'avait pas trompé, mais qu'effectivement, il avait un peu la tête ailleurs ces derniers temps.

Dan déglutit. Je m'inquiète un peu plus, il semble bouleversé. Je pose ma main sur son bras.

– Quoi ? Que s'est-il passé ?
– Il m'a aussi dit qu'il pensait à quelqu'un d'autre et que c'est pour ça qu'il avait pris ses distances.

L'annonce me choque. Vraiment, je ne m'y ferai jamais. J'étais encore persuadée ce matin qu'ils se réconcilieraient et que tout rentrerait dans l'ordre. Et si pour Dan, c'était une aventure purement sexuelle avec Marius, le fait que Jon ait des sentiments pour un autre lui arrache le cœur.

– Est-ce qu'il ne dit pas ça juste pour te blesser ? dis-je à voix basse, avec un maigre espoir.
– Non, j'ai vu dans ses yeux qu'il me disait la vérité. Je devais bien le sentir quelque part, j'ai de plus en plus l'impression que ce n'était pas pour le punir d'une trahison, ce *PlanQ*, mais peut-être plus parce que… mon amour pour lui a pris un autre sens.

J'essaie de comprendre sa réponse, on dirait qu'il atténue son choc émotionnel par une parade, comme pour se défendre.

– Tu veux dire que vous n'avez plus vraiment de sentiments l'un pour l'autre ?
– Peut-être, me réplique-t-il avec un sourire mais les yeux brillants.

Je prends sa main pour compatir avec lui. Il doit vivre des moments bien difficiles. Il a pris une chambre d'hôtel près de l'hôpital où il suit son internat, mais il ne semble pas vraiment dormir.

– Et toi Chlo, ton étalon interdit ?
– Parti, dis-je en regardant dehors.

Si j'ai cru au départ que je pourrais enfin me confier à un ami au sujet de Skylar, je me suis rapidement rendu compte que je me fourvoyais totalement. Comment pourrais-je avoir une discussion légère à propos du patient avec lequel je couche ?

– Est-ce que tu crois que vous continuerez à vous voir après la thérapie ?

L'inquiétude, dans sa question, ne m'échappe pas. Dan pense que je me fais manipuler – ce qui est probablement le cas, mais je n'arrive plus à penser avec le recul nécessaire pour le voir. Je sais aussi qu'il ne veut pas que je souffre. Si j'évite de penser à l'après-thérapie, lui doit commencer à se demander ce que je vais faire.

– Je ne sais pas.

Dan va probablement devoir me ramasser à la petite cuillère lorsque tout sera fini. Il doit le savoir puisqu'il se rapproche de moi pour m'enlacer, comme pour me réconforter à l'avance.

– Excuse-moi. Tu es une grande fille, tu sais ce que tu fais, mais je ne veux pas que cet idiot te brise le cœur.

Je lui souris, émue. Si je refoule au maximum tout sentiment pour cet idiot, je souffrirai moins, maintenant comme plus tard. Le taxi se gare devant le restaurant. On sort et on s'immobilise devant la vitre. On a bien une vingtaine de minutes de retard et quand nous apercevons Sara et Barry, déjà attablés, riant tous les deux, leur bonheur radiant nous fait grogner en chœur.

– Promets-moi que tu ne pars pas sans moi, exige rapidement Dan.
– Seulement si tu ne m'abandonnes pas toi non plus.
– Deal !

***

L'osmose règne entre Dan et Barry, Sara est enchantée que son petit ami s'entende aussi bien avec ses deux meilleurs amis. Nous hésitons à prendre un dessert même si, poussés par Barry, nous allons tous craquer pour la tarte aux pommes et sa glace au sirop d'érable. Alors que Dan passe la commande, mon téléphone vibre sur mes genoux.

[Tu portes quoi ?]

Est-ce bien le moment pour un flirt coquin par téléphone ? Je jette un œil sur mes amis, ils sont tous joyeux, ils ont un peu bu, ils sont bien partis pour prolonger la soirée.

[Une robe rouge.]

[Seulement ?]

[Non.]

[Ne me fais pas languir,
je m'ennuie à un dîner d'affaires à Washington.]

L'assiette déposée sous mon nez me fait sursauter. Je refais surface en me mordant l'intérieur des joues. Il me manque. Avoir des orgasmes seule, c'est bien, mais avec lui, c'est mieux. Je tente de me raccorder à la conversation mais je suis un peu perdue. Quand je commence à comprendre que Sara raconte à Barry une anecdote universitaire incluant Dan, je me dis que j'ai encore un peu le champ libre pour discuter avec mon amant.

[De la dentelle est impliquée.]

[Tu devrais m'envoyer une photo.]

[Je suis au restaurant moi aussi.]

[Et alors ?]

Je lève les yeux de mon téléphone pour ne pas rire et décide de manger en même temps que mes compagnons de table.

– Chloe, je suis sûre que tu te souviens de ça.

Mince, de quoi me parle Sara ?

– Hum…
– Personne ne s'en souvient Sara, appuie alors Dan.
– Mais si, c'est le jour où le professeur McArthur l'a définitivement bouclée.

Ah, voilà, je resitue la conversation !

– Aucun de nous n'était là, dis-je alors. Il n'y a aucun témoin.

Sara implore le ciel en grognant. Barry tapote sa main.

– Je te crois, je te crois.
– Hein, se moque Dan. Elle a enfin quelqu'un à enrôler.

Sara secoue la tête en rougissant. Je reviens rapidement à mon écran alors qu'ils décident de terminer leur assiette pour savoir si oui ou non ils sortent en club ensuite.

[J'ai envie de toi.]

Bon sang… Je saute sur mes pieds, m'excuse, et me dirige jusqu'aux toilettes du restaurant. J'ai envie de lui envoyer une photo en me demandant si je ne franchis pas à nouveau une barrière. Une fois dans la cabine, je reste immobile sans savoir comment m'y prendre.

– Très bien…

Je retire ma robe, la pends au portemanteau et me demande quelle pose adopter au juste. Sexy ? Au risque de paraître ridicule ? Ou alors je la joue un peu plus mystère, je remets ma robe, tire un peu le décolleté et prends une photo en plongée. Mieux ! Même si on me prendrait probablement pour une folle si on me surprenait à l'instant. Je prends plusieurs clichés et sélectionne le plus sexy avant de veiller à bien choisir le bon destinataire.

[Moi aussi.]

La photo suit en MMS. Je pousse un petit soupir excité, et sors de la cabine pour me laver les mains.

[…]

Réponse amplement satisfaisante. Je retourne dans la salle auprès de mes amis.

– Chloe, ça te dit de retourner à l'Ali Dorate ? me propose Sara. Il y a des concerts de jazz toute la nuit, on pourrait danser !
– Dis oui, pitié, ajoute Dan.
– D'accord, si tu insistes, m'amusé-je.

On paie l'addition et on se rue dehors à la recherche d'un taxi dans lequel nous montons à quatre. Je sens mon téléphone vibrer dans la poche de mon manteau et la route devient une torture. J'ai envie de continuer mon flirt… En quelques minutes, on se retrouve à l'Ali Dorate. Le même rituel nous ouvre la porte cachée du club et nous descendons dans l'antre du divertissement. Une ambiance folle s'est emparée de l'endroit. Nous nous faufilons dans la foule et trouvons une petite table au milieu de la salle. Aussitôt assis, je me porte volontaire pour aller commander au bar, plus rapide que

d'attendre un serveur. J'en profite à nouveau.

[Dis-moi de quoi tu as envie ?]

De tant de choses en fait, mais essentiellement qu'il soit là avec moi. Bon, je sais aussi qu'il parle de sexe et pas d'autre chose. Je m'y fais malgré moi. Je me mordille la lèvre en listant tout ce qu'on a déjà fait, ce qu'il nous reste à faire, et n'arrive absolument pas à me décider. Le barman me sort de mes réflexions, je passe la commande en lui précisant que ce n'est pas pressé, et replonge dans mes SMS. Il y a bien une chose que je n'ai pas encore osée, mais l'écrire… C'est plus simple que le dire, en même temps.

[Un 69 ?]

Je me rends compte du temps que j'ai mis à répondre et espère qu'il n'a pas juste abandonné pour se réintéresser à son dîner. Le barman revient avec la bouteille et les verres et m'assure qu'il est allé le plus lentement possible lorsqu'il remarque ma grimace à son prompt retour. Je m'empare de l'ensemble et tente de ne rien renverser en retournant à la table où mes amis m'acclament. On se sert et je serre les dents, stressée par l'attente d'un retour.

– À nous ? lance Sara.
– À nous !

La vibration me fait sursauter.

– Ça va ? s'enquiert mon amie.
– Oui ! C'est la musique… ça m'a surprise.

Sara se tourne amoureusement vers Barry.

– On danse ?
– Allons-y.

Ils se lèvent tous les deux. Dan se lève aussi en se penchant sur moi.

– Et moi je vais commander quelque chose de buvable.

Je fronce les sourcils. Oui, bon, j'ai pris la première bouteille à laquelle j'ai pensé et ce n'est pas forcément le meilleur choix. Mais elle me permet de me retrouver seule à nouveau.

[Moi aussi j'ai envie de te lécher, chaton.]

OK. La conversation prend une autre direction. Ma nervosité grimpe en flèche, je croise les jambes et me retiens de me ronger les ongles.

[Tes lèvres me manquent.]

[J'imagine ta peau sous ma bouche…]

Le rouge me monte aux joues. Mon cœur bat la chamade. Je ferme les yeux. J'essaie de penser à quelque chose de déprimant ou d'ennuyeux à mourir pour me calmer un peu, mais la musique omniprésente qui souligne mon rythme cardiaque n'aide pas.

[Tu es encore là ?]

[Oui, je suis vraiment très excitée.]

[Bien. Je veux que tu m'imagines
écarter ta culotte et te pénétrer…]

Oh non, il ne peut pas me faire ça… Je gigote déjà sur ma chaise avec des bouffées de chaleur.

[Arrête, arrête ! Je suis à l'Ali Dorate !]

[Isole-toi.]

Je déglutis. Je me lève et me réfugie dans l'une des belles cabines des toilettes pour femmes.

[Je suis seule.]

[On reprend ?]

[Tu es en moi…]

[Oh chaton, tu es toute mouillée.]

Je glisse ma main sous ma robe et mes sous-vêtements. Il a parfaitement raison. Je commence à me caresser et m'appuie contre la paroi en me crispant pour empêcher le moindre son de sortir. Mon autre main tient le portable d'une main tremblante. Je ne vais jamais réussir à écrire quoi que ce soit. Déjà que je ne sais déjà pas vraiment si me masturber ici est une bonne idée…

La sonnerie de mon portable me fait véritablement bondir. Je jongle avec lui sans le lâcher, découvre le nom d'Alexander et décroche.

– J'ai laissé mes directeurs de site au restaurant, je prends l'air pour vapoter et accessoirement te diriger.
– Maintenant ?
– Ne dis rien. Fais ce que je te dis, moi.

Le son de sa voix finit de me convaincre.

– Je t'imagine tout alanguie, chaton. La façon dont tu te tortilles quand je suis en toi, tu ne peux pas savoir à quel point ça m'excite.

Ma respiration s'emballe à son tour.

– Je suis sûr que tu aimes te toucher, Chloe. Caresse tes seins, fais-le pour moi, ta peau est si douce à cet endroit…

J'exécute ses ordres avec un plaisir décuplé par le côté éphémère et urgent de ces caresses. Les rires qui retentissent dans l'entrée me font trembler.

– Ne te laisse pas distraire, il n'y a que toi et moi. Glisse un doigt en toi… Tu sais ce que je préfère avec toi ? Te tenir fermement par la taille pour te baiser.

Je laisse échapper un minuscule gémissement.

– Chut, tu ne voudrais pas être découverte. Mais tu ne peux pas rester ici trop longtemps. Caresse-toi chaton, imagine-moi te pénétrer… D'abord très lentement, comme tu aimes, ça me plaît d'aller de plus en plus profondément, doucement…

J'inspire un peu bruyamment. Je me cambre un peu et dessine énergiquement des cercles sur mon clitoris avec mes doigts.

– C'est là que tu te tortilles, oh chaton, tous tes muscles chauds qui se contractent sur moi, tu n'as pas idée du bien que ça me fait… J'ai toujours très envie de te prendre avec force quand tu fais ça. T'entendre gémir de plus en plus rapidement…
– Alex…

D'un murmure, j'essaie de le prévenir que je suis au bord de l'orgasme.

– Tu viens ? J'aimerais être là avec toi.

Je décolle le téléphone de mon oreille un court instant pour placer mon coude contre ma bouche et la bâillonner. Mes jambes tremblotent, je reprends mon souffle et sens mon front se couvrir de sueur. Je reprends mon portable.

– Alexander ?
– C'était bien ?
– Oui…
– J'aimerais que tu t'occupes de moi maintenant mais je vais devoir retourner à mon dîner.
– Tu rentres bientôt ?
– Demain, en fin d'après-midi.
– Demain alors.
– Demain.

Il raccroche et je suis sûre qu'il sourit à ce même instant. C'est mon cas aussi. Je sors, pleinement satisfaite de mon amant invisible et percute Sara qui entre joyeusement.

– Tu es là ! On pensait que tu avais fui.
– Je dansais, dis-je rapidement en espérant que mon trouble passe plus inaperçu ainsi.
– C'est une belle soirée, me confirme Sara.

Je l'ai rarement vue aussi heureuse, en fait.

– Tu danses avec nous ? me propose-t-elle.

J'acquiesce, elle se rue dans une cabine libre en me promettant de nous rejoindre. Je me faufile sur la piste de danse avec l'impression de passer d'une réalité à l'autre. Je rejoins Barry et Dan, qui s'est lui aussi joint au couple, et décide de profiter un peu plus de mes amis.

***

Avec Byron, on décide en même temps que notre gorge est trop sèche pour danser plus longtemps. On abandonne Sara et Dan pour se diriger jusqu'au bar.

– C'est une belle soirée, me déclare-t-il, aux anges.

Je secoue la tête face à la confirmation qu'ils sont bel et bien au diapason.

– Quoi ?
– Sara m'a dit l'exacte même chose tout à l'heure.

Il hoche la tête, un large sourire aux lèvres. J'ai envie de l'assommer de questions sur Alexander mais je n'ose pas. S'ils en parlent tous les deux après, il me reprochera d'inclure son ami dans notre drôle d'aventure. Je me mords la lèvre pour me retenir. La situation me convient, mais m'agace aussi. Je ne sais pas ce que je donnerais pour qu'Alexander ne soit pas mon patient et que nous sortions au grand jour tous les deux, avec Sara et Barry.

– Comment ça va avec Alexander ?

Je lève les yeux, interloquée. Je n'avais pas pensé que lui voudrait en parler.

– Euh, la thérapie avance, dis-je, un peu perdue.

Après tout, je ne sais pas vraiment de quelle facette il veut parler.

– Je ne parlais pas de la thérapie mais de vous deux.
– Hum…

Je réfléchis à quoi dire. Sait-il qu'Alexander m'a proposé d'être sa maîtresse ?

– Que sais-tu au juste ?

À son tour, il marque une hésitation avant de sourire.

– Je vois, nous sommes bloqués, admet-il.

Sa déclaration me frustre un peu plus. Que peuvent-ils bien partager tous les deux ? Alexander s'est très probablement confié à son ami pour qu'il dise une telle chose !

– Ça n'a jamais été ainsi, avec aucune autre, ajoute-t-il en remerciant le barman pour le cocktail posé devant lui.
– Pourquoi ?

Je peux peut-être apprendre autre chose finalement.

– Alex est quelqu'un de confiant, je ne l'avais encore jamais vu… incertain.

Incertaine, je le suis complètement. Je ne sais jamais vraiment de quoi être sûre avec lui. Est-ce qu'il vit la même chose de son côté ? Quelle torture de ne pas savoir exactement !

– C'était pareil avec Helen ?

La question m'échappe un peu, mais le sujet est si désespérément clos avec Alexander que je tente, lâchement, avec son meilleur ami. Barry baisse les yeux à cette évocation, je dois le mettre dans une situation épouvantable. Il cherche comment me répondre, je préfère le rassurer avant.

– J'essaie de l'aider à ce sujet, mais il ne veut pas m'en parler, à aucun instant. Il ignore même que je sais pour eux deux.
– C'est délicat, m'avoue-t-il. Il a toujours été très sûr de lui avec elle. Il ne m'en a même pas vraiment parlé.

Ses paroles me plongent dans le désespoir, mais je tente de garder bonne figure. C'était donc de l'amour véritable ? Celui dont on est sûr dès le premier regard ? S'en remet-on un jour ?

– Les choses étaient différentes, il était impliqué dans un triangle amoureux avec Farrell, tout était compliqué.
– Est-ce qu'ils s'entendaient bien tous les deux, avant Helen ?
– Plus ou moins, ils ont toujours eu une relation de rivalité, même avant Helen. Farrell n'a pas de famille, il s'est attaché à celle d'Alexander lorsqu'ils l'ont pris sous leur aile. Tu vois, ils ont toujours dû se prouver l'un à l'autre leur valeur sans pour autant vivre sous le même toit. Alexander était en pensionnat, Farrell en apprentissage avec son père.
– Helen est arrivée au milieu, dis-je alors en comprenant de mieux en mieux la dynamique du triangle.
– J'ai toujours été persuadé que l'un des deux fantasmait des sentiments pour elle, comme pour prolonger leur rivalité sur un autre terrain, mais après l'accident… j'ai cru comprendre qu'ils avaient tous les deux perdus la femme qu'ils aimaient.

Je pose ma main sur son bras pour l'arrêter là. Je ne me sens pas très à l'aise sur le sujet, je ne veux pas qu'il m'en dise trop, et je ne veux pas imaginer Alexander amoureux d'une autre. À quoi

peut-il bien ressembler amoureux ? Envoie-t-il aussi des fleurs ? Lui a-t-il donné un surnom affectueux ? A-t-il échangé des SMS sexy avec elle ?

– Quel genre de femme était-elle ?

Je n'avais pas l'intention de continuer, mais une bouffée de jalousie s'empare de moi.

– On ne devrait pas parler de ça, hésite Barry.
– C'est mieux que je me demande qui elle était sans espoir de réponse ?

Byron grimace.

– Est-ce que c'est la thérapeute ou la maîtresse qui me pose la question ?

Il parle automatiquement de « maîtresse ». Que peut bien avoir dit d'autre Alexander à son meilleur ami ? Les émotions contraires qui m'étranglent me font perdre pied. Je ne peux pas m'aventurer dans cette conversation-là avec son meilleur ami et le petit ami de ma meilleure amie ! Les larmes me montent aux yeux, j'essaie pourtant de sourire en secouant la tête.

– J'en sais rien… je suis désolée, tu as raison.
– Je ne sais pas quoi te dire, tente-t-il de me rassurer, lui aussi un peu perdu.
– Il n'y a rien à dire.

Je tente d'étouffer à tout prix le flot de questionnements qui m'envahit. Aurai-je seulement un jour une réponse à qui était Helen ? Ou vais-je arriver au bout de cette thérapie sans le savoir, et juste abandonner Alexander à ce… fantôme qui semble le hanter ?

– Il finira par en parler, déclare Byron comme pour apaiser le cours de la conversation.

J'acquiesce en sachant parfaitement qu'il est aussi incertain que moi à ce sujet.

Sara s'approche de Barry et l'enlace par-derrière. Le bonheur à l'état pur. Byron retrouve sa bonne humeur, en pleine communion avec sa compagne. Je les regarde en souriant, heureuse pour mon amie. Pourtant, leur couple m'inspire une profonde envie. Je relativise à nouveau ma « relation » avec Skylar qui est purement et simplement sexuelle. Je suis bien « l'autre femme », celle qui ne remplacera jamais l'être aimé, celle qui se contente de divertir. Alexander refuse de parler d'Helen, il l'aime peut-être encore, il la sublime très probablement, et rien n'est pire que de se battre contre un fantôme parfait.

***

J'arrive enfin à somnoler quand on frappe à ma porte. Helen occupe toutes mes pensées maintenant. Je l'imagine parler, marcher, sourire, je l'imagine dans les bras d'Alexander. Helen, femme séduisante et fatale, devient peu à peu une princesse troyenne à mes yeux, objet de désirs et de disputes entre deux hommes, dont celui que j'aime. Les coups se répètent.

Je me redresse, grogne, et regarde l'heure. Deux heures. Qui peut bien débarquer à deux heures du matin ? Je m'extirpe du lit et ouvre ma porte.

– J'ai eu peur que tu te sois endormie, chaton.

Alexander m'arrache un sourire.

– Qu'est-ce que tu fais là ?
– Je suis parti de Washington juste après le dîner.

Je m'écarte pour le faire entrer, heureuse de cette apparition impromptue. Sans un mot de plus échangé, il glisse un bras sur ma taille pour me plaquer contre lui et m'embrasser. Je gémis aussitôt. Il mordille avidement ma lèvre inférieure avant de forcer un passage avec sa langue. Elle s'enroule à la mienne dès le premier contact. J'entoure sa nuque de mes bras et il me penche légèrement en arrière. Quel baiser torride ! Il tient bien sa promesse d'en donner plus à sa maîtresse.

Il me met dans un tel émoi que je sens mon bas-ventre se réchauffer. Dès qu'il me relâche, je vais lui proposer de nous jeter sur mon lit pour faire l'amour, je n'en peux plus de cette attente. En même temps, je n'ai pas envie qu'il me relâche, et lorsque je sens qu'il retire sa langue, je réintroduis la mienne entre ses lèvres. Il ne me repousse pas, au contraire, nous repartons pour un second round. Cette fois, j'enroule mes bras autour de sa taille, à l'intérieur de son manteau, pour être au plus près de lui. Son corps me semble brûlant, au moins autant que le mien. Il encadre à nouveau mon visage de ses mains et petit à petit, le baiser s'assagit. Il dépose encore ses lèvres sur les miennes et finit par sourire.

Je me niche dans son cou, au bord de l'extase. Ce n'était pas un baiser comme les autres, ça, j'en suis persuadée.

– Tu m'as manqué.

Le bonheur me fait frémir.

– À moi aussi.

Il se détache, je me frotte discrètement le visage pour masquer mon émotion et referme la porte derrière lui.

– Je t'ai ramené un mug de Washington, il me semble qu'il manque à ta collection.

Il sort le souvenir de son sac avec un air complice. À vrai dire, je ne sais pas quoi répondre. C'est un cadeau *cheap* et impersonnel, habituellement. Mais Alexander Skylar est sorti de sa voiture pour m'acheter un mug à cinq dollars, parce qu'il sait que c'est une collection personnelle. S'il n'était qu'un amant, il aurait acheté ce qu'on achète normalement à sa maîtresse. Des bijoux par exemple, et non pas un mug kitsch, qui me convient parfaitement.

– Il est…
– Affreux ?
– Oui, parfait, ajouté-je en m'amusant.

Je le pose délicatement au milieu des autres. Lorsque je me tourne à nouveau vers lui, il m'attire à lui en faisant glisser la fermeture Éclair de mon sweat. J'ai délaissé la lingerie sexy pour mon short-débardeur classique, mais ça n'a pas l'air de le gêner.

– Et si on reprenait ? Tu m'as laissé dans une fâcheuse posture tout à l'heure.

14. La cuite

– Je suis désolé, mais ton massage ressemble à une caresse.

Je m'insurge. Bon. Soit. Il est allongé sur le ventre, nu, dans mon lit, je suis assise sur son postérieur, nue moi aussi. Ma proposition de massage n'avait rien de professionnel à la base, mais il m'a défiée et je ne peux pas m'empêcher de m'oublier. Je crois bien que je suis amoureuse de sa peau et de son odeur, de la naissance de son cou, de son nez aussi, et de sa bouche… Les taches du soleil qui perce les rideaux de ma chambre s'échouent ici et là sur son dos. Et alors que je tente à nouveau un massage des plus sérieux, un frisson l'agite lorsque mes mains appuient sur sa cicatrice. Il n'a pourtant pas témoigné la moindre douleur jusqu'ici. Pense-t-il à Helen et à l'accident ?

Voilà que le fantôme surgit à nouveau dans ma tête.

– Ça va ?
– Oui, ça faisait un moment que je n'avais pas eu mal.
– Tu as une explication ?
– Je ne sais pas, peut-être que tes mains ont un don.

Je souris, mais je n'arrive pas à zapper l'ombre d'Helen, allongée à ses côtés. Est-ce qu'elle le massait elle aussi ? Quels cadeaux personnels lui faisait-il ? Le mug qui m'a tant fait plaisir la veille ressemble à une mauvaise blague à présent. C'est sûr qu'elle avait d'autres goûts, plus élégants. Elle était actrice de théâtre après tout, elle devait être cultivée, habile, expressive… Je ne peux que tenter d'établir un portrait-robot de ma rivale sans espoir d'en savoir plus un jour. Sauf si je relance Alexander sur le sujet. Mais cette discussion, c'est carrément celle de la maîtresse qui harcèle le mari pour savoir quand il quittera sa femme !

– Tu as fini ?

Je sors de mes pensées, je me suis figée subitement. Je m'allonge à ses côtés en espérant écraser le fantôme. Alexander en profite pour se coller à moi, d'humeur câline. Est-ce qu'elle aussi, elle était une femme soumise entre ses bras ? Comment s'aimaient-ils ? Que se passait-il dans leur lit ?

– Tu as du café ?

Alexander m'a relâchée et sort du lit, je ne m'en rends compte que maintenant. Il a forcément dû remarquer que je ne suis pas très réceptive à ses attentions.

– Non, je n'ai que du thé. Reviens, je vais nous en faire livrer.

Mais mon amant se rhabille.

– Tu sembles préoccupée.
– Ce n'est rien, dis-je en balbutiant. Un souci avec un patient.

Ce n'est pas vraiment un mensonge pour le coup.

– Tu penses au boulot quand je t'enlace ? Me demande-t-il avec une légère grimace.
– Non, reviens.

Il dépose un baiser sur ma joue.

– Mangeons un morceau. Tu veux qu'on sorte ou je vais chercher quelque chose ? propose-t-il alors.

Je me plaque contre lui, nue, pour le retenir, et bien que je me sois très souvent pendue à son cou de cette manière, je sens qu'il n'est pas très réceptif à son tour.

– Restons ici, ta maîtresse fera tout ce que tu veux.

Il se penche un peu sur moi tout en posant ses mains sur mes épaules.

– Alors je voudrais que ma maîtresse pense un peu moins au sexe et un peu plus à manger, dit-il sans dissimuler une certaine impatience.

Alexander recule, attrape son portable et se dirige vers la porte en me laissant stupéfaite. Il me reproche à moi de ne penser qu'au sexe ?

– Mais c'est toi qui as fait de moi ta maîtresse ! m'exclamé-je avec force.

Il s'immobilise, main sur la poignée, surpris que je réponde de cette manière. Je bous sur place. Tout s'emmêle un peu dans ma tête, son silence sur son grand amour, la situation dans laquelle je me retrouve et qui finit par ne plus me convenir… J'ai envie de lui reprocher autant de choses qu'à moi-même.

Alexander ne devait pas s'attendre à ce genre de critique, je pense même qu'il est dans un tout autre état d'esprit.

– Et tu voudrais que ça cesse ? me demande-t-il un peu froidement.

Je retiens un « oui » évident. Mais je suis bel et bien piégée dans le cercle vicieux contre lequel Dan a voulu me mettre en garde.

– Je sors simplement chercher quelque chose à manger, continue Alexander. Ça ne sert à rien de me faire une scène pour ça.

Je n'ose rien répliquer sur le coup. Je l'entends soupirer.

– Pourquoi faut-il toujours en arriver là avec les femmes, murmure-t-il.
– En arriver où ? relevé-je, agacée.
– Ce que nous avons me plaît, est-ce que je ne te le démontre pas suffisamment ?
– Si, soupiré-je.
– Alors c'est quoi ton problème au juste ? Si tu ne veux pas coucher avec moi tu peux me le dire, je ne vais pas mal le prendre et ça ne sert à rien d'insister à ton tour si je te dis non !

J'ai l'impression que nous nous sommes programmés pour être amants et rien d'autre, et que le fait que l'un ou l'autre se refuse chamboule complètement notre équilibre. Est-ce qu'on est même capables d'avoir une vraie conversation tous les deux ?

– Le patient auquel je pense, c'est toi.
– Tu penses encore à moi comme à un patient ?
– Tu n'as pas cessé de l'être et le jour est levé, répliqué-je.

Je vois ses traits se crisper de colère.

– Je vais y aller, je ne veux pas embarrasser ma thérapeute.
– Arrête ! Ce n'est pas ça ! m'agacé-je.
– Je ne sais même pas ce que je peux bien faire avec toi ! s'exclame-t-il. Bordel ! Pourquoi toi ?

Les paroles de Byron me reviennent en mémoire, Alexander est incertain avec moi. Il a peut-être besoin de ce conflit, et je me dis que moi aussi j'en ai besoin. Une boule de colère me compresse l'estomac.

– Parce que tu voulais baiser ta thérapeute ! Voilà pourquoi ! Parce que je dois écrire un rapport qui va potentiellement changer ta vie ! Voilà pourquoi moi ! Mais dans trois jours, c'est terminé, tu n'auras plus à t'en faire !

Je tente de reprendre mon souffle alors qu'il reste ahuri. Puis, en deux pas, il est devant la porte, l'ouvre et la claque derrière lui.

***

– Chlo, c'est un mug, constate Dan, circonspect.

Je renifle en hochant la tête. Dan est passé dans l'après-midi pour improviser un goûter. Le pauvre m'a découverte en larmes. Et je me déteste un peu plus de lui infliger ça à lui, alors que son couple traverse une grave turbulence. Comme moi, il a adopté le jogging confortable et le chocolat en dignes compagnons de consolation. Il a déposé des muffins sur la table basse et j'ai fait du thé. Je n'ai pas pu m'empêcher d'utiliser le mug souvenir qu'Alexander m'a offert la veille. Cadeau que Dan a vite fait de critiquer.

– C'est le seul cadeau qu'il t'a offert ?
– Il m'a offert des fleurs aussi.

– Les fleurs sont éphémères, chérie. La seule chose qu'il te reste de lui, c'est un mug moche.

Sa remarque me plonge dans un autre mouchoir. Vraiment, quelle histoire j'espérais vivre au juste ? C'est ridicule ! J'essaie au moins de me dire que cette dispute le fera abandonner la maîtresse pour en terminer avec la thérapeute. Je n'aurais plus qu'à l'oublier en parcourant l'Antarctique en raquettes pendant dix semaines…

– Je ne sais pas quoi penser de ce stupide cadeau, grogné-je. Est-ce qu'il est personnel ou est-ce qu'il n'avait juste pas envie de trop réfléchir…

Dan grimace sans oser opter ouvertement pour la seconde possibilité. Je repose le mug brûlant sur la table et attrape un muffin en repliant les jambes sur mon canapé.

– C'est un milliardaire, il aurait pu faire un effort. Quand tu m'as dit qu'il t'avait proposé de te gâter, je pensais qu'il t'offrirait des diamants, marmonne-t-il.
– Oui, mais je ne suis pas tombée amoureuse du milliardaire.

Mon ami ouvre de gros yeux.

– Oh non Chloe ! Ne me dis pas que tu es amoureuse de lui ! Il va te briser le cœur !
– C'est déjà ce qu'il fait.

Je termine par un soupir et plonge dans mon gâteau. Dan se rapproche de moi pour me frotter le dos.

– C'est peut-être la meilleure chose qui pouvait arriver, relativise-t-il. Concentre-toi sur la thérapie et oublie-le ! S'il met fin à ce lien, tu t'en sortiras peut-être sans briser ta carrière.

La gorge nouée, j'acquiesce. C'est effectivement ce qui pouvait arriver de mieux. Mais plus je repousse mes sentiments et plus ils prennent de la place. C'est probablement en le perdant que je vais m'apercevoir de la profondeur de mon amour pour lui.

– Au moins, il ne te quitte pas pour un autre, ajoute Dan.

Je ne lui ai pas parlé d'Helen, mais j'ai quand même l'impression qu'il me quitte à cause d'elle.

– Pourquoi tu dis ça ?

Dan sort son portable.

– Jon m'a envoyé ce message ce matin, que j'ignore le plus longtemps possible. « Il faut qu'on parle. »
– Tu crois que c'est pour te quitter définitivement ?
– Généralement, ce genre de déclaration n'est pas bon signe. Il veut sûrement m'annoncer qu'il part avec cet… homme détestable qu'il a rencontré. Tu vois à quel point je suis stupide ? Je lui ai

servi une très bonne raison de me quitter sans passer pour le connard, c'est moi qui l'ai trompé ! Moi c'était sexuel, lui… il est tombé amoureux d'un autre…

Les yeux de mon ami s'embuent de larmes à son tour. Je crois que je ne l'avais jamais vu pleurer encore. Je repose mon reste de gâteau et le prends dans mes bras.

– Je suis désolée, Dan.

Il renifle et écrase ses larmes.

– Jamais je n'aurais cru que ce serait Sara qui vivrait la vraie histoire d'amour ! dit-il en riant, la gorge encore nouée.

Je me mets à rire aussi tout en restant près de lui.

– Barry est tellement parfait pour elle que même en cherchant bien, je ne trouve absolument rien à lui reprocher. Vivement qu'on lui trouve un défaut pour qu'on puisse se moquer de lui. C'est l'enfer sinon…
– C'est le meilleur ami d'Alexander, proposé-je. Ça, c'est l'enfer. Quand tout sera terminé, j'entendrai toujours parler de lui, il sera même à leur mariage avec une autre. Et Sara ne saura même pas pourquoi je ne pourrai pas le voir ni pourquoi je passerai mon temps à descendre sa pimbêche. Elle m'en voudra de ne pas accepter les amis de son mari et finira par ne plus vouloir me voir…

La fin de mes prévisions me plonge dans le désarroi.

– Hou là, on se calme, tempère Dan. On n'en est pas encore là.
– Tu sais le pire, c'est que je sais qu'il est déjà amoureux.

Dan fronce le regard.

– La femme qu'il aime est décédée. Elle ne passera jamais pour une connasse, elle est figée dans la perfection et il l'aimera toujours ainsi.

Je me réfugie à nouveau dans mon muffin, rembrunie. Dan n'ose rien dire, il m'accompagne en silence. Quelques coups à la porte nous sortent de notre goinfrerie. C'est peut-être Alexander qui revient… Je n'ai pas vraiment envie de le voir, enfin si, mais je n'ai pas envie d'entendre ce qu'il a à dire.

– Tu n'y vas pas ? m'interroge Dan.
– C'est peut-être lui.

Mon ami passe ses mains sur mon visage pour le débarrasser des miettes.

– Sauvons les apparences.

Je me redresse. Je crois que je vais simplement le renvoyer continuer ses réflexions ailleurs. Je

n'ai pas le courage d'affronter une autre dispute ou une autre explication. Je jette un œil sur Dan qui ne bouge pas du canapé.

– Tu peux aller dans la chambre ?
– Non, quelqu'un doit lui faire remarquer qu'un mug, c'est petit pour quelqu'un comme lui, assure-t-il.

Encore une bonne raison pour ne pas le faire entrer. Je m'avance jusqu'à la porte, la peur au ventre. J'inspire doucement et j'ouvre le battant. À la fois déçue et soulagée, je découvre Ruben, le chauffeur d'Alexander, qui m'adresse un sourire aimable.

– Bonjour, je suis désolé de vous déranger, mais M. Skylar m'a demandé de venir chercher son bagage.

Il désigne un point derrière moi. J'avais complètement oublié qu'il était là.

– Oh, oui.

Je lui cède le passage, Ruben attrape le bagage et sort en me remerciant et en me souhaitant une bonne soirée. Je referme derrière lui. Je me dirige directement vers le frigo en regrettant n'avoir que du porto, je vais devoir m'en contenter. Puis je retourne sur le canapé, sous le regard déconcerté de mon ami qui m'observe boire directement à la bouteille.

– Tu ne préfères pas qu'on sorte ? On pourrait boire de vrais cocktails.
– Je ne suis pas sûre d'être en état de sortir, encore.
– C'est au contraire le meilleur moment. Mets ta plus belle robe, il faut que tu reprennes confiance en toi, et en la merveilleuse femme que tu es.
– D'accord, seulement si toi tu portes un smoking.
– Deal !

***

J'ai remis ma robe dorée, Dan est parfait dans son costume noir, on a décidé de noyer notre chagrin dans un bar des plus français qui s'appelle La Cacahuète. Comme son nom l'indique, chaque verre s'accompagne d'une petite assiette d'arachides salées qui donnent à nouveau soif. Nous avons donc consommé cinq ou six cocktails et je sais maintenant que je n'avais jamais autant bu de ma vie. La tête me tourne, je me sens totalement désinhibée et tente à tout prix de contrôler chacune de mes paroles… et j'ai oublié pourquoi nous nous retrouvons devant l'entrée de l'immeuble d'Alexander, cachés.

– Mais comment comptes-tu passer devant le gardien ? chuchote Dan à mes côtés. S'il nous voit, on ne pourra pas surprendre Skylar…
– Regarde, y a un couple qui entre.

Deux personnes s'approchent du comptoir du gardien pour échanger avec lui. Avec Dan, nous

partageons un regard convaincu, c'est le bon moment ! Nous nous faufilons dans l'entrée et pensons qu'en nous baissant un peu, nous passerons totalement inaperçus pour atteindre l'ascenseur.

– Hé ! s'exclame le gardien.

Dan me presse et nous courons dans la cage en riant. Le cœur battant, j'appuie sur l'étage d'Alexander alors que mon ami est pris d'un fou rire contagieux. Le temps me semble tellement long pour arriver que nous pouvons nous reprendre et je me demande à nouveau ce que nous faisons là.

– T'as compris ce que disaient les gens dans le bar ? s'interroge subitement Dan.
– Je crois qu'ils étaient français.
– Rha mais oui, tu me l'as déjà dit en plus.

Les portes s'ouvrent à destination. On sort, à nouveau excités, mais on se fige très rapidement. Le garde du corps, assis devant la porte, lève les yeux sur nous. Je me redresse et tente de me contenir. Dan m'imite mais reste derrière moi.

– Mademoiselle Dashwood.

Il repose son bouquin et fixe mon ami avec suspicion alors que je tente de me souvenir de son nom en ne me souvenant pas vraiment si je l'ai déjà su ou non. Et puis je décide d'agir comme si de rien n'était.

– Je viens voir M. Skylar.

Le garde du corps se lève et nous toise de toute sa hauteur.

– OK, mais lui, il ne peut pas entrer.
– C'est mon ami.
– Je ne le connais pas, et vous me semblez tous les deux en état d'ébriété.
– Non c'est faux ! m'insurgé-je.
– Viens, Chloe, rentrons, décide Dan.
– Non ! Cet homme va nous laisser entrer !
– Désolé, mademoiselle, mais il n'en est pas question.

Décidée à le défier, je pose la main sur la poignée, le garde du corps attrape aussitôt mon bras, plutôt délicatement, mais j'ai plus l'impression d'une agression. Dan s'interpose.

– Lâchez mon amie, elle en bave suffisamment comme ça ! Cet homme lui a offert un mug !
– C'est vrai ça, me rends-je compte.
– Allez, rentrez chez vous, tente le garde du corps en m'écartant.

La porte de l'appartement s'ouvre au même instant.

– Monsieur Skylar ?

Alexander semble impatient. J'en perds un peu mes moyens.

– Laissez-les, demande Alexander après un regard de côté dans notre direction. Branson m'a prévenu de leur arrivée.
– Vous êtes sûr ? s'enquiert quand même le garde du corps.
– Oui, merci, répondit-il en lui accordant un sourire.

Il nous invite à le suivre, je m'avance à petits pas à l'intérieur, Dan ne me quitte pas d'une semelle. On reste plantés dans l'immense salon, intimidés tous les deux. Alexander réapparaît dans mon champ de vision alors que je me sens tanguer légèrement. J'ai envie de me jeter sur lui pour lui lécher le visage. Heureusement, il me reste encore une toute petite voix qui m'invite à un peu de retenue.

– Bon, tu m'expliques ? interroge Alexander.

Et là, Barry arrive, visiblement inquiet. Dan et moi, on est comme électrifiés.

– Tout va bien ?
– On t'a trouvé un défaut mais je l'ai oublié ! s'exclame Dan.

Moi je n'ai qu'une idée en tête. Je titube jusqu'à lui en pointant un index accusateur sur son torse.

– Je t'interdis d'épouser ma copine ! Parce que sinon lui…

Je tente de diriger mon doigt vers Alexander.

– Lui, il sera partout après !

Alexander et Barry se regardent avec incompréhension.

– Pourquoi tu es là ? reprend le milliardaire.

Je cherche dans ma mémoire.

– Pour te lécher le visage, dis-je avec aplomb.

Alexander fronce les sourcils alors qu'il me semblait que ma réponse était la meilleure possible. Dan se met à pouffer derrière moi avant d'ouvrir de gros yeux.

– Oh ! Son défaut, c'est qu'il n'aime pas les hamsters ! Trop bizarre.

Je hoche énergiquement la tête en espérant que personne n'a entendu ma remarque sur la lèche de visage. Ce mouvement brusque me fait basculer sur le côté. Alexander attrape mon bras.

– Je peux te laisser Dan deux minutes ? demande-t-il à son ami. Je vais coucher Chloe.

Il me soulève sur son épaule et m'emmène en direction de sa chambre.

– On te surveille, Barry ! T'auras pas notre copine ! le menacé-je.

Puis je m'aperçois qu'Alexander a loupé la porte de sa chambre et qu'il ouvre une autre pièce. Il allume la lumière et me repose doucement.

– Est-ce que tu as envie de vomir ?
– Non.

Je me blottis contre lui.

– Tu sens bon.

Il en profite pour descendre la fermeture Éclair de ma robe et la faire glisser à mes pieds. J'envoie balader mes chaussures précipitamment, m'entrave dans ma robe et chute en arrière, sur un lit. Je reprends consistance en m'allongeant sur le côté et en tapotant la couverture pour l'inviter à se rapprocher. Alexander finit par me sourire. Il s'assoit près de moi.

– Que vais-je faire de toi…

J'attrape sa main pour la poser sur ma joue.

– Ta dévouée maîtresse ?
– Je ne suis plus sûr que ce soit suffisant.

Il retire sa main. Mon cœur s'emballe. Je voudrais garder ma crainte pour moi mais je n'arrive pas à me censurer.

– Je sais que tu ne veux pas plus mais ne me quitte pas.
– Je ne peux pas te quitter, nous ne sommes pas réellement ensemble.

Sa réponse me transperce le cœur.

– Alors couche avec moi.

Alexander se dégage doucement, il ouvre un placard et sort une couverture.

– Couche avec moi.
– Tu es saoule, et je ne couche pas avec une femme qui ne sait pas ce qu'elle fait, répond-il en déposant la couverture sur moi. Dors, on en reparle demain.

Je m'allonge, épuisée, mes pensées s'égarent et je le regarde sortir de la chambre sans pouvoir le retenir. Mes paupières s'alourdissent au fil de mes questions et je me laisse aller dans un sommeil tourmenté.

***

La migraine me sort du lit. Je reste assise sur le bord quelques instants, voilà pourquoi j'ai toujours évité les cuites. J'enfile ma robe lentement et sors. Il me semble que la salle de bains des invités n'est pas loin. Je tente la première porte en face de la mienne, bingo ! J'entre et fouille les placards. Je trouve tout ce qu'il me faut d'urgent, une brosse à dents, une serviette douce et du savon. Après une rapide toilette, je me dirige vers la cuisine, un peu plus fraîche, et essaie de remettre chaque événement dans l'ordre.

J'aperçois Dan assis sur un canapé, la tête entre les mains. Il a dormi ici, je ne me suis même pas demandé ce qu'il devenait dans l'histoire. Je presse le pas en grimaçant. Chacun de mes mouvements accentue mon mal de crâne.

– Dan, appelé-je en me rapprochant de lui.
– Chloe, ça va ?

Il a des petits yeux lui aussi.

– Ça peut aller.
– J'ai peur de me souvenir précisément de la raison de notre présence ici.
– Moi aussi.

Un bruit dans la cuisine attire mon attention. Alexander prépare du café. Même de loin, je vois son expression fermée. Mon cœur s'emballe. Je ne sais plus si ce que j'ai dit hier était bien ou mal. Avec Dan, on s'avance vers lui comme des zombies.

– Tenez, buvez, dit-il en déposant des tasses de café fort.
– Hum…
– Toi aussi, Chloe, insiste-t-il en devançant mon hésitation.

Dan ne discute pas, il est véritablement gêné.

– Écoutez, pour la nuit dernière… commence-t-il en cherchant ses mots. On est désolés. C'était maladroit, on a bu, beaucoup trop, et on a merdé.

Je crois que son explication ne pouvait pas mieux lui ressembler. Je décide d'appuyer ses excuses en hochant la tête.

– Ce n'est pas vraiment à moi qu'il faut présenter des excuses, mais plutôt à Barry, précise Alexander.

Nous relevons des yeux interdits.

– Qu'est-ce qu'on a fait ? demandé-je immédiatement.
– Vous n'approuvez apparemment pas sa relation avec Sara.

Dan enfouit son visage dans ses mains en gémissant.

– Oh non… Non, on est bêtement jaloux de leur histoire, s'agace-t-il.

Je me mets à rougir comme une tomate en été. Il est en train d'avouer que je suis jalouse de Sara et Barry devant Alexander… J'évite donc prudemment le regard du milliardaire. Dan se rend peu à peu compte de ce qu'il dit.

– Enfin, c'est surtout moi, mon couple est en train de se déliter parce que j'ai couché avec… oui, enfin bon, j'ai eu un *PlanQ*. Bref.

Tous les deux dans l'embarras, on reste silencieux un court moment. Dan se décide donc à avaler son café.

– J'aurais eu l'occasion de faire votre connaissance, finit par dire Alexander en regardant Dan. Chloe m'a beaucoup parlé de vous.

Dan se redresse, un peu surpris.

– Oh oui, j'aurais sincèrement préféré un autre contexte, mais je suis ravi de faire votre connaissance.

Il me jette ensuite un regard interrogateur que je décrypte sans problème : pourquoi as-tu parlé de moi et qu'as-tu bien pu lui dire ? Mais je me contente d'un sourire rassurant.

– Bon, je vais vous laisser, déclare Dan, droit comme un piquet. Chloe, tu as le numéro de Barry, toi ?
– Euh oui.
– Tu me le passes ?
– Ah oui, euh, attends…
– Ton sac est dans l'entrée, indique Alexander.

Je me rue dessus pour fuir cette effroyable scène et saisir mon portable. Je n'ai pas le temps de revenir que Dan est déjà près de moi, paniqué.

– Bon sang, bon sang, marmonne-t-il. J'ai failli balancer Marius en plus du reste.
– Tu t'es bien rattrapé, dis-je rapidement en envoyant le numéro.
– Ne t'en fais pas, je vais supplier Barry d'oublier ce qu'il s'est passé. Il est tellement cool qu'il comprendra.

Je n'en doute pas vraiment. Je crains beaucoup plus la vraie réaction d'Alexander qui est, pour le moment, tout en retenue.

– Je crois que je me souviens de la raison qui nous a poussés à forcer la porte de Skylar, me glisse Dan.

Personnellement, j'ai encore des doutes. Dan attrape mon poignet.

– Si on est venus là, c'est pour que tu lui dises que tu ne seras plus sa maîtresse, dit-il d'un ton grave.

Je me glace. On en était arrivés là ? Peut-être bien, oui.

– Chlo, fais ce qui doit être fait, insiste Dan. Rien de bon ne peut sortir de cette relation, les bases sont mauvaises, crois-moi.

Je déglutis. Dan m'embrasse la joue comme pour m'insuffler un peu de courage.

– Tu m'appelles plus tard ?

J'acquiesce en forçant un demi-sourire.

J'inspire calmement et reviens vers Alexander. Je sais d'ores et déjà que je suis incapable de mettre fin à cette relation, si trouble et tortueuse soit-elle. J'espère que Dan me pardonnera, mais Alexander est une addiction que je ne veux pas perdre.

– Je suis désolée pour tout ça, dis-je d'une voix fantomatique en m'asseyant sur l'un des hauts tabourets.
– Je trouve que c'était d'une maturité à toute épreuve pour une thérapeute, réplique Alexander.

Bon sang, il va me servir tout mon discours contre l'alcool et ses excès maintenant. Je forme une visière de mes mains pour masquer à moitié mon visage.

– Oui, eh bien, je ne suis pas une thérapeute vingt-quatre heures sur vingt-quatre, c'est bien toi qui le dis.

Je l'entends étouffer un rire et jette un œil sur lui. Il dévoile enfin sa vraie réaction, et il semble… amusé. Je retire mes mains, confuse.

– Tu te souviens de quelque chose ? me questionne-t-il.

Plusieurs images se bousculent dans ma tête. Est-ce que je lui ai vraiment dit que je voulais lécher son visage ?

– … Non.

Il acquiesce, peu convaincu.

– Tu sais que tu es nue sous cette robe ?

Je baisse automatiquement les yeux sur ma tenue. C'est vrai ça, j'étais nue ce matin. J'ai oublié ma culotte et mon soutif quelque part ?

– Tu as dû laisser tes sous-vêtements dans un bar…

Un frisson d'agacement et d'horreur me saisit.

– Voilà où mène l'abus d'alcool ! m'exclamé-je au summum de l'embarras.
– Ça t'a aussi menée à me faire des propositions indécentes, continue-t-il en prenant un malin plaisir à remuer le couteau dans la plaie.
– Te lécher le visage ?
– J'avoue que celle-ci, je ne la comprends pas vraiment. Mais dans la chambre, tu avais d'autres idées en tête.

En guise de commentaire, j'abats ma tête sur le comptoir, désespérée.

– D'accord, d'accord, j'arrête, concède-t-il. Parlons plus sérieusement.

Je me sens tellement honteuse et dépassée par mon propre comportement que je garde les yeux baissés.

– Tu me plais, chaton, ce n'est pas nouveau, mais j'aimerais que tu me voies autrement que comme un patient à sauver.

Il s'arrête là. J'hésite quelques secondes à me redresser. Je ne pensais pas qu'il voudrait parler aussi sérieusement. Il ne m'a jamais dit une telle chose. Je lève les yeux sur lui, hébétée. Il semble attendre une réponse tout en me fixant. J'ouvre la bouche, il me coupe l'herbe sous le pied.

– Pour être parfaitement honnête, tu n'avais peut-être pas tort hier. Peut-être que je couche avec toi à cause du rapport. C'est ce que j'ai toujours fait, et ce n'est pas pour rien que mon assistant personnel est un homme. J'ai vraiment réfléchi à ce que je faisais avec toi quand tu m'as demandé si je me servais de Marius. Le problème, c'est que je n'ai pas clairement de réponse à te donner.

Il garde le silence un instant, il a baissé les yeux au fur et à mesure de sa déclaration. Je me dis subitement qu'il faut que je respire, mon souffle s'est coupé dès sa mention du rapport. Et puis, curieusement, ma première pensée est le fait que ma thérapie lui sert sans qu'il ne s'en rende compte. Il ressasse bel et bien ce que je lui dis. Sa dernière phrase finit par réellement atteindre mon cerveau et je comprends de mieux en mieux Barry et l'incertitude qu'il conférait à Alexander.

Je n'ai jamais été dans une telle situation, je ne sais pas vraiment comment lui répondre. Jamais une conversation ne m'a semblé si périlleuse.

– En même temps, reprend-il, ça m'a contrarié que tu me considères comme ton patient. J'ai envie que tu m'appelles, j'ai envie de recevoir tes messages, même les plus absurdes, et je te désire toujours.
– Alex, soufflé-je. Moi aussi j'ai envie de toi tout le temps.

Je ne sais pas trop pourquoi je commence par là… Pour rebondir sur ce qu'il a dit en dernier,

peut-être. Je remarque même un demi-sourire flatté sur son visage. Flatté et plutôt heureux. Très sexy. J'en déglutis. Une bouffée d'excitation m'agite soudainement, comme si tout mon corps prenait ma déclaration au pied de la lettre et se préparait aux caresses, alors que je tente désespérément de garder la tête froide.

– A-arrête de sourire comme ça.
– La seule fois où tu m'as appelé Alex, tu étais en plein orgasme.

Bon sang, il ne m'aide décidément pas. Je suis sûre qu'il prend un malin plaisir à me voir me dépatouiller comme un poisson pris dans un filet.

– J'essaie de compartimenter la thérapie et le sexe, dis-je en reprenant péniblement le fil de ma pensée. Je suis obligée de fonctionner ainsi parce que… tu me plais, et que j'ai envie de t'aider.

Je reprends à nouveau mon souffle pour rajouter une phrase qui me semble essentielle à présent que nous posons cartes sur table.

– Je ne sais pas encore ce que je vais écrire dans ce rapport, dis-je alors avec un peu plus d'assurance. Le sexe ne changera rien, il reste trois séances, tout dépendra d'elles.

Cette fois, je n'ai pas quitté ses yeux. Je n'y lis pas de colère, ni de frustration. Il se contente d'acquiescer.

– Très bien.

Il contourne le comptoir pour s'approcher de moi comme un félin en chasse, il glisse ses mains sous ma robe et niche son nez dans mon cou. Je l'enlace, apaisée d'un côté, excitée de l'autre. Sentir son corps chaud contre moi me procure une très forte sensation de bien-être.

– Tu m'as forcé à te refuser pour la seconde fois la nuit dernière, dit-il en posant son front contre le mien, d'humeur taquine.
– Comment ça ?
– Tu m'as déjà imposé quinze minutes de pure excitation, et hier tu avais bu. Même si tu m'as supplié à une ou deux reprises, ajoute-t-il avec un large sourire moqueur.

Je m'embrase et ne peux m'empêcher de rire de moi-même. En même temps, son comportement protecteur a refait surface. Il m'a allongée dans une chambre sans en profiter et a hébergé Dan. Je crois que je m'en serais voulu si jamais j'avais couché avec lui dans cet état.

– Merci de ne pas avoir cédé.

Face à mon ton un peu plus sérieux, il dépose un baiser sur le bout de mon nez avec un sourire tendre.

15. Une chambre pour deux

[Si tu m'envoies une photo de plus,
je vais être obligée de t'ignorer…]

[Pardon Sara.]
[Peut-être une dernière
quand même...]

[Tellement injuste. Le dernier patient
qui m'a fait voyager, c'était monsieur
Steven qui m'a fait acheter des croquettes
pour son chien parce qu'il était immobilisé. (-_-)]

[Le séjour sera court, si ça peut te rassurer.
Et n'oublie pas que je suis sur une île…
ENCORE !]

[Tu es à Hawaï avec Alexander Skylar…
Je ne suis pas sûre de compatir. :p]
[D'ailleurs, ce départ précipité en vacances
me paraît un peu étrange en fait, pourquoi
pas avant ? Pourquoi maintenant ?]

[Le premier jour de thérapie, il m'a dit
qu'il avait vraiment besoin de vacances.
Il s'est finalement décidé.]

[Il aurait tort de s'en priver.
Je vois Emaline ce soir,
elle est de passage à Chicago.
Je lui demanderai des nouvelles
de sa sœur Joan, notre fameux cas
impossible… je te raconterai.]

[Tu lui passeras le bonjour de ma part.
Je regrette de la manquer.
Que fait Barry du coup ?]

[Dan et Barry dînent ensemble ce soir,
dans le genre bizarre…]

[Au moins ils s'entendent

bien tous les deux !]

[Je crois que ça ne m'était jamais arrivé
encore. Tout va si bien que je crains
une catastrophe imminente…]

[Tu t'en fais beaucoup trop ! Profite !
Ah, on arrive je crois, je vais te laisser.]

Je lève les yeux de mon portable et aperçois l'horizon bleu turquoise devant nous. La voiture s'arrête près d'un portillon qui masque à peine la mer. Je ne sais pas pourquoi je me suis emballée à l'idée d'aller à Hawaï en pensant, bêtement, aux volcans et à la culture, et en me retrouvant, évidemment, devant la chambre d'hôtel cinq étoiles sur pilotis. Car le petit portillon ouvre sur un ponton magnifique qui sillonne sur la plage de sable blanc et mène à un luxueux complexe tout en bois au milieu de la baie. Je jette un œil derrière moi en enviant la nature et le beau bâtiment principal de l'hôtel, un peu plus haut, avec ses chambres donnant sur les terres. Mon portable vibre dans ma main.

[Raconte-moi touuuut !
Et profite toi aussi.]

[Merci, à très vite Sara !]

L'air est chaud, j'étais plutôt contente de mettre une robe d'été, mais je commence à redouter ces quelques jours ici. Alexander descend de voiture à son tour, en chemise de lin blanc, ravi. Deux hommes et une femme, tout sourire, vêtus du costume traditionnel hawaïen, nous attendent devant le portillon.

– Aloha, bienvenue, nous souhaite la femme avant de nous enfiler des colliers de grosses fleurs colorées autour du cou.

Les hommes prennent nos bagages et nous suivent sur le ponton. J'attrape le bras d'Alexander en priant pour qu'on oublie la mer une fois dans la chambre. La femme déverrouille la porte et nous invite à entrer. Le mot luxe n'est peut-être pas assez expressif pour décrire le spectacle qui se déploie sous mes yeux. L'unique pièce est étendue, aérée et complètement ouverte sur la mer qui illumine les baies. Un énorme lit fait face à un salon d'intérieur blanc, puis une première terrasse extérieure rassemble un second salon, un jacuzzi, une piscine et des transats. Une deuxième terrasse mène à des jet-skis et à une pirogue amarrés, puis la troisième à une échelle pour se baigner directement dans la mer.

Je n'ose pas croire que ce paradis est sur l'eau. J'entends même le clapotis sur les piliers. Je ne fermerai jamais les yeux ici et je ne sais pas si je peux exiger une chambre toute bête dans l'hôtel, avec vue sur la forêt.

– Voici la clé, continue la femme en remettant une carte magnétique à Alexander. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, appelez le numéro privé du majordome qui vous est attitré.

– Merci, répond Alexander, comme un poisson dans l'eau.
– Très bonne journée, monsieur et madame Pearse, ajoute-t-elle en me regardant avant de filer vers la sortie.
– Monsieur et madame Pearse ?

J'interroge Alexander du regard.

– Pour ne pas attirer l'attention, je change souvent de nom quand je voyage.

Si je me tourne face au lit, il n'y a plus d'ouverture vers l'extérieur. Jouable.

– Alors, qu'est-ce que tu veux faire ? me demande mon nouveau mari.

Alexander s'étire, heureux d'être ici. On fait la paire décidément, lui, amoureux de navigation, et moi qui n'ai que du dégoût pour l'eau… Je vais sauter sur l'occasion de quitter cette chambre.

– On pourrait visiter le parc national des volcans !

J'ouvre ma valise pour sortir toutes les infos que j'ai cherchées en amont, à partir du moment où il m'a invitée à le suivre jusqu'ici.

– Tu savais que le Mauna Loa est le plus haut volcan du monde ? Et ce soir, il y a des danses traditionnelles en ville, chaque mouvement raconte quelque chose. Ah, j'ai aussi lu qu'au restaurant de l'hôtel, ils font du kalua, c'est une sorte de cuisson de la viande typique d'Hawaï.

Alexander croise les bras avec un sourire en coin.

– Quoi ?
– J'ignorais que tu étais organisée à ce point. Tu sais qu'on a cinq heures de décalage ? Tu ne le sens pas encore, mais quand il sera midi ici, tu penseras plutôt à dîner. Il vaut mieux rester dans le coin pour ne pas se retrouver avec un *jetlag* au milieu des volcans.

Je n'avais même pas songé à ça.

– On a une plage privée sinon.

OK, je ne peux plus lui cacher le fait que la mer et moi, ça fait deux.

– Hum, tu sais, je ne suis pas très plage et je n'aime pas nager.

Cette fois-ci, il décroise les bras, un peu plus embêté.

– Mais je ne veux pas t'empêcher de faire ce que tu veux, dis-je pour le rassurer.
– Pourquoi tu n'aimes pas l'eau ?

Peut-être que nous en sommes arrivés à un stade où je dois moi aussi partager certaines choses

avec lui. Mais c'est un point que j'évite d'aborder, même avec mes amis, et même avec mon père, alors qu'ils savent tous. Ce serait accorder à Alexander, alors que nous ne savons pas encore ce que nous allons faire tous les deux, une bien grande importance.

– Mon petit frère… euh…

Je n'ai pas le choix. Je ne peux pas repousser ce moment plus longtemps, surtout si je veux, moi, lui donner une place dans ma vie.

– Il est mort noyé lorsque nous étions enfants. J'ai tout vu, alors depuis… l'eau et moi…

J'évite d'y penser habituellement, parce que ce fait, brutal et impitoyable, me blesse toujours autant. Le dire à haute voix me bouleverse à chaque fois. Je préfère taire la suite, c'est un pas de géant pour moi de seulement prononcer cela.

– Je suis désolé, Chloe.

Il s'approche de moi pour me prendre dans ses bras et déposer un baiser dans mon cou tout en me frottant le dos. Le réconfort qu'il m'apporte fonctionne bien plus que je ne l'aurais cru. Il me garde contre lui un long moment, le temps que je recouvre mes esprits.

– On peut faire quelque chose, enchaîne-t-il en me relâchant pour se diriger vers les baies grandes ouvertes.

Il tire les rideaux et masque la mer.

– Allons faire un tour dans les terres, nous mangerons un morceau en ville et nous ferons tout pour retarder le sommeil ce soir.

Touchée, j'acquiesce avec entrain. À mon tour d'être étonnée, je ne le pensais pas aussi concerné. Protecteur, oui, mais au point de cacher ce qu'il aime pour moi, là je crois que je n'avais encore jamais vu cela chez un homme.

– J'imagine que tu as des idées pour ne pas dormir, dis-je avec complicité, alors que nous attrapons nos affaires pour l'escapade.
– Madame Pearse, je ne vois absolument pas ce que vous insinuez, réplique-t-il avant de m'embrasser avec appétit.

Je ne devrais normalement plus être troublée par un baiser, mais je le suis bel et bien, encore, comme à chaque fois.

***

Je me réveille en sursaut, désorientée. La chambre est plongée dans le noir et le bruit de la mer me fait frissonner de plus belle. Je suis en sueur. Voilà bien des nuits que je n'avais pas fait ce rêve où

une prison d'eau me noie très lentement. J'ai beau me débattre, rien n'y fait, je ne survis ni ne meurs complètement. Seule la panique m'étreint. Je tape contre des parois transparentes, au fond d'un lac profond, sans aucun espoir de pouvoir remonter à la surface.

Je tourne les yeux vers Alexander en espérant ne pas l'avoir réveillé, mais sa silhouette n'est pas à mes côtés. Ma vue s'habitue peu à peu à l'obscurité. Je ne l'aperçois pas dans le coin salon, mais je vois le rideau se soulever doucement sous la brise. Il est probablement dehors. À tâtons, j'attrape ma chemise de nuit sur le sol et l'enfile, puis je cherche mon portable pour regarder l'heure. Une fois que j'ai la main dessus, la lumière de mon écran m'aveugle quelques secondes.

Quatre heures trente et une. À Chicago, il est donc neuf heures trente et une. Voilà pourquoi je ne ressens plus l'envie de dormir. Je m'avance jusqu'à l'un des fauteuils pour l'attendre. Le calme et la nuit me détendent un peu et j'essaie d'oublier le bruit de la mer autour de moi. Je repense à la journée que nous avons passée, entre ce départ précipité et cette virée à Hilo, la ville la plus proche de l'hôtel. Alexander a tenu à me faire découvrir les coins qu'il connaît, la cuisine de rue qu'il aime, et bien sûr à admirer les danseuses dans le fameux spectacle que j'avais repéré.

Je sais qu'il a le contact facile, mais il fallait le voir au milieu du marché, à parler aux commerçants avec une aisance que j'aimerais avoir. Son puissant charme agit sur tout le monde. Il prend en photo tous les motifs qui l'intéressent et les envoie immédiatement à son directeur artistique. Il est bien plus taquin qu'avant, peut-être parce qu'on devient de plus en plus complices.

Penser à lui me réchauffe tout le corps. Je fixe la baie ouverte en espérant le voir venir. Avec un soupir, je me dis que je n'ai vraiment pas été sérieuse en repoussant la thérapie. C'est pour cela que je suis officiellement partie avec lui, il faudra commencer demain. Ou un peu plus tard dans la journée, plutôt. Le soleil ne devrait plus tarder, une heure ou deux peut-être.

Le rideau se soulève subitement, Alexander entre, nu, dégoulinant, une serviette sur le visage pour le sécher. Il est allé nager et m'a épargné cette peine. Je retiens une parole pour signaler ma présence et profite de l'obscurité pour admirer, sous une lueur blanche de lune, les contours de son corps. Il lève les yeux dans ma direction alors qu'il sèche ses cheveux en les frottant, et a un geste de surprise.

– Chaton ? Tu ne dors pas ?
– Je n'ai plus sommeil.

Je préfère largement imaginer toutes les caresses que nous avons encore à découvrir. Ça doit s'entendre au son de ma voix car il répond aussitôt.

– On n'avait pas dit que les chemises étaient proscrites ici la nuit ? demande-t-il en s'approchant à pas de loup.

Il est exactement de la même humeur que moi. Alors je me lève, défais les bretelles de mon vêtement et le laisse glisser à mes pieds. Il abandonne sa serviette à son tour et m'attire à lui. Sa peau est fraîche, encore humide, j'en ai la chair de poule.

– Tu es chaude, grogne-t-il en me serrant contre lui.

Je mordille son cou en guise de réponse. Ma main descend le long de son torse et saisit doucement son sexe. Je le sens frissonner à mon contact, son sourire s'étire. Son membre durcit au fur et à mesure de ma caresse, il s'engorge, s'épaissit et pousse Alexander sur mes lèvres. Son baiser dévie mes intentions un court instant, alors que sa main au creux de mes reins me ramène plus près de lui. Je finis par reculer un peu, il tente de changer son angle d'approche, et à la seconde esquive, il s'immobilise.

– Quoi ?
– Laisse-moi… diriger.

Moi-même je suis surprise de mon propre désir une fois formulé. Je l'entends sourire.

– D'accord.

Alexander reste devant moi, ses mains, encore sur mes hanches, peinent un peu à me laisser, mais ce n'est pas moi qui vais le punir pour ce genre de désobéissance. Le fait qu'il fasse nuit m'aide à garder les idées claires, ses yeux ne me perturbent pas. Je l'assois sur la banquette juste derrière lui. Son corps m'apparaît plus clairement sur le tissu blanc. Je me penche pour déposer un baiser sur son menton, début d'une guirlande qui descend le long de son corps. Je soigne mon allure. À chacun d'eux, sa poitrine se soulève un peu plus. Lorsque j'arrive à l'aine, je laisse en suspens et décide de remonter, il contient à peine un rire et soupire mon prénom.

– Oh Chloe…

J'ai envie de le faire un peu languir alors je grimpe sur l'un de ses genoux et ma cuisse frôle son sexe lorsque je m'affaisse lentement contre lui. Je dépose des baisers du bout des lèvres, ici et là. Alexander bascule sa tête en arrière et se laisse aller à ma délicieuse torture. Je parcours ses épaules, ses clavicules et la naissance de son cou, je m'attarde un peu plus sur sa poitrine. Il grogne d'impatience.

Je me redresse, attrape un oreiller pour le poser sur le sol, prends place dessus, entre ses jambes, et reprends ma caresse sur son sexe. Je ne sais pas trop comment m'y prendre et je n'ai pas envie de le décevoir. Son membre, une fois bandé, est impressionnant. J'imagine que je pourrais commencer par le lécher. Ce premier coup de langue a l'effet escompté, Alexander s'affale avec un gémissement. Je suis forcément sur la bonne voie, d'autant plus que mon corps s'harmonise avec le sien, je ressens moi aussi une décharge et serre les cuisses pour ne pas céder trop vite à mes impulsions.

J'attrape un peu mieux son sexe à la base pour pouvoir le prendre en bouche. Sa peau est très fine et douce. Un peu surprise par la sensation, je retente plusieurs fois alors qu'Alexander ne retient plus ses plaintes de plaisir. C'est probablement la première fois que je le domine totalement, il s'est abandonné à moi et je peux continuer, arrêter, le torturer autant que je le souhaite. J'exerce une succion plus marquée en laissant ma langue dessiner des sillons en même temps. Au bout de quelques essais, je me redresse.

– C'est bon comme ça ?

Alexander a du mal à émerger, sa respiration est emportée, sa tête renversée.

– C'est parfait, chaton…

Je le suce encore un instant, avec application et entrain, heureuse de pouvoir à mon tour lui faire perdre pied, quand il m'arrête en posant sa main sur mon épaule. Je relève des yeux étonnés qu'il ne peut pas vraiment voir.

– Arrête… je ne tiendrai pas plus.

Je stoppe sans discuter. Je suis tellement excitée que je ne veux pas passer à côté de la pénétration. Je ne sais pas encore doser les choses comme lui, il s'arrange toujours pour s'arrêter au bon moment. Je me redresse, il se cale au fond de la banquette, le dos droit. Il a toujours pris les choses en main, j'espère que je ne vais pas me louper. Je m'assois à califourchon sur lui, il m'embrasse immédiatement. Son corps contre le mien nous vrille les sens. Je pensais calmer le jeu, mais aucun de nous n'est vraiment d'humeur à ralentir. Je me frotte contre lui alors qu'il me presse contre son torse. Sa main au creux de mes reins ramène puissamment mon pubis sur lui, j'ai la tête qui tourne tant le désir m'oppresse.

– Attends, attends, réussis-je à dire.

J'empoigne son sexe tendu à l'extrême pour le diriger à l'entrée du mien. C'est le moment un peu délicat. Je le glisse doucement en moi. Dire que la première fois, je redoutais cet instant, maintenant il m'enchante. Je bouge un peu alors qu'il reste immobile quelques secondes, le temps exact qu'il me faut pour me sentir pleinement à l'aise. Puis il agrippe mes fesses et accompagne mes mouvements. Je l'enlace et reprends sa bouche. Je crois bien que c'est la première fois qu'on fait l'amour en s'embrassant sans s'arrêter. Tant et si bien qu'on se surprend même à ne plus bouger pour seulement s'embrasser.

Il me caresse le dos d'une main et exerce une pression sur ma nuque de l'autre pour aider nos langues à ne pas se quitter. Lorsque l'oxygène devient vital, nous restons front contre front, un peu étourdis, avec un large sourire.

– Tu veux changer de position ? me propose-t-il.

Je me lève avant de lui tendre la main. Il me suit vers le lit avec la même impatience. Je le bascule en arrière. Je n'ai pas abandonné mon envie de mener la barre. Il s'allonge confortablement, je grimpe sur lui et le reprends en moi. Cette courte pause a attisé notre désir. Dès qu'il est au plus profond de moi, je gémis de bonheur. Je bouge sur un rythme soutenu, mains à plat sur son abdomen. Les siennes se campent sur mes jambes.

Je dessine des cercles de mon bassin tout en me cambrant pour changer le rythme, puis je reprends le va-et-vient. J'alterne les deux techniques bien plus rapidement qu'au début, ses mains enserrent ma

taille pour forcer un peu l'allure. Dans l'action, je les attrape pour les plaquer sur ma poitrine. Ce contact me fait venir avec force. Tous mes muscles se contractent sur le sien, déclenchant chez lui le même orgasme puissant. Nos gémissements, à l'unisson, témoignent du plaisir qui nous secoue.

Je continue de bouger mécaniquement, le temps qu'il se détende, puis ralentis. La lumière entre peu à peu dans la chambre, le soleil n'est pas encore levé, mais l'aurore pointe. Je me retire et me couche à ses côtés, rassasiée. Il m'entoure de ses bras et croise nos jambes.

– C'était incroyable, chaton, murmure-t-il.

Je me blottis contre lui, comblée.

***

Je l'ai convaincu de faire une séance avant d'aller déjeuner. Il n'est pas vraiment d'humeur, moi non plus, mais je me tiens à ma décision. Il reste assis sur la même banquette que cette nuit. L'image me déstabilise un peu, mais j'affirme ma volonté et ouvre mon carnet.

– Tu ne crois pas que ce serait plus simple si on parlait en déjeunant ? tente-t-il à nouveau.
– Non, ne mélangeons pas tout, c'est déjà suffisamment chaotique. Alexander, il faut qu'on finisse de parler de certaines choses avant de conclure cette thérapie.

Je préfère le prévenir qu'il s'agit de sujets laissés en suspens. Il s'est remis à vapoter, il doit être un peu nerveux.

– Je t'écoute.

J'inspire et lance le sujet habituel.

– Parle-moi d'Helen Lydon.

Il ne semble pas étonné, il sait à quoi s'en tenir.

– Pourquoi ? Tu veux remuer le couteau dans la plaie ? Me faire sentir plus coupable encore que je ne le suis ?
– Tu te sens coupable de sa mort ?
– Évidemment, s'agace-t-il.
– Quelles étaient tes relations avec elle ? Pourquoi la raccompagnais-tu chez elle ?
– Je ne veux pas parler de ça avec toi, laisse tomber.

Son visage se ferme mais semble aussi prier de ne pas poursuivre sur ce terrain. Je décide d'emprunter un autre chemin pour ensuite revenir au sujet principal.

– Tu es en constante quête de plaisirs : sexuel, gastronomique, artistique même…
– Et c'est un problème ? me coupe-t-il sans comprendre.

– Non, mais tu censures tout ce qu'il y a de plus profond, tout ce qui pourrait te blesser.

Il me fixe avec des yeux ronds.

– Tu te voiles la face, reformulé-je doucement. Tu ne veux pas croire que Farrell puisse te menacer parce que tu n'as pas envie d'affronter l'angoisse ou la peine que cela pourrait… devrait te causer.

Ma remarque provoque un soupir colérique.

– Parce que je ne le crois pas coupable, ça fait de moi quelqu'un qui se voile la face ? C'est ridicule !
– Tous tes proches ont paniqué quand ils ont appris qu'on t'avait tiré dessus. Pourquoi tu fais preuve d'un tel sang-froid ? On a l'impression que ça ne t'a rien fait. Tu n'as pas eu peur ?
– Tu peux me dire en quoi avoir peur peut faire avancer les choses ?
– Tu n'as pas envie de paraître vulnérable ?

Il reste sans voix un instant. Je pense que je vise juste.

– Est-ce que parler d'Helen te donne cette sensation de vulnérabilité ?
– Je t'ai dit que je n'aborderai pas ce sujet avec toi.
– Il faudra bien que tu m'en parles, dis-je avec une certaine sévérité.

Ma remarque le fait hésiter.

– Est-ce que tu me menaces ?
– Tu me comprends très bien, il ne te reste que deux séances, dis-je en me levant.

J'attrape mon sac alors qu'il me scrute, indécis.

– C'est tout ?
– Je vais faire un tour à l'hôtel. Je préfère sortir un moment pour que cette séance ne tourne pas en dispute.
– On n'est pas obligés de se disputer.
– On se voit tout à l'heure, Alexander.
– Chloe !

J'ouvre la porte et sors. Je traverse rapidement le ponton et touche terre. Je me dis que c'est la meilleure chose à faire. Je ne peux plus me permettre de le ménager.

Je suis la petite route pour me rendre jusqu'au bâtiment principal. Il y a une boutique d'artisanat et de souvenirs dans le hall, je vais en profiter pour ramener un cadeau à mon père. On devrait se voir pour Thanksgiving, je pourrai lui raconter que j'ai dormi dans une chambre sur pilotis au-dessus de l'eau, il sera le premier à ne pas en revenir. Un groom m'ouvre la porte et l'air conditionné me surprend.

La petite boutique offre tout et n'importe quoi, mais je crois que la chemise hawaïenne reste le meilleur cadeau à ramener. Je vais même pouvoir en trouver une pour Dan. Est-ce que je tente d'en offrir une à Alexander ? C'est un peu le même genre de cadeau qu'un mug ? Personnel et mignon ? J'hésite. Je vais me cantonner à mon père et à Dan. Un paréo pour Sara, vraiment parfait ! On devrait partir en vacances ensemble. On a bien fait quelques week-ends, mais jamais plus loin que le Canada. J'essaie un chapeau de paille à bord large et des lunettes de soleil pour préparer une sortie au grand air quand j'entends un couple entrer derrière moi, dans la boutique désertée.

– Tout ce que tu veux, ma chérie, dès que j'en ai fini avec ce déjeuner d'affaires, on part sur Ohau et on profite des plages.
– J'ai hâte, chéri, répond-elle, ravie. Avec un peu de chance, on aura une chambre comme la suite royale sur la baie.
– Elle a été réservée seulement quelques heures avant moi, sinon nous serions dedans. L'hôtel m'a dit que c'était une lune de miel.
– C'est adorable…

D'abord amusée par le dialogue, je m'aperçois que la voix m'est familière. Curieuse, je jette un œil sur le couple. Je me fige et me retourne immédiatement. Farrell ! Farrell et sa compagne ! J'écrase le chapeau sur ma tête et remonte les lunettes. La coïncidence me semble trop osée pour en être une. Tout en laissant un œil traîner pour les surveiller, je me dirige jusqu'à la caisse.

– Tiens, ce paréo sera parfait sur toi, dit-il amoureusement.
– Tu sais que je n'ai plus une taille de guêpe ?
– Tu es resplendissante.

Sa compagne est une belle femme de 35 ou 40 ans. Elle est lumineuse, avec une longue chevelure auburn et un sourire tendre. Elle a les deux mains posées sur un ventre légèrement rebondi, ce qui me coupe un peu dans mes certitudes. J'imaginais que Farrell était un homme enfermé dans le passé et pourtant il semble beaucoup mieux s'en sortir qu'Alexander. Je repense à ce que me disait Barry, persuadé que l'un d'eux n'avait pas de vrais sentiments pour Helen, qu'au final elle n'était qu'un prix au milieu des deux, et j'ai vraiment espéré, malgré la bassesse de la chose, que ce soit Alexander qui se soit servi d'elle. Mais si c'était bien cela, pourquoi Farrell semble-t-il absolument amoureux d'une autre, prêt à fonder une famille, alors qu'Alexander refuse encore de seulement m'en parler ?

– Mince, je dois y aller, finit par dire Farrell.
– Va, ne t'en fais pas, je vais manger un morceau en terrasse en compagnie de mon auteur préféré.
– J'ai toujours su que tu me trompais avec ce bouquin.

Elle se met à rire et l'embrasse.

– Je t'aime, ma chérie.
– Moi aussi je t'aime.

Il a visiblement un peu de mal à la laisser puisqu'il la retient par le bout des doigts.

– Fais attention à toi, hein.
– Mais oui. Allez, ne sois pas en retard.

Il finit par partir alors que je sors des billets pour payer. Sa compagne s'approche à son tour pour acheter son paréo. Je m'éloigne. Je peine à croire que ce départ en vacances un peu soudain soit seulement dû à un véritable besoin de repos. J'attrape mon portable pour interroger Alexander.

[Tu peux me dire pourquoi Farrell
a un déjeuner d'affaires dans ce
même hôtel ?]

[Maintenant ?]

[Oui, il vient de quitter sa compagne
pour s'y rendre.]

[J'arrive.]

Qu'a-t-il l'intention de faire au juste ? Je décide de l'attendre dans le hall pour lui demander une explication. Il ne se fait pas attendre, il semble même sur les nerfs. Je me précipite vers lui.

– Que se passe-t-il ? Pourquoi est-il ici ?
– Reste en dehors de ça, Chloe, impose-t-il sans s'arrêter.

Je décide de le suivre, l'estomac noué. Si Alexander perd son sang-froid, il risque de vraiment faire une grossière erreur.

16. À corps perdu

Alexander entre dans le restaurant, le pas rapide. Je le talonne, angoissée par ce qui va se passer. L'endroit est vide, les clients de l'hôtel préfèrent profiter des restaurants en extérieur, sur la terrasse ou en bord de mer. Seuls Farrell et un autre homme assez élégant déjeunent ensemble et semblent pris dans une discussion sérieuse. Alexander ne prend pas la peine de ralentir, il se précipite jusqu'à la table de son partenaire. Farrell lui tourne le dos, il n'a aucun moyen de prévoir l'interruption qui va lui tomber dessus.

– Farrell, quelle surprise, lance rapidement Alexander.

L'invité se redresse, étonné. Quant à Farrell, il bondit sur ses pieds, plus exaspéré que surpris.

– Que peux-tu bien faire ici ! s'exclame-t-il.

Je m'arrête à quelques mètres. Si Farrell me voit, je vais empirer les choses. Mais si Alexander s'enflamme, je m'interposerai.

– Je suis en vacances.
– Toi, en vacances ? se moque Farrell.
– Ça fait partie de la thérapie que tu as commanditée, tu te souviens ?

Je serre les poings. Vraiment, il ne manque pas de culot pour m'utiliser de la sorte, alors qu'il rejette cette thérapie depuis le début.

– Tu nous présentes ? continue Alexander en regardant le troisième homme.

C'est à cet instant précis qu'il confirme savoir exactement ce qu'il se passe. Farrell soupire, l'homme se lève à son tour, boutonne son costume et tend une main avec un air affable.

– Monsieur Skylar, Albert Collins, je travaille pour A.L. Industries. C'est un plaisir de faire votre connaissance. Lugh est une firme modèle.

Alexander ignore l'homme et refuse de lui serrer la main. Il reste fixé sur Farrell.

– Je t'avais interdit d'entrer en contact avec Dubaï.
– Non, tu m'as interdit d'aller à Dubaï, corrige Farrell. M. Collins a accepté de faire le voyage pour discuter.
– Et au nom de qui discutes-tu ?
– Je suis ici en tant que membre du conseil d'administration qui vient de racheter les parts de Jonas.

L'annonce fige Alexander dans la fureur. Mon cœur se serre. Pour le moment, il se contient. Mais s'il frappe Farrell, ici, à Hawaï, le maire de Chicago ne pourra peut-être rien faire pour lui. Et même s'il pouvait avoir le bras assez long, le conseil d'administration perdrait toute confiance en lui.

– J'ai quarante pour cent des parts de Lugh, tu n'as que quarante-neuf pour cent, rappelle Farrell. Il ne me manque plus grand-chose pour te détrôner.
– Je peux encore te faire sortir du CA, menace Alexander.
– Et moi je peux convaincre Martha, Lilian et Georges de faire de meilleures affaires avec l'offre de M. Collins.

Bravement, et avec intérêt, Collins se met à sourire et tend une feuille qu'il tire d'un dossier posé près de lui.

– Voici l'offre que nous faisons à Lugh pour les terres rares.

Alexander attrape la feuille et la déchire en quatre morceaux sans prendre la peine de lire la moindre ligne. Il laisse tomber les lambeaux par terre sans quitter Farrell des yeux.

– Tu crois que c'est malin ? s'agace Farrell.
– Je viens seulement de refuser l'offre d'A.L. Industries.
– Tu ne pourras pas refuser bien longtemps ! Un scandale de plus, un seul, et tes trois derniers fidèles me vendront leur part ! Ils sont fatigués de ton entêtement et de ton inconduite ! Nous attendons tous ce rapport avec impatience.

Alexander a un demi-sourire un peu supérieur et offensif.

– Et que crois-tu lire dans ce rapport, au juste ?

Au même instant, il semble se souvenir que je suis là et jette un œil sur le côté, presque craintif. Farrell ne manque rien. Il suit son regard et me voit, puis il lâche un rire bas et sinistre. Je pourrais avoir le même genre de rire désabusé si je ne me sentais pas trahie à ce point. Il avoue qu'il se sert de moi pour orienter le rapport et oublie même que je suis là. J'aimerais pouvoir courir, mais mes pieds sont plantés durement sur le sol.

– Messieurs, messieurs, tente Collins. Mon employeur se doutait que nous ne pourrions trouver aucun accord. Il m'envoie donc avec une autre proposition.

Il sort deux autres papiers. Un pour chacun d'eux. Alexander ne me quitte pas des yeux, il n'accorde aucune attention au papier, alors que Farrell l'attrape.

– Une proposition de rachat de Lugh ?
– Oui. En ce moment même, trois de mes collègues discutent avec vos trois autres actionnaires pour leur faire la même proposition.

Farrell se frotte le front.

– C'est… bien plus que la véritable valeur de mes parts.
– A.L. Industries a toujours été très généreuse, assure-t-il avec un beau sourire vendeur, un peu le même genre que Ryan Banks.

Je crois que c'est ce détail qui me fait prendre conscience, à nouveau, que toute cette histoire me dépasse et que je ne devrais pas y être mêlée. Farrell a compris que de toute façon, Alexander joue avec sa thérapeute. Je n'ai que très peu de chance de m'en sortir dignement de mon côté. Je finis par tourner les talons, le cœur en miettes.

– Lugh n'est pas à vendre, gardez votre offre, dit Alexander derrière moi avant de me rattraper.

J'accélère un peu mais je sais que je ne couperai pas à ses tentatives d'explication.

– Chloe ! Attends !

Je pousse la porte du restaurant et prie pour ne pas fondre en larmes dans le hall de l'hôtel alors que la clientèle est bien plus dense que tout à l'heure. Une main attrape mon bras et me retient.

– Chloe, ce n'est pas ce que je voulais dire ! J'étais en colère !

Je me dégage de son emprise. Un flot d'émotions me submerge. La colère et la tristesse, je ne sais plus laquelle choisir, mais je sens ma respiration s'emporter et de grosses larmes chaudes brûler mes yeux.

– C'était exactement ce que tu voulais dire ! rugis-je, furieuse. Ne te cherche pas d'excuses !

Il rattrape mon bras alors que les gens nous jettent des regards interrogatifs.

– Bien sûr que non, écoute-moi !

Je me dégage à nouveau, plus violemment. Il lève les mains pour ne pas envenimer les choses. J'en profite pour continuer ma route jusqu'au comptoir de l'entrée. Alexander me talonne.

– Bonjour, dis-je rapidement avant de reprendre mon souffle.

Je n'avais même pas remarqué qu'il était coupé.

– Je voudrais une chambre, premier prix, avec vue côté terre.

L'homme me fixe, un peu surpris par la scène.

– Chloe… tente à nouveau Alexander, plus posément.
– Tu as été honnête, dis-je en l'interrompant. Tu m'as dit que tu n'avais pas de réponse, que tu étais incertain, je crois que tu as trouvé ta réponse, c'est tout.
– Ce n'est absolument pas ma réponse.
– Tu te souviens de ce que je te disais ce matin ? Comme quoi tu te voilais la face ? Tu le prouves

à nouveau là.

L'agent de l'hôtel s'éclaircit doucement la gorge et glisse une carte magnétique devant lui.

– Voici votre clé, madame. Combien de nuits souhaitez-vous rester ?

J'essaie de penser objectivement malgré tout. Je n'ai plus qu'une envie, me débarrasser de cette thérapie et foutre le camp d'ici. Mes tripes me hurlent d'acheter un billet d'avion et de partir. Je leur donne presque raison et tranche pour le minimum, le temps de faire deux séances.

– Une nuit.
– C'est ridicule, tu as déjà une chambre, grogne Alexander.
– Oh oui, une chambre sur l'eau, alors que j'en ai peur, merci chéri pour cette lune de miel !
– Vous souhaitez régler comment ? demande l'agent d'une voix perchée.
– Par carte.
– J'ignorais que tu avais peur de l'eau ! se défend-il.
– Neuf cents dollars, s'il vous plaît.

Sérieux ! Le montant m'étrangle sur le coup, je vais devoir piocher dans mes économies et je n'ai pas encore vu le prix du billet d'avion. Quelle plaie !

– Mettez ce montant sur mon compte, intervient Alexander.
– Est-ce que tu vas me laisser tranquille ?!

Il pousse un soupir, je crois qu'il arrive au bout de sa patience, comme toujours.

– OK, très bien, tu es en colère, on se voit plus tard.

Et il s'éloigne. Ce départ m'ébranle un peu plus. Ce serait plutôt à moi de juste tourner les talons et pas à lui ! Je donne ma carte bleue et tente d'afficher un visage inexpressif, même si je me sens blêmir à vue d'œil.

– Avez-vous besoin d'autre chose, madame ? s'enquiert l'agent avec sympathie.

Je ne sais même pas de quoi j'ai besoin à cet instant. Un verre d'eau peut-être. Ou un billet d'avion. Ou une machine à voyager dans le temps pour dégager Marius hors de notre cabinet le jour où il nous a engagées. Ou… Ah oui, je sais.

– Vous pourriez envoyer quelqu'un prendre mes affaires dans la suite royale ?
– Tout de suite, madame.
– Merci.

Je tente un sourire, mais mes lèvres tremblotent déjà. Je range mes affaires et suis le groom jusqu'à ma chambre au deuxième étage. Dès que j'entre, je sens comme une chape de plomb s'écraser sur mes épaules. Je pose enfin le sac à souvenirs que je serrais de toutes mes forces entre mes doigts

et laisse le groom ouvrir les volets et me donner des indications que je n'écoute même pas. Il sort, je m'assois sur le lit, soulagée d'être seule.

***

En fin d'après-midi, l'estomac aux abois, je sors pour manger un morceau. Un groom a ramené toutes mes affaires, j'ai essayé de m'occuper en investissant la luxueuse chambre avec son grand lit, sa belle salle de bains, son écran full HD, Lugh bien sûr, et son balcon donnant sur un pan de forêt, mais j'ai vite tourné en rond. Et dès que je tourne en rond, je pense à Alexander. Et dès que je pense à Alexander, je n'ai qu'une envie : pleurer.

C'était pourtant la fin que j'attendais, mais quelque part, j'espérais qu'il découvrirait une attirance incroyable pour moi, un amour fou, quelque chose dans le genre. Mais bon, depuis la situation de Dan et Jon, je me rends bien compte que les folles histoires d'amour ne sont qu'un paquet de conneries. Sara n'y a jamais cru et elle a trouvé un homme convenable. Je devrais suivre ses traces.

En prenant place sur l'une des tables de la terrasse, je réfléchis à quel ami je pourrais parler à cet instant, mais je me vois mal appeler Dan pour pleurnicher sur une histoire pareille. Il m'avait prévenue qu'Alexander allait me briser le cœur.

Une fois la salade posée sous mon nez, je me dis que finalement je n'ai pas faim. Et lorsqu'une silhouette prend place devant moi, mon cœur s'emballe. J'ai envie de le voir comme j'ai envie de le détester encore plus. Mais ce n'est pas Alexander qui me regarde avec un jugement indescriptible.

– Vous couchez avec lui ? me demande Farrell.

S'il y a bien une chose qui me rebute là, maintenant, c'est de m'expliquer avec lui.

– La lune de miel de monsieur et madame Pearse, ajoute-t-il. J'imagine que la réputation de votre cabinet va en prendre un coup.

Bêtement, je n'avais pas pensé que Farrell puisse en parler publiquement.

– Vous voulez que j'écrive qu'Alexander n'est pas apte à diriger Lugh pour sauver la réputation de mon cabinet ? Je ne suis pas sûre que subir un chantage sauve mon cabinet.

Farrell s'affaisse dans sa chaise, plus serein que jamais.

– C'est vrai. De toute façon, vous ne pourrez pas faire grand-chose pour Alexander maintenant. Il détruit toujours tout ce qu'il entreprend. Je ne m'attendais seulement pas à ce que la thérapeute cède.

Je ne suis pas descendue pour m'en prendre plein la figure, je ne veux qu'un peu de paix à cet instant. Une idée me vient donc en tête et je ne pense pas avoir mieux.

– Écoutez, il me reste deux séances, je vais vous faire cadeau de l'une d'elles.

Farrell hausse les sourcils, perplexe.

– Alexander est impulsif et manipulateur, je pense qu'il peut blesser quelqu'un comme personne, vous le savez, je le sais à présent, c'est un fait. Mais je ne crois pas que ça ait un quelconque rapport avec Lugh. D'après ce que j'ai vu, il aime sa société plus que tout et n'a jamais rien fait pour lui porter préjudice.

Il en vient même à me faire croire mille choses pour elle, alors vraiment, quel meilleur P.-D.G. Lugh pourrait avoir ?

– La véritable question, reprends-je, c'est pourquoi vous, vous vous acharnez. Vous avez perdu Helen, et c'est terrible, mais ça reste un accident. Il l'a perdue lui aussi, mais vous, vous avez fait votre deuil, vous avez tourné la page. Vous avez une compagne que, de toute évidence, vous aimez. Elle est enceinte de vous, vous semblez heureux. Alors pourquoi ? Alexander, lui, est seul, n'aime personne, et se moque de tout. Vraiment, vous n'avez rien à lui envier, vous réussissez votre vie.

Farrell me scrute, un peu dépassé. Il ne devait pas s'attendre à tout cet étalage. J'attends une réplique sans le quitter des yeux. Il se racle la gorge, déstabilisé.

– Je n'ai jamais eu de parents, les seuls que j'ai connus sont ceux d'Alexander. Ils m'ont soutenu comme un fils alors qu'ils en avaient déjà un. Un fils ingrat et qui se conduit comme un idiot. J'ai toujours été persuadé qu'il mettrait à bas la société de son père, il a toujours voulu tout s'approprier. Dès qu'il a vu Helen, il a fallu qu'il mette la main dessus.

Je lis plus de blessures que de colère dans ses yeux, à présent.

– Je crois qu'il a tenté de reprendre ce qui lui a toujours manqué, Helen s'est malheureusement retrouvée entre vous deux, dis-je en comprenant de mieux en mieux leurs mécanismes. Il a passé son enfance dans un pensionnat, loin de ses parents, alors que vous, vous étiez là, auprès d'eux. Lorsqu'il a repris Lugh, vous vous êtes senti menacé à nouveau par ce « frère » que vous n'avez jamais réellement connu. Est-ce que vous avez déjà partagé quelque chose tous les deux ?

Il se contente d'un regard noir tout en tapotant des doigts sur la table. Je sais pour ma part que j'ai raison. Depuis le début, je sais qu'ils ne se connaissent pas vraiment et qu'ils se sont posés en rivaux pour tout sans chercher à en savoir plus l'un sur l'autre.

– J'ai toujours été aux côtés de son père dans cette compagnie, alors pourquoi m'avoir légué moins de parts qu'à lui ? Alors qu'il n'a jamais vraiment participé à ses débuts ?
– Parce qu'il est leur fils. Vous vous sentez peut-être… dévalué ou trahi, mais ça n'a rien à voir avec tout ça. Les parts qu'ils ont cédées à leur fils sont un héritage qui se mesure et qui se compte. Alexander se sent abandonné lui aussi, parce qu'il n'a jamais eu la relation que vous avez eue avec son propre père. Vous avez eu bien plus qu'il n'aura jamais.

Farrell recule un peu. Peut-être que toute sa rancœur devient subitement absurde. Je l'espère pour lui, il a la chance d'avoir quelqu'un dans sa vie et un futur heureux, tout simplement.

– Je n'avais jamais vu les choses ainsi, murmure-t-il.

– Vous devriez rejoindre votre compagne, dis-je plus doucement. Et peut-être, tenter de construire une autre relation avec Alexander. Il pourrait être un demi-frère, et même un oncle pour votre futur enfant.

– N'exagérons rien, réplique-t-il, piqué malgré tout.

Je crois que j'ai l'occasion de savoir autre chose, alors que je viens d'ébranler les convictions de Farrell. Je croise les bras sur la table pour m'avancer et tenter de lire un maximum d'informations sur son visage lorsqu'il réagira.

– Avez-vous engagé un tueur pour attenter à sa vie ?

Il commence par se glacer.

– Je vous demande pardon ? réplique-t-il froidement.

Il semble vraiment secoué par ma demande. Je garde le silence pour le laisser dans cette torpeur.

– J'ai beau lui en vouloir énormément, jamais je ne ferais une telle chose ! Jamais ! maintient-il avec force.

Son regard reste droit, et maintenant je sais au fond de moi qu'il dit la vérité. Je ne sais pas qui a commandité cette tentative, mais ce n'est pas le « presque » demi-frère qui veut emmener sa compagne enceinte en vacances tout en l'entourant d'un amour évident. Je me rassois dans ma chaise.

– Vous voyez que vous tenez à lui, dis-je alors.

Farrell se lève d'un bond, agacé. Il tourne en rond une seconde avant de se focaliser à nouveau sur moi. Pourtant il rumine, il ne doit plus savoir comment agir ni quoi me dire.

– Très bien, finit-il par sortir. Je ne dirai rien sur vous, seulement parce que je sais qu'Alexander va tout foirer et qu'il n'a pas besoin de moi pour ça, comme d'habitude.

Et il s'éloigne.

Cette conversation m'a vidée. Je ne vais pas réussir à toucher ma salade. Quelque part, je suis satisfaite d'avoir eu cet échange avec lui, mais il me fait encore réfléchir. Oui, Farrell s'en sort tellement bien, mais ce n'est pas le cas d'Alexander. Rester amoureux du fantôme d'Helen doit lui assurer de ne pas être abandonné à nouveau, alors que moi, tout ce que je fais, c'est le laisser tomber. Il s'est programmé à repousser les autres pour se préserver.

Je lui en veux de ne pas avoir fait le deuil d'Helen et de se voiler la face, mais je fais la même chose. Je n'ai jamais pris mon traumatisme à bras-le-corps pour le surmonter. J'en viens même à lui reprocher d'avoir choisi une chambre sur l'eau. Alors que, comme lui, je n'ai jamais accepté la mort d'un être cher, mon petit frère Jim. Il est temps que j'y remédie.

***

L'avantage de ce genre d'hôtel, c'est que l'on peut y venir nu et tout acheter sur place. J'ai trouvé un maillot de bain et je fais face à la mer alors que le soleil entame lentement sa descente. Le sable entoure mes orteils, la brise caresse mon visage, le bruit calme de l'eau chatouille mes oreilles. J'ai pourtant la peur au ventre, les bras croisés sur ma poitrine, le souffle court. Il suffit que j'entre un peu dans l'eau, que je me détende, que je fasse face aux émotions que je fuis depuis des années.

J'ai toujours eu l'impression d'entendre sa voix quand je m'approche de l'eau comme ça. Sa petite voix que je trouvais si agaçante, gamine. « On joue ! Dis, on joue ! Allez, on joue ! » Bon sang, je le détestais tellement quand il me harcelait comme ça… J'avance pourtant dans l'eau et frissonne dès que mes pieds s'enfoncent dans le sable humide. Muée par ma volonté, et parce que je psalmodie du bout des lèvres que rien ne peut m'arriver, j'arrive à avoir de l'eau jusqu'aux mollets. Je m'arrête.

J'ai envie que mon père soit là et qu'il me voie, moi, là, sur une plage, avec de l'eau jusqu'aux mollets ! Ça veut dire que je peux aller un peu plus loin. J'inspire et expire lentement avant de continuer. Lorsque j'arrive au niveau de la taille, j'entends à nouveau sa voix qui m'appelle. Ce ne sont plus des supplications de gamin qui veut jouer à tout prix, mais des appels au secours. Une voix aiguë, au supplice, à moitié avalée par l'eau.

« Aide-moi ! Chloe ! Aid… oi ! »

Je tente de rester calme. Je dois pouvoir passer outre ces hallucinations auditives dictées par ma culpabilité. Mais je me rends compte que je ne peux pas appliquer mes propres conseils thérapeutiques sur moi-même. Les larmes me montent aux yeux alors que les vagues sont un peu plus fortes que sur le rivage où elles disparaissent. L'une d'elles me frappe le haut du corps, me soulevant légèrement. La terreur me crispe. Je vais être incapable d'aller plus loin ?

J'ai encore pied, et il ne peut rien m'arriver. Je décide de suivre la voix qui est à quelques mètres. Je ne peux pas l'abandonner encore une fois, alors qu'il m'appelle et qu'il a besoin de moi.

– J'arrive, Jim…

J'ai l'occasion de me racheter, je n'hésite pas. J'avance plus rapidement et me mets à nager. Un violent retour de vague me fait chanceler. Tout s'embrouille, je me débats subitement alors que la mer est calme, je m'aperçois surtout que je n'ai plus pied. Un deuxième retour de vague me pousse un peu plus loin encore. La peur panique accélère mes mouvements et je n'arrive plus à réfléchir. Une seule constatation m'apparaît, je suis en train de me noyer.

Un troisième retour de vague me plonge dans les profondeurs, je n'ai pas eu le temps de reprendre de l'air et m'agite deux fois plus. Il faut que je remonte, vite !

– Chloe !

J’expulse l’eau de ma gorge et me débats toujours.

– Jim !

Je me sens couler à nouveau sous la houle. J’ai déjà failli me noyer une première fois, c’est peut-être ainsi que je dois en finir, rejoindre Jim et lui demander pardon.

Une main m’attrape et me hisse hors de l’eau, un bras enserre ma taille et me maintient à la surface. Effrayée, je tente de m’en défaire sans comprendre ce qu’il m’arrive.

– Calme-toi ! Chloe !

La voix m’immobilise. Alexander resserre sa prise autour de moi.

– Je vais te ramener sur la plage, tu ne crains rien, assure-t-il.

Je hoche la tête en agrippant son bras. Il se met à nager en me tenant face au ciel. L’eau envahit mon visage quelques fois mais je ne ressens plus de peur, je sais qu’il va me sortir de là comme j’ai toujours su qu’il me protégerait, peu importe la situation. Au bout de quelques brasses, il me sort de l’eau et me dépose sur le sable. Je me mets sur le côté pour tousser. Le personnel de l’hôtel est déjà là avec des serviettes.

– Chloe ? Ça va ? me demande Alexander en posant un drap de bain sur mes épaules.

J’acquiesce, le souffle court. Il a plongé tout habillé.

– Vous voulez qu’on appelle une ambulance ? Un médecin ?
– Ça ira, merci, dis-je, encore tremblante.

Quelle bêtise de croire que je pouvais affronter ma peur comme ça. Même si j’ai réussi à entrer dans l’eau, je ne suis arrivée à rien, sauf à mettre ma vie en danger.

– Viens, je te raccompagne jusqu’à ta chambre.

Alexander m’aide à me relever, prend mes affaires qu’un agent de l’hôtel a récupérées sur la plage, et m’emmène au deuxième étage. Puisqu’il sait que je suis toujours fâchée et puisque je n’ai pas dit un mot, il se contente d’ouvrir ma porte, de s’assurer que je vais bien, et de me laisser. Je m’allonge sur le lit, encore chamboulée par ce que je viens de vivre. Peut-on un jour se débarrasser de ce genre d’affliction ? Même avec beaucoup de volonté, j’ai l’impression que la chose reste impossible.

Je me suis jetée à corps perdu dans l’eau. Sans réfléchir, happée par la voix de ce petit garçon mort. Une boule de chagrin éclate dans tout mon corps. Si Alexander n’avait pas été là, je me serais bêtement noyée.

17. Inévitable

[Viens dîner, j'ai pris
une table au restaurant.]

Le message me sort de ma somnolence. Je ne sais plus ce que je veux, mais je lui dois bien au moins un dîner, et une explication. Il reste une séance, autant en finir une bonne fois pour toutes.

[J'arrive.]

Je prends une douche, enfile la première robe qui sort de ma valise et descends au rez-de-chaussée. Le soleil s'est couché depuis une petite heure, et le restaurant est toujours aussi vide. Les lampes tamisées n'attirent pas autant que la terrasse ou la plage avec leurs flambeaux. Alexander m'attend, installé à l'une des tables, une chemise noire sur le dos. Il se lève à mon approche pour tirer ma chaise. Je le remercie d'un sourire mais n'arrive plus à oublier que le rapport est encore entre nous.

– Comment tu te sens ?
– Mieux, merci.

Le serveur apporte deux cartes avant d'énoncer les vins du moment. Alexander choisit rapidement pour se débarrasser de lui.

– Alors, tu veux en parler ? me propose-t-il.
– Seulement si tu me parles en retour, imposé-je tout simplement.
– Il me reste deux séances, c'est cela ?
– Une.

Il fronce les sourcils.

– J'en ai donné une à Farrell.

Cette fois-ci, il écarquille les yeux.

– Il en avait besoin, et tu ne m'as jamais caché que toi non. Après tout, tu te sers de moi.
– Je te l'ai dit, ce n'est pas ce que tu crois.
– Vraiment ? Alors pourquoi m'avoir dit que tu voulais partir en vacances à Hawaï, avec moi, alors qu'en fait tu savais que Farrell y rencontrerait un émissaire de Dubaï ?

Ses mâchoires se resserrent légèrement alors que le sommelier verse le vin choisi dans son verre pour qu'Alexander le goûte. Il fait signe de servir en sautant cette étape. Je prends le temps de boire une gorgée de mon verre en attendant sa réponse.

– D'accord, je t'ai menti sur ce point, mais seulement pour que tu viennes avec moi. Si je t'avais dit que je voulais surprendre Farrell, tu m'aurais fait la leçon.

Je laisse échapper un rire désabusé.

– Bien sûr que j'aurais refusé de venir ! Tu agis toujours avec… la plus grande insouciance !
– Je sais, je suis irréfléchi, mais je voulais vraiment passer du temps avec toi.
– Ou finir la thérapie dans de bonnes conditions pour avoir un bon rapport.

Alexander plante ses yeux sombres dans les miens.

– Pourquoi tu dis ça ?

Je déglutis. J'ai envie de lui en vouloir, je n'ai plus vraiment peur de le perdre, je crois que je me fais malheureusement une raison. Nous ne sommes pas faits pour être ensemble, Dan le sait, Sara le sait, je le sais, au fond de moi.

– J'ignore si je peux te faire confiance, Alexander, avoué-je, affligée par ma constatation.

Il s'avance un peu sur la table, les yeux flamboyants. Je ne l'avais encore jamais vu aussi déterminé lors de nos discussions. J'ai presque l'impression qu'il me hisse enfin au niveau de sa société.

– Il faut que tu me croies, je ne me sers pas de toi. Ma réponse est claire maintenant. Je ne couche pas avec toi pour ce foutu rapport !

J'aimerais le croire, sincèrement, mais je n'y arrive pas alors que mon amour pour lui est plus fort que jamais. J'ai envie d'attraper sa main et de lui sourire, de lui assurer que j'ai confiance en lui et que je le suivrai aveuglément. Mais tout reste tapi au fond de moi. Je n'ai plus qu'à faire mon travail.

– Alors parle-moi d'Helen.

Un serveur nous interrompt à nouveau pour prendre notre commande.

– La spécialité du chef, choisit hâtivement Alexander.
– La même chose, dis-je rapidement, plus intéressée par la suite que par mon assiette.

Alexander va céder, il le doit, et c'est la première fois que je le vois aussi peu assuré.

– Très bien. Je te dirai tout. Dès que tu m'auras expliqué ce qu'il s'est passé sur la plage.

Évidemment. Bon, c'était le deal en même temps. Je n'ai jamais eu à tout formuler face à quelqu'un. C'est peut-être moi qui ai besoin d'une thérapie, en fait. Comment vais-je bien pouvoir rester la plus factuelle possible ?

– Hum, j'avais 12 ans quand c'est arrivé. On est partis au lac pour passer l'après-midi. Ma mère

m'a demandé de surveiller mon petit frère Jim pendant qu'elle et mon père discutaient avec des amis. Mais comme toutes les gamines de 12 ans, je n'avais aucune envie de m'occuper de lui.

Ma voix s'enraie brusquement. Heureusement, le serveur intervient et pose une belle assiette avec plusieurs mets froids, un assortiment des spécialités du chef accompagné de ses compliments. Alexander le remercie à demi-mot. Il n'est pas non plus décidé à manger, il me regarde et attend la suite.

– La vérité, Alexander, reprends-je donc, déterminée à finir, c'est que je veux être punie pour la mort de mon frère, parce que je l'ai laissé mourir.

J'essaie de ne pas baisser les yeux pour me raccrocher à lui.

– Je lui ai demandé de rester près de sa pelle et de son seau et je me suis éloignée parce que j'avais moi aussi des amis un peu plus loin. Il m'a suppliée de rester, il voulait se baigner et passer du temps avec moi, mais je n'ai rien voulu savoir. Au bout d'un moment, j'ai jeté un œil dans sa direction, il n'était plus là. Je me suis rapprochée, il était en train de se noyer un peu plus loin, dans le lac.

L'atroce corde qui m'étrangle dès que je pense à ce moment revient. Je sens mes yeux s'embuer alors que je tente de rester maîtresse de moi-même, en vain.

– Il était incapable d'appeler au secours, je ne voyais que sa main s'agiter et parfois son visage grimaçant apparaissait à la surface. Alors j'ai couru pour le sauver…

Mon souffle se coupe une nouvelle fois, je le reprends difficilement.

– Mais je n'ai jamais pu l'atteindre. Pourtant il m'avait vue, il s'est mis à m'appeler, mais c'était trop tard, un courant l'emportait. J'ai cru que j'allais me noyer à mon tour, les adultes ont fini par intervenir en nous entendant, ils ont réussi à me sortir de l'eau, mais Jim… O-on a retrouvé son corps à trois ou quatre kilomètres sur une berge le lendemain. Il est mort tout seul parce que j'étais égoïste, irresponsable et stupide.

Je m'arrête là.

Alexander ne cache pas sa préoccupation.

– Chloe, finit-il par dire. Tu avais 12 ans, tu étais une gamine, toi aussi.

Sa réflexion me plonge dans la même colère qu'à l'époque.

– C'est ce que tout le monde me dit toujours mais ça n'excuse pas mon comportement. J'en ai assez d'entendre les gens m'excuser pour ce que j'ai fait ! Personne ne m'a jamais laissé endosser une quelconque culpabilité… jusqu'à toi.

Alexander fronce les sourcils.

– C'est peut-être stupide, dis-je alors, peu sûre de moi. Mais ces corrections, même dans un cadre sexuel, ça me procure une sensation de… paix.

Il hoche la tête.

– Je comprends.

C'est dit sans aucun jugement, ni a priori. Le nœud de la corde se desserre un peu. J'ai l'impression d'avoir passé un col très difficile en haute montagne et de pouvoir commencer à descendre plus sereinement de l'autre côté.

– Qu'ont fait tes parents ?

J'entends plus de la curiosité pour le contexte environnant qu'autre chose, il doit tenter d'imaginer ce qui entoure tout cela.

– Ma mère ne m'a plus jamais adressé la parole, elle est partie un matin et je ne l'ai plus jamais revue.

Cette fois-ci, il écarquille les paupières. Mon ton a un peu changé, je me sens moins menacée sur ce terrain que sur l'autre. Ma mère n'a jamais été quelqu'un de très maternel. Je ne me souviens pas d'une relation épanouissante, mais plus de conflit permanent avec elle. Je lui en veux davantage encore d'être juste partie, comme ça. C'est donc plus la colère qui m'anime à son sujet.

– C'est à ton tour, dis-je pour enchaîner.

J'ai survécu à cette confession, c'est une sacrée victoire personnelle. J'en profite pour piquer quelque chose dans mon assiette, pour occuper ma bouche et mes mains et combattre ma nervosité toujours présente.

Alexander semble un peu peiner à prendre la suite.

– Eh bien, c'est moins tragique, ou pas, ajoute-t-il, égaré.
– Je peux commencer par te dire ce que je sais déjà, tu as eu une aventure avec Helen, dis-je pour qu'il ne s'embarrasse pas à trouver les mots pour cela.

Il ne semble pas réellement surpris et acquiesce.

– Je me doutais que tu savais. Je ne sais pas par où commencer, c'est tout.
– Comment l'as-tu rencontrée ?

Il se met à jouer avec sa fourchette en triturant un morceau de viande délicatement coupé et assaisonné.

– À un gala de charité, répond-il avec un demi-sourire. C'était un coup de foudre, je n'ai jamais été aussi sûr de moi avant. On a partagé quelques mots, je ne pouvais pas la quitter des yeux, j'avais l'impression d'être un gamin. Et puis j'ai compris qu'elle accompagnait Farrell… j'aurais préféré que ça reste un coup de cœur sans importance, sincèrement. Elle serait toujours en vie si ça avait été le cas. Mais je n'ai pas pu m'empêcher de venir à elle. Petit à petit, elle m'a confié qu'elle m'appréciait, on a passé une première nuit ensemble et on a compris qu'on ne pourrait plus se passer l'un de l'autre.

Son ton a un peu baissé. Ses yeux restent fixés sur les reflets de son verre.

– Cette relation cachée était parfaite au départ, mais Helen avait quand même de l'affection pour Farrell et craignait de lui faire du mal. Je la poussais pour qu'elle le quitte chaque jour. Je crois qu'il a fini par l'apprendre, peut-être qu'on ne faisait plus vraiment attention, on avait tendance à s'affronter les derniers jours. Un soir, à un dîner chez l'un des actionnaires, elle s'est fâchée avec Farrell et elle a claqué la porte. Je l'ai suivie, je suis monté dans la voiture alors qu'elle démarrait. Elle voulait que je descende mais je suis resté.

Il marque une pause pour, lui aussi, reprendre son souffle.

– Elle semblait furieuse, et bouleversée. J'ai exigé qu'elle s'explique, elle a fini par me répondre qu'elle venait de quitter Farrell et que leur dispute avait été très dure. Mais moi, égoïstement, j'étais heureux.

Il retrouve son demi-sourire, et pourtant, il semble perdu dans un triste moment.

– Ça l'a mise en colère, mais je me suis quand même tourné vers elle pour la demander en mariage. Elle ne s'y attendait pas. La surprise lui a fait faire une embardée, elle a coupé la route à une autre voiture qui s'est encastrée dans ma portière. Le choc a été… terrifiant. La voiture s'est crashée dans une borne au bord de la route, la ceinture s'est comprimée sur ma poitrine, les airbags se sont enclenchés.

Je reste figée. Tout s'embrouille dans ma tête. Ce n'est pas l'accident que je connais et pourtant c'est certain qu'il ne ment pas.

– Je croyais que tu conduisais, dis-je d'une petite voix.

Il secoue la tête.

– Helen s'est cognée sur sa fenêtre avec une telle violence qu'elle est restée inconsciente plusieurs minutes. J'ai tout fait pour m'extraire par une portière arrière et la sortir. J'aurais peut-être dû la laisser immobile, j'en sais rien… J'avais peur, alors je l'ai allongée, elle respirait encore, j'ai pu appeler les secours et rester auprès d'elle. Je n'ai même pas jeté un œil sur l'autre conducteur, on ne m'a dit qu'après qu'il était mort sur le coup de toute façon. Quand les ambulances et la police sont arrivées, j'ai dit que c'était moi qui conduisais.

Il marque une pause pour s'éclaircir la gorge alors que le sommelier s'approche pour remplir à nouveau nos verres. J'ai envie de le chasser à coups de chaussure.

– Pourquoi ?

– Parce qu'elle pouvait encore s'en sortir à ce moment-là, et on l'aurait accusée d'avoir provoqué l'accident. Je savais que j'étais intouchable, le maire est un ami. Mais Helen n'a pas tenu, elle est morte par terre alors qu'on tentait de la réanimer. À partir de là, mes souvenirs sont confus. Je crois qu'on s'est étonné que je tienne encore debout avec de telles blessures, j'ai repris conscience quelques jours plus tard à l'hôpital.

Il finit avec un soupir, comme s'il était soulagé d'en finir avec cette épreuve. Je l'ai toujours vu plein d'assurance, mais je dois avouer que son visage torturé et défait par l'évocation de tous ces souvenirs me choque. Je ne sais pas comment formuler ma compassion. Lui rappeler que c'était un accident, vraiment, c'est tout ce qu'il ne veut pas entendre à mon avis.

– Alors, tu penses que c'est une « déception amoureuse » qui m'explique bien ? reprend-il, un peu sur la défensive, comme à chaque fois qu'il se montre vulnérable.

Et vulnérable, il l'est complètement à cet instant. Ses beaux yeux sont brillants, sa bouche arbore une moue qui tente de masquer sa douleur mais qui n'y parvient pas vraiment.

– Non, dis-je seulement. Tu as vécu quelque chose de très difficile, mais ça ne doit pas t'empêcher de vivre aujourd'hui.

– Tu penses que ça me conditionne encore aujourd'hui ?

– Dans tes relations avec Farrell par exemple. La façon dont tu es allé chez lui pour détruire son bureau, tu as agi violemment avec lui parce que tu n'arrives pas à te pardonner cet accident.

Il acquiesce pensivement.

– Peut-être, oui.

– Tu bois et tu enchaînes les maîtresses parce que tu ne veux pas y penser. Tu ne veux plus t'attacher à une autre femme de peur de la perdre à nouveau.

Alexander relève des yeux interrogateurs sur moi.

– Tu te souviens de la première séance ? continué-je. Quand tu m'as dit que les sentiments n'étaient qu'une déception ?

Il semble enfin comprendre ce point.

– Je voulais une famille avec Helen, elle est la seule femme qui m'a inspiré ce désir et ça l'a tué.

– C'était un accident, rappelé-je tout de même d'une voix adoucie. Le fait que tu ne veuilles plus d'attaches ne concerne pas directement l'accident, c'est seulement toi qui te protèges après ce que tu as vécu.

Il reste songeur un instant.

– Si je reste bloqué dans ce… refus, formule-t-il. Pourquoi je ressens de moins en moins les douleurs fantômes ?

Je hausse les épaules.

– Peut-être que ma thérapie a porté ses fruits bien plus tôt que prévu ?

Je tente de dédramatiser un peu la conversation. Il ose un maigre sourire.

– Peut-être, oui, dit-il doucement.

Je m'affaisse un peu dans ma chaise. Il est encore amoureux d'elle et n'envisage apparemment pas une autre histoire sérieuse. Il faut que je me fasse une raison. Je ne pense pas être seulement une passade sexuelle dans sa vie, mais je m'assimile plus à une aventure de consolation, celle qui est inévitable pour se remettre d'une dure déception.

Il n'a plus qu'à entamer son travail de deuil d'Helen, et il lui dira adieu lorsqu'il se sentira prêt.

– La thérapie est terminée, annoncé-je en forçant un sourire.

Il se contente du même genre de sourire.

Le serveur revient vers nous, un peu gêné.

– Est-ce que tout va bien ?

Nous n'avons peu ou pas touché nos plats, pourtant Alexander se redresse un peu et sourit plus franchement.

– C'est délicieux, passez nos compliments au chef.

Le serveur copie son sourire, même si nos assiettes pleines le laissent perplexe, et il s'efface. Alors, Alexander pique sa fourchette dans l'un des mets et le mange en silence.

***

Il me raccompagne jusqu'à l'ascenseur mais peine un peu à reprendre son chemin vers sa chambre. Il me faciliterait grandement les choses, pourtant. Je sais que c'est d'une lâcheté à toute épreuve, mais je prévois de repartir pour Chicago en lui laissant seulement un mot. Toute cette journée a été très éprouvante, je ne me sens pas de revivre une telle discussion avec lui.

– Laisse-moi venir avec toi, me demande-t-il en retenant les portes de l'ascenseur.

Tout ce que je craignais.

– Alex…
– Cette chambre est ridicule sans toi et je n'ai pas envie de rester seul ce soir.

Je n'en ai aucune envie moi non plus, alors je finis par accepter. Il reste près de moi jusqu'au deuxième étage. J'ouvre la porte de ma chambre, allume l'une des lumières près du lit et me dirige vers la baie vitrée pour la fermer et tirer les rideaux, mais Alexander me retient. Il m'attire vers lui avec délicatesse. Chacun de ses gestes est empreint de douceur. Il me prend dans ses bras et j'ai la sensation que ce contact, chaud et caressant, nous fait du bien à tous les deux. Je me rends compte que j'ai terriblement besoin de lui. Je ne devrais pas me laisser aller comme ça, je ne veux pas qu'il se fasse une fausse idée de mes intentions alors que je vais le quitter. Mais j'ai fait taire ma raison depuis bien longtemps avec lui. Je veux faire l'amour avec Alexander une dernière fois, je veux le sentir contre moi une dernière fois. Alors je m'accroche à son cou comme si ma vie en dépendait et il me serre dans ses bras pour m'embrasser.

***

Lorsqu'il ouvre les yeux au matin, je crois que j'ai réalisé un exploit. Je me suis levée sans le réveiller, j'ai conclu le rapport, je l'ai envoyé, j'ai rangé mes affaires dans ma valise et ce sont les derniers bruits de la fermeture Éclair qui l'ont sorti de son sommeil. Puisqu'il est là, et que nous avons passé la nuit ensemble, je me suis décidée à au moins lui expliquer mon départ en face, par égard pour lui, pêchant finalement un peu de courage au fond de moi.

Alexander se redresse et se frotte les yeux.

– Chloe ?

La tension me saisit. Je vais plus lutter contre moi-même que contre lui je crois. Je me répète rapidement toutes les bonnes raisons de ce départ en essayant de les trouver toujours aussi bonnes. Il finit par me voir debout, habillée, mon bagage près de moi.

– Qu'est-ce qu'il y a ? s'étonne-t-il en posant les pieds par terre sans pourtant émerger complètement.
– Je rentre à Chicago, dis-je simplement. La thérapie est finie, il vaut mieux mettre un terme à cette relation d'amants.

Il ne semble pas vraiment comprendre ce qu'il se passe.

– Quoi ? Pourquoi ?
– J'ai envoyé le rapport par e-mail ce matin aux membres du CA, je t'en ai envoyé une copie à toi aussi. Tu n'as plus à me donner tes jours, alors je reprends mes nuits.

Alexander attrape son pantalon pour se rhabiller, le visage agité par la contrariété. Il se lève, de plus en plus réveillé. Je me dis que s'il s'approche de moi, je serais capable de laisser tomber mon plan. Je déglutis avec appréhension.

– Chloe, qu'est-ce que tu fais ?

Je souris nerveusement en repensant à nos toutes premières conversations. Ma gorge se noue douloureusement malgré tout.

– Je suis en train de faire ce que tu trouves ridicule. Tu vois, j'ai des sentiments pour toi, je crois que j'ai vécu un coup de foudre unilatéral et que je l'ai assimilé plus tard. Mais dès le premier jour, tu m'as… euh…

Mes réflexions quittent le navire. Je ne pensais pas faire ces aveux-là, maintenant. Je ne sais même pas pourquoi je les fais ! Quelle idiote ! Mais maintenant que j'ai commencé, je ne peux que terminer. Il reste d'ailleurs pantois, véritablement surpris par mon babillage décousu.

– Subjuguée, je crois, finis-je, au comble de l'embarras. Mais je sais que mes sentiments ne sont pas réciproques.

Je laisse un peu la suite en suspens. Peut-être qu'il va me contredire, mais je le vois silencieux, il baisse même les yeux, « incertain », comme me disait Barry. Je garde ma déception et prends un peu plus d'assurance. Ce n'est pas une surprise.

– Donc voilà, je suis amoureuse et je te quitte. Ce n'est peut-être pas aussi ridicule que tu le crois.
– Chloe, m'interrompt-il. Tu vas trop vite.
– Que veux-tu que je fasse ? Que je continue de coucher avec toi en espérant qu'un jour tu me voies autrement que comme une maîtresse ? rétorqué-je un peu plus vivement.
– Je suppose que non, soupire-t-il.
– Alexander, ce n'est pas grave, d'accord ? On a eu ce qu'on a voulu, une aventure sans conséquence. Mais je ne peux pas la poursuivre.
– D'accord, d'accord. Tu veux arrêter. On pourrait en parler peut-être, tu es obligée de partir comme ça ?

Je deviens un peu plus nerveuse.

– Je ne pense pas qu'une conversation puisse régler la situation.
– Tu le savais déjà hier soir que tu partirais ce matin ! s'exclame-t-il. Et pourtant, tu as couché avec moi, ça ne t'a pas empêchée de m'accepter cette nuit ! Alors quoi, je n'ai pas le droit d'avoir mon mot à dire maintenant ?

Je m'attendais un peu à ce genre d'attaque. Il veut me rendre responsable parce qu'il ne sait pas comment gérer ce genre de situation, vu que d'après lui, il n'a jamais été largué.

– Épargne-moi, je vais tenter de reprendre ma vie, reprends la tienne de ton côté. Un jour peut-être, tu seras à nouveau certain avec une femme, mais ce n'est pas avec moi.

J'attrape la poignée de la valise et me dirige finalement vers la sortie. Je jette un dernier coup d'œil derrière moi, il reste immobile.

– Je suis désolé, murmure-t-il.
– Au revoir, Alex.

Je sors, referme derrière moi et me rue dans l'ascenseur, le cœur battant. C'est probablement la chose la plus difficile que j'ai jamais faite.

***

Le retour d'Hawaï n'a pas été simple, j'ai officiellement fait partie de ces voyageurs pénibles qu'on espère éviter, ceux qui pleurnichent sur leur siège en reniflant et en quémandant des mouchoirs aux stewards et aux hôtesses. Le *jetlag* me terrasse à nouveau mais, même si je suis abattue par la peine et la fatigue, j'ai tout de même décidé d'aller au boulot pour parler avec Sara. Je ne veux plus vivre dans ce mensonge prolongé, je vais implorer son pardon, et même si je crois en nous, j'ai prévu la fameuse lettre de démission dans mon sac, dans le cas où les choses dégénèrent.

Il faut juste que j'arrête de penser à Alexander. Dès que c'est le cas, j'ai les larmes qui me montent aux yeux d'une manière tout à fait infaillible. Je suppose qu'avec le temps, tout rentrera dans l'ordre. Malgré moi, en passant près d'un kiosque à journaux, non loin de notre café habituel dans lequel j'ai donné rendez-vous à Sara, je lance des regards inquiets et impatients aux couvertures des magazines économiques, à la recherche de son visage. Mais non. Rien… Ou si. Si, mais ce n'est pas le type de presse attendu. Je reviens sur mes pas pour attraper le journal à scandale qui titre « Skylar, une thérapie par le sexe ! »

Je reste bouche bée. Derrière les grosses lettres capitales, qui m'agressent violemment le cerveau, je vois Alexander qui enlace une blonde avec une barre noire sur les yeux. Moi. Là. Photographiée. Anonymisée. On dirait ma chambre au deuxième étage de l'hôtel à Hawaï. Une montagne d'interrogations se bousculent dans ma tête. Comment ont-ils pu savoir ? Qui ? Pourquoi ? Il n'y a que Farrell qui savait, mais je le croyais et le crois encore quand il disait qu'il ne ferait rien. Ou dois-je vraiment le croire ?

Mon téléphone me sort de ma torpeur. Marius. Je n'ai pas envie de décrocher mais en même temps, lui seul saura m'en dire plus.

– C'est une catastrophe ! Passez-le-moi !

Je reste perplexe un court instant. J'ai vraiment du mal à émerger. Tout mon être s'ébranle, j'ai l'impression de seulement entrapercevoir les conséquences de cette catastrophe.

– Il n'est pas là, dis-je, essoufflée.
– J'essaie de l'appeler depuis deux heures et il ne répond pas, passez-le-moi immédiatement !
– Je ne suis plus à Hawaï.
– Merde… ça vous pendait vraiment au nez, et il a fallu que vous gâchiez tout alors que vous veniez d'envoyer le rapport !

Sa réplique me fait trembler de peur puis de colère.

– Vous insinuez que c'est ma faute ? Pourquoi ce serait de ma faute ?! J'ai tout à perdre !
– Il ne fallait pas coucher avec lui !

Mon cœur frappe brutalement ma cage thoracique.

– Ne m'appelez plus jamais ! C'est terminé, alors ne m'adressez plus jamais la parole !

Je raccroche et essaie de penser. Ce n'est pas un, mais quatre journaux qui relaient cette histoire. Je les épluche rapidement, il y a d'autres photos à l'intérieur, et parfois avec des renvois aux sites Internet des médias pour d'autres angles. Notre dernière nuit d'amour, étalée vulgairement dans la presse. J'aurais dû tirer les rideaux, il n'aurait jamais dû me retenir. À présent, le monde entier peut voir ce que la pauvre thérapeute a pu faire avec le séduisant milliardaire…

– Sara…

La chose ne me frappe que maintenant. J'abandonne la presse pour foncer vers le café à quelques rues de là. Dès que je le vois, j'accélère. Je traverse sans faire attention, une voiture freine brusquement, le conducteur baisse la fenêtre pour m'injurier, mais je ne lui accorde pas un regard. Je cours jusqu'à la porte et la tire, le souffle court.

Sara est déjà assise à notre table habituelle, accoudée, mains croisées, le regard bas, un journal posé près d'elle. Je prends place en face d'elle alors qu'elle ne m'a toujours pas regardée. Je la connais suffisamment pour savoir qu'elle frémit de colère. Je retire mon manteau, comme pour repousser au maximum l'affrontement qui m'attend.

– Un thé Earl Grey, deux toasts grillés et trois kiwis, comme d'habitude ? me demande notre serveur.

Perturbée, je jette un œil sur lui en cherchant mes mots.

– … Euh oui, merci.

Il s'éloigne et je remplis discrètement mes poumons d'air.

– À qui veux-tu parler en premier ? me demande Sara. L'amie ou la collègue ?

Elle me prend un peu de court, mais je me lance quand même.

– Sara, je te promets que je venais avec l'intention de tout te raconter ce matin. Je sais que ça te semble opportun, mais c'est vrai. J'ai quitté Hawaï hier et…
– OK, m'interrompt-elle. C'est donc l'amie qui va d'abord te répondre.

Elle fiche ses yeux dans les miens et je peux enfin y lire sa fureur, mais aussi une terrible blessure.

– Barry m'a prévenue ce matin que je devais me préparer aux tabloïds, il était déjà au courant bien sûr…

– Je lui avais demandé de garder le secret, dis-je pour le défendre.
– Ce n'est pas le problème, réplique sèchement Sara. Barry est mon petit ami et l'avocat de Skylar, c'est évident qu'il me cache des choses pour la sécurité de son client. Depuis quand tu me mens, *toi* ? Depuis quand tu couches avec ton patient ?

Je me mets à triturer nerveusement la serviette en papier posée devant moi. Le serveur dépose mon petit déjeuner et j'ignore pourquoi je l'ai commandé finalement.

– Depuis le premier jour.

Même moi, j'ai du mal à le croire en le disant.

– Tu me mens depuis des semaines ? reformule-t-elle.
– Ça m'a pesé à chaque fois et je m'en veux terriblement, dis-je en priant pour qu'elle me croie. Sara, tu es ma meilleure amie, je ne voulais pas te perdre.
– Et tu croyais qu'en me mentant de la sorte, tu t'en sortirais ! s'exclame-t-elle. Vraiment quelle… idiote tu fais ! s'agace-t-elle en serrant les poings. Laisse la collègue te dire à présent que tu as discrédité tout le cabinet ! Tu viens de nous plonger dans la honte et l'irrespect ! Notre cabinet a été dénoncé sur Internet avec les photos complètes de ton plan cul ! J'ai reçu une dizaine d'appels ce matin de sales types qui espèrent la même thérapie sexuelle que Skylar ! Tu viens de nous couler ! Est-ce que tu n'as jamais pensé à moi dans tout ça ?!

Elle reprend son souffle, les narines dilatées par la rage. Je ne sais pas quoi lui répondre. Je ne pensais pas que notre cabinet serait dénoncé mais ce ne devait pas être très difficile de le découvrir après les récentes publicités dont nous avons bénéficié dans la presse. Je me sens si coupable que j'ai du mal à la regarder en face. Qu'ai-je bien pu déclencher ! Je tente de déglutir mais ma gorge est trop serrée pour cela.

– Je n'ai jamais voulu tout ça…
– Tu as pensé à Prune ? Elle pourrait perdre son emploi parce que l'une des responsables du cabinet qui l'embauche n'a pas pu résister à un patient !

Quoi que je dise, ça ne justifiera jamais ce que j'ai provoqué. Tout ça parce que je suis tombée amoureuse de mon patient. J'ai été stupide, ça, je dois bien le reconnaître ! Je décide de me taire. De toute façon, les larmes roulent sur mes joues et j'étouffe le plus possible les sanglots qui voudraient secouer ma poitrine.

– Je n'arrive pas à le croire, souffle Sara en prenant sa tête entre ses mains. Je pensais que tu étais mon amie, mais une amie n'agit pas ainsi.
– Je suis désolée. Dis-moi ce que je peux faire…
– Ah mais rien ! Tu en as suffisamment fait !

Son téléphone vibre sur la table. Elle l'attrape et grommelle avant même de décrocher.

– … Non ! Nous ne faisons pas ce genre de prestation ! Merci de ne plus rappeler !

Elle jette son portable près de son café, exaspérée.

– J'espère que ça en valait la peine.

Dit sur un autre ton, cela aurait pu passer pour un commentaire complice, qui me ferait comprendre qu'elle va me pardonner. Mais non. Je vois sa bouche se tordre pour éviter de trop hurler. Je n'ose pas lui dire que ça n'a mené à rien. Je suis en train de perdre ma meilleure amie et je ne sais pas quoi faire pour contrer ce courant. Je finis par plonger ma main dans mon sac pour en sortir l'enveloppe qui contient ma démission. Je la fais glisser sur la table. Sara sait très bien à quoi s'attendre. Elle la saisit, se lève, jette des billets sur la table et se rhabille.

– Ne m'appelle plus, ne m'approche plus, c'est terminé.

Et elle s'éloigne.

Je reste transie sur ma chaise. C'est la voix du serveur qui me fait lever les yeux.

– Tout va bien ?

Il semble inquiet. Il a été témoin de notre ouverture de cabinet et de tous nos matins de travail, de notre amitié et de tous nos instants complices, je comprends que notre scène puisse l'intriguer, à présent. J'ai perdu Sara. Ma meilleure amie, ma meilleure confidente, l'égale d'une sœur. Que puis-je faire à présent ? Est-ce que Prune me pardonnera ? Que puis-je dire à Dan qui m'a tant prévenue ?

Je sors la monnaie pour le petit déjeuner en hochant la tête. Aucun mot ne pourra franchir ma bouche maintenant. Je regarde mon portable, j'ai quatre messages de Marius. Il ne me laissera même pas tranquille, lui ! Je retire la carte SIM et dépose le luxueux Lugh X42 sur la table, l'avantage en nature qui avait fait sourire Sara, et l'abandonne.

– Votre portable ! me lance le serveur alors qu'il revient avec un plateau pour débarrasser.
– Gardez-le.

Une brise glaciale me fait frissonner une fois dehors. L'automne est vraiment là cette fois. Je resserre mon manteau et m'éloigne à pas lourds. Pas question de rester à Chicago, j'ai besoin de quitter la ville un moment.

18. Halloween

– Debout, Chloe ! lance joyeusement mon père derrière ma porte.

Je plonge d'abord ma tête sous mon oreiller puis je finis par poser le pied par terre et me force à me lever. Lorsque je suis revenue ici, dans la ferme de mon père, j'ai passé la première semaine au lit, à absolument rien faire du tout sauf pleurer, m'empiffrer et me lamenter. Mon père a mis le holà et m'a secouée : si je souhaite rester ici, alors je dois mettre la main à la pâte. C'est ce dont j'avais besoin. Quatre autres semaines ont ainsi suivi. Ma nouvelle vie a pris un rythme invariable. Réveil tôt, petit déjeuner, course à pied, aide à la ferme, déjeuner, repos, aide à la ferme à nouveau, soirée au calme, nuit de sommeil. Plus rien ne vient perturber ce cours. Le mois d'octobre est passé sans que je m'en aperçoive.

Une fois habillée chaudement, je descends dans la cuisine. Mon père s'est inquiété de mon état, mais quelque part, il est content que je sois là. Je me suis rendu compte de l'isolement dans lequel il vit. Il a bien des amis fermiers qui passent en fin de journée, il va boire quelques bières le week-end au bar de la ville la plus proche, Bethel, minuscule centre au milieu de nulle part, mais il reste seul la plupart du temps.

– Bonjour papa.

Mon père, ce grand bonhomme aux cheveux blonds m'accorde un sourire bien particulier. Il a dressé la table et ouvre l'un des placards de bois blanc pour sortir des tasses. Puis, toujours sans un mot, en me tournant le dos, il semble préparer quelque chose sur le comptoir. Je m'assois, perplexe, et me sers du café. Je me suis mise au café. C'est bien la seule chose qui me sorte un tant soit peu de mes sombres pensées. Ça me rappelle aussi Alexander, dans un sens. Et j'ai toujours le cœur qui se tord lorsque je hume l'odeur forte de sa boisson favorite. Je continue de me punir, inlassablement.

– Tu te souviens quel jour nous sommes ?

Ah, je commence à voir ce qu'il trame. Aujourd'hui, c'est Halloween, mais pas que. Mon père pivote avec une assiette entre les mains, une bougie à la flamme branlante plantée sur un petit gâteau au chocolat.

– Joyeux anniversaire ma chérie !

Il parvient à m'arracher un sourire. Je souffle la bougie.

– Merci papa.
– Ce n'est que le début ! Ce soir, nous recevons des amis, en costume, pour Halloween et ton anniversaire !

Cette fois, je me crispe un peu.

– On n'est pas obligés…
– Ça nous changera les idées, et promis, mes amis viennent avec leurs enfants pour que tu ne sois pas la seule jeune femme de la soirée.
– Papaaa…
– Il faut entretenir son réseau social, ce n'est pas ce que tous les jeunes entrepreneurs disent ?

Je finis par acquiescer en dégustant mon café. Je ne vois pas pourquoi je lui donnerais tort après tout. Je n'ai plus de contact qu'avec Dan par e-mail, il tente d'apaiser l'ouragan Sara, mais sans succès. Je n'ai pas réussi à trouver le courage de racheter un portable et de remettre ma carte SIM en marche. Découvrir les appels en absence de Marius me déprime à l'avance, l'absence de message de Sara aussi, et la peur de n'avoir rien ou même quelque chose d'Alexander me terrasse. Renouer avec d'autres personnes ne me fera pas de mal.

– J'ai une course à faire, tu veux bien t'en charger ? me demande mon père. Sauf si tu as envie de triturer le moteur du tracteur.

Je lui souris. Je crois qu'un jour je vais accepter rien que pour voir sa réaction.

– Et ces fameuses machines agricoles alors ? dis-je à la place en essayant de ne pas penser à Ryan.

Mon père hausse les épaules.

– Rien n'est fait encore, le croissant fertile n'est pas pour aujourd'hui, mais nous mangerons des croissants au beurre demain, ajoute-t-il avec un sourire en posant les viennoiseries inhabituelles sur la table.

Il a vu les choses en grand, je dois le reconnaître, et je ne peux m'empêcher de rire devant sa bonne humeur.

– Vous n'allez pas investir alors ?
– On va tenter de voir ailleurs d'abord. Tu sais, ton petit copain, Ryan Banks ?

Je me raidis légèrement. Ce qu'il ignore ne peut pas le blesser.

– Ouais… ?
– Il a demandé à être muté dans le Kansas donc on a perdu notre interlocuteur. Ça a aidé à prendre du recul.

J'acquiesce, délestée de ce poids-là.

– Je dois avouer qu'au final, je suis soulagé qu'il ne se soit rien passé avec cet homme, confesse-t-il en se servant une grande tasse de café. Il était… collant.

Je ne peux que confirmer en accentuant mon hochement de tête.

– Quant à cet autre homme, commence-t-il un peu maladroitement.

Je lui ai tout dit, il fallait qu'il sache la vérité, à quelques détails près bien évidemment. Aussi je sais qu'il parle d'Alexander mais il ne m'a pas encore posé de questions jusque-là.

– Eh bien je pense qu'il perd beaucoup sans toi, tu as beaucoup à offrir dans la vie, tu es la fille que tout père peut espérer avoir un jour, dit-il avec un mince sourire.

Touchée, je me lève pour le prendre dans mes bras. Le dialogue a toujours été difficile entre lui et moi, c'est un peu un ours mal léché, il n'exprime pas facilement ses sentiments et peut-être qu'adolescente ça m'a manqué sans que je ne m'en aperçoive. Peut-être que c'est pour cette raison que je suis devenue thérapeute, pour restaurer un dialogue perdu avec des gens qui en ont besoin… Peut-être que si on avait parlé un peu plus de Jim avec mon père, je ne serais pas restée bloquée dans ma culpabilité. Je sais que dans sa déclaration, il veut me rassurer à ce propos précisément. Pendant longtemps, je me suis dit que j'étais une mauvaise enfant qui ne le méritait pas.

– Merci papa, dis-je d'une voix peu assurée.

Il me frotte tendrement le dos en m'embrassant le front.

– Aujourd'hui, c'est ta journée, ajoute-t-il avec plus d'entrain. Tu pars faire la course quand ?

Je vois, il veut que je quitte la maison. Je me détache de lui, une bouffée de dynamisme en plus.

– Je vais courir une petite heure, je rentre, prends une douche et je pars. Dans une heure et demie, deux heures ?
– Bien, tu prendras ton temps, hein ?
– Ouiii.

Il me tend un papier et je fronce les sourcils. Je m'attendais à acheter de la nourriture pour Halloween slash mon anniversaire, mais ce n'est absolument pas ça.

– Des jardinières pour les fenêtres ?
– Prends le pick-up, Aaron de la boutique t'aidera à les mettre à l'arrière.

De plus en plus suspect.

– OK.

Je m'apprête à grimper à l'étage lorsqu'il m'arrête subitement.

– Mange un croissant avant de partir !

Papa poule, avec ça.

– Après le footing, promis !

***

Mon père n'a pas menti, Aaron de la jardinerie de Bethel était bien là, en chair et en os, pour m'aider à glisser les pots à l'arrière du pick-up. Je frotte mes mains pour les débarrasser de la poussière de la terre cuite, salue Aaron qui me confirme qu'il sera là ce soir avant de se mettre à rougir et de s'éloigner sans un mot. Je connais donc au moins l'un des invités mystère de la soirée.

– Vous m'emmenez en balade, mademoiselle ?

La voix me fait tressaillir. Interloquée, je pivote et mon cœur fait une embardée.

– Dan !

Mon ami se tient là, sur le trottoir, un manteau sur le dos et un grand sourire chaleureux aux lèvres. Je lui saute au cou, excitée comme une puce de le voir ici. On se met donc à sautiller tous les deux. Lorsque je le libère de mon embrassade, un flot de questions m'envahit.

– Mais qu'est-ce que tu fais là ? Depuis quand tu es dans le coin ? Comment tu m'as trouvée ?
– Tout doux ! Ton père a tout fomenté.

Si mon père a voulu rassembler mes amis, alors Dan ne sera pas le seul. Cette idée me remplit d'effroi et d'espoir.

– Est-ce que Sara sera là ?

Le sourire de mon ami retombe un peu.

– Ton père m'a demandé si je pouvais lui demander, je crois qu'il en a peur lui aussi, ajoute-t-il avec une petite grimace. J'ai essayé mais elle ne veut rien savoir, je suis désolé.

Il faut que je me fasse une raison. Dan me prend le bras pour qu'on fasse quelques pas tous les deux dans la rue principale de la ville.

– T'en fais pas, donne-lui du temps. Barry a réussi à percer sa carapace et elle ne lui en veut plus du tout de ne rien lui avoir dit. Bon, elle lui en voulait moins, mais il y a de l'espoir.

Je hausse les épaules.

– C'est peut-être mieux ainsi.

Après tout, elle va naviguer dans l'entourage d'Alexander et, comme on l'avait si judicieusement professé, j'aurais été en contact constant avec cet homme dont-on-ne-doit-pas-prononcer-le-nom.

– Ne perds pas espoir. Barry veut absolument vous réconcilier, il se sent un peu coupable dans

cette histoire. Il a été très pris par les poursuites que Skylar a engagées contre les journaux qui ont diffusé les photos, mais maintenant que les choses se tassent, il va pouvoir reprendre cette affaire-là en mains.

J'acquiesce sans avoir envie d'en entendre plus sur Skylar. Comme prévu, son absence fait désespérément grandir mes sentiments alors que je voudrais qu'ils disparaissent.

– Hé, je suis désolé, reprend Dan. J'ai été dur avec toi, sans prendre en compte ce que tu pouvais ressentir.
– Tu avais raison, le rassuré-je. Je ne suis qu'une stupide petite romantique.
– Tu sais que c'est comme ça qu'on t'aime, dit-il en souriant.
– Tant mieux, parce que je me donnerais volontiers des baffes, réponds-je en mimant une petite grimace désabusée qui fait rire mon ami. Tu sais, j'ai rencontré quelqu'un ici.
– Déjà ? Formidable ! Raconte ! C'est quoi son p'tit nom ?
– Darrell Montana.
– Wow, si avec ça il n'est pas fermier… s'amuse Dan.

Je lui donne un petit coup de coude en guise de commentaire.

– Darrell a effectivement une ferme, un chien et deux chats. Il est très bel homme, un grand brun aux yeux bleus…
– Continue, il m'intéresse déjà.
– Darrell m'a envoyée dans le décor avec une botte de paille alors qu'il venait aider mon père à la ferme.
– Sexy.
– Darrell a ri tout en s'excusant, et ça m'a plu. Il m'a aidée à me relever, m'a invitée à dîner, m'a allongée dans la paille…
– Ouuuh…
– … pour regarder les étoiles, m'a raccompagnée chez mon père et m'a embrassée sur le pas de ma porte. Bref. Darrell est l'homme parfait, doux, drôle et démonstratif.
– Champagne !

Je hausse les épaules. Dan arque les sourcils.

– Quoi ?
– Je lui ai dit qu'on ne se reverrait pas.

Dan s'immobilise, surpris.

– Mais pourquoi ?
– Je n'ai rien ressenti, dis-je alors, dépitée. Absolument rien. Je savais qu'il me plaisait, mais comme un bon muffin ou une glace au chocolat. Je crois que je ne sais plus ce que je veux. Cet… idiot de patient m'a cassée, grogné-je.
– Tes attentes ont changé, conclut simplement Dan. Comme les miennes ont changé.

Je pose ma main sur son bras et le frotte.

– Toujours en break avec Jon ?
– De son point de vue, oui.
– Comment ça ?
– Il a encore besoin de temps mais moi… Je crois que je n'en ai plus besoin. C'est terminé.
– Vraiment ? S'il hésite, ce n'est pas bon signe ?
– Je dois t'avouer que je ne sais plus vraiment à quoi il peut bien penser. J'ai l'impression que nous sommes devenus deux étrangers. À chaque fois qu'on se voit, il me dit que c'est moi qui l'ai trompé et du coup j'ai l'impression qu'il guette chacun de mes mots pour abattre son unique carte du reproche.

Je n'avais pas encore vu de rancœur dans son histoire, mais cette fois elle est là.

– Il a été blessé, dis-je simplement.
– Oui, il va me le ressortir à toute occasion, comment pourrais-je oublier ?
– Je crois qu'il n'y a plus rien à attendre alors.
– Je crois aussi, confirme-t-il plus calmement. J'ai tourné la page, rapidement peut-être, mais je sais que c'est fini alors que lui non. Peut-être qu'il ne cherche qu'à me punir…
– C'est possible.

Dan inspire profondément et se redresse avec un sourire.

– Ne parlons plus de tous ces hommes ! Parlons plutôt de ton inscription sur l'application *PlanQ*.

Il a l'art et la manière de passer du coq à l'âne !

– Euh quoi ?
– Ne nous laissons pas abattre. Un *PlanQ* répare une histoire brisée.
– C'est toi qui dis ça ? Alors que ton *PlanQ* a balayé ton mariage ?
– Ou m'a ouvert les yeux ?
– Mais bien sûr, dis-je avec perplexité, en laissant échapper un petit rire. Marius Hands t'a ouvert les yeux ?

Dan hausse les épaules.

– Je n'aurais jamais su que Jon et moi n'allions pas dans la même direction.
– Tu as compris que vous n'alliez pas dans la même direction grâce à Marius Hands ? insisté-je en riant.
– Marius Hands était un bon coup aussi, tu trouveras peut-être chaussure à ton pied.
– Ce type garde des trophées de ses conquêtes.
– Ah, le fameux étui à cigarettes, acquiesce Dan. Je ne crois pas qu'il ait pris quoi que ce soit chez moi.

Et alors que j'allais le sermonner à nouveau, Marius Hands apparaît en face, à quelques mètres,

tel un oiseau de paradis agitant ses plumes colorées au mauvais endroit. Son costume saphir et sa cravate sanguine jaillissent de son manteau gris aux doublures en fourrure. Il ne semble pas nous avoir vus pour le moment.

– Tu crois que comme Beetlejuice, quand on prononce son nom trois fois il apparaît ? plaisante Dan.
– Ne me dis pas que mon père l'a invité…
– Il ne me semble pas qu'il fasse partie de la liste.

Lorsqu'il nous aperçoit, il marque un arrêt et se remet rapidement en marche vers nous. Il devait me chercher, mais ne pas s'attendre à ce que Dan soit là. Je ne vois que cette explication. Et je commence à craindre la conversation qu'il va fatalement entamer. Marius s'immobilise à deux trois pas de nous et, contre toute attente, ne dit rien. Un silence un peu gêné flotte au-dessus de nous. Dan s'éclaircit la voix et se penche un tout petit peu vers moi.

– La convention internationale des gays m'autorise à m'éclipser maintenant.

Et hop ! Comme Marius l'avait fait chez lui, Dan tourne les talons sans regarder derrière lui. Il traverse la route et entre dans l'unique café de Bethel, me laissant seule face à Marius. Ce dernier commence par un soupir.

– Est-ce qu'il parle de moi parfois ?

Interloquée, je me retiens de lui sauter à la gorge.

– Que voulez-vous ?
– Ce n'est pas totalement un non, se réjouit-il sur un ton neutre. Bon, je suis là pour m'assurer que vous ne remettrez pas les pieds à Chicago pour le moment.

Ses yeux plantés dans les miens et son air glacial me coupent le souffle.

– Je ne comprends pas, dis-je, abasourdie.
– Le scandale s'estompe enfin, cet apaisement n'est pas un prétexte pour que vous reveniez dans sa vie.

J'en reste bouche bée.

– Je n'ai pas l'intention de revenir, répliqué-je, agacée.
– Tant mieux, dit-il avec un sourire. Il est enfin débarrassé de vous.

J'ai l'impression de me prendre une gifle. Est-ce qu'Alexander l'envoie me dire ça ? Ou est-ce que Marius se réjouit de retrouver son boss pour lui tout seul ? Quoi qu'il en soit, je me serais bien passée de cette visite.

– Partez, et ne reposez pas les pieds ici, parviens-je seulement à répondre avant de faire demi-

tour.

Je retourne au pick-up, le cœur battant. Dan me rattrape en courant et grimpe en voiture alors que je retiens mes larmes de toutes mes forces. Alexander est débarrassé de moi, mais moi je ne le suis pas de lui. Loin de là. Comment je suis censée faire pour l'oublier ?

– Chlo ? m'appelle Dan.

Je ravale mes larmes et me tourne vers mon voisin.

– Tu loges chez moi ?
– Oui, c'est ce qui est prévu.

Je démarre en silence et en serrant les dents.

***

Pauvre Dan, il a été alpagué par mon père qui ne le lâche plus, bien trop content d'enfin rencontrer mon ami dont il a tant entendu parler mais qu'il n'avait encore jamais croisé, et de pouvoir bénéficier d'une aide dans sa préparation. Je n'ai toujours pas le droit de poser les pieds dans le salon, j'ai donc décidé de dégourdir les jambes de l'un des deux chevaux.

Je lance ma monture au galop et les champs au repos défilent rapidement autour de moi. Cette campagne déserte est parfaite, pourquoi revenir à Chicago de toute façon ? Pour les bars le soir ? Les cinémas ouverts tard ? Les restos avec Dan et Sara ? Sara… Me pardonnera-t-elle un jour ? Elle me manque terriblement. Le cheval ralentit et reprend une allure plus douce, tout comme mes pensées.

Je me rassois sur la selle et engage ma monture au trot, elle s'ébroue joyeusement, heureuse de retrouver un peu de liberté. Mon père n'a pas vraiment le temps de les balader autant qu'il le faudrait. Il y a peut-être quelque chose à faire en fait. Après cette cavalcade, je me sens un peu plus apaisée. Peut-être que je pourrais reprendre une activité de thérapeute dans la région en proposant des balades à cheval… Je ne peux pas sauver le monde entier, mais je peux peut-être aider les gens ici.

Un grondement sourd se fait subitement entendre et un hélicoptère nous rase de près, ma monture s'agite et exhale un puissant souffle, alarmée par le bruit assourdissant. Je tente de la calmer et grogne contre l'impertinente mécanique qui nous dérange dans notre balade. Le temps se rafraîchit, le ciel se couvre, les feuilles mortes s'envolent ici et là, il est temps de rentrer. Je me remets en route, décidée à passer une bonne soirée, ne serait-ce que pour saluer tout ce que fait mon père.

Au bout d'une petite heure, j'entre sur l'allée qui mène à la maison de mon père et je m'aperçois que l'hélicoptère s'est posé dans un champ attenant. Je ralentis un peu avec appréhension. Un gros LUGH est peint sur le côté. Ne me dites pas que Marius a poussé le vice jusque chez mon père…

Je me rapproche de la maison, saute à terre et attache la bride de mon cheval à l'une des barrières

du potager, pleine d'appréhension. Je m'approche du porche quand la porte s'ouvre.

Ce n'est pas du tout le visage attendu. Je me fige sur place. Alexander sort de ma maison en saluant mon père qui reste plutôt sur la réserve. Que se passe-t-il… Que se passe-t-il ? Que fait-il là ? Ma gorge s'obstrue, un vent de panique me saisit. Dois-je courir me cacher quelque part ? Je suis pile sur son chemin, on ne peut pas se manquer !

Emmitouflé dans un manteau noir, les cheveux soulevés à chaque brise, Alexander est fidèle à lui-même, terrassant d'allure. Après avoir descendu les trois marches du perron, il lève les yeux sur moi et s'arrête. Son regard me donne des sueurs froides. Je fais tout pour l'oublier et il débarque sans prévenir. Je n'ai pas envie de retomber dans cette absurde dépendance. Non, en fait, je n'ai pas envie de le revoir et de le perdre à nouveau.

Il fait un pas dans ma direction. Il ne faut pas le laisser parler ou je vais à nouveau tomber sous son charme. Je pivote et retourne puérilement jusqu'au cheval pour le détacher et le mener dans son box. Je brosse soigneusement la monture, essayant de calmer mon cœur qui bat à tout rompre. Mais la nervosité ne me quittera pas tant que je n'entendrai pas l'hélicoptère partir.

– Chloe ?

Alexander reste dans l'entrée de l'étable.

– Qu'est-ce que tu veux ? rétorqué-je sèchement. Marius a déjà fait le travail, tu n'avais pas besoin de te déplacer toi-même.
– J'ai bien envoyé Marius tâter le terrain avant mais…

Je soupire pour l'interrompre. J'abandonne la brosse pour lui faire face, puisant au fond de moi la force de le repousser.

– Rentre chez toi, Alex, tu n'as rien à faire là.

Il baisse les yeux, les mâchoires crispées.

– Ton père m'a invité ce soir, j'espère qu'on pourra discuter.
– Mais oui ! Immisce-toi dans ma vie ! Ah et si tu reviens, gare ton hélicoptère ailleurs que dans le champ de mon père !

Skylar pince ses lèvres comme s'il se retenait de rire. Est-ce qu'en plus il se moque de moi ? J'ai envie de hurler de plus belle, mais il recule déjà.

– Promis. À ce soir, chaton.

Et il disparaît, me laissant désarmée.

« Chaton ». Le surnom sexuel dénué d'attachement. Est-ce qu'il veut qu'on redevienne amants ? Le

quitter pour cette raison avait déjà été difficile, je ne veux pas recommencer.

Je mets bien quelques minutes à reprendre les soins de mon cheval. Je nettoie ses fers, change la paille dans son coin, lui remets de l'eau et du grain, sans penser à autre chose qu'à chacun de mes gestes.

– Tout va bien ? demande Dan en glissant une tête dans l'ouverture de l'entrée.

– Pourquoi ça n'irait pas ? Skylar revient le jour de mon anniversaire pour m'expliquer pourquoi je ne dois pas rentrer à Chicago, c'est parfait ! Tu veux ajouter quelque chose ?

– Je crois que je ne vais pas me risquer, non, hésite-t-il rapidement. Je t'ai fait couler un bain, ton joli costume t'attend sur ton lit et on va boire des bloody mary toute la soirée. Viens te détendre, je m'occupe de tout.

***

Au fur et à mesure de l'après-midi, puis du début de soirée, je m'apaise. Je décide de mettre de côté tout sentiment violent pour me concentrer sur deux choses : l'anniversaire costumé plutôt drôle et chaleureux, et la vraie raison de la visite d'Alexander. Au final, je n'en vois pas réellement d'autres que son envie d'expliquer, peut-être avec des paroles un peu mieux choisies que celles de Marius, pourquoi je ne devrais pas revenir tout de suite à Chicago. Marius lui a peut-être raconté notre échange et il s'est dit, avec le reste de politesse qui lui reste, qu'il devait réparer ça.

Je secoue la tête. Tant qu'il n'est pas là, je dois profiter de la soirée. Les amis de mon père sont venus déguisés, dans un style *old school*, en fantômes, sorcières et autres monstres, et je dois avouer que cette assemblée ne manque pas de panache et semble passer un bon moment. Leurs enfants, adolescents ou jeunes adultes, eux aussi déguisés, éclatent de rire en groupe, échangent des nouvelles, et tentent de me rappeler que si, si, on s'est connus au lycée, on était dans le même groupe de biologie ! Et petit à petit, je me souviens d'untel ou d'untel, du bal de promo, du fou rire au stade ou encore des bières bues secrètement en soirées.

– Tiens, sorcière de l'ouest !

Dan me tend un verre. Il a pris en main la création des cocktails et fait l'unanimité. Mon costume reste sobre, malgré les collants verts et le chapeau pointu, la robe noire est courte et plutôt élégante.

– Merci… Euh, redis-moi en qui tu es déguisé ?

Entièrement vêtu de noir, il a une peau de bête sur les épaules et une épée à la taille. Tout le monde s'interroge sans oser lui demander.

– En Garde de Nuit qui surveille le Mur. Tu finiras par t'y mettre, professe-t-il alors que je me moque gentiment de lui. Ne ris pas trop vite, je t'ai acheté l'intégrale en DVD pour ton anniversaire.

Mon rire redouble et je me promets de regarder *Game of Thrones*, ne serait-ce que pour me connecter avec Sara et Barry, si jamais j'arrive à nouveau à leur parler.

– Toujours aucune trace de Voldemort ?

Je secoue la tête en approuvant le surnom en silence.

– Il est comme Sara, tu sais, toujours en retard.
– Mais Sara a changé.
– Parce que Sara sait changer, corrigé-je en haussant les épaules.

Dan trinque pour m'encourager.

– Tu as vu mon père ?
– La dernière fois que je l'ai aperçu, il allait dans la cuisine.

Je le remercie et m'éloigne en slalomant entre les guirlandes orange et noir qui tombent du plafond, et les plateaux de gâteaux et autres bonbons qui tanguent sur les bords des guéridons. J'attrape une bière en passant et jette un œil dans la cuisine, vide.

– Ton père est dehors si tu le cherches.

Après un léger sursaut, j'acquiesce avec un sourire.

– Merci Aaron.

L'homme, déguisé en monstre de Frankenstein, hoche la tête, faisant dangereusement branler le haut front en carton-pâte, et s'éloigne. Je sors sur la terrasse du perron et referme derrière moi. Mon père allume les citrouilles posées sur la rambarde. J'observe ses gestes qui sont empreints de cérémonie. Je m'approche de lui sans oser l'interrompre.

– Vous adoriez les citrouilles avec Jim, tu te souviens ?

Mon regard se perd dans les yeux flamboyants de l'une d'elles. À vrai dire, je ne m'en souvenais pas jusqu'à maintenant. Je crois que je me souviens plus de mon anniversaire que de la phase Halloween. Mais c'est vrai qu'en fait, on trépignait d'impatience de les allumer le soir et d'espérer vainement que d'autres enfants déguisés toquent à la porte. Sauf que personne ne venait jusqu'ici et nous n'allions nulle part. Pourtant, on se déguisait, on soufflait mes bougies, on se racontait des histoires qui font peur et on observait ces étranges têtes orange briller dans la nuit.

– C'est vrai, oui.

Je crois qu'on pense tous les deux à la même chose : cette nuit est aussi la nuit des morts. Et lorsque je vois mon père, le dos courbé, l'air pensif, je remarque que je ne m'attendais pas à le voir lui aussi en proie à un deuil en cours. Je pensais qu'il en avait fini de son côté, il m'a toujours paru plus solide que quiconque.

– Ça va papa ?

Il soupire et se redresse un peu, embêté.

– Chloe, chérie, euh… Alexander m'a raconté ce qu'il s'est passé à Hawaï.

Je me mets à blêmir.

– De quoi tu parles ?
– Tu as failli te noyer parce que tu voulais affronter ce qu'il s'est passé au lac.
– Il n'aurait jamais dû te parler de ça !
– Vraiment ? s'enquiert mon père, plus par inquiétude que pour défendre Alexander. Est-ce que c'est vrai que tu as entendu sa voix ?

J'ai hâte qu'Alexander arrive pour rajouter ça au dossier. Me voilà dépourvue, je ne sais pas quoi dire.

– Tu crois que je suis folle ? Pourquoi tu me parles de ça ?
– Chloe…
– Je n'arrive pas à croire qu'Alexander me gâche la vie jusqu'ici !
– Je voulais juste te dire que jamais Jim ne t'en voudrait, tu m'entends ? m'interrompt-il en posant ses mains sur mes épaules. Jamais il ne voudrait que tu meures noyée pour racheter une faute que tu t'imposes.

Son interprétation me fait vaciller. Je pensais suivre la voix pour sauver Jim, mais je sais aussi que ce n'était que ma culpabilité qui me guidait. Est-ce que c'était ça le but ? Que je paie de ma vie ? Suis-je prête à aller jusque-là inconsciemment ? Comment puis-je espérer aider les autres alors que je me laisse aller dans une telle perdition…

Je renifle en détournant les yeux. Ma capacité à mettre tout ça de côté est vraiment mise à mal par Alexander et par mon père.

– Qu'est-ce que tu en sais…
– Parce qu'il était mon fils et que tu es ma fille, je vous connais mieux que personne. À l'avenir, s'il t'arrivait de frôler la mort, j'aimerais être au courant.

J'acquiesce, émue, et hasarde un sourire. Son appui me fait du bien, mais je dois me faire aider plus sérieusement. Je pourrais m'autoanalyser indéfiniment, je ne comprendrais jamais tout de mes propres mécanismes. Par contre, je suis sûre d'une chose : je dois parler plus de Jim. Le faire ressurgir de ma mémoire, faire la paix avec son fantôme. À chaque fois que je pense à lui, je ne revois que les instants où il m'agaçait, comme pour me dédouaner et l'oublier avec moins de difficulté. Mais évoquer les bons souvenirs pourrait me faire accepter un peu plus le fait que j'ai perdu un être cher, qu'il me manque et que je dois me libérer de ma culpabilité.

– Tu te souviens de la fois où il a frappé à la porte en costume pour avoir des bonbons ? dit mon père, comme s'il pouvait lire dans mes pensées. Il disait « farces ou frandises ? »
– Il a frappé trois fois de suite, et trois fois de suite, il a dit « frandises », même quand je le

corrigeais, dis-je alors, la gorge nouée. Il a toujours aimé me faire tourner en bourrique.
– Je crois qu'il avait compris que ça nous faisait rire.

Je me blottis contre mon père avec l'impression d'être enfin sur la bonne voie.

– On devrait trier ses affaires, finit-il par dire. J'ai tout mis au grenier quand j'ai refait sa chambre, mais il est peut-être temps de mettre le nez dedans, de voir ce qu'on veut garder et donner.

Cette idée m'effraie, mais je ne la rejette pas.

– Oui, tu as raison.

Je sais finalement pourquoi je dois rester ici. Silencieux, côte à côte, on guette les mouvements de la végétation plongée dans la nuit.

– Il a l'air d'être un bon gars, déclare subitement mon père.

Je lui jette un regard en biais.

– Qui ?

Je sais parfaitement qui, mais je préfère m'en assurer.

– Celui que tu attends.
– Est-ce qu'on parle du même, là ?

Il hausse les épaules.

– Est-ce que tu dis ça parce qu'il est venu se vanter de m'avoir sauvée à Hawaï ?

Il fronce les sourcils.

– C'est lui qui t'a sortie de l'eau ? Il n'avait pas précisé. Il m'a juste demandé si tu étais remise de ta presque noyade. Évidemment, je ne savais rien, alors il m'a raconté… En omettant quelques détails, apparemment.
– Bon sang, mais pourquoi vient-il jusqu'ici pour ça…

Et juste à cet instant, des phares de voiture apparaissent au fond de l'allée. Je me redresse, le cœur s'emballant brusquement. Il a abandonné l'hélico ou c'est un autre retardataire ? J'ai très envie de le voir et j'ai vraiment peur d'être déçue.

– Je sais que tu ne veux pas vraiment l'entendre, mais je crois que ce garçon vient pour te faire une déclaration.

Je retiens une exclamation dubitative. Il n'est pas vraiment ce genre de personne là ! La voiture se gare près de nous, les phares s'éteignent et Alexander en sort.

– Je vais vous laisser, décide mon père en faisant demi-tour.

Je me résous à rester sur le perron et à laisser Alexander s'approcher. Il a un peu moins d'assurance que plus tôt dans la journée et reste même en bas des marches.

– Je suis désolé, c'était un peu compliqué de trouver une voiture pour venir jusqu'ici, s'excuse-t-il.

Je jette un œil sur le véhicule, un beau pick-up rutilant, pas vraiment son style. Skylar dans un pick-up d'agriculteur du Wisconsin… J'essaie de ne pas rire, mais mon sourire moqueur s'exprime, lui. Ça fait sourire aussi mon visiteur, d'ailleurs. J'ai l'impression qu'on est un peu idiots à se craindre de cette manière, alors qu'on a été les meilleurs amants du monde. Ma conversation avec mon père m'a aussi fait relativiser cette situation. Ressentir de la colère ou de la frustration ne me mènera à rien du tout.

– Tu veux que je reste ici quelque temps, en attendant que tout s'apaise ? formulé-je alors pour lui épargner cette peine.

Alexander grimace, apparemment étonné.

– Non, pourquoi dis-tu ça ?
– C'est ce que m'a dit Marius ce matin.

Il pousse un soupir et se frotte le front.

– Ce n'est absolument pas ce qu'il devait dire. Je voulais reprendre contact avec toi, tu n'as jamais répondu à aucun de mes appels alors je me disais que tu ne voulais peut-être pas me revoir.

J'essaie de remettre de l'ordre dans les événements mais je suis parasitée par ma bêtise et ma carte SIM que je n'ai jamais remise dans un téléphone. Mais envoyer Marius pour me dire une telle chose n'est probablement pas sa meilleure idée !

– Et il t'a fait un rapport ?

Il dodeline de la tête.

– Je n'ai pas attendu son retour pour partir. Est-ce que j'aurais dû ?

Il me scrute de ses beaux yeux, me rendant de plus en plus nerveuse et décontenancée.

– Pourquoi tu es là ?

Je le vois inspirer et expirer, lui aussi est nerveux. Il s'avance et grimpe les marches du perron. Il s'arrête sur l'avant-dernière et se tient à ma hauteur, à quelques centimètres. Je croise les bras. Son parfum envoûtant ranime les souvenirs des nuits torrides passées à respirer sa peau. Son regard pénétrant m'apparaît subitement familier. Et le retrouver ici me réchauffe le cœur, si bien que je sens

mes joues rougir doucement.

– Tu avais raison, j'avais peur de m'attacher à nouveau à quelqu'un. Quand tu es partie, j'ai cru que je t'oublierais comme j'ai toujours oublié les autres, mais j'ai vite compris que ce n'était qu'une attente de surface. Tu m'as profondément manqué dès que tu as franchi la porte de la chambre d'hôtel. J'ai eu l'impression que…

Il s'interrompt pour trouver les bons mots alors que je reste incapable d'en prononcer un seul. Mes tempes deviennent douloureuses tant mon cœur se déchaîne !

– Que cette même peur était déjà en train de t'enlever à moi. J'ai trouvé ça ridicule, mais c'est là que j'ai compris que j'étais désespéré parce que je t'aimais et que je te perdais parce que je ne voulais pas te perdre.

Il se met à sourire, un peu confus. J'entrouvre la bouche mais reste incapable de parler. Je ne pensais pas un jour entendre une telle chose de sa part ! Son trouble m'embrouille un peu moi aussi. Est-ce que je lui ai vraiment manqué ? Est-ce qu'il vient bien de me dire qu'il m'aimait ?!

– Tu vois c'est bête, je t'aime, alors je préfère prendre le risque d'être avec toi et de peut-être te perdre, plutôt que d'être seul et malheureux parce que je t'ai perdue quoi qu'il en soit.

Il secoue la tête.

– Ta thérapie me brouille le cerveau.
– Non, non, dis-je d'une voix enrayée. J-je comprends.
– OK. Parce que je crois que ce que je dis n'a aucun sens, mais le message important, c'est que je t'aime, Chloe. Je te veux toi, la thérapeute et la maîtresse, toute la femme que tu es.

Je me mets à rire tout en hochant la tête, les yeux embués. Ma première réponse, ce sont mes lèvres qui embrassent les siennes avec une impatience folle. Lorsque mon corps comprend que ses bras l'enlacent, il déchaîne les réactions : mon pouls s'emballe, mes jambes tremblotent, mon ventre papillonne. Je relâche sa bouche pour me blottir contre lui, avec la sensation que le bonheur vient d'imploser dans ma tête et dans ma poitrine. La dernière fois que je lui ai confié mes sentiments, c'était pour le quitter. C'est pour l'accueillir à nouveau contre moi que je les répète, heureuse de savoir qu'ils sont enfin partagés.

– Moi aussi je t'aime !

Alexander grimpe la dernière marche pour reprendre le baiser en me soulevant légèrement à lui. Son corps chaud contre le mien me file des vertiges. Un désir brut semble s'abattre sur nous, mais enrobé d'une ardeur sentimentale bien spéciale. Cette dernière me donne envie de parler avec lui, d'échanger plus, et plein de questions me viennent à l'esprit, mais impossible de hiérarchiser plus précisément mes besoins à cet instant.

Ce n'est que le bruit d'ouverture d'une des fenêtres du salon donnant sur le perron, suivi de huées,

qui parvient à nous écarter l'un de l'autre. Dan et quelques habitants de Bethel, qui ont probablement abusé des bloody mary, applaudissent. Je retrouve le sourire enchanteur d'Alexander alors qu'il baisse les yeux. Je ne l'avais jamais vu aussi heureux.

19. Au fond du lit

Les invités sont partis et mon père et Alexander se retrouvent dans la cuisine à remplir le lave-vaisselle tout en discutant avec une facilité qui me déconcerte un peu. Je reste là, à les observer, sans vraiment y croire. Alexander m'aime et il s'entend bien avec mon père. Je n'étais encore jamais parvenue à ce stade dans une relation. Je les regarde tous les deux sans pouvoir m'empêcher de trouver cette scène incongrue.

– Même moi je trouve ça étrange, murmure Dan.
– Ils parlent du secteur de l'agriculture depuis quinze minutes.
– Je te propose plutôt de venir m'aider à finir nos verres.

Je le suis dans le salon, le pied léger, un sourire indécrottable aux lèvres. On sirote le fond de nos cocktails tout en mettant les guirlandes, les serviettes en papier et les assiettes en carton dans des sacs-poubelle.

– Je suis heureux pour toi, finit par me dire Dan. Ça me redonne espoir. Je finirai peut-être par trouver moi aussi le grand amour.

Je lui souris, toujours sur mon nuage.

– Je l'espère pour toi.
– Avant j'avais un mari et deux copines célibataires et maintenant je suis quasi divorcé et mes deux copines sont casées. J'apprécie l'ironie.

Je lui tapote le bras en riant, puis je me crispe un peu. Il me reste Sara à reconquérir pour que tout soit parfait. On va trouver une solution, il le faut.

Alexander se joint à nous, glisse un bras à ma taille et dépose un baiser sur mon front. Je crois que je peux me faire à cette tendresse spontanée sans problème.

– Tu as vérifié qu'il n'y avait pas de Marcheurs Blancs dehors avant de venir ? demande-t-il en regardant Dan.

Le visage de mon ami s'illumine.

– Merci ! Tu es la première personne à reconnaître l'univers de mon costume !
– Même pas toi, chaton ?

J'entends très bien le rire contenu de Dan, il va probablement se moquer de mon surnom à partir de maintenant, mais mon oreille a surtout perçu tout le désir renfermé à l'intérieur du mot. Mon œil approuve le mince demi-sourire qui anime les lèvres d'Alexander. Je m'éclaircis la gorge.

– Je vais m'y mettre, promis.
– Laissez les sacs dans l'entrée, intervient mon père. On finira demain. Chloe, tu veux bien préparer la chambre d'Alexander ?

J'aurais pu protester, mais je dors encore dans ma chambre d'adolescente avec un lit une place. Et je ne suis pas obligée de dire à mon père que j'irai toquer à la porte d'Alexander un peu plus tard.

– Oui, va te coucher, tu es fatigué, dis-je en prenant mon père dans mes bras. Merci pour tout.
– De rien, bonne nuit ma chérie.

Il s'éclipse en bayant aux corneilles. Dan s'étire lui aussi, et monte dans sa chambre. J'éteins les lumières du rez-de-chaussée, prends Alexander par la main et l'emmène dans la quatrième et dernière chambre de la maison. Elle est petite, le lit prend presque toute la place, mais elle est confortable. Je laisse Alexander prendre ses aises et vais chercher la literie nécessaire. Je suis un peu partagée, j'ai très envie de lui, mais nous devons discuter de tant de choses aussi, maintenant que nous sommes seuls. J'entre à nouveau dans la chambre pour faire le lit.

– Ton père n'a jamais pensé à prendre des aides pour la ferme ? Il pourrait les loger et les blanchir.
– À un moment donné, il pensait plus ouvrir des chambres d'hôte, c'est pour ça qu'on a deux chambres d'amis maintenant. Mais il manque de moyens pour vraiment mettre en place l'accueil.

Alexander acquiesce et me donne un coup de main. Nous travaillons en silence, je me réjouis tout de même qu'il se sente concerné par la vie de mon père, qui n'est pas des plus faciles.

– Est-ce qu'on peut parler ? demandé-je. Quand j'aurai quitté mon costume de sorcière.
– Oui, moi aussi j'ai envie de te parler.

Je le laisse un moment. Je fais un brin de toilette, enfile un débardeur et une culotte, et sors doucement pour ne pas faire de bruit. Je pousse sa porte et jette un œil, il s'est déshabillé et m'attend au fond du lit. Nos sourires se répondent et se parlent sans problème. Je referme derrière moi et me glisse sous la couette près de lui. Il s'accoude à mes côtés, sa main libre se pose sur ma taille et me fait frissonner. Cinq semaines d'abstinence ! Avant, j'aurais pu les enchaîner sans problème, mais maintenant, à cause de lui, j'ai traversé un véritable calvaire sexuel. Ce simple contact sur ma peau est un détonateur, je me sens brûler d'impatience.

– Tu veux qu'on parle des journaux ? demande-t-il tout de suite.
– Est-ce que… c'est Farrell qui a prévenu les photographes ? osé-je demander sans vraiment y croire.
– Non, je l'ai cru quelques instants moi aussi, mais non. C'est Albert Collins, l'homme qu'il rencontrait à Hawaï pour passer un marché. Collins a saisi la balle au bond lorsque Farrell m'a dit que je n'avais plus qu'à provoquer un dernier scandale pour que les membres du CA me tournent le dos. Il a presque réussi. Mais ton rapport a été validé avant et comme tu disais que mes problèmes n'affectaient pas mon travail et que je pouvais changer…

Il me sourit, je crois qu'il est encore touché par ma conclusion alors qu'elle a vraiment été écrite en toute objectivité. Il n'a jamais eu de comportement mettant en danger Lugh, mis à part l'agression de Farrell, mais sa raison était toute autre et c'est sur ce point que je suis sûre qu'il va changer. Il était à vif avec Farrell à propos de ses parents et d'Helen, mais une fois leur deuil effectué et les armes baissées, ils ne devraient plus avoir de raison de s'écorcher tous les deux. Alexander a d'ailleurs déjà changé. Il est venu jusqu'ici pour une déclaration d'amour et prendre le risque de s'attacher à moi malgré sa peur… et sa relation fusionnelle avec son empire.

– Tu aimes Lugh plus que tout.

– Je n'en suis plus si sûr que ça. Le scandale a tout de même fait changer d'avis deux de mes actionnaires, Lilian et Georges, reprend-il.

– Ils ont vendu leurs parts à Farrell ?

Si c'était le cas, Farrell pourrait avoir plus de pourcentage qu'Alexander…

– Je crois que j'aurais préféré, mais non, ils ont vendu à Albert Collins, il a 7 %. Ce n'est pas grand-chose mais il est le troisième actionnaire de la boîte à présent.

Son front se plisse légèrement sous l'effet de l'inquiétude mais il n'affiche plus l'air sombre des moments difficiles. Il ne doit plus voir cela comme la fin de tout, comme lorsqu'il apprenait que certains membres du CA avaient vendu leurs parts à son principal concurrent et « presque parent ».

– Et Farrell ?

– Il a refusé de vendre, et nous avons pu discuter. Je ne sais pas ce que tu lui as dit à Hawaï, mais il a… viré de bord. Il m'a proposé une trêve pour que nous puissions racheter les parts de Collins ensemble, si jamais il accepte de vendre un jour. Je crois que Farrell a envie de sécuriser sa position au CA et d'investir dans un projet de son côté, pour son futur enfant.

Je ne peux m'empêcher de sourire. Cette fois, je crois qu'Helen a bel et bien été mise de côté par l'un et par l'autre. Ils vont de l'avant.

– C'est formidable, dis-je, réellement ravie par ce dénouement.

– C'est grâce à toi.

– Vous avez fait tout le travail.

Il se penche pour déposer un baiser à la commissure de mes lèvres.

– En tout cas, reprend-il, Barry est en train de laminer les journaux pour avoir diffusé les photos et porté préjudice à ton cabinet et à ta vie, il va probablement leur tirer quelques centaines de milliers de dollars.

J'écarquille les paupières. Ah oui quand même !

– Tu comprends que la moitié de la somme te revient ? ajoute-t-il. J'ai l'intention de verser ma part à des associations, je n'ai pas l'utilité d'une telle somme, mais ta part pourrait t'aider toi, ou ton

père. Il m'a dit que les fermiers de la région tentaient de trouver des solutions pour survivre, cette somme pourrait être un départ. Je sais qu'ils n'accepteraient pas un pareil don venant de moi, et c'est une fierté et une fermeté d'âme que je comprends parfaitement. Mais si ça vient de toi…

L'idée me paraît plus qu'excellente. Il a vraiment pensé à tout. Je me redresse pour l'embrasser, et me relaisse tomber ensuite, les joues rosies par l'enthousiasme.

– Il faudra seulement ne pas entrer dans le détail des photos compromettantes, dis-je alors. Mon père sait que nous avons été piégés, mais pas ce que nous faisions véritablement…

Il acquiesce, amusé. On se dévore des yeux, sa main a quitté ma taille pour se déplacer de mon ventre à mon cou, remontant par la même occasion mon débardeur. Ma respiration s'emballe, mais j'ai encore un sujet à aborder qui me tient à cœur.

– Est-ce que tu as vu Sara ?

Sa main s'arrête, il se redresse un peu.

– Il faut qu'elle me pardonne, Barry est ton meilleur ami et je ne veux pas me mettre entre vous. Je ne veux pas récupérer ma place au cabinet, seulement mon amie.

Alexander sourit et grimace en même temps.

– Elle est coriace, même Barry aborde le sujet avec des pincettes. Je n'ai pas encore réussi à l'approcher malgré de nombreuses demandes, mais on va arranger ça. Mon meilleur avocat est sur le coup !

Je suis à la fois désespérée et rassurée.

– J'ai tenté, à travers Barry, de lui faire comprendre que c'était plus qu'une aventure, explique-t-il. Mais étant donné que nous étions séparés…

Évidemment, ça ne jouait pas en notre faveur.

– On pourrait lui prouver que nous sommes sérieux, continue Alexander. Que tu ne lui as pas menti seulement pour lui mentir, et que je ne t'ai pas séduite seulement pour te séduire. Elle comprendra que ce n'était pas une affaire irresponsable, même si au début, j'avais seulement très envie de coucher avec toi.

Je me mords la lèvre en guise de commentaire. Mon désir grimpe encore alors que je le pensais déjà au sommet.

– Et tu proposes quoi ? demandé-je en caressant le galbe de son épaule avec envie.
– Vivons ensemble, chaton.

J'arque les sourcils, un peu surprise. On est à peine un couple, on n'a même jamais prononcé le

mot. Emménager ensemble, c'est une sacrée étape !

– Tu veux qu'on vive ensemble ?
– Je veux me réveiller tous les matins à tes côtés et me coucher toutes les nuits près de toi.

Il termine sa phrase en plongeant dans mon cou, me chatouillant du bout des lèvres.

– Qu'en dis-tu ? On n'est pas obligés de vivre dans mon appartement, on peut chercher un endroit tous les deux. Ce serait un bon début pour faire notre vie ensemble, non ?

Cette perspective captive mon cœur. Je suis complètement et absolument emballée ! C'est en effet un bon début pour qu'on s'habitue l'un à l'autre. Il me reste pourtant, pour ma part, un petit doute. Je le formule à voix basse, un peu gênée.

– Tu as aussi voulu faire ta vie avec Helen.
– C'est vrai, oui, répond-il sans se démonter. Mais c'est le passé, et tu sais déjà tout des sentiments que j'ai pu avoir. Je n'ai pas envie de faire de comparaison, mais je suis persuadé que ce n'est pas la même chose. Mon histoire avec elle avait plein de côtés négatifs, entre les sentiments qu'elle a toujours eus pour Farrell et ma rivalité avec lui qui me poussait à aller plus loin, je me suis même jeté dans les bras de plusieurs femmes pour l'oublier… Mais je n'ai jamais trouvé un seul côté négatif avec toi. Égoïstement, je te l'accorde, puisque tu as toujours craint pour ton cabinet. J'ai toujours été bien avec toi, tu m'as toujours manqué quand tu n'étais pas là, tu m'as même brisé le cœur à Hawaï parce que tu m'as quitté. Tu m'as fait vivre les cinq semaines les plus longues de toute ma vie ensuite. Je n'ai jamais pu aller voir ailleurs, je n'en ai jamais eu envie, je ne pensais qu'à toi. Tout ça, je ne l'avais jamais expérimenté avant toi. Et maintenant que je suis là, près de toi, je crois que je n'ai jamais été aussi heureux de toute ma vie.

Il s'arrête là, je reste abasourdie. Il vient d'abattre toutes mes peurs d'un seul coup. J'avais idéalisé sa relation avec Helen sans me dire qu'elle avait également des défauts. J'ai peur au fond de moi qu'il y ait des couacs dans la nôtre, et il y en aura forcément un jour, mais je dois dire que je suis rassurée sur un point qui m'a interrogée : Alexander est un séducteur, mais il n'a pas eu d'autres relations depuis moi.

– Tu ne dis rien ?

J'enroule mes bras autour de son cou pour l'embrasser, émue, avant de reprendre :

– Tu crois qu'on trouvera un appartement avec sauna ?

Alexander me décoche un grand sourire amusé avant de reprendre mes lèvres.

– J'y compte bien, grogne-t-il en s'allongeant entre mes jambes.

Le poids de son corps me fait frissonner. Je me cambre pour frotter mon pubis contre lui, impatiente. J'espère raccourcir les préliminaires, sa main baladeuse m'a déjà émoustillée, sa

déclaration bien plus encore, je sens son sexe tendu contre moi, je suis prête !

– Chaton, j'ai tellement envie de toi…
– Moi aussi…

Je suis prise de tremblements, une vraie junkie en manque.

– Je vais pouvoir t'offrir ton cadeau d'anniversaire.

D'abord intriguée, je comprends dès que ses lèvres s'aventurent dans mon cou et descendent lentement. Des baisers. Rien que des baisers. Pas ce que j'avais en tête, mais je ne vais certainement pas protester. Alexander retire mon débardeur et attrape la pointe de mes seins de sa bouche. Les mordillements et les succions m'arrachent des soupirs. Il dépose tant de baisers sur mon ventre, d'une manière si aléatoire, qu'il m'est impossible de prévoir son chemin. Il finit par se déporter sur mon genou droit, dessine un arc qui passe avec légèreté sur mon bas-ventre, retire ma culotte mais se contente de remonter jusqu'à ma cuisse gauche. J'ai presque l'impression qu'il rejoue la délicieuse torture que je lui avais imposée à Hawaï.

Puis, sans prévenir, il glisse son visage entre mes cuisses et son premier coup de langue m'électrifie. Il maintient fermement mes jambes contre lui et dévore mes petites lèvres de baisers. Je m'accroche de toutes mes forces aux barreaux de la tête de lit et serre les dents. Lorsqu'il enfonce sa langue en moi, j'aspire violemment de l'air et le bloque pour retenir un gémissement trop sonore afin de ne pas alerter toute la maison. Ses mains se posent sur mes seins pour les presser alors que du bout de la langue, il titille mon clitoris. Je me mords la lèvre avec force. Quel pur délice…

Lorsqu'il remonte mon ventre et ma poitrine de ses lèvres, je suis au bord de l'extase, excitée comme jamais. J'emprisonne sa taille entre mes jambes et exerce une pression sur ses fesses avec mes mollets.

– Prends-moi, Alex, murmuré-je, le souffle court.

Sa langue se glisse contre la mienne pour danser tandis qu'il guide son sexe à l'entrée du mien. Son baiser étouffe à la perfection mon gémissement dès qu'il me pénètre entièrement. J'ondule immédiatement mon bassin, il attrape mes hanches et enchaîne des va-et-vient rapides. Aucun de nous n'a envie de faire durer ce moment. Le lit bouge en rythme, nos bouches soupirent l'une près de l'autre, elles se joignent dès que l'envie de crier nous prend. Il m'a tellement manqué et c'est tellement bon que je me mets à murmurer son prénom, les paupières à demi closes. Si bien qu'au bout de quelques secondes, Alex ralentit mais reste en moi.

– Regarde-moi, chaton.

J'ouvre les yeux, le souffle court. Notre peau glisse sous la sueur. Ses yeux sont dévorés par leurs pupilles et ses cheveux noirs sont humides. Le désir qu'il m'inspire et qu'il me manifeste fait bondir mon cœur. Il s'accoude au-dessus de moi avant de se retirer pour se réintroduire d'un coup de reins, sans me quitter des yeux. Il réitère le mouvement plusieurs fois avec une intensité croissante. Je me

noie dans ses iris assombris et cerclés d'or. La tension monte d'un cran dans mon bas-ventre et je soupire plus bruyamment.

– Oh Alex…
– Chaton… Tu veux que j'aille plus fort ?
– Oui, oh oui !

Alexander reprend une pénétration plus vive, il s'affaisse à nouveau sur moi, comprimant mes seins sur sa dure poitrine, ses lèvres ne quittant plus les miennes. Lorsque l'orgasme pointe, je resserre mes jambes autour de lui et plonge mes dents sur son épaule. Mes ongles griffent ses omoplates alors que je me tends, saisie par le plaisir brut qui m'envahit. Alexander étouffe ses cris dans mon cou tout en bougeant de plus en plus vite, se déversant en moi avec délectation.

Nos deux corps enlacés finissent par s'immobiliser au bout de quelques instants. Je sens son cœur battre la chamade à travers sa poitrine et son souffle caresse ma peau. Il lie ses doigts aux miens et nous restons blottis l'un contre l'autre.

Avant de plonger dans un sommeil réparateur, Alexander se retire et se redresse, un grand sourire aux lèvres. Il m'embrasse et s'allonge à mes côtés.

– Je t'aime chaton.

Je me love tout contre lui, nous recouvrant de la couverture.

– Moi aussi je t'aime, murmuré-je au creux de son cou.

***

Trois petits coups à la porte nous réveillent.

– Chloe ? Le petit déjeuner est prêt.

Je n'ai pas trop envie de bouger, j'ai retrouvé l'enclos des bras d'Alexander, en cuillère derrière moi, je n'ai pas envie de quitter ma bouillotte. Mais mon compagnon commence à bouger, lui. Il dépose un baiser sur mon épaule et se redresse. La fraîcheur me fait alors frissonner. Je ne percute qu'à l'instant que c'est moi que mon père a appelée. Soit il est passé par ma chambre, soit il n'est pas dupe. Je m'assois à mon tour et aperçois les griffures que j'ai laissées dans le dos d'Alexander. Je me plaque contre lui et croise mes mains sur sa poitrine avant de déposer des baisers sur les fines coupures.

– Pardon mon cœur.

Le surnom a franchi mes lèvres un peu malgré moi. Après avoir tant comprimé mes élans de tendresse pour lui, j'ai besoin maintenant de les exprimer.

– Le chaton a des griffes, s'amuse-t-il en s'affaissant contre moi, se calant entre mes jambes.

Je laisse échapper un petit rire, si heureuse de le tenir dans mes bras et si incrédule qu'Alexander soit là, dans ma maison, nu et amoureux. Pourtant, le « chaton » demeure.

– Tu vas continuer à m'appeler chaton ?
– Ça te dérange ? s'étonne-t-il.
– Non, j'aime bien, mais je pensais que c'était surtout… sexuel.
– Peut-être au début, oui. Mais ça fait un moment qu'il y a plus dans ce surnom, avoue-t-il en caressant mon genou près de sa hanche. Et avant que tu poses la question, non, je n'ai jamais appelé une autre femme chaton et je n'ai jamais utilisé de surnom aussi longtemps.
– Tant mieux, dis-je sans masquer ma jalousie.
– Ta jalousie n'a toujours provoqué qu'une seule chose en moi, l'excitation, grogne-t-il en caressant le haut de mes cuisses.

Me sentant encore plus amoureuse, sans savoir comment c'est même possible, je dépose des baisers sur sa nuque, jusqu'à sa cicatrice.

– Et tes douleurs, tu les ressens encore ?
– Pas depuis plusieurs jours, remarque-t-il.
– Je te masserai au besoin.
– Même sans douleur, tu peux, m'invite-t-il.

Il a l'air tout autant excité que moi. Pourtant je me reprends. Mon père a frappé à la porte pour nous réveiller, il doit nous attendre. Alors je me détache d'Alexander qui se lève pour s'habiller. Il a dû penser comme moi.

– Tu rentres avec moi ? me demande-t-il en enfilant son pantalon.

J'en ai très envie, je ne veux plus qu'on soit séparés, même une journée, mais je n'ai pas oublié la conversation que nous avons eue hier soir, mon père et moi.

– Je vais rester encore quelques jours ici, j'ai des choses à régler.
– Des choses à régler ? m'interroge Alex.

C'est vrai qu'à présent, je n'ai pas à rester vague. Si j'accepte Alexander dans ma vie, je dois pouvoir me confier bien plus sur moi-même qu'avant. Il enfile sa chemise, toujours en attente de ma réponse.

– Mon père aimerait qu'on trie les affaires de mon frère. Je n'étais pas là quand il a refait les chambres. Il a dû faire les cartons seul, je veux être là pour les défaire.

Alexander se rassoit près de moi et pose sa main sur les miennes.

– Tu veux que je sois là ?

– Tu n'as pas du travail ?
– Je dois rentrer aujourd'hui, mais je peux laisser des consignes, rassembler quelques affaires et revenir.

Qu'il se sente concerné à ce point me touche énormément. Et je sais que l'avoir à mes côtés, durant cette épreuve, serait une véritable force de soutien. Alors j'acquiesce. Alex dépose un baiser sur mes lèvres en guise d'accord. Puis il attrape son portable pour prendre ses dispositions. J'en profite pour me lever et enfiler débardeur et culotte. Alors que je m'apprête à sortir pour enfiler un complément vestimentaire, je vois Alex froncer les sourcils.

– Que se passe-t-il ?

Il prend quelques secondes de plus pour finir la lecture du message.

– C'est Barry. Apparemment, ils ont retrouvé la trace du tireur à moto, c'est un tueur à gages serbe qui a été arrêté en Europe.

Je me rapproche de lui. Cet attentat avait été repoussé dans un coin de ma mémoire, je n'y pensais plus.

– On va pouvoir savoir qui l'a payé alors ?
– Seulement si la justice américaine parvient à obtenir une extradition.
– Ça reste une bonne nouvelle, au moins il n'est plus dans la nature.
– C'est vrai, même si je ne sais toujours pas qui a bien pu faire ça.
– Est-ce que tu as reçu d'autres menaces ?
– Pas depuis cette tentative d'assassinat.
– Le coupable s'est peut-être découragé.

L'inquiétude doit se lire dans chacune de mes expressions car Alexander me prend dans ses bras et me réconforte d'un baiser.

– Ne t'en fais pas.

J'acquiesce même si je ne suis pas complètement rassurée. J'attrape la poignée de la porte et m'arrête à nouveau.

– Est-ce qu'on peut dire qu'on est ensemble ?

Subitement je me sens indécise, surtout après l'épisode des paparazzis.

– Je n'ai pas tellement envie d'en faire un secret, répond Alexander. Même si je vais en toucher deux mots à mon attaché de presse pour qu'on n'ait pas de mauvaise surprise de ce côté-là.

Sa réponse me rassure à moitié, je dois avouer. Il va falloir que je m'habitue à la présence d'un attaché de presse dans sa vie. Alex doit très bien voir mon trouble puisqu'il se rapproche de moi

pour m'emprisonner dans ses bras.

– C'est notre image publique. Mais crois-moi, il ne faut pas vraiment s'y attacher. Soyons seulement discrets tant que Sara ne sait rien.
– Oui, tu as raison, dis-je en l'enlaçant.
– On devrait retourner sur l'île et inviter Barry et Sara pour discuter, me propose-t-il ensuite.
– Tu crois ? Si Sara sait que je suis là, elle risque de ne pas vouloir venir.
– On s'arrangera avec Barry. Quitte à la piéger, comme elle t'a piégée à l'Ali Dorate.

J'ai hâte d'essayer, mais je crains un peu la tactique. En même temps, elle ne pourra pas s'enfuir comme ça de l'île.

On reste collés un moment et le bruit des pas de Dan qui descend l'escalier nous rappelle qu'on est attendus à notre tour. Pourtant, ni Alex ni moi ne bougeons le petit doigt.

Je ne vais pas réussir à le lâcher et je n'ai pas l'impression qu'il en ait très envie lui non plus ! Zut… J'ai juste envie de le pousser sur le lit et de lui faire l'amour. Mon soupir de frustration ne cache absolument rien.

– Moi aussi, grogne Alex au creux de mon oreille. Si tu ne sors pas dans les trois secondes, je te bascule sur le lit pour te prendre.

Le visage cramoisi, je parviens à me décoller de lui, faisant appel à une puissante force intérieure pour ouvrir la porte et refermer derrière moi. Je traverse le couloir jusqu'à ma chambre, un large sourire aux lèvres. J'enfile rapidement un jean et un pull avant de descendre à mon tour. Alex m'a devancée de peu et me lance un demi-sourire complice.

– Bonjour !
– Quel entrain, plaisante Dan sans être dupe.

Je lui adresse un clin d'œil discret et m'approche de la cafetière. Alexander me regarde me servir, interloqué.

– Tu bois du café toi maintenant ?
– Seulement le matin, oui.

On se dévore des yeux en oubliant un peu la présence de mon père.

– Alors, aborde-t-il, visiblement content de me voir dans un tout autre état d'esprit que celui que j'affichais les semaines passées. Quand envisages-tu de rentrer à Chicago ?

Je reconnais bien là sa perspicacité.

– Dans une petite semaine je pense. Est-ce qu'Alexander peut revenir quelques jours ?
– Je n'y vois pas d'inconvénients pour ma part, j'aurais plutôt cru que tu en aurais, toi, dit-il

comme pour que je confirme enfin l'évidence.

Dan semble guetter lui aussi une réponse claire à la grande question : est-ce qu'Alexander et moi sommes officiellement ensemble ?

– Non, aucun, confirmé-je.

Alex dépose alors un baiser sur ma tempe et Dan lève les deux bras en l'air en retenant une exclamation probablement plus bruyante.

20. La reconquête

Je lui mordille l'épaule alors que nous approchons de l'orgasme. Assise sur Alexander, je bouge un peu plus vite alors qu'il campe ses mains au bas de mon dos. Je reprends ses lèvres, il me serre un peu plus et nous jouissons tous les deux, mettant fin à la séance de sexe matinale, tradition que nous avons mise en place depuis que j'ai emménagé chez lui. Le soir, on prend notre temps, le matin, le plaisir est un peu plus urgent et nous le consommons hâtivement et goulûment.

Voilà deux semaines que je vis chez Alexander. Depuis que je suis chez lui, il part au travail encore plus en retard qu'avant, et revient beaucoup plus tôt. Je ne souhaite pas vraiment tenir un rôle de femme au foyer mais je ne me vois pas reprendre une activité de thérapeute pour le moment. Je tâtonne encore sur mon avenir professionnel, je crois que j'attends surtout de voir comment les choses vont évoluer avec Sara.

Alexander a enfin réussi à la piéger, Barry l'a persuadée d'accepter de passer un week-end en amoureux sur l'île d'Alex sans qu'elle sache que nous serons là, nous aussi. J'ai hâte de la revoir et de pouvoir m'expliquer sans craindre qu'elle ne s'évanouisse dans la nature.

Alors que nous nous dévorons de baisers, il me donne une claque sur la fesse pour me pousser à me relever.

– Tu sais que ça ne m'encourage pas à te laisser ?

Il acquiesce avec un sourire amusé.

– J'en suis pleinement conscient. Mais je suis plus qu'en retard.

J'accepte alors de me retirer et de le laisser filer sous la douche, ressortir et s'habiller de l'un de ses beaux costumes.

– On déjeune ensemble à midi ? proposé-je en enfilant sa chemise de la veille qui traîne encore par terre.
– Désolé, chaton, répond-il en sortant de son dressing tout en ajustant sa cravate. J'ai une réunion officieuse avec Farrell et Martha pour voir ce que nous pouvons faire contre Dubaï.

Je m'approche de lui en me demandant si un jour j'arrêterai de me dire qu'il est incroyablement beau. Je n'arrive même pas à l'imaginer. Je me pends à son cou en grognant de plaisir.

– Tu sens bon, mon cœur.
– Promis, je rentre tôt. L'avion pour l'île part à quinze heures.

Il m'embrasse amoureusement.

– Tu vas faire quoi de ton côté ?
– Préparer mon plaidoyer, regarder les petites annonces…
– Peut-être que tu retravailleras avec Sara ?

Je hausse les épaules.

– Tu sais que les gens ont oublié cette histoire de photos, me rassure Alexander en prenant son manteau. En plus, on va bientôt nous voir ensemble officiellement, l'histoire va entièrement changer aux yeux du public.
– Je sais oui, c'est peut-être plus moi qui crains de reprendre.

Il m'embrasse à nouveau, sur le départ.

– Tu ne séduiras pas tous tes patients et j'espère qu'aucun d'eux n'osera t'emmener dans un sauna.

Je ris doucement, tout en le regardant sortir. Une fois seule, je me prépare un café et jette un œil sur l'heure, Marius va véritablement trépigner. On a un peu parlé de lui et du mensonge qu'il m'a sorti à Bethel, Alexander semblait vraiment gêné. Envoyer son assistant fou amoureux de son boss demander à la femme aimée si elle voulait bien le revoir, ce n'était très malin. Mais Alex est attaché à lui, ils travaillent bien tous les deux, et il rechigne un peu à devoir le laisser partir. J'ai essayé de lui dire que couper le cordon serait probablement plus sain pour l'un comme pour l'autre, mais ce n'est pas encore à l'ordre du jour. Je n'ai pas encore croisé Marius et je ne le souhaite pas vraiment. Il s'est mal conduit et je lui en veux, mais je dois dire qu'il me fait aussi de la peine.

***

Revenir sur l'île ravive une drôle d'impression. Et chose encore plus curieuse, j'ai envie d'aller voir la plage. Je me suis vraiment mise à l'épreuve ces derniers temps, et je ne veux plus agir inconsidérément, mais je veux pouvoir un jour monter sur le bateau d'Alexander sans craindre de mourir noyée. Rien n'a changé à l'intérieur de la maison. J'ai l'impression de revenir plusieurs semaines auparavant, lorsque nous partions précipitamment pour rejoindre Chicago. En revanche, dehors, la nature s'est métamorphosée. Les arbres sont jaunes, orange et rouges. L'automne, ma saison préférée, a réchauffé les couleurs alors que la fraîcheur a envahi chaque parcelle de l'île. Manteau sur les épaules, je traverse le petit bois et m'approche de la plage.

Le premier bon point, c'est que je peux me tenir devant sans haut-le-cœur. Je fais quelques pas dans le sable et parviens à ne pas partir en courant. Depuis que mon père et moi parlons de Jim plus souvent, je n'ai plus l'impression que ces voix fantômes me guettent, je n'entends plus que le vent, le clapotis de l'eau, les branches des arbres qui se secouent. C'est un bon départ.

– Ah, tu es là.

Alexander me rejoint avec un panier duquel dépasse une bouteille. La fin de l'après-midi est belle, Barry et Sara ne doivent arriver que le soir. Sara doit vraiment être amoureuse pour accepter de venir jusqu'ici, dans la maison d'Alexander, elle qui est plutôt du genre à couper tout lien avec les

gens qu'elle ne veut plus voir. Depuis que je suis arrivée, j'ai une douleur sourde au creux du ventre. Probablement l'appréhension. J'inspire profondément pour profiter de ces quelques heures que nous avons devant nous.

– Tu vois, je n'en suis pas encore à patauger, mais je suis sur la plage.
– Je suis fier de toi, chaton. Tu veux quand même rester ici ? Ou on trouve un autre endroit ?

J'inspire et décide de m'asseoir en guise de réponse. Alexander me suit donc, tout sourire. On a eu la conversation « voilier », je lui ai dit qu'il pourra partir quand il le voudra mais qu'il me faudra encore un peu de temps. Alors chaque pas en avant lui fait plaisir, je pense. Il débouche une bouteille de vin frais et sert deux verres.

– À ce week-end de reconquête.

Je trinque volontiers à cela. Alex attrape ma seconde main et lie nos doigts ensemble, je me rapproche de lui et pose ma tête sur son épaule. La petite semaine que nous avons passée chez mon père a été… intense, en quelque sorte. Sa présence m'a beaucoup aidée à faire face à ce que Jim a laissé derrière lui. Et j'ai pu soutenir mon père à mon tour. Tous les soirs, nous avons pu discuter avec Alex, de sa situation au travail, de ses aspirations, et du chemin qu'il faisait à son tour pour se remettre entièrement de son accident. Cette communion que nous avons vécue a été si forte et inédite que je n'imagine plus du tout ma vie sans lui. Dès qu'il est là, dès que je pense à lui, mon sang boue et j'hésite toujours entre le rire et les larmes. C'est évident à présent. C'est *lui*, ça n'aurait pas pu être un autre.

Et pourtant, alors que je n'ai plus aucun doute sur nous, je freine l'allure. Je me décolle de son épaule et reprends ma main, encore chamboulée par cet amour violent qui me saisit lorsque j'y pense.

– Ça va, chaton ?

J'observe son visage et suis à nouveau frappée par la même constatation depuis des jours : le bonheur lui va à ravir. Il a toujours eu une expression un peu dure et fermée jusque-là. Maintenant, je remarque que tous ses traits sont détendus, ses yeux se plissent et leur couleur s'est un peu éclaircie. Le bleu profond cerclé d'or m'apparaît plus éclatant encore que lors de notre première rencontre.

– Oui, mon cœur.

Je pose ma main sur sa joue et mon pouce lisse ses longs cils.

– Tu sais quelle est la première chose qui m'a plu chez toi ?

Il hausse les sourcils, amusé par la question.

– La première fois qu'on s'est vus, fait-il mine de réfléchir. Tu n'étais pas très bavarde.
– J'étais subjuguée.

Il me lance un regard encore un peu perplexe, comme la première fois que je lui ai avoué ce coup de foudre fulgurant. Il est sûr de son charme, mais il n'a pas l'habitude qu'on lui dise en face qu'il est irrésistible. Je renforce un peu mon sourire pour me moquer de lui, il finit par secouer la tête, les joues rosies.

– Tes cheveux, dis-je alors en buvant une gorgée de mon verre.
– Vraiment ? s'étonne-t-il.

Je hausse les épaules.

– Ils sont comme toi, indisciplinés.

Cette fois-ci, il rit plus franchement.

– OK, on ne m'avait encore jamais dit ça, avoue-t-il en buvant à son tour. Tu veux savoir ce qui m'a tout de suite plu chez toi ?

Je hoche la tête avec un tout petit peu d'appréhension.

– Déjà, et je ne sais pas d'où tu tiens cette histoire de « mon genre de femme », mais physiquement, tu es plus à mon goût que Sara ou Andrea.

C'est à mon tour d'être troublée pour le coup.

– C'est Marius qui nous a dit ça.

Alexander grimace, plein d'incompréhension.

– C'est une erreur de jugement de sa part.

Mais ça continue de m'interroger. Si j'étais son genre, pourquoi Marius m'aurait-il choisie, pourquoi aurait-il risqué qu'Alexander s'intéresse plus à moi qu'à la thérapie ? Pour faire plaisir à son boss avant d'afficher une jalousie monstrueuse ? Je ne comprendrai jamais ce type.

– La première chose qui m'a plu chez toi, c'est ta confiance et ta franchise envers moi.

La phrase d'Alexander me sort de cette pensée.

– Tu n'as jamais vraiment cherché à me mentir, tu m'as toujours dit ce que tu avais à dire et tu as été la première à me croire pour les douleurs fantômes. Et malgré toutes les embûches que j'ai pu dresser sur ta route, tu as mené ta thérapie jusqu'au bout. Autour de moi, on n'est pas forcément honnête, tu sais.

C'est à mon tour de rougir.

– Tu sais que maintenant tu me fais passer pour une femme superficielle ? Je n'aime pas que tes

cheveux…

Il s'empare de mon verre et le pose avec le sien dans le sable.

– J'aime aussi ta bienveillance… dis-je.

Il pose ses mains de part et d'autre de mon visage et m'embrasse.

– Tes valeurs… ajouté-je.

Il imprime un peu plus longtemps ses lèvres sur les miennes. J'aimerais vraiment lui sortir une liste conséquente de tout ce qui me plaît chez lui, mais je comprends le message et approfondis le baiser. Mes doigts s'enroulent dans ses boucles et je me rapproche de lui, attirée par la chaleur qu'il dégage. Lorsqu'il se retire, en mordillant ma lèvre inférieure, je n'ai plus de mots. On reste quelques secondes, front contre front, à savourer notre tendresse.

– Chloe, comment tu vois l'avenir ? me demande subitement Alex.

J'ouvre les yeux, plutôt surprise. Mon appréhension me reprend.

– Radieux, je dirais, réponds-je du tac au tac.

Alexander comprend apparemment très bien que sa question me déroute, il ne fait pas de commentaire et continue.

– Barry a terminé une première version de mon testament.

Un nœud se tord dans mon estomac.

– Je lui ai demandé que tu sois citée comme principale bénéficiaire, toi et les enfants que nous pourrions avoir.

Mon souffle se coupe et je me recule.

– Alex…
– Nous devons en parler, me coupe-t-il sur un ton sérieux. Il ne va rien m'arriver, mais dans le cas contraire, je veux que la personne en qui j'ai le plus confiance ait tout.

J'ai le cœur qui bat à toute vitesse. Je n'ai pas envie de penser à un monde sans lui. Ce sentiment d'appréhension qui s'empare de moi depuis quelques jours est couplé d'une soudaine hésitation. Pourtant j'acquiesce, parce que je sais que c'est important pour lui. Alexander dépose un baiser sur ma main sans rien ajouter. Il devait peut-être redouter cet instant lui aussi, pour m'en parler seulement maintenant, alors que cette première version du testament est finie. Et puis je tique à ce qu'il a dit et que je n'ai pas du tout assimilé sur le coup.

– Tu veux des enfants ?

– Je veux faire ma vie avec toi et je veux des enfants de toi, confirme-t-il.

La gorge nouée, je reprends son bras. L'émotion envoie valdinguer mon appréhension toujours présente.

– Moi aussi je veux des enfants de toi.

Alexander m'embrasse avec un peu plus de passion. Cet aveu nous confond dans une exquise excitation et un bonheur sans fin. Il jette un œil sur sa montre.

– Ils vont arriver dans trois ou quatre heures, je propose qu'on rentre, qu'on allume un feu dans la cheminée et qu'on se câline devant.

Je me lève d'un bond, pressée de serrer son corps nu contre le mien.

– Allons-y !

***

La nervosité me gagne. Je reste dans la cuisine, les bras croisés, l'oreille aux aguets. La nuit est tombée, Barry et Sara viennent d'arriver et d'entrer dans le salon. Alexander est déjà là pour les accueillir, et le silence gardé de Sara illustre parfaitement son interrogation : elle ne s'attendait certainement pas à le voir ici. Elle ne participe même pas à l'échange de civilités.

– La traversée s'est bien passée ? questionne Alexander comme si de rien n'était.
– Le vent s'est levé à la fin, on a été un peu secoués, mais tout va bien, assure Barry qui, lui, ne cache pas sa fébrilité.

Il doit être dans le même état que moi. Et j'imagine parfaitement Sara affronter Alexander du regard comme une bête prête à bondir. Puis elle prend la parole, d'un ton un peu froid, mais surtout agacé.

– Barry, peux-tu m'expliquer ce qu'il se passe ?

Même dans ma cachette, je tressaille. Je ne peux que compatir avec Barry. Il est d'ailleurs sauvé par Alexander qui répond à sa place.

– C'est moi qui ai organisé cette rencontre. Barry a accepté de jouer le jeu parce qu'il t'aime.
– OK. Et donc, vous êtes là parce que… ?
– Eh bien, j'agis moi aussi pour les mêmes raisons, je veux partager ma vie avec la femme que j'aime, Barry est mon meilleur ami et tu es sa meilleure amie, on va tous graviter ensemble. Le mieux serait donc que vous parliez.

Sara lâche un juron. Je vois parfaitement ce qui l'embête le plus : avoir été piégée. J'entends ses pas précipités, elle tente probablement de faire demi-tour.

– L'avion est reparti, indique Alexander. Il ne revient que dimanche soir.
– Ça va tourner en *Dix petits nègres*, grogne-t-elle.

Sa remarque me fait sourire alors que mon cœur prend brutalement d'assaut ma poitrine. Je devrais intervenir, mais j'ai vraiment peur de tout gâcher. Et si nous enterrions notre amitié ici, ce soir ? Est-ce qu'Alexander devra voir Barry séparément ?

– Allez, montre-toi Chloe, appelle Sara.

J'inspire et sors de ma cachette. Je n'en mène pas large. Sara ne m'a jamais fait peur, mais elle m'a toujours beaucoup impressionnée. On reste l'une en face de l'autre, en silence. Ça faisait longtemps que je ne l'avais pas vue, j'ai envie de tomber dans ses bras en pleurant pour lui raconter tant de choses, mais son visage fermé ne m'encourage pas vraiment et je ne sais plus trop comment l'aborder.

– Bon, on va vous laisser, finit par dire Alexander avant de s'approcher de moi pour déposer un baiser sur ma joue.

Barry tente la même approche vers Sara mais elle lui lance un tel regard qu'il se contente de reculer et de s'éclipser. Nous voilà donc seules.

– Je t'écoute, dit-elle en croisant les bras. Ce n'est pas comme si j'avais le choix.
– Est-ce qu'on est obligées d'en arriver là ? Tu me manques, Sara, je te considère toujours comme ma meilleure amie et…

Elle rechigne à ces mots tout en évitant mon regard.

– Je t'ai blessée, j'en suis consciente, dis-je alors en reprenant un peu de force. Et j'en suis vraiment désolée.
– Blessée, je crois que c'est le mot oui, tu m'as menti pendant des semaines !
– J'ai mal agi et je ne m'attendais pas à tomber amoureuse de lui ! Je ne voulais pas le perdre lui et je ne voulais pas te perdre toi, seul le secret pouvait me garantir ça !

Je reprends mon souffle, elle semble m'écouter, le front plissé.

– Sara, c'est l'homme que j'ai toujours attendu, et je suis comblée. On veut construire notre vie ensemble, même si c'est vrai qu'au début, on ne faisait que coucher, on est tombés très amoureux. C'est toi qui me le disais, le sexe peut mener à l'amour. Mais je ne veux pas aller plus loin si tu ne fais plus partie de ma vie.

Sara décroise ses bras pour placer ses mains sur sa taille avec un soupir sonore. Elle semble plus embêtée qu'autre chose à présent.

– Ne dis pas de bêtises, grommelle-t-elle. Je suis en colère contre toi, mais aussi contre moi-même pour réagir comme ça ! s'exclame-t-elle en se mettant à faire les cent pas.

J'ai la sensation qu'elle est enfin en train de dévoiler ce qu'elle pensait au fond, sous sa couche de colère.

– Au-delà de la faute professionnelle, c'est le fait que tu ne m'aies rien dit. Pour une histoire de cul !… Et subitement, vous voulez passer votre vie ensemble ! Tu m'as privée de toutes les conversations qu'on aurait pu avoir toutes les deux alors que tu tombais amoureuse !

Ses reproches me laissent stupéfaite. Je ne m'attendais pas à entendre ça ! J'ai toujours voulu partager ce que je traversais avec elle mais je me suis piégée dans l'idée qu'elle ne comprendrait pas, qu'elle mettrait la faute professionnelle avant tout. Je déglutis nerveusement avant de reprendre.

– Sara, il n'est pas trop tard, dis-je alors. On peut prendre du recul avec Alexander, il comprendra, personne ne sait, il n'a pas encore prévenu son attaché de presse. Je voulais t'en parler d'abord.
– Dan sait tout ! ajoute-t-elle avec une vulnérabilité que je ne lui connaissais pas encore.
– Dan est moins… exigeant, je craignais moins sa réaction.

Sara s'immobilise et ouvre de gros yeux.

– Tu sais que tu es intransigeante, et je t'ai toujours aimée ainsi, mais je savais que je pouvais plus facilement te perdre toi que Dan avec cette histoire. Et je tiens à toi, je n'ai jamais voulu que ça arrive.

Elle se remet à tourner en rond en ruminant. J'ai le cœur qui bat à toute vitesse.

– Je reconnais que je suis rigoriste sur les bords, finit-elle par admettre à mi-voix.

Puis elle pousse un profond soupir.

– Je n'ai pas envie de ne plus te parler !

Je ne peux pas m'empêcher de sourire, soulagée, même si nous n'en avons pas totalement terminé. L'une des armures de Sara tombe enfin. Elle m'avait si bien repoussée et tenue à l'écart que je commençais à craindre de n'avoir jamais vraiment compté dans sa vie. Finalement, elle ne faisait que se protéger, elle. Une douce chaleur envahit mon corps. Je vais récupérer ma meilleure amie, j'en suis désormais persuadée.

Sara regarde partout autour d'elle et s'éloigne pour revenir avec une bouteille de rouge tirée de son sac. Elle sert deux verres et me fait signe d'approcher. On s'assoit sur l'une des méridiennes, en face du feu. Je ne sais pas vraiment ce qu'elle attend de moi, mais c'est déjà mieux qu'un face-à-face debout et tendu.

– OK, raconte-moi tout.
– Tout ?
– Du début jusqu'à maintenant. Faisons comme si nous avions été séparées depuis des mois et

qu'on se retrouvait pour récupérer le temps perdu.
– D'accord. Euh…

Par où commencer ?

– Je crois qu'il a raison, même si je ne le reconnaîtrais pas devant lui. Mais le premier jour, je l'ai massé et en même temps… j'ai un peu dérapé, tu vois ?
– Toi, Chloe Dashwood, tu as « caressé » un patient ?

Je dodeline un peu alors que mon visage prend une teinte cramoisie.

– Oui eh bien, il est très séduisant et je me suis laissé emporter. Bref, il a pris tout ça pour des avances alors il m'en a fait à son tour, et on a couché ensemble dans le sauna.

Sara avale plusieurs gorgées de vin.

– Je savais que c'était une erreur et je voulais partir tout de suite, mais j'ai repensé au cabinet et aux quinze mille dollars, à la nouvelle clientèle que ça pouvait ramener, alors j'ai décidé de rester. En refusant d'aller plus loin hein !
– Bois, tu es trop nerveuse.

J'acquiesce et bois, elle nous resserre une rasade.

– Sauf que j'ai recommencé.
– OK. L'interdit, tu as voulu tenter. À force de vivre dans ton monde de licornes…

Bon. J'imagine qu'elle aurait été mille fois plus dure si je lui avais dit en direct.

– Tu te souviens quand tu m'as appelée un soir, que je t'ai dit que Barry venait d'arriver et que j'ai raccroché précipitamment ?
– Ouais, et ?
– En fait, c'était Alexander qui entrait pour… une des meilleures parties de jambes en l'air de toute ma vie.

Sara se met à rire, ses épaules en tremblotent.

– Désolée, c'est juste toi qui dis ça, je ne pensais pas que ça arriverait un jour.

Je ne peux m'empêcher de sourire, terriblement heureuse de l'entendre me taquiner à nouveau. Car il n'y a pas de dédain dans sa phrase, juste de l'amusement.

– Je ne le pensais pas moi non plus, assuré-je. J'ai découvert plein de choses.
– Comme quoi ?

Ses traits se sont relâchés. Je retrouve même un peu de sa complicité. Je peux enfin évoquer certains sujets avec elle, alors que je désespérais de pouvoir en parler à quelqu'un jusque-là.

– Je crois qu'en fait, j'aime bien le sexe.
– Je ne peux que boire à cela, approuve-t-elle en trinquant.
– Du coup le lendemain, je t'ai rappelée avec le portable d'Alexander, c'est lui qui t'a raccroché au nez d'ailleurs. Et c'est lui que tu as rappelé en pensant que c'était le portable professionnel de Barry.

Elle se met à grimacer, mettant probablement mon récit en parallèle avec ses souvenirs.

– Excuse-moi, c'était idiot, dis-je rapidement.
– Un jour, j'ai acheté un téléphone jetable pour larguer un mec collant et pour éviter qu'il me rappelle.

Je me rends compte d'une deuxième chose : sur le plan amoureux et sexuel, on n'a jamais été vraiment sur la même longueur d'onde, mais cette histoire nous rapproche. Parce que j'ai osé des choses qu'elle me jugeait incapable de faire. Et peut-être que je l'aurais jugée si elle m'avait raconté ce genre d'anecdote avant le début de cette aventure.

– Que s'est-il passé lorsque vous êtes revenus à Chicago ?
– J'ai cru que c'était fini, c'est pour ça que j'ai bêtement accepté de dîner avec Ryan. Alexander m'a en fait sortie de ce mauvais pas. Et nous avons utilisé l'un de vos préservatifs cadeaux ensuite, ajouté-je sur un ton plus léger.

Sara se met à nouveau à rire.

– Un vrai chevalier servant ! Je pensais vraiment que ce n'était que sexuel jusqu'à ce soir.
– En fait, on a appris à se connaître les jours suivants et c'était vraiment bien entre nous. Il cuisinait pour moi, me gardait près de lui la nuit…

Je me sens à nouveau émue. Bon sang, il me manque alors qu'il est juste à côté.

– Je suis en train de me rendre compte que je t'ai vraiment piégée à l'Ali Dorate, remarque Sara en réfléchissant. Alors que c'est seulement Barry que je voulais piéger. Mais toi et Alexander, vous étiez ensemble en fait ?

Je crois que l'affaire commence à l'amuser.

– Un peu en froid, mais oui.
– Pourquoi ?
– Une sombre histoire de quinze minutes de thérapie menant à quinze minutes de… préliminaires torrides qui n'ont mené à rien.
– … Bois, tu dois me raconter ça plus en détail.

Je finis mon verre, elle me le remplit à nouveau. Je commence à avoir la tête qui tourne légèrement. Pourtant, je sais encore que prononcer ces mots à haute voix me gêne bien plus que le reste. Alors je me penche à son oreille pour lui glisser le fin mot de l'histoire. Sara se redresse

ensuite, interloquée.

– Ah oui. Waouh.

J'acquiesce tout en buvant à nouveau. Troisième observation de la soirée : j'impressionne Sara. Là, pour le coup, je ne m'y attendais pas du tout.

– Je pense qu'un autre soir, il faudra qu'on en reparle.

Elle envisage qu'on se revoie, mon cœur s'emballe et je sens mes pommettes s'empourprer de joie.

– Et ensuite ?
– Il y a eu Hawaï, la fin de la thérapie, et finalement je l'ai quitté. Tu connais la suite, en rentrant, il y a eu les tabloïds, je suis partie vivre avec mon père, et Alexander est revenu à moi avec une déclaration. Il veut qu'on vive ensemble, qu'on envisage le futur tous les deux…

Mon visage doit probablement réfléchir un bonheur sans borne à l'évocation de ce dernier retournement. Sara prend alors ma main avec un demi-sourire plus doux que taquin.

– Pourquoi tu ne le demandes pas en mariage ? Et ne me dis pas que tu es si vieux jeu !

Je me mordille la lèvre en souriant.

– Je ne veux pas griller les étapes, avoué-je. On ne s'est pas rencontrés dans un café ou dans la rue comme un couple normal, notre histoire est partie d'une faute professionnelle.
– Je vois, commente seulement Sara sans qu'aucun jugement ne transparaisse dans sa voix. Tu doutes de ce que tu ressens ?
– Je n'ai jamais été aussi certaine de mes sentiments pour lui, réponds-je aussitôt.
– Tu as peur alors ?

Elle parvient à mettre des mots sur ce curieux sentiment d'hésitation qui m'habite. Je ne suis jamais allée jusque-là avec un homme et je suis effrayée par l'inconnu devant nous.

– Je crois oui. Comme toi avec Barry au début.

Sara me sourit en acquiesçant.

– Mais moi, j'avais une amie qui me répétait de l'appeler pour ne pas passer à côté de l'homme parfait.

Je resserre ma main sur la sienne, touchée.

– Parce que je savais qu'il était fou de toi.

Sara dodeline de la tête.

– Je ne suis pas une experte, loin de là, mais Skylar me harcèle pour que nous fassions la paix depuis des semaines, seulement parce qu'il veut que tu sois heureuse. Je ne peux pas te dire que je n'ai pas eu de doutes à son sujet. Tu es ma chère amie romantique et lui… il est quand même loin de ton idéal de départ. Je ne voulais pas qu'il te blesse. Mais… C'est un homme amoureux, personne ne peut le nier.

Cette investigation suivie de son approbation me vont droit au cœur, au point de me nouer la gorge.

– Pour tout t'avouer, j'avais déjà aperçu quelque chose chez lui à l'Ali Dorate, quand moi et Barry on vous a rejoints au bar avant de partir. Il te dévorait des yeux ! Mais je n'ai pas voulu le reconnaître, je me suis contentée de te mettre en garde.

Son « sois prudente, ce n'est pas le bon coup d'un soir » me revient en tête. Je ne pensais pas qu'elle s'appuyait sur une observation, mais seulement sur l'avertissement de Dan. C'est vrai qu'Alexander m'avait curieusement proposé de passer un « premier rendez-vous », je n'avais jamais vraiment songé à cela plus en profondeur.

– Chlo, tu n'as rien à craindre en te liant avec cet homme.

Je relève des yeux humides sur mon amie. Je cherche un peu mes mots avant de dire le plus évident.

– Merci, Sara.

Mon amie semble aussi émue que moi.

– On est réconciliées ? demandé-je sans plus douter de la réponse.
– Oui, bien sûr, me répond-elle.

Sara se rapproche et me prend dans ses bras.

– Tu m'as terriblement manqué toi aussi, avoue-t-elle alors.

Elle me relâche et je lui découvre des larmes au coin des yeux qu'elle se dépêche d'effacer. Je ne peux alors retenir les miennes et on se retrouve à renifler toutes les deux, alors que jamais encore on ne s'était confié de la sorte.

– Non mais de quoi on a l'air, s'amuse-t-elle en secouant la tête. De vraies dindes !

Je me mets à rire en reconnaissant bien son caractère cynique. Elle verse à nouveau du vin dans nos verres et on tente de se ressaisir.

– Je suis contente que tout rentre dans l'ordre, dit-elle en s'éclaircissant la gorge.
– Moi aussi, dis-je, véritablement soulagée. Est-ce que je peux te demander comment se porte le

cabinet ? Comment va Prune ?

Sara commence par hocher la tête.

– Ce n'était pas simple au début, mais les coups de fil de pervers ont fini par cesser et finalement, des patients plus sérieux, des cadres de jeunes entreprises et même des membres de start-up sont venus. On est à nouveau plein pour les six prochains mois.
– Tant mieux.
– J'ai pensé à ton retour, tu sais.
– Vraiment ? hésité-je.
– On devrait repenser notre façon de travailler, peut-être rester toutes les deux au cabinet et embaucher quelqu'un pour le travail à domicile.

J'acquiesce, contente de pouvoir être incluse dans ces réflexions.

– On pourrait en discuter, oui.
– Voyons-nous au café le matin, avec Prune, pour voir ce que nous pourrions faire.
– Oui, bonne idée.

Je dénoue enfin cette situation-là. J'ai tant culpabilisé pour notre cabinet et mon travail que je suis rassurée de reprendre en douceur, et de commencer par en discuter.

– Retrouvons-nous un tout petit peu plus tard que d'habitude, corrige subitement mon amie. Avec Barry, on prend notre temps le matin.

Sara, habituellement si réservée sur ses conquêtes amoureuses, se met à rougir. J'imagine aussitôt Barry tout faire pour la garder au lit comme moi je fais tout pour retarder Alexander. Je la regarde triturer son verre avec un petit mordillement de lèvre. Est-ce qu'elle est en train de me faire comprendre qu'elle veut en dire plus ? J'affiche un large sourire.

– Comment ça va avec Barry ?
– C'est assez génial, répond-elle, le feu aux joues.

Pas étonnant, elle rayonne dès qu'on parle de lui !

– Il doit aussi bien cuisiner que toi et moi, donc on commande souvent, mais le linge, c'est son truc. Pour de vrai, assure-t-elle, ravie de pouvoir en discuter. Un jour, il m'a fait tout un foin parce que j'avais mis du synthétique avec du délicat, depuis la machine à laver est devenue une *no-go* zone.

Je me mets à rire en imaginant parfaitement l'affrontement.

– Alors qu'Alexander, il fait lui-même ses raviolis, dis-je sur le même ton.
– Tu veux dire qu'il ouvre lui-même la boîte ?
– Il fait la pâte, la farce, la sauce, et il dit que c'est le plat le plus simple qu'il connaisse.
– Tu es sûre qu'il n'a pas caché les emballages ?

Je secoue la tête.

– Les hommes sont bizarres, conclut-elle en finissant son verre. Mais maintenant, je mangerais bien quelque chose.
– Moi aussi.

Juste à cet instant, Alexander et Byron reviennent vers nous en discutant à voix basse. Ils nous scrutent, dans l'attente d'une confirmation de notre part. Je prends les devants.

– On mange quoi ce soir ? demandé-je avec un regard complice pour Alex.

Il se contente de me sourire à son tour. Sara se lève pour embrasser Barry et s'excuser d'avoir été un peu rude avec lui plus tôt. Une bouffée de confiance m'envahit. Que pourrait-il bien se passer de terrible à présent ?

***

Impossible de fermer l'œil. Alexander somnole à mes côtés, sa main ralentit sur mon bras alors qu'il m'enlace. Pourquoi ne puis-je pas dormir ? Tout va pour le mieux, rien ne pourrait gâcher cette merveilleuse soirée.

– Tu n'as pas sommeil ? marmonne Alexander.
– Il faut croire que non.
– Pourtant, tout s'est arrangé avec Sara.
– Oui, c'est peut-être un trop-plein de bonheur.

Malgré sa fatigue, Alexander rit doucement. Je dépose un baiser sur son épaule. Je repense à tout ce que j'ai entendu, à tout ce que nous avons dit avec Alexander, avec Sara… C'est idiot de se laisser aller à la peur du futur. Il m'aime et veut des enfants avec moi, alors pourquoi m'en faire ?

La dernière fois qu'il a posé *la* question, il a tout perdu dans les secondes qui ont suivi. C'est à moi de me jeter à l'eau.

– Alex ?
– Chaton ?
– Tu veux m'épouser ?

Il tourne la tête vers moi, tout à fait réveillé. Je l'ai définitivement sorti de sa somnolence et il ne devait vraiment pas s'attendre à une telle question.

– Tu me fais ta demande maintenant ?
– Je veux faire de toi un honnête homme.

Ma réplique le fait rire et il n'hésite pas deux secondes avant de donner sa réponse d'une voix devenue rauque.

– Oui, marions-nous, j'ai très envie de t'épouser.

Il me serre contre lui pour m'embrasser avec un sourire qui ne s'estompe pas. Mon appréhension me semble absolument ridicule à présent. Je me lie à un homme qui m'embrasse comme il ne m'avait encore jamais embrassée. Ça fait plusieurs jours que j'ai l'impression de planer, je crois que je ne suis pas près d'atterrir avec Alexander. Il glisse une jambe entre les miennes, ranimant la flamme entre nos deux corps, et je me blottis contre lui. Pourtant, on ne cherche pas à se caresser plus. Je suis toujours excitée près de lui, mais la sensation de désir sexuel se lie de plus en plus à une sensation plus câline et tendre.

Nos lèvres peinent à se quitter.

– Je vais devoir annuler la réservation à l'Éclair, chuchote-t-il d'un ton taquin.

Je fronce les sourcils.

– Quelle réservation ?
– Celle durant laquelle on devait te servir une pâtisserie avec une fleur qui renfermait une bague.

Une bouffée de plaisir inattendue m'envahit.

– Non, on n'est pas obligés d'annuler la réservation, grogné-je pour la forme.
– Je ne vais pas retirer mon oui pour qu'on recommence.
– On va faire comme s'il ne s'était rien passé, rendors-toi mon cœur.
– Trop tard.
– Monstre.
– C'est comme ça que tu m'aimes.

J'appuie mon front sur le sien. C'est comme ça que je l'aime, oui. Mon homme aux multiples dimensions. Je me sens à nouveau envahie par un bonheur violent qui me vrille la tête. C'est enivrant et déstabilisant. Je me détache doucement de lui pour me lever.

– Où tu vas, chaton ? proteste-t-il.
– Je vais chercher une bouteille d'eau.
– Reviens vite.

J'attrape un gilet et sors de la chambre. Une fois en bas, je frissonne. Je sens un petit courant d'air frôler mes jambes. La baie vitrée est entrouverte. Étrange, je ne me souviens pas que l'un de nous l'ait laissée ouverte.

Alors que je m'approche pour la refermer, un bruit me fait sursauter. Une lumière s'allume dans la grande pièce, faisait apparaître une silhouette un peu bancale.

– Je ne voulais pas vous faire peur.

Passée la frayeur, je reconnais Marius, mais je ne peux pas m'empêcher d'appréhender son intrusion. Il semble un peu… incohérent, tremblant, épuisé.

– Qu'est-ce que vous faites là ?

Il a retiré son manteau et l'a déposé sur l'une des méridiennes. Il se penche et en ressort un revolver. Un nœud tord mon estomac.

– J'ai tout fait pour que cette thérapie tombée du ciel le mène à sa perte, mais il a fallu qu'il tombe amoureux…

Il termine sa phrase sur un ton las qui ne ressemble pas à son ton toujours sec et cinglant. Il se redresse et me jette un regard glacial. Son costume aubergine est à moitié ouvert, ses cheveux mouillés, il a dû pleuvoir sur sa route. Son allure décousue ne me rassure pas du tout, ni le canon de l'arme qui vole au moindre de ses gestes.

– Ce n'est vraiment pas faute d'avoir essayé ! Choisir celle qui le troublera certainement, pour qu'il couche avec et foute en l'air son unique chance de se racheter auprès du conseil d'administration… C'était parfait, le crime parfait, je dirais. Ça réglait le problème. Mais… il a fallu qu'il tombe amoureux… dit-il en pointant le revolver sur moi.

Je fais un pas en arrière, apeurée, incertaine de savoir quoi faire. Tous mes muscles se tendent. Je lève un peu les mains, comme si elles pouvaient s'interposer entre mon cœur et une balle.

– Quel problème ? dis-je d'une voix tremblante.

J'essaie de mettre de l'ordre dans mes idées mais je n'arrive pas à aligner deux pensées rationnelles. Je vois Marius serrer les mâchoires. J'ai toujours su qu'il ne m'avait jamais appréciée mais là, je ne peux constater qu'une haine violente. Des pas derrière moi l'interpellent alors que je n'ose pas bouger d'un pouce. Les pas s'arrêtent, puis reprennent.

– Marius ? fait la voix d'Alexander.

Il arrive à mes côtés, prudemment. Sa présence me redonne un peu de confiance, mais je n'arrive pas à quitter mon agresseur des yeux.

– Mon problème…

Marius devient beaucoup plus nerveux. Un mélange de colère et de chagrin le saisit et son bras se met à trembler.

– Tomber amoureux de l'assassin de Spencer, l'homme que j'aimais, et qui m'aimait…

Le prénom bouscule un vieux souvenir dans ma mémoire.

– Spencer Right ? relève alors Alexander.

Oui, je me souviens, le deuxième conducteur, mort sur le coup lors de l'accident. Marius plonge sa main libre dans sa veste pour en ressortir l'étui à cigarettes aux initiales SR qui prennent tout leur sens à présent.

– Il ne me reste plus que ça de lui, on vivait ensemble pourtant, dans une maison avec un jardin, et deux chambres pour nos futurs enfants, et puis un soir, il n'est jamais rentré, parce qu'il est mort seul sur une route…

À ces mots, il déglutit, l'émotion lui brouille le visage.

– Sa famille a tout repris de lui, m'a interdit de venir à ses funérailles… Vous comprenez, il appartenait à Dieu, enfin, alors que moi j'étais le Diable qui l'avait entraîné sur le chemin de Sodome… Je me suis dit que j'aurai au moins la satisfaction de voir son meurtrier derrière les barreaux, mais non ! Alexander Skylar est intouchable ! Et il a même versé un dédommagement à cette… famille empoisonnée qui a renié Spencer le jour où il a posé les yeux sur moi !

Des perles de sueur roulent sur son front. Ces mots devaient s'entraver dans sa gorge depuis bien longtemps. Mon esprit tourne tout à l'analyse. J'interprète chacune de ses formulations. Son attitude toujours en retenue n'était qu'une enveloppe contenant un être perpétuellement torturé. Il doit être tellement effrayé par ce qu'il fait à cet instant qu'il n'arrive même pas à s'adresser directement à Alexander, il reste fixé sur moi.

– Alors j'ai décidé d'entrer au service de Lugh pour l'approcher de plus près, reprend-il un peu plus calmement. Savoir qui il était, devenir son assistant pour lui enlever ce qu'il aimait le plus, Lugh. Ce n'était pas facile. Alexander Skylar est si parfait ! Il ne ferait jamais rien pour mettre en danger sa société. Je lui ai même envoyé des menaces de mort pour le déstabiliser, mais rien. Alors l'agression de Farrell et la thérapie étaient une telle bénédiction ! Enfin, on m'offrait une chance, et je pouvais même compter sur Farrell pour tout entreprendre contre lui ! Mais il a fallu qu'il tombe amoureux… Lugh n'avait plus d'importance, c'est vous maintenant la « chose » qu'il aime. J'ai tout fait pour vous séparer, j'ai programmé des déjeuners avec Andrea, j'ai même parlé de la seule femme qu'il a apparemment aimée pour vous dégoûter, mais même vous traiter de pimbêche avilie ne vous a pas ralentie…

Il esquisse un sourire qui me paraît pourtant bien inquiétant. C'est moi qu'il vise depuis le début, il peut très bien m'abattre à tout moment. La réalisation me coupe le souffle, je me force à le reprendre, difficilement.

– Vous voir tous les deux, ça m'a… brisé le cœur à nouveau sans que je comprenne. Je ne voyais qu'une solution, me débarrasser de lui, mettre en œuvre mes menaces et le tuer. Je ne pouvais pas le faire moi-même alors j'ai engagé un tueur qui a manqué bêtement sa cible.

Il se met à minimiser ce qu'il a fait, comme une personne sous le choc. Je le revois, deux jours après l'attentat, débarquer chez Alexander alors que j'y étais, il était agité, tourmenté même. Marius se met à rire alors que des larmes inondent ses joues.

– J'étais soulagé ! Parce que je me suis rendu compte que je l'aimais, je ne voulais plus qu'il meure ! Par chance, vous le quittez, mais il me demande d'aller vous voir pour que vous vous réconciliiez… Moi ! Peut-on être aussi cruel et dénué de toute pitié ! crache-t-il avec hargne et désespoir. Alors je n'ai pas le choix, il faut que ça cesse. Si je ne peux pas lui faire perdre Lugh, si je ne peux pas vous séparer, et si je ne peux pas le tuer, alors lui retirer la personne qu'il aime est la meilleure chose à faire.

Il arme le revolver, un peu plus déterminé par sa propre conclusion.

– Marius, interpelle Alexander en avançant très lentement et en s'interposant entre lui et moi. C'est de ma faute, c'est moi le coupable.

Marius semble ébranlé qu'Alexander s'avance vers lui de cette manière. Ma terrible angoisse se déporte entièrement sur lui et j'attrape son tee-shirt dans son dos pour l'arrêter.

– Alex…
– Laisse, Chloe, me dit-il rapidement.

Je n'ai pas envie de le relâcher, mais je reconnais ce son de voix, un peu directif et assuré, alors je le relâche et plaque mes mains sur ma bouche pour m'empêcher de le supplier de sortir d'ici.

– Marius, pardonne-moi. Je me suis servi de toi et je m'en veux terriblement. Je ne savais pas que tu souffrais autant, je ne savais pas pour Spencer.
– J'ai sali sa mémoire, je l'ai trahi…
– Non, c'est faux.
– N'a-approchez pas, je ne veux pas vous blesser…
– Je sais que je ne crains rien avec toi, j'ai confiance en toi.

Alexander se dresse devant lui, Marius pose le canon de son revolver sur sa poitrine, toujours aussi tremblant.

– Baisse cette arme, parlons, propose calmement Alexander.
– Vous ne me laissez pas le choix, souffle Marius avant de pointer l'arme sur sa propre tempe.
– Non ! Ne fais pas ça ! s'alarme Alexander.
– Je n'ai plus rien à espérer aujourd'hui.
– Marius, tu as été plus qu'un employé pour moi, tu es un ami cher auquel je tiens, insiste-t-il en avançant à nouveau avec beaucoup de tact.

Il pose sa main sur son épaule alors que la silhouette de Marius se met à s'affaisser un peu sur elle-même.

– Je n'ai jamais voulu te faire de mal, continue Alexander en attrapant son bras pour abaisser lentement la main armée.

Puis, avec douceur, il attire son assistant contre lui. Marius se met à sangloter, à bout de force. Il

se laisse désarmer sans plus rien dire, et s'appuie contre Alexander pour pleurer. Son boss attrape le revolver et le fait tomber lentement par terre. D'un coup de pied, il fait glisser l'arme sur le sol et l'éloigne d'eux avant d'enlacer Marius.

– Pardonne-moi, demande-t-il en le consolant.

Je me détourne de la scène, bouleversée et soulagée.

Le calvaire de Marius prend fin.

21. Un an plus tard

Je me presse de rejoindre Sara qui me fait signe près de notre café habituel. Si nous avons pris l'habitude de bruncher ensemble le dimanche, ce rendez-vous-là est un peu spécial : nous fêtons le diplôme de pédiatre de Dan qui termine l'internat. Les derniers mois ont été éreintants pour lui, entre son divorce et la dernière ligne droite à l'hôpital.

– Notre table nous attend, me rassure Sara lorsque je l'atteins. Tu n'as pas besoin de courir, tout va bien.

Essoufflée, j'acquiesce avec un sourire. Je n'ai eu la confirmation que ce matin alors que ça fait une bonne semaine que les nausées me saisissent et que les coups de fatigue deviennent récurrents. Sara, elle, semble bien radieuse. Nous entrons dans le café et nous nous asseyons à table.

– Barry m'a dit qu'ils arrivaient, indique-t-elle immédiatement. Mais je suis contente de t'avoir pour moi !
– Qu'est-ce qui t'arrive ?

Toute pimpante, elle retire ses gants pour brandir sous mes yeux une belle bague de fiançailles.

– Sara ! m'exclamé-je avec joie. Elle est magnifique !
– Je sais ! C'est pas incroyable ?

Je me mets à rire. Ça ne peut que l'être ! Barry a dû lui faire trois quatre demandes qu'elle a toujours repoussées et voilà qu'elle cède !

– Pourquoi as-tu mis fin à ses souffrances ? demandé-je aussitôt sur un ton suspicieux.

Elle commence par hausser les épaules, les lèvres pincées pour ne pas sourire trop fort. Sara n'a jamais voulu se marier, elle n'a jamais cru en ce concept.

– Je veux qu'il soit heureux, confesse-t-elle simplement.

C'est dit avec une réelle volonté qui me touche. Je lui prends la main.

– Et toi, tu l'es ?
– Je le suis déjà, répond-elle sans aucune hésitation. Et puis ce caillou est bien trop joli pour ne pas être à mon doigt.

Là, je reconnais bien mon amie. Le serveur nous salue et nous donne les cartes. Depuis que nous venons le dimanche, il ne prend pas le risque de prévoir nos commandes et attend d'enregistrer nos nouvelles habitudes. Pourtant, tous les matins en semaine, on se retrouve ici pour petit déjeuner,

comme avant. Sara et moi travaillons au cabinet avec Prune, et Zachary, notre nouvelle recrue, travaille à domicile chez les patients. On l'a débauché à un congrès et c'est aussi là que j'ai rencontré ma thérapeute.

– Vous avez prévu une date ? m'empressé-je de demander.
– On voudrait tenter le printemps prochain.
– Déjà ?
– Ton mariage avec Alexander cet été était magnifique, simple, en petit comité sur votre île, on aimerait le même genre, sans chichi. J'ai déjà prévenu Barry, pas de lancer de colombes à la fin, pas d'orchestre et pas de gigantesque pièce montée.

Je ne peux m'empêcher de rire en les imaginant se fritter sur de telles questions. Mon mariage avec Alex était heureusement à notre image et me laisse toujours un peu nostalgique.

– Tu as choisi tes demoiselles d'honneur ?
– Toi et Prune, habillez-vous comme vous voulez, il n'y aura pas de *dress code*.
– Tant mieux, je ne suis pas sûre que je pourrai entrer dans une robe de couture au printemps prochain.
– Ne dis pas de bêtise, tu es magnifique.

Mon allusion ne l'atteint pas du tout. Je tente de la relancer mais Barry et Alexander entrent à leur tour. Chaque dimanche matin, ils se retrouvent pour une partie de tennis. Alexander me réserve le samedi matin pour courir… ou pour une séance de sexe des plus intenses. On dit souvent que le temps atténue les passions du début, ça n'est pas encore notre cas. Ça nous est même déjà arrivé de faire une pause déjeuner crapuleuse à la maison en semaine. Plusieurs fois. Alexander m'embrasse et s'assoit à côté de moi.

– J'ai cru comprendre que des félicitations étaient de mise ? demande Alexander en regardant Sara.

Elle agite à nouveau sa main tandis que Barry l'enlace, lui aussi très heureux. La notification d'un message sur le portable d'Alex retentit, exactement à la même heure, onze heures pour être précise, comme chaque dimanche.

– Désolé, il va vraiment falloir que je parle avec mon assistant.

La perte de Marius lui a vraiment fait du mal. Il s'est rendu compte de l'importance de cet homme dans sa vie, professionnelle comme amicale. Je n'ai jamais eu de ses nouvelles, mais je sais qu'il en demande indirectement, une fois par mois, depuis que Marius est en maison de repos au Canada. La quête d'un remplaçant a été un véritable parcours du combattant. Il a fini par trouver Alfred, 52 ans, marié, trois enfants, et très à cheval sur le planning. Comme Alfred a rapidement constaté que son patron serait régulièrement en retard, il a pris l'habitude d'envoyer tous les dimanches matin un récapitulatif des rendez-vous du lundi matin.

– Alfred assure, tempère Barry.

– Oui, mais je ne peux pas l'acheter avec des promesses de congés, grimace Alexander.

Ni même avec son charme, me dis-je en posant ma main sur sa cuisse. Alex éteint son portable pour se consacrer à sa table d'amis. Le serveur revient pour prendre nos commandes.

– Tout le monde prendra du café ?

Avec cette question, il ne prend pas de risque. Ou du moins, c'est ce qu'il croit. Alors que tout le monde acquiesce, j'interviens.

– Je prendrai un thé vert, s'il vous plaît.

Il note et s'éloigne alors que Barry et Sara haussent des sourcils surpris, mais pas autant que mon mari.

– Tu bois du thé vert toi maintenant ?

Je vais pouvoir faire mon annonce… Mais c'est sans compter Dan qui entre avec théâtralité. Il lève les bras près de nous avant de lancer :

– Vous l'attendiez tous, voici le nouveau pédiatre de Chicago !

Nous applaudissons et le laissons prendre place à table.

– N'oubliez pas, ce soir, on se retrouve tous pour fêter ça dans les règles, à La Cacahuète, dit-il en me lançant un clin d'œil.
– Compte sur nous, s'emballe Sara. On te remettra ton cadeau à ce moment-là.
– Je ne pourrai pas boire mais on sera là nous aussi, dis-je le cœur battant.

Dan secoue la tête.

– C'est ce que tu crois fillette, ce bar français a vu ta première cuite, la deuxième est pour ce soir.
– Chloe a pris une cuite ? rebondit Sara, intriguée. Je n'ai pas encore entendu cet épisode-là.

Il n'y a pas de reproche dans sa voix mais une curiosité assoiffée. Barry, amusé, hoche la tête. Il doit très bien se souvenir de notre intrusion, à Dan et moi, chez Alexander.

– Est-ce que j'ai le droit d'épouser votre copine maintenant ?

Dan se met à rire avant de stopper net. Il vient d'apercevoir la bague et s'enthousiasme, alors que personne n'a encore percuté mes allusions. Vais-je seulement réussir à en placer une ?

Alexander prend ma main sous la table.

– Tu ne bois pas de café, ni d'alcool, tu as quelque chose à m'annoncer, chaton ? suspecte-t-il à voix basse, avec l'esquisse d'un très grand sourire.

Il a fini par comprendre mes allusions. Alex et moi, nous n'avons pas besoin de grand-chose pour nous comprendre. Au début, ça m'étonnait beaucoup, à présent qu'il soit capable de lire en moi et moi en lui, c'est notre quotidien. Son air tout à la fois inquisiteur et heureux me fait déjà plaisir et je ne m'en cache pas. Ma thérapeute a fini par m'ouvrir les yeux sur cette curieuse appréhension qui m'étreignait l'année dernière : je dois accepter d'être heureuse. Ma culpabilité en était arrivée à me faire croire que je ne méritais pas ce bonheur. Alors aujourd'hui, je l'embrasse. J'ai toujours trouvé cette notion insaisissable, mais je dois dire qu'à cet instant, il est si imprégné dans mon être et dans le sien qu'il devient soudainement palpable.

– Tu vas être papa.

Son visage souriant éclate dans un bel ensemble d'expressions : surprise, joie, émoi. Lorsque nous avons décidé d'avoir des enfants, avant même notre mariage, j'ai découvert qu'Alex avait véritablement le désir de la paternité. Il commence même à réfléchir à des prénoms depuis quelques semaines. Il est toujours resté frustré par ce manque de parents et souhaite devenir un père présent pour ses enfants. Ce besoin-là, j'ai moi aussi fini par le ressentir. Ma mère est loin dans ma mémoire et ce rôle m'a toujours un peu échappé. Mais Alex a une confiance incommensurable en moi et en notre futur.

Aussi, cette annonce chuchotée nous fait l'effet d'une grisante réalisation de vœu. Alex m'attire à lui pour m'embrasser, ému, les yeux brillants et les joues voilées de rose. Bouleversée, j'ai la gorge nouée devant son bonheur éclatant et je laisse le mien se répandre sans limite dans tout mon être.

– Je suis tellement heureux, m'avoue-t-il au creux de l'oreille.
– Ça va vous deux ? finit par remarquer Barry.

Nos trois compagnons de table nous scrutent avec une légère inquiétude. On se redresse en s'éclaircissant la voix mais nos doigts ne se quittent pas.

– Chloe est enceinte, annonce Alexander en déposant un baiser sur le dos de ma main.

Un court silence suit, interrompu par une Sara enchantée :

– Qu'attendais-tu pour nous le dire !

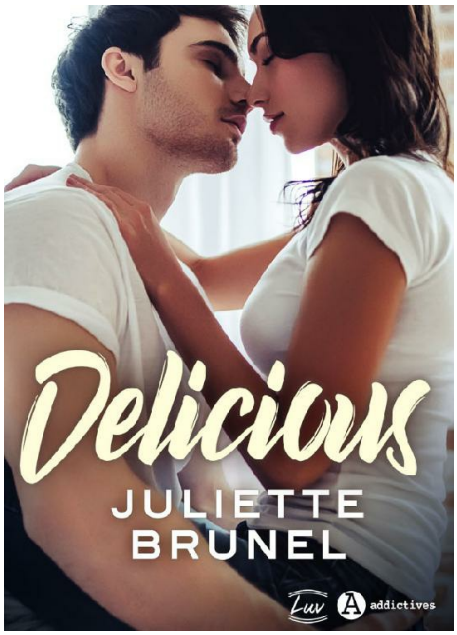
FIN

Disponible :

Delicious

Drea débarque à Chicago avec un seul objectif : repartir de zéro !
L'amour, les hommes, c'est terminé. Elle va se concentrer sur sa carrière de pâtissière, et rien d'autre.
Seul problème ? Son patron, Colin. Grand chef réputé, arrogant, insupportable... il la rend folle !
Et il la veut. Drea est pour lui un défi de taille, et il n'a pas l'habitude de perdre.
Drea voudrait résister, mais… l'attirance est trop forte.
Si seulement c'était si simple…

Tapotez pour télécharger.



Découvrez *Dark Ride* de Ana Scott

DARK RIDE

Premiers chapitres du roman

ZHUR_001

À toi, pour toujours et à jamais…
À la vie…
« Refuser d'aimer par peur de souffrir, c'est comme refuser de vivre par peur de mourir. »
Anonyme

Glossaire

OutlawRiders : gang fictif de bikers hors-la-loi, fondé par Douglas Travis, grand-père d'Aaron.

BlackAngels : nom du club d'Aaron, chapitre des OutlawRiders, situé entre Kingsville et Corpus Christi, aujourd'hui dirigé par Samuel Taylor, le père de Cassandra.

MC : moto club.

Chapitre : nom donné aux différents clubs de chaque État, avec des lois et un règlement indépendants.

Chapelle : salle de réunion où se retrouvent les bikers pour discuter ou prendre des décisions soumises au vote.

Club-house : bâtiments où est installé le club, comportant le bar, la chapelle, les chambres ou les appartements, des garages et des ateliers, le tout protégé par un haut mur d'enceinte et des grilles.

Veste sans manches : vêtement traditionnel des bikers, en cuir, orné du nom du club mère, du club propre, de la fonction dans la hiérarchie du club et d'écussons montrant les différentes appartenances. Ce blouson est un symbole. En cas de départ du club, les bikers doivent l'ôter et, la plupart du temps, il est brûlé.

1 % : inscription portée sur les blousons et signifiant qu'une partie des affaires est illégale (appartenance aux hors-la-loi).

Prospect : nouvelle recrue qui doit faire ses preuves avant d'appartenir pleinement au club. Il n'assiste pas aux réunions ni aux prises de décisions.

Régulière : femme ayant le statut de compagne légitime du biker, qu'elle soit ou non une épouse. La plupart du temps, les régulières vivent en dehors du club, dans des maisons où elles élèvent les enfants. Parfois, elles participent à la vie du club et travaillent pour lui, comme dans ce livre. Elles sont conviées, ainsi que tous les enfants, lors des barbecues.

Brebis ou chaudasses : filles faciles gravitant autour des bikers célibataires, en self-service. Elles s'occupent également des tâches ménagères et des repas, et doivent se montrer respectueuses envers les régulières.

Président (prés') : leader du club. C'est lui qui possède le marteau de réunion, symbole de son pouvoir absolu. Même si les décisions au sein des OutlawRiders sont prises lors d'un vote, il a la possibilité de passer outre et d'agir selon sa volonté.

Vice-président (VP) : second du président, deuxième rang dans la hiérarchie. Il est classiquement assis à la gauche du prés' et remplace ce dernier lorsqu'il est absent.

Nomads : bikers appartenant aux OutlawRiders, en permanence sur la route. Ils se déplacent de chapitre en chapitre au gré de leurs envies ou de leurs besoins.

Prologue

Nous sommes ce que nous vivons.

Les événements, les rencontres, les expériences font de nous ce que nous devenons. Ils nous modèlent, marquent notre conscience, notre inconscient et, dans certains cas, notre âme. Parfois, la vie nous joue des tours et nous blesse. Irrémédiablement. Elle s'amuse à nous torturer. Alors, la petite phrase anodine que tout le monde connaît – « tout ce qui ne tue pas rend plus fort » – prend tout son sens. Mais, sur le moment, nous ne nous sentons pas plus forts.

Non, bien sûr que non.

C'est la sensation de mourir, d'étouffer, et l'envie de ne plus exister qui prennent possession de notre cerveau, de notre âme, et nous prions pour que tout s'arrête.

Pour que la souffrance cesse.

Ma vie s'est arrêtée un 13 juin, peu de temps après mon vingt et unième anniversaire.

Un jour funeste.

Ce jour-là, ou plutôt ce soir-là, mon monde a basculé dans le chaos. Il y a eu l'avant – l'insouciance d'une jeune fille riche au destin tout tracé, promise à de brillantes études d'avocate – et l'après : le chagrin, la culpabilité, l'humiliation, la souillure.

La colère.

Il m'a volé ma vie de femme, mon innocence.

Mon beau-père.

Ted Barton, célèbre sénateur texan.

Une pourriture.

Il a marqué ma chair de son empreinte indélébile, il a fait de moi une femme cassée, une femme à qui l'amour allait faire peur. La nuit qui a suivi, je me suis juré que je fuirais le sentiment amoureux comme la peste, tout comme je fuirais les hommes. Mais peut-être fallait-il que je connaisse l'horreur pour me construire autrement, pour comprendre que je me trompais et que la vie n'était pas écrite d'avance…

De l'extérieur, on aurait pu croire que je vivais dans une cage dorée, mais c'était loin d'être le

cas, même si je m'efforçais de l'ignorer. D'aussi loin que remonte ma mémoire, malgré le confort matériel, les habits de luxe dont m'affublait ma mère, les écoles prestigieuses, les amies nombreuses, je passais mon temps à avoir peur, à tout dissimuler, à faire semblant, à afficher un sourire de façade pour sauver les apparences. Je me sentais en danger. En permanence. J'avais peur de lui. C'est devenu pire lorsque j'ai appris qu'il n'était pas mon vrai père. J'ai compris, ce jour-là, que rien ne l'arrêterait et qu'il me ferait subir ce dont ses yeux me menaçaient.

Le lendemain, j'ai fui pour un endroit inconnu, sans savoir ce qui m'attendait. Depuis, je ne l'ai pas regretté.

Pas un seul jour.

Ce soir-là, j'ai perdu une mère, un foyer. Mais, en partant, j'ai trouvé un père, un univers palpitant, dangereux, mais si vivant et hors du temps.

J'ai trouvé bien plus que ça.

J'ai trouvé une famille.

Un clan.

1

Cassandra

Vingt-quatre heures plus tôt

– Cassandra, tu m'écoutes ?

Je lève les yeux de mon assiette, en poussant un profond soupir, alors que les remontrances et les critiques pleuvent. Comme toujours lorsque ma mère me réprimande, Ted a un rictus accroché au coin des lèvres. Je détourne instantanément le regard. Il me donne la nausée. J'ai de plus en plus peur. J'ai sans cesse l'impression qu'il me guette, comme le ferait un prédateur avec sa proie, pour me sauter dessus lorsque je m'y attendrai le moins et me dévorer.

Comment ma mère peut-elle être amoureuse d'un type comme lui ? Comment fait-elle pour rester avec un homme aussi prétentieux et vaniteux ?

Je m'efforce d'ignorer son regard insistant. Je ne devrais pas le provoquer, je le sais, mais c'est plus fort que moi. J'en ai assez de tout ça : de lui, d'elle, de cette maison, de cet univers aseptisé, de ces faux-semblants. Quelque chose se fissure dans ma poitrine, se déchire dans mon âme torturée.

Je me redresse et toise ma mère pour répliquer vertement :

– C'est bon, maman, fous-moi la paix.
– Je te prierais de mieux parler à ta mère.

Je sors les griffes.

Pour qui se prend-il ?

– Tu n'as rien à me dire, tu n'es pas mon père.
– J'en ai assez, hurle-t-il en jetant sa serviette sur la table. Tu es ici chez moi. Debout.

Je blêmis, supplie ma mère des yeux. En la voyant baisser les siens, je comprends que je ne dois rien attendre d'elle. Elle ne m'apportera aucun soutien ni ne me protégera de son mari. Voyant que je n'obtempère pas, Ted me tire par un bras d'une poigne de fer pour me lever de ma chaise.

– Beth, va dans la cuisine et ferme la porte, ordonne-t-il.

Avec horreur, je la vois lui obéir, sans un mot, sans même m'accorder un regard, et sortir de la pièce. Elle referme la porte en silence derrière elle. J'ai la douloureuse impression qu'elle a pleinement conscience de ce qu'il va se passer et qu'elle s'en fiche éperdument, voire qu'elle le

cautionne.

Sait-elle ? Depuis le début ? A-t-elle compris ce qu'il me fait ? De quelles *gentilles attentions* il m'abreuve ?

« Il est si gentil avec toi, tu as beaucoup de chance », m'assène-t-elle souvent.

J'ai envie de lui hurler de revenir, de ne pas me laisser seule avec lui. De ne pas m'abandonner entre ses mains. Des images de mon enfance remontent à ma conscience, lorsqu'il me touchait, lorsqu'il m'obligeait à le regarder se mettre nu et se donner du plaisir. Je fermais les paupières, très fort, mais il me les faisait rouvrir d'une claque sur la joue. Alors, je lui obéissais en attendant fébrilement qu'il me pousse hors de la pièce après s'être libéré. Invariablement, j'allais m'enfermer dans les toilettes pour vomir.

Il saisit mes poignets, me plaque contre son corps. Un corps sans une once de douceur. Cet homme est aussi dur et implacable qu'un cyborg. Fait de fer et d'acier. Ce n'est qu'une machine, il n'a pas de cœur. Une machine à commander, à écraser, à dominer.

Je me demande encore comment j'ai fait pour ne pas me laisser broyer, comment j'ai réussi à continuer à vivre, à suivre les cours, à rire. Je ne voulais pas qu'il me brise, je voulais être plus forte que lui. Après avoir joué à l'exhibitionniste pendant des années, il s'est soudain arrêté. Je suis devenue trop âgée, sans doute ; il avait peur que je parle, que je révèle ce qu'il me faisait, ou il avait peut-être tout simplement trouvé d'autres jouets.

J'ai pu enfin respirer.

J'aurais dû fuir pendant qu'il en était encore temps, mais comment l'aurais-je pu ? Pour aller où ? Je n'avais nulle part où me réfugier, et je devais penser à mon avenir, à mes études, pour devenir quelqu'un. Quelqu'un d'influent qui n'aurait plus jamais peur.

Oui, j'aurais dû fuir, car maintenant, il est trop tard.

Je rue, je résiste et, lorsque je lui crache au visage, il me retourne une claque d'une telle violence qu'elle m'ouvre la lèvre.

Je deviens hystérique, je cherche à le griffer, à lui donner des coups de genoux pour calmer ses ardeurs, mais rien n'y fait. Il est comme possédé, d'une force surhumaine, animé d'une seule envie : m'avoir. Me posséder. Jouir de mon corps. Je le vois dans ses yeux, je sens son désir sourdre de chacun de ses pores, j'entends sa respiration sifflante.

Ce soir, il a décidé de passer à l'offensive, à la vitesse supérieure.

Il me pousse contre la table tout en balayant d'un bras impatient les assiettes, qui vont exploser au sol dans un bruit assourdissant. Puis, d'une main sur ma nuque, il me force à me pencher en avant jusqu'à ce que mon visage touche la nappe.

Il se couche sur moi, m'écrase de tout son poids, grogne à mon oreille :

– Ne bouge pas. Tu m'appartiens. Je te nourris, je finance tes études, tu es à moi depuis toujours. À partir d'aujourd'hui, je t'interdis de fermer la porte de ta chambre à clé, tu entends ? Je ferai de toi ce que je veux.

Je me débats, je crie pour qu'il arrête de parler. Je tente de le repousser, mais c'est peine perdue, il est bien trop fort pour moi. Il resserre sa prise, m'étrangle, jusqu'à me priver d'air. Voyant que je suis prête à m'évanouir, mes gestes se faisant de plus en plus saccadés, il relâche un peu l'étau de sa main autour de ma gorge. Puis il remonte ma jupe, descend ma culotte.

Il frappe mes fesses à plusieurs reprises.

– Je vais te punir, petite traînée. Petite garce. J'ai suffisamment attendu, tu me rends fou. Je n'ai pas cessé de rêver de toi, de ton corps, même quand je baisais d'autres gamines.

Un pédophile, voilà ce qu'il est !

– Laisse-moi, espèce de pervers. Ne me touche pas. Je t'interdis de me toucher, tenté-je, la voix cassée.

Les coups pleuvent, ma peau s'échauffe. Je ferme les paupières de toutes mes forces lorsque j'entends le bruit de la fermeture de son pantalon, puis lorsqu'il s'enfonce en moi. Mais je ne peux empêcher des larmes de rage de s'échapper, tout en continuant désespérément de lutter et de chercher à lui échapper, ne faisant qu'intensifier la douleur au fond de mon ventre. Ses coups me crucifient. Ses gémissements de plaisir, ses grognements de bête emplissent la pièce, me révulsent et me donnent la nausée.

J'ai mal, atrocement mal.

Au corps.

Au cœur.

À l'âme.

Une infime partie de moi continue de résister.

Ne pas le laisser m'atteindre ni me détruire. Résister. Il le faut.

Lorsque, enfin, il s'arrête pour éjaculer sur moi, je ne suis plus qu'une poupée de chiffon privée de vie. Je suis anéantie. Il me libère de son étreinte tout en m'abreuvant de propos salaces, de menaces de représailles si je me refuse à lui.

Après qu'il est sorti de la pièce, je me laisse glisser sur le sol.

Ne pas le laisser m'atteindre ni me détruire. Résister. Il le faut.

Ces mots ne cessent de tourner en boucle dans ma tête.

À force de volonté, je me redresse. J'arrive à me remettre debout et à grimper l'escalier pour regagner ma chambre et m'effondrer sur mon lit.

Un jour, mon père – ou l'homme qui m'aimera – te tuera.

C'est sur ces mots que je trouve enfin le sommeil.

***

Un petit soleil blafard filtre à travers les rideaux de ma chambre, et ce que j'ai vécu hier soir me percute de plein fouet. Aussitôt, des frissons de honte et de colère me terrassent, des larmes inondent mes yeux. Des larmes que j'essuie d'une main tremblante en entendant ma mère entrer dans ma chambre. Voyant que je refuse de sortir de mon lit, elle agrippe une poignée de mes cheveux pour me cracher en plein visage :

– Si c'est le prix à payer pour rester chez Ted, tu le payeras. Je refuse qu'il nous mette à la rue à cause de toi, alors tu vas être gentille avec lui et tu feras ce qu'il t'ordonne. Réponds-moi ! hurle-t-elle.

Je suis si abasourdie face à sa cruauté et à son indifférence que je suis incapable de la moindre réaction.

Comment peut-elle me demander une chose pareille ? Comment peut-elle me sacrifier, me vendre pour son petit confort personnel, moi, son unique enfant ? Comme si je n'étais qu'une marchandise dont elle peut disposer à sa guise…

Quelle sorte de mère est-elle donc ?

Elle m'a trahie. Jamais je ne pourrai lui pardonner ce que son mari m'a fait, ce qu'elle a permis.

Je succombe à la rage qui s'empare de moi et je la repousse de toutes mes forces :

– Jamais ! Maintenant, sors de ma chambre.

Nous nous affrontons du regard, et elle recule face à ma colère et à ma détermination.

Ne pas céder. Jamais.

Avant de franchir le seuil de la pièce, elle se retourne pour lancer d'une voix tranchante :

– C'est ce que nous verrons. Habille-toi et va en cours.

Avec un hurlement, je lance mon oreiller contre la porte qu'elle vient de fermer et, quelques minutes après, en entendant celle de l'entrée claquer, je me lève d'un bond. J'enfile à la va-vite un jean, des bottes, le premier tee-shirt à ma portée, mon blouson de cuir. Je récupère l'adresse de mon père cachée dans un livre de ma bibliothèque, prépare un sac de fringues, puis je prends tout le fric planqué dans le coffre et dont j'ai découvert la combinaison.

Enfin, je sors de la maison avec la ferme intention de ne jamais revenir. Je saute dans un bus, en direction de la gare routière d'Austin, puis dans un autre, qui m'emmènera à Kingsville, la ville la plus proche de l'endroit où réside mon géniteur, mon vrai père, mon père biologique.

Ma mère m'a toujours parlé de lui en termes peu élogieux. Il l'aurait abandonnée lorsque j'étais bébé pour s'engager dans les marines et ne plus reparaître, sauf une fois. J'avais 12 ans. Je m'en souviens comme si c'était hier.

***

– Approche, dit l'homme en me désignant une chaise de l'autre côté de la table.

J'ai un mouvement de recul. Incontrôlable. Une peur viscérale rampe sous ma peau.

Qui est-il ? Me veut-il du mal, lui aussi ?

J'ai appris très tôt à me méfier des hommes adultes, car, malheureusement pour moi, j'attire leurs regards. J'aimerais dire quelque chose, poser des questions, comprendre ce qu'il me veut et pourquoi il a demandé à me voir, mais j'en suis incapable. Les mots restent coincés dans ma gorge.

Je risque un regard vers le garçon debout près de lui pour qu'il me vienne en aide, et mes yeux implorants lui font lever un sourcil.

– Je crois que tu lui fais peur. Tu devrais commencer par lui dire qui tu es, finit-il par dire, car je dois lui faire pitié.

L'homme me sourit. D'un sourire bienveillant, chaleureux, douloureux aussi.

Je ne saurais dire pourquoi ni comment me vient cette intuition, mais je sais, du plus profond de mon être, qui est cet homme. Et sans que je puisse me maîtriser, des larmes coulent sur mes joues.

Le garçon fait un pas et me tend un mouchoir en papier. Après un instant d'étonnement, j'avance à mon tour, puis je lève le bras. Nos doigts se touchent alors que je m'empare du mouchoir avec un remerciement tremblant. Tout en ayant la sensation que la scène se déroule au ralenti, je ne peux détacher mon regard de sa main, puis de son visage, de ses yeux noirs, profonds.

Il fronce à nouveau les sourcils.

– Ça va aller, princesse ?
« Princesse » ? Jamais on ne m'a appelée ainsi. Je ne suis la princesse de personne.

Je hoche lentement la tête, en me forçant à ignorer le trouble qui s'empare de moi, la respiration saccadée et les mains moites. Quelque chose se passe dans mon corps, quelque chose que je ne comprends pas et que je ressens pour la toute première fois.

Il est si beau. Le plus beau garçon que j'aie jamais approché.

– Viens par ici, mon enfant, me dit l'homme, puis il jette un regard au garçon.
– OK, je t'attends dehors, répond ce dernier.

Non ! Je ne veux pas qu'il parte. Je ne veux pas qu'il me laisse seule. J'ai besoin de sa présence. C'est comme… comme une évidence, une nécessité. Comme si lui seul était capable de me protéger du monde des adultes.

J'ai l'impression que mon cœur se déchire en le voyant sortir de la pièce. Nos regards se croisent avant qu'il ne referme la porte. Oh, si peu de temps, une fraction de seconde, mais ce contact me remue.

L'homme vient s'agenouiller devant moi.

– Cassie, regarde-moi. Tu ne dois pas avoir peur, je ne te veux aucun mal.

Voyant qu'il n'obtiendra aucune réponse, il me prend par les épaules et les serre.

– Je suis ton père, Cassie.

Alors, je le regarde et je l'écoute, sans un mot.

Sa voix est douce lorsqu'il me raconte tout : son départ, son engagement dans les marines, qu'il a quittés. Pendant toutes ces années, il n'a jamais cessé de penser à moi ni de veiller sur ma personne. Il me dit beaucoup de choses, sauf qui est ce garçon, et je n'ose pas le lui demander.

Il met un petit morceau de papier dans ma main, avec son adresse, son numéro de téléphone, en me faisant promettre de garder le secret sur notre entrevue.

Puis il part, me laissant encore plus malheureuse. S'il savait ce que je vivais chez ma mère, ce que me faisait mon beau-père, m'aurait-il emmenée ?

En sentant ma présence près de la fenêtre, le garçon se retourne, et nous nous regardons encore une fois.

Une toute dernière fois.

Puis il me fait un petit signe de tête avant de suivre mon père.

***

Je n'ai jamais oublié son regard, ce feu qui l'habitait, comme s'il était en colère, ni ces choses que j'ai ressenties dans mon corps. J'en ai rêvé des nuits entières. Je rêvais qu'il revenait et me sauvait, comme les preux chevaliers de mes lectures d'enfant.

Comme mon père me l'a ordonné, je n'ai jamais parlé à quiconque de sa visite, et je ne l'ai pas appelé non plus.

Car je voulais le voir en personne pour ne pas lui laisser la possibilité de me repousser.

Je ne l'aurais pas supporté.

2

Cassandra

Il nous a fallu six heures pour effectuer les trois cent quatre-vingts kilomètres nous séparant de Kingsville. Je remercie le chauffeur d'une voix enrouée, écorchée vive – je n'ai pas prononcé une seule parole de toute la journée – et je descends les marches du bus, mon sac de voyage sur l'épaule.

Mes talons se posent sur le bitume.

Après avoir regardé tout autour de moi, j'avance jusqu'à un banc pour m'y affaler.

Et maintenant ?

Mon père ne se matérialisera pas devant moi comme par enchantement. La nuit va tomber, je dois trouver un motel pour me reposer et me préparer à la confrontation.

Acceptera-t-il de me garder près de lui ? Que vais-je devenir s'il ne veut pas de moi ?

Il est hors de question que je retourne là-bas. Plutôt mourir que de laisser ce salopard de Ted Barton poser encore une fois ses mains sur moi.

Je ne peux empêcher mon cerveau de carburer, mon cœur d'accélérer, ma gorge de se nouer alors que les images gangrènent ma mémoire. Toujours les mêmes. Elles ne m'ont pas quittée une seule seconde : son sexe en moi, son souffle immonde, ses menaces, ses exigences. Un retour de bile envahit ma bouche et je porte une main tremblante à mon cou, encore douloureux, marbré de marques de strangulation, puis à ma joue tuméfiée.

Je ne dois pas penser à ça maintenant ou je vais m'effondrer. Je dois rester forte. Il le faut. Je n'ai pas le choix.

Je secoue la tête, me saisis de mon portable, mais je ne peux empêcher un gémissement de franchir mes lèvres en voyant le nombre de messages qu'il m'a envoyés. Il est devenu fou, ses menaces sont à peine voilées :

[Je te retrouverai.
Où que tu sois.]
[Tu es à moi.]
[Tu m'appartiens.]

Puis un message vocal fait se dresser mes cheveux sur ma tête :

« Tu ne perds rien pour attendre, petite salope. Je sillonnerai le pays pour te retrouver, je remuerai ciel et terre. Tu ne m'échapperas pas et tu me le paieras. Un jour, tu seras à moi. »

Pitié… non…

Mes mains tremblent, ma tête tourne, et tout devient flou. Le malaise n'est pas loin. Très certainement parce que je n'ai rien mangé de la journée, trop anxieuse et angoissée pour pouvoir ingurgiter quoi que ce soit.

– Quelque chose ne va pas, princesse ?

Je sursaute, puis je lève la tête, cligne des yeux, surprise de trouver un type planté devant moi.

– Pardon ?
– Je peux faire quelque chose pour toi, princesse ? réitère-t-il.

Quelqu'un m'a déjà appelée comme ça. Il y a longtemps.

J'avale ma salive. Difficilement.

Se pourrait-il que…

Ce regard, si sombre, si profond, si intense, me fait instantanément penser au garçon qui accompagnait mon père ce jour-là. Sa profondeur me fait vaciller, je ne peux m'en détourner.

Non, c'est impossible, ça ne peut pas être lui.

Il met un genou à terre.

– Réponds-moi, princesse, t'es perdue ?

Je redresse le menton courageusement en luttant pour retrouver la maîtrise de mes émotions.

– Je… je ne crois pas que cela vous regarde, débité-je.
– Tout ce qui se passe dans cette ville me regarde, réplique-t-il. D'où tu viens ?
– De nulle part. Et je dois partir, dis-je avec toute la persuasion dont je suis capable en évitant ses yeux.

Il ne cille ni ne bouge d'un millimètre.

– Tu comptes aller où, comme ça ? T'as vu l'heure qu'il est ?

Son regard balaie mon corps, me fait frissonner.

– Tu crois que tu vas t'en tirer sans une égratignure ? reprend-il en s'esclaffant. T'es un appel au vice, poupée, un putain de canon.

Je me redresse, ne voulant pas lui montrer le malaise que ses paroles provoquent en moi.

– Je ne suis ni une poupée ni une princesse. Poussez-vous, s'il vous plaît. Je suis attendue.
– Me prends pas pour un débile. Avec tes fringues aussi chères que mon casque, tu n'es pas d'ici, ça se voit comme le nez au milieu de la figure.

Euh… je suis devant une gare, j'ai un sac de voyage. Faut pas être Sherlock Holmes, non plus.

– Et alors ? Qu'est-ce que ça peut vous faire ?

Je me mets debout, m'apprêtant à lui échapper, mais il m'en empêche en agrippant l'un de mes poignets.

– De quoi as-tu peur ? demande-t-il d'une voix rauque.
– Lâchez-moi, vous me faites mal.

Au lieu de ça, il me pousse contre le mur, me couvre de son corps.

– Putain, tu sais ce que j'ai envie de faire ? Là, maintenant ?

Mon cœur menace de s'arrêter. Je me sens si faible devant son regard dévorant. Jamais un homme ne m'a contemplée de cette façon.

– Je ne veux pas le savoir, laissez-moi partir, tenté-je.

Il approche de mon oreille.

– De te faire crier de plaisir, jusqu'à ce que tu t'évanouisses.
– Lâchez-moi ou je hurle, et gardez vos saloperies pour vous, dis-je courageusement en essayant de le repousser.
– Tu pourrais vite me trouver à ton goût, poupée, crois-moi.

Il se saisit de mon autre poignet et les plaque tous deux au-dessus de ma tête sans aucune douceur.

– Un jour, tu me supplieras de te baiser.
– Jamais.

Je me débats en luttant contre les larmes. Une terreur sourde monte du fond de mon être, me rend impuissante face à sa force et me replonge dans mon cauchemar de seulement quelques heures en arrière.

Pourquoi certains hommes sont-ils pires que des animaux ? Pourquoi celui-ci, avec sa gueule d'ange, ne vaut-il pas mieux que les autres ?

Je frappe à l'aveuglette avec mon genou, loupe mon coup, ce qui ne réussit qu'à le faire exploser de rire. Il me colle un baiser sur la joue alors que je résiste en bougeant dans tous les sens, prête à

hurler, mais il me libère, aussi soudainement qu'il m'a empoignée.

Il touche les marques incrustées dans ma chair, puis s'écarte avec un sourire ironique et un mouvement ample du bras.

– Dépêche-toi de te mettre à l'abri, princesse, avant que je change d'avis et te force à passer la nuit avec moi. Je sais être convaincant, si je le veux vraiment, et aucune femme ne me résiste.

Sans attendre davantage, je fuis ses iris enflammés, ramasse mon sac et me dépêche de m'éloigner.

Je me retourne instinctivement en entendant sa moto démarrer, puis il passe près de moi, au ralenti. Nos yeux se croisent une dernière fois. Un rictus étire ses lèvres.

Pauvre mec…

Il accélère comme un malade, puis disparaît. La nuit est maintenant tombée. J'ai perdu un temps précieux. J'accélère le pas, en remontant l'avenue principale à la recherche d'un hôtel, lorsque cinq types à l'allure louche déboulent d'une ruelle sombre et se dirigent vers moi. Mes jambes menacent de se dérober.

3

Aaron

Nom de Dieu de bordel de merde !

Ce n'est pas comme si je n'avais jamais touché une putain de meuf de ma vie, mais cette nana, j'en aurais bien fait mon souper. Un canon. Des jambes parfaites, des fesses, des seins, des courbes comme je les aime. Une perfection. Une peau laiteuse, douce comme celle d'une pêche. La plus belle meuf que j'aie jamais reluquée.

Voilà que je deviens lyrique, maintenant : on aura tout vu !

Tu dérailles, mec !

De longs cheveux châtains, des yeux de loup, d'un bleu envoûtant. Et un putain de caractère.

On ne doit pas s'ennuyer au pieu avec un volcan pareil !

Jay me rejoint, m'empêchant de baver sur ma rencontre avec la meuf la plus sexy de la planète.

Bon, OK, j'exagère.

Un peu.

Je me force à l'oublier pour me concentrer sur le prospect, qui lève le pouce, me signalant que tout s'est bien passé de son côté. Le prés' va être content. Notre mission était de nous rencarder sur les lieux d'échanges de plusieurs livraisons d'armes de notre principale bande rivale, prévues dans les jours à venir, et que nous avons décidé d'intercepter pour mettre fin à leur envie de marcher sur nos plates-bandes. Depuis plusieurs mois, les Mexicains cherchent à s'implanter dans la région et à nous doubler une fois de plus, mais nous avons réussi à les infiltrer.

Je démarre, et je m'apprête à prendre la route du club lorsque mes pensées me ramènent à cette meuf. Je jure entre mes dents, avance de quelques mètres, puis je remets les pieds au sol. Derrière moi, Jay s'impatiente. Il actionne sa poignée de gaz plusieurs fois avec acharnement, attendant le signal du départ. Ne me voyant pas bouger, il se porte à ma hauteur.

– Qu'est-ce que tu fous, Trav ?
– Rentre, j'ai un truc à faire en ville.

Il se renfrogne :

– C'est pas prudent, si je peux me permettre. Tu pourrais tomber sur des Mexicains.

Il a raison, et je ne peux pas le laisser seul.

Putain, cette meuf m'embrouille déjà la tête, alors que je l'ai même pas baisée et à peine touchée.

– Suis-moi.

Il obtempère. Comme tout prospect, il me doit obéissance. Ça fait deux ans que je le forme pour lui montrer les bases du métier, en lui faisant faire les basses besognes à ma place, et jusque-là, je n'ai pas eu à me plaindre de lui. Il est discret, sérieux, sanguinaire quand il le faut, limite taré, fidèle au club, mais parfois c'est un vrai casse-couilles, et il faut tout lui dire. Comme maintenant. Je me passerais bien de le traîner avec moi, alors que je veux retrouver cette meuf pour l'emmener dans ma piaule et la baiser toute la nuit. Ou dans un motel, où je pourrais la faire gueuler sans que mes connards de frères frappent contre le mur ou à la porte pour relever la performance en scandant mon prénom. Le club n'est pas le meilleur endroit pour baiser au calme, mais c'est ma maison. La seule que j'aie jamais connue. Habituellement, ça ne me dérange pas de leur faire profiter de mes coups d'un soir, mais là, l'idée même qu'ils puissent poser leurs yeux lubriques, leurs pattes pleines de sang sur son corps d'albâtre fait bouillir le mien dans mes veines.

Putain de merde, il faut que je la retrouve.

Je m'engage dans l'avenue principale. Je regarde de tous les côtés, espérant l'apercevoir. Un attroupement dans une encoignure attire mon regard. J'accélère, un sombre pressentiment enroulé comme un boa constrictor autour de mes entrailles.

Mon intuition me trompe rarement.

Je m'échauffe. Mon sang, cette fois-ci, menace d'entrer en éruption. Comme avant une baston, lorsque je sais que l'hémoglobine va jaillir et que je vais faire des morts. La fureur s'apprête à prendre possession de mon cerveau, me rendant capable du pire.

On ne touche pas à mes frères, à ma famille, à quelque chose ou à quelqu'un qui m'appartient. Et cette fille, elle m'appartient. Je la veux.

Les vrombissements de ma bécane font tourner quelques têtes. Ils n'ont pas le temps de respirer que je suis déjà sur eux, ma lame de chasse à la main – un cadeau du prés' pour mon investiture –, Jay sur mes talons.

– Dégagez, et plus vite que ça, grondé-je en les menaçant avec mon couteau, occasionnant quelques estafilades au passage.

Alors qu'ils s'enfuient comme une nuée de moineaux, des hurlements me parviennent du fond de la ruelle. Du coin de l'œil, je vois la fille se débattre sous un mec.

– Jay, avec moi ! C'est la meuf que je cherchais.

Je cours et pose mon couteau sur la gorge du type couché sur elle.

– Bouge plus, ou t'es un homme mort.
– Toi, dégage, répond-il, hargneux, en tournant la tête.

Comme il n'a pas l'air de vouloir coopérer, je le chope par sa veste, le redresse, puis, avec une bonne droite, je l'envoie dans les bras de Jay afin qu'il finisse de lui apprendre les bonnes manières. Puis je m'approche de la fille, restée étendue par terre. En me voyant approcher, elle se remet à hurler. Je suis obligé de la clouer au sol par les épaules pour la forcer à se calmer.

– C'est bon, tout doux, il est parti. Tu n'as plus rien à craindre.

Mais rien n'y fait. Elle hurle tellement, tout en continuant de se débattre, que je lui mets une baffe, la faisant crier encore plus fort, au risque d'ameuter tout le quartier. Ne supportant plus ses larmes ni ses cris, je n'ai d'autre choix que de lui asséner un uppercut.

Enfin un peu de silence, c'est pas trop tôt…

Je me redresse pour la contempler à mes pieds, pauvre petite chose fragile recroquevillée.

Bon, et maintenant ? Je vais en faire quoi, de cette meuf ?

– Putain, souffle une voix à côté de moi.

Je mate Jay, qui, la bouche ouverte, est en train de reluquer la bombasse au sol. Pour une raison que j'ignore, ça me dérange.

Je lui donne un coup de coude.

– Prends son sac, on va l'emmener chez Joe.
– Elle est canon.
– Ouais. Allez, bouge.

S'il croit que je ne le sais pas !

Cette meuf est une vraie bombe, super bien gaulée, et n'importe quel mec normalement constitué rêverait de se la faire.

Il me la faut.

Mais avant, elle doit revenir à elle. Je prends mon portable et compose le numéro du moto club pour prévenir que nous aurons un léger contretemps. Bill répond aussitôt :

– Ça a mal tourné ?

– Nan, je t'expliquerai.
– Vous allez bien ?

Je lève les yeux au ciel.

– Ouais, ça baigne, mon frère. Dis au prés' que nous aurons un peu de retard, j'ai deux ou trois choses à faire en ville avant de rentrer.
– OK, Trav, bien reçu. Fais vite, il y a des nouvelles chaudasses ce soir.

Je jette un coup d'œil à la belle brune à mes pieds.

– Ne m'attendez pas, j'ai trouvé mieux, dis-je avec un sourire carnassier.

Je raccroche avant qu'il ne lui prenne l'envie de me détailler la taille des nibards des chaudasses, puis je me penche pour prendre la meuf dans mes bras, sous l'œil ironique de Jay, qui ne m'a jamais vu me soucier d'une fille de cette manière. Ça ne fait pas franchement partie de mes habitudes.

Je lui désigne le sac.

– Qu'est-ce que t'attends, magne !

Nous pénétrons dans le bar du bout de la rue. D'un mouvement de menton je fais comprendre à Jay de garder la porte et d'empêcher quiconque d'entrer, même si ici, comme partout ailleurs en ville, les OutlawRiders sont craints, voire respectés. Mais je ne suis pas à l'abri d'une bande de dégénérés qui souhaiteraient faire du zèle en me cherchant des noises, surtout que je suis seul avec Jay, loin du MC, et qu'en plus, j'ai une meuf dans les pattes. Une meuf que je me suis mis en tête de protéger, allez savoir pourquoi.

En fait, si, je sais : elle a des nibards qui me rendent fou.

Je me dirige vers un coin isolé, puis je dépose mon fardeau sur une banquette après avoir poussé la table. Je lui mets quelques petites claques sur la joue pour la faire revenir à elle.

Peut-être qu'un verre d'eau dans sa jolie petite gueule serait plus efficace ?

Je me marre.

En général, quand les meufs s'évanouissent dans mes bras, c'est de plaisir.

Enfin, ses sourcils se froncent, ses paupières frémissent, s'entrouvrent, laissant filtrer une lueur bleutée. Je l'aide à se redresser. Elle palpe sa joue et grimace tout en levant sur moi des yeux étonnés, immensément bleus. D'un bleu si pur, si lumineux que je me sens irrésistiblement attiré, et bizarrement intimidé. Un regard venu du fin fond de ma mémoire.

Comment est-ce possible ?

– Vous m'avez frappée ? demande-t-elle d'une voix enrouée, légèrement haletante.

Je me racle la gorge et lui réponds, la bouche sèche.

– Ouais, tu pétais un câble, princesse, tu braillais tellement que j'ai dû te faire taire.
– Vous n'étiez pas obligé de…

Elle s'interrompt alors que Maddie se dirige vers nous.

– Salut, Trav. Qu'est-ce que je te sers ?
– Un JB.
– Et pour elle ? demande-t-elle en désignant la meuf d'un coup de menton.
– Une assiette complète, et rapidos, j'ai pas toute la nuit.
– D'accord, Trav, compris.

Je lui grimace un sourire, en suivant son cul des yeux, puis je reporte mon attention sur la meuf. Elle n'a visiblement rien perdu de mon petit manège.

– Vous n'êtes pas très discret.
– J'ai une belle gueule, j'attire les meufs, j'en profite et j'aime baiser. Où est le problème ? terminé-je en replaçant la table et en prenant place en face d'elle.

Elle a un hoquet de surprise et baisse les yeux, comme une petite fille prise les doigts dans un bocal de confiture.

Pas encore à moi et déjà jalouse comme une teigne ?

L'arrivée de nos boissons et de sa bouffe me distrait de mes réflexions. Tout en posant l'assiette et nos verres sur la table, Maddie mate mon invitée.

– C'est qui ? demande-t-elle. Je l'ai jamais vue.
– Elle n'est pas d'ici.
– Oui, merci, j'ai remarqué, mais qu'est-ce que tu fous avec elle ? Je t'ai jamais vu avec une femme en dehors du club, et elle a pas franchement l'air d'une brebis.
– Hé, je suis là, vous pouvez très bien me poser vos questions, rétorque mon invitée en agitant sa main, m'arrachant un sourire.

Je coupe court à toute discussion, les sourcils froncés :

– Merci, Maddie. Maintenant, mange, ordonné-je à la meuf alors que Maddie s'éloigne, visiblement déçue.

Tout en dégustant mon whisky par petites lampées, je l'admire. Elle mâche lentement au départ, puis de plus en plus voracement. Je la regarde faire, ouvrir la bouche, se sucer les doigts pleins de sauce.

Bordel à cul.

J'imagine sa divine bouche autour de ma queue, sa chatte sous la mienne, ma langue à l'intérieur. Ma bite se dresse un peu plus alors que je la pensais au taquet. Je commence à être furieusement à l'étroit dans mon boxer. Je m'éclaircis la voix, plonge dans ses yeux aux reflets de glacier, encore plus brillants sous l'éclairage brut des néons blafards.

J'attends qu'elle ait fini pour laisser tomber :

– Comment tu t'appelles ?
– Cassandra, mais tout le monde m'appelle Cassie, répond-elle en ne cessant de jeter des coups d'œil inquiets autour d'elle.
– Tu n'as rien à craindre tant que tu es avec moi.

Elle affiche un pâle sourire, mais sa poitrine se relâche imperceptiblement. Elle pose ses beaux yeux sur moi.

– Et vous, quel est votre nom ?

Je me carre sur la banquette.

– Aaron Travis, mais, là où je vis, c'est seulement Trav.
– Et où vivez-vous, Trav ?
– À quelques kilomètres d'ici, pas très loin de Corpus Christi.

Elle reste silencieuse, semblant enregistrer l'information.

– Au fait, merci pour tout à l'heure. Je ne sais pas ce qu'ils m'auraient fait si vous n'étiez pas intervenu, souffle-t-elle sans, quasiment, reprendre son souffle. Et je ne vous en veux plus de m'avoir frappée.

Encore heureux !

Je ne réponds rien, me contentant de la mater en attendant la suite.

– Je peux vous poser une autre question ?
– Bien sûr, princesse, tout ce que tu voudras.

Je me sermonne. Putain, c'est qu'une meuf ! Canon, c'est sûr, mais une chatte en puissance… Alors, d'où me vient ce besoin de la garder près de moi, de la protéger et de répondre à ses putain de questions ?

Je ne vais quand même pas me transformer en fiotte dégoulinante de désir ?

Je reporte mon attention sur Cassie.

– Qu'avez-vous fait à ces types ?
– Certains n'auront plus jamais l'envie de violer une fille.

Elle rougit imperceptiblement, sa jolie bouche articulant un « oh » muet. Elle se reprend, me sonde, certainement pour se persuader que je ne représente aucune menace.

– Qui êtes-vous ?

Je prends un air détaché. Je n'aime pas particulièrement parler de moi.

– Je suis dans le commerce.
– Vous paraissez bien mystérieux pour un commerçant, remarque-t-elle d'une voix douce.

Si tu savais, poupée…

Je décide de lui en dévoiler un peu plus et me rapproche d'elle.

– Je possède un petit aérodrome, pour du transport de marchandises ou des sauvetages en mer.
– Un pilote ? Un pilote qui frappe des gens, mais en sauve d'autres. Vous vous moquez de moi ?

Putain, elle me cherche ?

Je retiens un sourire une fois de plus. Ce qui me chagrine, c'est qu'elle ne semble pas prête à vouloir finir dans mon lit. Généralement, dès que j'apparais quelque part, en cinq minutes j'ai levé au moins trois meufs, que je tire dans la demi-heure qui suit. Toutes les trois. Ensemble ou séparément.

– Vous me prenez pour une demeurée ?

Elle a tout l'air d'avoir repris du mordant, bien que sa voix reste douce, veloutée à souhait.

– Loin de moi cette idée, princesse, ironisé-je avec un clin d'œil devant son air frondeur.

Je lui adresse mon plus beau sourire séducteur.

– Tout le monde connaît les gangs de bikers, continue-t-elle sans paraître perturbée le moins du monde par mon numéro de charme. Ces hors-la-loi sans foi ni loi qui ne pensent qu'à trafiquer, racketter et tuer. N'est-ce pas marqué sur vos bras ?

Elle montre mes tatouages.

– Ah, ça ? Des gribouillis de gosses, débité-je pour me foutre de sa gueule.
– Je sais ce que veut dire le « 1 % » dans votre dos. Vous en êtes ? Avouez, termine-t-elle en se penchant en avant. OutlawRiders ?

Je me raidis. Ses lèvres sont si proches des miennes… Je peux sentir son putain de souffle sur ma peau. Je me penche à mon tour pour plonger dans ses pupilles dilatées.

– Si je te réponds « oui », poupée, tu te tires en courant ?

Elle pose sur moi un regard profond, troublé. Quelque chose vibre dans ma poitrine, comme si… comme si mon cœur voulait se barrer, putain.

– Je le devrais ?
– À toi de voir.

Elle s'approche encore et murmure :

– Je pense que vous êtes tout en nuances, Trav, et que vous jouez un rôle qui n'est pas le vôtre.

Bordel de Dieu !

– T'es une saloperie de psychologue ? me moqué-je.

Elle baisse de nouveau la tête, s'éloigne, mais j'ai le temps de remarquer ses yeux brillants.

– Non, je faisais des études de droit.

Je comprends mieux. D'où sa parfaite connaissance des MC et des inscriptions sur mon blouson.

– Et ?
– Je n'ai pas très envie d'en parler. Et lui, qui est-ce ? demande-t-elle en désignant Jay.
– Un mec du club, sous mes ordres. Bon, on va baiser ?

Elle a un sursaut.

Putain, c'est pas gagné…

– Je… je voudrais trouver un hôtel en ville, s'il vous plaît, pour… pour me reposer et me préparer. Demain, je dois rencontrer quelqu'un, c'est important pour moi.
– Et il est où, ce rencard ? demandé-je pour noyer le poisson alors que j'en ai rien à foutre.

Elle extirpe un papier chiffonné de la poche arrière de son jean et me le tend.

Je lis ce qui est noté et recrache ma gorgée de whisky.

Nom de Dieu !

– C'est cet homme que tu dois voir ?
– Oui.
– Qu'est-ce que tu lui veux ?
– C'est mon père.

Bordel de merde ! C'est encore pire que tous les pires scénarios que j'ai imaginés.

Cette meuf me plaît. Je voulais me la faire, l'emmener chez moi pour la baiser, et il faut qu'elle soit la fille du prés'. Et qui dit « fille du prés' » dit « intouchable » pour tous les mecs du club, moi y compris, même s'il m'aime comme un fils.

Putain de merde…

Il va m'empêcher de l'approcher. Me décalquer si je m'avise de poser les yeux sur elle ou de lui manquer de respect. Autant dire que, pour ce qui est de la sauter, je peux me la foutre sur l'oreille et la fumer plus tard. Heureusement que je n'ai pas mis mon plan à exécution de la foutre dans mon lit, sinon j'étais mort.

J'imagine la scène, après une nuit de baise torride : le visage encore bouffi de plaisir, les joues rouges, les lèvres gonflées d'avoir répondu à mes baisers – sans parler de sa chatte –, je l'aurais encore baisée sur la table du petit déj' parce que j'aurais été incapable de résister à ses grands yeux bleus, à sa bouche pulpeuse de suceuse, à son corps à se damner. Et là, elle me sort, la bouche en cœur, qu'elle est la fille du prés'. Autant me pendre au premier arbre venu ou me faire hara-kiri.

Je l'ai échappé belle.

Depuis quand il a une fille, le prés' ? Et aussi canon ?

Je vais ramer, pris au piège de ses putain de beaux yeux. Elle a éveillé quelque chose que je ne pensais pas possible, quelque chose dont je me suis protégé toute ma vie. Je croyais surtout mon cœur mort depuis longtemps. Mon paternel m'a toujours seriné de me méfier des meufs. On peut les fourrer, les baiser jusqu'à plus soif, mais faut pas s'attacher. Sous aucun prétexte. Ou accepter d'en souffrir, et y laisser ses tripes et sa peau. Les bikers ne sont pas faits pour aimer ni avoir une famille. C'est bien trop dangereux. Combien de fois ai-je entendu qu'il regrettait de m'avoir conçu ?

Je regarde Cassandra, et quelque chose s'allume au fin fond de mon être. Quelque chose que je repousse de toutes mes forces.

Je prends mon portable, me lève d'un bond et me pose face à la vitre. Samuel décroche aussitôt.

– Prés', on a un problème, dis-je, la voix éraillée, avec la sensation dérangeante qu'un nid de guêpes a élu domicile dans ma trachée.

Je suis vraiment dans la merde.

4

Cassandra

Il écarquille les yeux de stupeur à la lecture du nom et de l'adresse de mon père. Il prend son portable et se lève. Le dos tourné pour se soustraire à ma vue, il s'agite, ne cessant de se passer la main dans les cheveux. Il revient quelques minutes plus tard, me tend mon papier, puis il laisse tomber en évitant mon regard :

– Allons-y, il veut te voir dès ce soir.
– Qui ?
– Ton père.
– Vous le connaissez ?
– Oui. Très bien, même. Allez, debout. Prends tes affaires.

Mais… je ne suis pas prête !

Sans attendre ma réponse, ni même s'assurer que je le suis, il balance quelques billets sur la table et sort du bar. Je n'ai d'autre choix que de récupérer mon sac et de courir pour le rattraper.

Il est déjà devant sa moto, à taper du pied. Quand j'arrive près de lui, ses yeux me dévorent. Il ouvre la bouche, s'apprête à dire quelque chose, mais, au dernier moment, il se contient et se contente de me tendre son casque. Puis il enfourche sa bécane et me fait un signe de tête pour que je m'installe derrière lui.

J'ai un mouvement de recul.

– Je ne veux pas vous suivre.
– Et pourquoi ça ? grogne-t-il.
– Je ne vous connais pas.
– Effectivement, ce n'est pas comme si je venais de sauver tes miches.

Ce n'est pas faux.

Aaron : 1/Cassie : 0

– Où allons-nous ? demandé-je pour gagner du temps et ne pas me laisser envahir par l'anxiété.

Je pèse le pour et le contre.

Lorsque je sonde mon cœur, je dois reconnaître que cet homme ne me fait pas peur. Au contraire, il m'inspire confiance. Je suis intimement persuadée qu'il n'est pas une menace. S'il avait voulu me

faire du mal, il n'aurait pas attendu. Et il ressemble tellement à ce garçon surgi de mes souvenirs de petite fille…

Ce jeune garçon qui accompagnait mon père ce jour-là.

Je dois le suivre, je n'ai pas le choix.

Il pousse un soupir exaspéré et se passe la main dans les cheveux.

– Je te l'ai dit, je t'emmène voir ton père. Monte.
– Où ça ?
– Au club.
– Au club ? Mais pourquoi ?
– Tu le sauras bien assez tôt. Grimpe sur cette bécane avant que je m'énerve et te colle le cul de force sur la selle.
– OK, OK, pas la peine de crier.

Il est visiblement à bout de patience. Ses yeux me transpercent, et je me demande ce que j'ai bien pu faire pour le mettre dans cet état. Je décide de ne pas le pousser à bout. De plus, je ne peux gérer un surplus d'émotions, aussi contradictoires que dérangeantes, tant je suis bouleversée à l'idée de revoir mon père après toutes ces années.

Je récupère mon sac, le cale sur mon dos, puis enfile le casque. Les doigts malhabiles, je me débats avec la lanière. Excédé par ma lenteur, il souffle une fois de plus et me demande d'approcher avec son index pour accrocher la sangle sous mon menton. Ses yeux ne quittent les miens que pour se poser sur ma bouche. Je le dévisage, incapable du moindre mouvement, le souffle court. Il laisse retomber sa main, se détourne, mais j'ai le temps d'apercevoir un regard empli d'étonnement.

Je suis une fois de plus perdue.

Il actionne le démarreur, fait quelques rotations nerveuses du poignet. Les vrombissements des deux motos envahissent soudain l'espace alors que je grimpe avec précaution derrière lui, laissant une distance de sécurité entre nous.

– Rapproche-toi, princesse, me dit-il en tirant sur mon bras.

Je n'ai d'autre choix que de me coller à son dos. Mes mains reposent à plat sur son ventre. Ses abdominaux se tendent à chacun de ses mouvements, à chacune de ses respirations, à chaque changement de vitesse, et roulent sous mes doigts. Je ferme les yeux en m'efforçant de me détendre. Je voudrais surtout pouvoir oublier, effacer de ma mémoire les récents événements qui ont ruiné ma vie.

Recommencer à zéro.

Je suis là pour ça, non ?

Pour me construire un autre avenir.

Je ne peux empêcher mon corps de trembler à l'évocation de ces souvenirs douloureux : Ted, puis ces hommes dans la rue. Ils auraient pu me tuer si Trav n'était pas intervenu. N'était-ce pas ce que je voulais finalement ? En terminer avec la vie ?

Lorsque ma tête a heurté le sol, lorsque je me suis débattue avec acharnement, pensant ma dernière heure arrivée, j'ai eu une pensée pour le beau biker.

Et si lui et ce garçon étaient la même personne ?

Soudain, sa main vient chercher la mienne pour m'empêcher de le fuir. Comme s'il savait, comprenait ma souffrance, sans en connaître les causes, et voulait en alléger le poids, la partager.

Personne ne peut m'aider ni ôter cette souillure accrochée à ma peau.

Le temps sera mon seul remède.

J'ouvre les yeux en l'entendant parler dans un interphone, puis je regarde tout autour de moi tandis que d'immenses grilles s'ouvrent, nous laissant pénétrer dans une enceinte gardée par de hauts murs. J'ai l'impression d'entrer dans une prison sous haute surveillance.

Trav gare sa moto sous un appentis, à côté d'une trentaine d'autres, au bas mot. Un peu plus loin sont stationnés de gros 4x4 noirs, des fourgons ainsi que plusieurs pick-up. Les spots lumineux me permettent de voir comme en plein jour : les bâtiments en enfilade, les pelouses entretenues, les escaliers qui doivent mener à des appartements, les fresques aux couleurs du club, les lettres rouge sang bordées de noir au-dessus d'un motard aux cheveux de feu.

C'est beau.

Troublant, incongru, déstabilisant, mais beau.

Que fait mon père dans cet endroit ?

Sans que je lui demande quoi que ce soit, Trav détache mon casque, qu'il pose sur le guidon. Puis il se saisit de mon sac et me tend la main.

– Viens.

Voyant que j'hésite, il insiste :

– Il ne t'arrivera rien, tu peux me faire confiance.

Je place alors ma main dans la sienne et je me laisse guider.

Plus nous approchons de ce qui semble être le bâtiment principal, plus la musique devient forte.

– Regarde droit devant toi, murmure Trav à mon oreille.
– Pardon ?
– Regarde tes pieds, c'est mieux.

Merde, qu'entend-il par là ? Que vais-je découvrir ?

Il pousse la porte.

Aussitôt, l'odeur de cigarette me fait suffoquer. Puis mes yeux percent le brouillard. J'ai un sursaut de frayeur. Alors qu'il m'entraîne à travers une salle immense, où un juke-box vomit une musique nasillarde, je ne peux m'empêcher de jeter quelques petits coups d'œil curieux autour de moi, pour le regretter dans la foulée. Des canettes ainsi que divers aliments jonchent le sol. Des couples sont étendus sur des canapés, vautrés les uns sur les autres. Des filles aux habits colorés dansent lascivement, à moitié à poil.

Où suis-je tombée ?

Trav répond par un doigt levé aux invectives de ses compères.

– Trav, tu partages, mec, comme d'habitude ?
– D'où qu'elle vient, cette meuf ? On l'a jamais vue.
– Tu nous la présentes pas ?
– C'est ta nouvelle chaudasse ?
– Salut, Trav, tu m'as manqué, dit l'une des filles en se collant à lui.

Elle pose une main sur son entrejambe et se lèche les lèvres, tout en me retournant un regard noir.

Les doigts d'Aaron se crispent sur les miens.

– C'est qui, cette fille ? continue-t-elle.

Il la repousse sans ménagement.

– Pousse-toi, Lilly.
– On se voit plus tard ?

Il ne répond rien. Il nous fait monter une volée de marches pour aller frapper à une porte. Je me rends compte que j'ai retenu mon souffle lorsque j'exhale l'air que renferment mes poumons.

Une voix se fait entendre.

Mon cœur se serre.

Papa…

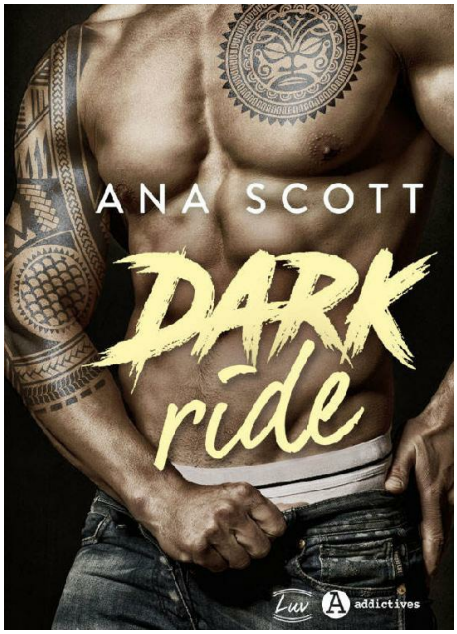
À suivre,
dans l'intégrale du roman.

Également disponible :

Dark Ride

Après un terrible événement, Cassandra n'a d'autre choix que de fuir Austin, la ville où elle a grandi, pour partir sur les traces de son passé. Aaron Travis est un biker, vice-président des BlackAngels, l'une des branches des OutlawsRiders, le plus gros moto club des États-Unis. Son univers se résume à ses affaires, son clan, ses frères et les filles faciles. La première rencontre de Cassandra et Aaron, des années auparavant, les a tous les deux marqués à jamais. Le destin va les faire se retrouver…

Tapotez pour télécharger.



Retrouvez
toutes les séries
des Éditions Addictives

sur le catalogue en ligne :

http://editions-addictives.com

« Toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1er de l'article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal. »

© EDISOURCE, 100 rue Petit, 75019 Paris

Juillet 2018

ISBN 9791025743867

ZLOE_001